





LES MOTIFS
DE
CRÉDIBILITÉ

Rapprochés dans une courte exposition, prouvés par le témoignage des Juifs & des Payens, développés par les Peres des quatre premiers siécles de l'Eglise, & par les Auteurs modernes les plus célébres, qui ont écrit en faveur de la Religion Chrétienne;

Avec une Table raisonnée qui présente la suite & l'enchaînement des Preuves.

Ouvrage posthume de M. l'Abbé TRICALET, Supérieur du Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet, à Paris.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





SOMMAIRE

DE L'ARTICLE PREMIER.

Sur la Religion en général : son excellence, ses avantages, &c.



LES MOTIFS *DE* CRÉDIBILITÉ.

QUATRIÉME PARTIE.



RECUEIL DE DIVERSES PREUVES & pensées sur la Religion.



ARTICLE PREMIER.

Sur la Religion en général : son excellence, ses avantages, &c.

I. UN Chrétien doit être solidement instruit de la Religion. Il en doit connoître, jusqu'à un certain point, les fondemens, les preuves & les véritables caractères. C'est elle qui apprend à l'homme ce que Dieu lui est, & ce qu'il est à l'égard de Dieu ; ce qu'il lui doit & ce qu'il en peut espérer ; ce que sont les

autres êtres, & l'usage qu'il en doit faire. Sans ce guide fidele, qui doit l'accompagner dans tous ses pas, l'homme vit au hazard.

L'étude de la Religion est donc un des principaux devoirs du Chrétien; & il est impossible que par cette étude de la Religion, il ne découvre pas les preuves sans nombre qui en démontrent la vérité.

Or ces preuves apprennent combien la Foi est raisonnable; c'est-à-dire, combien il est conforme à la raison de se soumettre à la Foi. On ne voit pas ce qu'on croit; mais quand on est bien instruit des preuves de la Religion, on voit clairement qu'il la faut croire. *Principes de la Foi, Ps.* 11, *M. Duguet.*

II. La Religion est si importante, qu'on peut dire que nous sommes nés pour elle. Otez cette fin de la vie humaine, en vérité ce n'étoit pas la peine de naître. Car quoi! n'avons-nous vû le jour que pour boire & manger; pour être comme les valets d'un malade, je veux dire, pour dépendre d'un corps infirme, & pour trembler enfin aux approches de la mort? O que ce seroit une chétive créature que l'homme, s'il ne s'élevoit pas au-dessus des choses humaines! *Turrettin.*

III. L'idée de Dieu présente celle d'un Être intelligent, éternel, unique, infini; doué de toutes les perfections, distingué de la matiere, Auteur & Conservateur de l'Univers.

Ce Principe infini, éternel, immuable, a tiré la matiere du néant, parce qu'il l'a voulu, & quand il l'a voulu. Le monde matériel est son ouvrage, & c'est la copie du monde intelligible, qui a toujours existé dans ses idées. Auteur de la Nature, il a, pour en régler le cours, établi des Loix générales, aussi sages que constantes; sa Providence embrasse l'Univers, & veille sur chaque être en particulier.

L'homme est le plus parfait de tous. Composé de deux substances étroitement unies, malgré l'opposition de leur nature, il tient par le corps aux objets sensibles; mais il peut s'élever par l'ame jusqu'à la Divinité, dont il est l'image. Son corps est une machine sçavamment organisée. C'est l'assemblage d'une multitude de ressorts, dont le concert & la délicatesse forment un tout en même tems parfait & destructible. Son ame est simple, dès-lors indissoluble, & par conséquent immortelle. La liaison de ces deux parties de nous-mêmes produit entr'elles une cor-

respondance intime. Certains mouvemens excités dans le corps occasionnent dans l'ame certaines pensées : telle ou telle pensée de la part de l'ame fait naître dans le corps tel ou tel mouvement : une substance spirituelle ne peut agir, il est vrai, par elle-même sur une portion de la matiere ; mais l'Être Souverain, dont la volonté les unit, est, si je l'ose dire, le milieu qui transmet de l'un à l'autre ces impressions réciproques. Dieu est l'Agent universel : c'est lui qui meut le corps à l'occasion des desirs de l'ame ; c'est lui qui fait répondre les pensées de l'ame aux mouvemens du corps. L'immortalité de l'ame est aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu. Les hommes naissent tous avec le germe de ces deux vérités. *C'est*, pour me servir de l'expression d'un de nos meilleurs Écrivains, *le Dogme du genre humain & la Foi de la Nature.*

Sur ces deux points roulent toutes les spéculations de la Métaphysique, & tous les préceptes de la Morale. En effet, l'Auteur de l'Univers en est le Souverain : il a gravé dans nos cœurs, en traits ineffaçables, une Loi qui ne nous impose des devoirs que pour nous rendre heureux ; Loi simple, pure, immuable, uni-

verſelle, & dont tous les caractères répondent aux attributs de ſon Auteur. Elle unit tous les peuples : elle fait de tous les hommes autant de freres ; ils ne ſont vraiment libres, que lorſqu'ils reſpectent les bornes qu'elle preſcrit à leur liberté. Interprètes de cette Loi primitive, les plus ſages Légiſlateurs n'ont fait que la développer. Leurs réglemens ne ſont reſpectables, qu'autant qu'ils ont pour baſe ceux du droit naturel. La diſtinction du juſte & de l'injuſte n'eſt donc pas l'ouvrage des hommes. Elle a pour principe la nature des êtres, ou plutôt celle de la Divinité même. Dieu eſt la Vérité, la Juſtice, le Bien par eſſence ; & cet amour du vrai, ces ſemences d'équité, qui réſident dans notre cœur, ſont les titres précieux de notre origine : c'eſt l'empreinte de la main qui nous a tirés du néant.

Il eſt donc des vices & des vertus, & par conſéquent des peines & des récompenſes après cette vie. En effet, les hommes étant libres, leurs actions doivent recevoir le prix qu'elles méritent. Elles ne le reçoivent preſque jamais en ce monde, où l'on voit ſouvent des coupables proſpérer, & les amis de la vertu gémir dans l'infortune. Le tems eſt un

cahos ; mais l'ordre doit être rétabli dans l'éternité. La Justice suprême y punira le crime ; un bonheur ineffable y sera le partage des justes.

Ce bonheur est la possession de Dieu même. Le desir d'être heureux est essentiel aux hommes. Leurs pensées, leurs actions tendent toutes à ce but. Ils se trompent souvent sur la route qui peut les y conduire. Les richesses, les honneurs, les plaisirs, les sciences, le repos, ce phantôme qu'ils appellent la gloire, usurpent leurs hommages, & les attirent par des charmes trompeurs. Biens chimériques, insuffisans, mêlés d'amertume, quelquefois empoisonnés par les remords, & dont les moins frivoles n'ont, comme les autres, que la durée d'un instant. Tous sont indignes d'attacher une ame immortelle. Unique objet de nos contemplations & de nos desirs, Dieu seul peut rassasier notre esprit & notre cœur. Seul il peut fixer les regards & les vœux d'une ame née pour connoître & pour aimer. Il est le bien suprême, la derniere fin de l'homme : mais que l'homme n'espere pas y parvenir, s'il ne s'acquitte de ce qu'il doit à son Créateur, de ce qu'il se doit à soi-même, de ce qu'il doit enfin à la société.

Voilà quel eſt en abrégé tout le ſyſtême de la Religion naturelle : ſyſtême dont les diverſes parties ſe ſoutiennent par leur accord, ſe prêtent un jour mutuel, & concourent à former un tout inébranlable. Cette Religion ne ſuffit pas ſans le Chriſtianiſme ; mais elle ne fait avec lui qu'un même corps. Les vérités dont elle nous inſtruit, intimement liées à celles que Dieu nous a révélées, en ſont, pour ainſi dire, la baſe & le fondement. Sans elle, tout n'eſt que chimère, qu'illuſion, que déſordre. *M. de Bougainville.*

IV. La Religion conſiſte dans la créance des dogmes qu'elle nous propoſe, & dans la pratique des vertus qu'elle nous commande. *Turrettin.*

V. La Religion nous fait conſidérer les choſes ſous une forme ſous laquelle elles ne nous avoient jamais paru. Elle nous fait ſouffrir patiemment les maladies, nous en découvre la fin & le principe. Elle nous conſole dans les diſgraces inopinées, parce qu'elle nous perſuade que rien n'arrive ſans la Providence d'un Dieu, qui fait tourner toutes choſes à notre avantage. Elle nous humilie dans la proſpérité, & nous ſoutient dans les afflictions. Elle ôte

à notre cœur ses peines & ses mortifications, en modérant l'excès de ses mouvemens. Elle nous fortifie contre les frayeurs de la mort, en nous la faisant regarder comme un passage à une meilleure vie. Elle console notre conscience par ses promesses. Elle nous accompagne en tout tems & en tous lieux ; dans les dangers, pour nous rassurer ; dans la solitude, pour nous défendre de l'ennui & de la tristesse qui nous saisiroient à la vue de nous-mêmes & de ce que nous devons devenir ; & enfin au lit de la mort, où seule elle commence à nous tenir véritablement lieu de toutes choses, parce que l'enchantement de l'amour propre est fini, & que la scène du monde a disparu pour toujours. Il faudroit certainement être bien aveugle, pour ne point voir d'où vient cette Religion, qui nous fait connoître notre misere, & qui remédie à nos maux tout à la fois. *Abbadie.*

VI. L'existence d'un Être infiniment parfait, une immortalité heureuse dans la contemplation de ses Grandeurs, un culte qui consiste dans l'amour de ce qui est souverainement aimable, sont des idées si nobles & si consolantes, qu'il faudroit les souhaiter vraies, supposé

qu'on ne pût en démontrer la vérité. Elles élevent l'homme au-dessus de lui-même, en faisant qu'il se rapporte tout entier à la Divinité. Quand il se regarde par rapport à l'Être suprême, il se voit comme un néant, qui doit s'oublier & disparoître sans cesse devant ce Tout immense : mais quand il se considere comme l'image de la Divinité, & l'objet de sa complaisance, tous les êtres créés disparoissent devant lui comme indignes d'être le terme de son amour. En voyant ainsi tout ensemble sa petitesse & sa grandeur, il s'humilie sans bassesse, & s'éleve sans orgueil. Tous les maux & tous les plaisirs de cette vie périssable ne lui paroissent plus que comme les illusions d'un songe. Il reçoit les souffrances & les adversités comme des remedes salutaires pour le purifier, & qui le préparent à un bonheur infini. Il regarde les richesses & les grandeurs comme des moyens qui ne lui sont donnés que pour rendre les autres heureux, en imitant la bonté communicative de Dieu. Tout ce qui arrive lui paroît toujours le meilleur, parce qu'il aime la Volonté souveraine qui regle & dispose de tout avec sagesse ; & cet amour adoucit toutes ses peines, & tourne en joie toutes ses amertumes. Il aime les autres

hommes comme ses freres, sortis d'une même origine, destinés pour un même bonheur. Il se regarde, non pas comme un être indépendant, créé pour soi, mais comme une petite parcelle d'un tout qui compose le genre humain, & comme un membre d'une même famille dont il doit préférer le bien général à son bien particulier. C'est ainsi que la créance de ce que la Religion nous enseigne, rend l'homme noble dans toutes ses passions, aimable dans la société, & heureux même dès cette vie; élevé dans tous ses desirs, généreux dans toute sa conduite, paisible dans toutes ses recherches. *Préface des Lettres de M. de Fénelon.*

VII. Voici comment s'explique Bayle sur un disciple de Jesus-Christ, considéré par rapport à la société, à l'État, & à son Roi. » Je dis qu'encore que la principale » intention de Dieu, dans l'établissement » de la Religion Chrétienne, n'ait été » que d'ouvrir à l'homme le chemin du » Ciel, il n'a pas laissé de la munir des » instructions les plus nécessaires au bon- » heur des sociétés civiles; car si l'on » suivoit ces instructions, ceux qui com- » mandent n'abuseroient jamais de l'au- » torité souveraine, & les sujets ne fe-

» roient jamais de tort les uns aux autres,
» & obéiroient toujours à leur souverain.
» La soumission & la patience sont l'une
» des choses que l'Evangile a le plus re-
» commandées; desorte qu'un Prince in-
» fidele qui toléreroit les Chrétiens, ou
» qui même les vexeroit, n'auroit rien à
» craindre de leurs intrigues, ni de leurs
» intelligences avec l'ennemi, ni de leurs
» mutineries, s'ils se conformoient aux
» ordres & à l'esprit de leur Religion.
» L'Empire Romain en a fait l'épreuve
» pendant quelques siécles, quoiqu'il fût
» persécuteur de la Foi Chrétienne «.

VIII. L'attente d'une autre vie, qui console des maux inévitables de celle-ci, manque à l'incrédule. Ses plaisirs passagers sont sans cesse interrompus par la crainte importune d'une affreuse éternité possible. Et dans cette incertitude, qui est le plus grand des maux, son amour propre, ennemi de soi, par un excès de frénésie, ne trouve de ressource contre ses frayeurs que dans l'idée de son anéantissement & de la destruction totale de ce qui lui est si cher, de ce *moi*, dont il est idolâtre, & à qui il sacrifie tout. Voilà sa derniere espérance. Voilà ce qu'il peut promettre de plus flatteur à ceux qui l'é-

coutent : Venez, leur dira-t-il, & je vous apprendrai que vous pouvez être auſſi vicieux qu'il vous plaira, pourvû que vous le ſoyez avec adreſſe ; après quoi vous aurez le bonheur d'être anéantis : ou ſi par hazard je me trompe, vous courez riſque d'être éternellement malheureux. Comment ſe peut-il que des gens qui n'ont rien de meilleur à annoncer, trouvent quelqu'un d'aſſez dupe pour leur prêter l'oreille ?

Au contraire, l'Évangile a de quoi ſe faire écouter, ne fût-ce que par l'excellence de ſes promeſſes. Car voyez en quelle condition il nous met. Il ne nous propoſe pas moins qu'une béatitude éternelle ; & notre pis aller, en cas d'erreur, ſeroit le même néant dont l'impie fait ſa plus belle reſſource. Quelle comparaiſon entre ces deux états ! Dans l'un vous ne riſquez rien, dans l'autre vous riſquez tout. *Lettres de M. de Cambrai.*

IX. Plus on étudie l'Évangile, & plus il paroît digne d'être admiré & ſuivi. Rien n'eſt ſi pur que le culte qu'il enſeigne, rien de ſi exact que les régles qu'il preſcrit, rien de ſi ſaint que la vie qu'il propoſe, rien de ſi noble que la récompenſe qu'il nous fait eſpérer, rien

de si propre à rendre les hommes & les sociétés heureuses, puisqu'en soumettant les passions à la raison & à la Religion, il ôte jusqu'ici la source de nos malheurs, en ôtant celle de nos désordres. Il suppose toutes les vérités naturelles, & n'en détruit aucune. Il réforme tous les vices & nous conduit à la pratique de toutes les vertus. Il rétablit dans les hommes des idées de justice, de charité, de tempérance, de modestie & de piété, que l'Auteur de la nature avoit formées en nous, & que le péché y a trop affoiblies. Rien n'est si vrai que ce que dit saint Paul, qu'en Jesus-Christ tout a été rendu nouveau, & que par une espèce de seconde création, nous avons été rendus de nouveau capables d'une justice & d'une sainteté véritable. *Le P. C.*

X. La Religion payenne qui ne défendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main & abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inexpiables. Mais une Religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des desirs, des pensées; qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils; qui laisse derriere elle la jus-

tice humaine, & commence une autre justice; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour, & de l'amour au repentir; qui met entre le sage & le criminel un grand Médiateur, entre le juste & le Médiateur un grand Juge; une telle Religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes & des espérances à tous, elle fait assez sentir que s'il n'y a point de crime qui, par sa nature, soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il seroit très dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes & de nouvelles expiations; qu'inquiete sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, & d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit.......

Ce n'est pas assez pour une Religion d'établir un Dogme, il faut encore qu'elle le dirige. C'est ce qu'a fait admirablement bien la Religion Chrétienne. A l'égard des Dogmes dont nous parlons, elle nous fait espérer un état que nous croyons, non pas un état que nous sentions, ou que nous connoissions. Tout, jusqu'à la résurrection des corps, nous mene à des idées spirituelles. *Montesquieu, chap.* 13 *des crimes inexpiables.*

XI. Que les impies disent ce qu'ils voudront, ils ne sçauroient expliquer d'où vient qu'un petit peuple, caché dans un coin du monde, inconnu des uns, & méprisé des autres, ignorant & grossier, a pourtant eu des idées beaucoup plus saines & plus sublimes de la Divinité, que les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs & les Romains, ces Nations célebres & polies, qui ont poussé si loin les Arts & les Sciences. *Turretin.*

XII. Les autres Religions sont des productions monstrueuses des plus polis & des plus habiles des hommes: au lieu que la Religion Chrétienne est une production admirable, qui paroît venir des personnes les plus simples & les plus grossieres qui furent jamais. Pourquoi les Philosophes n'ont-ils pas si bien saisi le vrai, ni porté leur vûe si haut ? Pourquoi n'ont-ils jamais eu de si belles idées de la Divinité & de la Morale ? Pourquoi faut-il que le monde soit redevable de ses plus belles connoissances à la prédication des Apôtres, plutôt qu'à la découverte de tant de Sages si vantés ? Cela ne montre-t-il pas clairement, que les uns ont parlé comme des hommes, & les autres avec des lumieres supérieures & divines ? *Abbadie.*

XIII. Bien loin que la raison nous détourne d'embrasser le Christianisme, la raison elle-même nous crie que c'est l'envie de Dieu, qu'il faut s'y soumettre, que la sagesse le veut, que notre intérêt le demande; qu'il ne peut rien nous arriver de plus heureux que d'avoir la foi & la piété Chrétienne; qu'on doit le souhaiter pour soi & pour les autres, & qu'il n'y a qu'un travers d'esprit, aussi injuste que bas & grossier, qui puisse faire trouver un malin plaisir & une sotte gloire à combattre une Religion si utile & si sainte. Celui qui n'a pas encore le bonheur d'en être convaincu, doit au moins souhaiter de l'être, & ne pas fermer volontairement les yeux à une clarté si salutaire. Que le cœur soit droit, & l'esprit sera bientôt éclairé. *Abbadie.*

XIV. On n'a rien de solide à opposer aux vérités de la Religion. On ne les rejette que par orgueil, que par un libertinage d'esprit, que par le goût des passions, & par la crainte de subir un joug trop gênant. Par exemple, il est facile de voir que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, que nous avons commencé à être ce que nous n'étions pas il y a cent ans; que notre corps, dont la

matiere est pleine de ressorts si bien concertés, ne peut être que l'ouvrage d'une puissance & d'une industrie merveilleuse; que l'Univers découvre dans toutes ses parties l'art de l'ouvrier suprême qui l'a formé; que notre foible raison est à tout moment redressée au-dedans de nous par une autre raison supérieure que nous consultons, & qui nous corrige, que nous ne pouvons changer, parce qu'elle est immuable; & qui nous change, parce que nous en avons besoin. Cette raison suprême, qui est la régle de la mienne; cette sagesse de laquelle tout Sage reçoit ce qu'il a; cette source supérieure de lumiere où nous puisons tout, est le Dieu que nous cherchons. Il est par lui-même, & nous ne sommes que par lui. Il nous a faits semblables à lui, c'est-à-dire, raisonnables, afin que nous puissions le connoître comme la vérité infinie, & l'aimer comme l'immense bonté. Voilà les vérités fondamentales de la Religion, que la raison même renferme. La Religion n'ajoûte à la probité mondaine que la consolation de faire par amour & par reconnoissance pour notre Pere Céleste, ce que la raison nous demande elle-même en faveur des vertus.

Il eſt vrai que la Religion nous propoſe d'autres vérités qu'on nomme des Myſtères, & qui ſont incompréhenſibles. Mais faut-il s'étonner que l'homme qui ne connoît ni les reſſorts de ſon propre corps, dont il ſe ſert à toute heure, ni les penſées de ſon eſprit, qu'il ne peut ſe développer à ſoi-même, ne puiſſe comprendre les ſecrets de Dieu? Faut-il s'étonner que le fini ne puiſſe pas égaler ni épuiſer l'infini? On peut dire que la Religion n'auroit pas le caractère de l'infini, d'où elle vient, ſi elle ne ſurmontoit pas notre courte & foible intelligence. Il eſt digne de Dieu, & conforme à notre beſoin, que notre raiſon ſoit humiliée & confondue par cette autorité accablante des Myſtères que nous ne pouvons pénétrer. D'ailleurs, la Religion ne nous préſente rien que de conforme à la raiſon, que d'aimable, que de touchant, que de digne d'être admiré, dans tout ce qui regarde les ſentimens qu'elle nous inſpire, & les mœurs qu'elle exige de nous. *Lettr. de M. de Fénelon ſur la Religion.*

XV. Ou la Religion Chrétienne eſt véritable, ou il faut dire que des impoſteurs, auſſi mal-habiles qu'impudens,

ont plus fait, & ont mieux réussi, à répandre la vraie piété & la vertu dans le monde, que tout ce qu'il y avoit jamais eu d'hommes sages & vertueux. *Id.*

XVI. Si ma Religion étoit fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris: quelle majesté, quel éclat des mystères! Quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine! Quelle raison éminente! Quelle candeur, quelle innocence de mœurs! Quelle force invincible & accablante de témoignages rendus successivement & pendant trois siécles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vûe de la mort & du dernier supplice! Prenez l'Histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du Monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? Par où échapper? Où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien

de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr par-là, c'est par-là que je veux périr. *De la Bruyere.*

XVII. Pour affoiblir l'autorité dont la Religion jouit dans le monde, nos Incrédules n'attribuent sa force qu'à l'ancienneté & à la durée de son empire : le trône de la Foi, disent-ils, ne porte que sur *des préjugés ;* les siécles en ont consacré le regne ; *leur succession a érigé les préjugés en preuve.* C'est-là une supposition, dont on dément l'illusion par l'histoire même de la Philosophie profane ; les systêmes qu'elle a enfantés, & qu'aujourd'hui on ne fait guères que renouveller, sont plus anciens que le Christianisme que nous professons. 1° Ils ont eu pour Auteurs les plus beaux génies ; le nom de ces Philosophes est encore très célèbre. Cependant ces systêmes sont si surannés, qu'on n'ose plus les reproduire sous leur ancienne forme ; on les déguise, on les enlumine, on y séme les fleurs au milieu des épines ; mais, malgré les ornemens & les secours de l'art & du génie, la fortune de tous ces systêmes est de courte durée : loin de les relever, leur antiquité reconnue rappelle leur chûte oubliée, & en accélere le

le retour: en leur ôtant le masque de nouveauté qui couvroit leurs rides, on leur ôte le lustre qui faisoit leur prix & leur mérite: leur vogue présente tombe au souvenir de leur antique décri. Pourquoi donc la Religion n'a-t-elle jamais éprouvé le sort de ces systêmes? C'est que la vérité, & non l'antiquité, soutient son crédit; c'est qu'en remontant à son aurore, on trouve un éclat encore plus brillant qu'à son midi; c'est qu'il n'y a jamais eu pour elle de révolution qui annonçât de déclin; c'est que la source de sa force & de sa lumiere est toujours également inépuisable & inaltérable, n'étant qu'une émanation miséricordieuse de la sagesse & de la Providence divine. Le tems détruit peu-à-peu tous les préjugés; il n'y a que la vérité qui résiste à ses coups: *Opinionis commenta delet dies. Cicéron. Trévoux Septembre* 1757.

XVIII. D'où vient que l'homme si crédule pour tout ce qui flatte son orgueil & ses passions, cherche tant de chicanes contre les vérités de la Religion qui devroient le combler de consolation? L'homme craint de trouver un Dieu infiniment bon, qui veuille son amour,

& qui exige de lui une société qui le rend bienheureux. Il craint de trouver que son ame ne mourra point avec son corps, & qu'après cette courte & malheureuse vie, Dieu lui prépare une vie céleste sans fin. Il craint de trouver un Dieu qui le laisse maître de son sort, pour le rendre heureux par sa vertu, ou malheureux par son vice, & qui veuille être servi par des volontés libres. D'où vient une crainte si dénaturée, & une incrédulité si contraire à tous nos plus grands intérêts? C'est que l'amour-propre est un amour fou, un amour extravagant, un amour égaré qui se trahit lui-même. On craint beaucoup plus de gêner un peu ses passions & sa vanité, pendant le petit nombre de jours qui nous sont comptés ici-bas, que de perdre le bien infini, que de renoncer à une vie éternelle, que de se précipiter dans un éternel désespoir. Que doit on attendre des raisonnemens d'un esprit si malade & si ombrageux contre toute guérison? Voudroit-on écouter sérieusement un homme qui séroit, en toute autre matière, dans des préjugés si incurables contre son véritable bien? Il n'y a qu'un seul remede à tant de maux, qui est que l'homme rentre au fond de son

cœur, non pour s'y posséder soi-même, mais pour s'y laisser posséder de Dieu; qu'il le prie, qu'il l'écoute, qu'il se défie de soi, qu'il se confie à lui, qu'il condamne son orgueil, qu'il demande du secours dans sa foiblesse pour réprimer toutes ses passions, & qu'il reconnoisse que l'amour propre étant la plaie de son cœur, il ne peut trouver la santé & la paix que dans l'amour de Dieu. *Lett. de M. de Fénelon sur la Religion.*

XIX. La Religion Chrétienne est marquée par tant de traits de Divinité, qu'à moins que le cœur ne s'oppose à la conviction de l'esprit, elle entraîne tous ceux qui ont soin de l'approfondir. Les Oracles divins accomplis dans J. C; ses Miracles avoués par les Payens & les Juifs; sa glorieuse Résurrection signée par le sang d'une multitude innombrable de Martyrs; l'Univers changé à la prédication de l'Evangile; le rapport des deux Testamens; la dispersion des Juifs; les triomphes que cette Religion a remportés sur tous ses ennemis; l'élévation de sa doctrine, la beauté de sa morale, les témoignages que lui rendent une foule d'hommes respectables par leur science & leur vertu; tout cela ensemble est un

tiſſu de prodiges, d'accompliſſemens de Prophéties, & d'événemens qui doivent vaincre la réſiſtance de l'homme le plus prévenu ; on ne peut plus dire que le Chriſtianiſme ſoit appuyé ſur des fondemens ruineux ; il n'y a point ici de préjugés d'éducation, comme dans les fauſſes Religions qui ne préſentent aucun motif de perſuaſion ; c'eſt la voix de Dieu qui ſe fait entendre au Chrétien, & la raiſon qui le détermine à ſe rendre. *L'Abbé de Pontbriant.*





SOMMAIRE

DE L'ARTICLE SECOND.

Sur l'Incrédulité en général.

I. *IL est fort douteux qu'il y ait de vrais Incrédules. Ils ne le sont que par ostentation. Le seul fait de la Résurrection de J. C. est une preuve évidente & sans replique de la vérité de la Religion.*

II. *C'est une extravagance de nier tout, comme de tout croire.*

III. *On risque peu en croyant : on risque tout en ne croyant pas.*

IV. *On ne doute que parce qu'on veut douter. Affreuse situation de l'Incrédule au lit de la mort.*

V. *L'Incrédule est tout à la fois un prodige de crédulité & d'incrédulité.*

VI. *Les Pyrrhoniens ne le sont qu'en spéculation, & pour se donner un air d'esprit fort.*

VII. *Raisonnement embarrassant pour les Pyrrhoniens.*

VIII. *L'Incrédule n'a que sa raison bornée & incertaine, à opposer aux preuves les plus évidentes.*

IX. *Quand même le doute sur la Religion*

l'emporteroit sur la certitude, on devroit l'embrasser, à raison du risque qu'on court en ne l'embrassant pas.

X. *Rien n'est plus frivole que le motif sur lequel les impies assurent que Dieu ne s'intéresse en aucune façon aux actions des hommes.*

XI. *Les Incrédules mettent toute leur ressource dans l'espérance de leur destruction; mais ils n'auroient pas ce qu'ils desirent quand même leur ame seroit matérielle.*

XII. *Il n'y a rien d'estimable en ce monde que le sentiment d'une bonne conscience & l'espérance d'une vie future.*

XIII. *L'Incrédule accablé sous le poids des preuves de la Religion.*

XIV. *Portrait de l'Incrédule.*

XV. *Ceux qu'on appelle Esprits-forts, ne sont, dans le vrai, que des esprits foibles.*

XVI. *Quel est le véritable Esprit-fort?*

XVII. *Ce n'est pas la force de la raison, mais la foiblesse d'un cœur corrompu, qui est le principe de l'incrédulité.*

XVIII. *On embrasse l'irréligion pour obtenir le titre de bel-esprit.*

XIX. *Ce n'est ni dans la vieillesse, ni par conviction & par amour de la vérité, qu'on devient incrédule.*

XX. *On défie de montrer un seul homme qui pratique la loi, & qui ne croit pas à la Religion.*

XXI. *Par quel degré l'Incrédulité parvient à son dernier période.*

XXII. *La science des Incrédules n'est qu'un enchaînement de doutes usés & vulgaires.*

XXIII. *Leurs systèmes dégradent l'humanité, tendent à faire mépriser la vertu, & n'ont rien qui satisfasse.*

XXIV. *Les Incrédules n'ont point de système fixe & développé.*

XXV. *Il est rare de voir des Incrédules même bien affermis dans leur incrédulité.*

XXVI. *Ils cherchent à s'y affermir en faisant des prosélytes. Portrait de Spinosa.*

XXVII. *Exhortation ironique aux Incrédules, pour soutenir leue système, aux dépens de leur vie.*

XXVIII. *Les Incrédules condamnent la Religion sans l'avoir étudiée. C'est le cœur qui rend incrédule l'esprit.*

XXIX. *Ils ne l'attaquent que par des railleries impies & des plaisanteries indécentes. Les Dogmes de la Foi n'offrent pas plus de contradictions réelles, que les vérités naturelles.*

XXX. *Ils ne font que des objections, &*

n'osent proposer un corps de doctrine.

XXXI. *Il n'y a rien de plus absurde que ces objections.*

XXXII. *Les Mystères de la Religion, quoique incompréhensibles, sont évidemment croyables.*

XXXIII. *Maniere suffisante de les connoître.*

XXXIV. *Si leur incompréhensibilité suffisoit pour justifier le doute, il faudroit douter de tout.*

XXXV. *Leur incompréhensibilité n'est pas une raison de les rejetter.*

XXXVI. *L'Incrédule souffre impatiemmen d'être critiqué par des ignorans, & il critique la Religion qu'il ne connoît pas.*

XXXVII. *Les Incrédules d'aujourd'hui ne sont que les échos des anciens ennemis de la Religion dont elle a triomphé.*

XXXVIII. *Il lui est glorieux de n'avoir pour ennemis, que des hommes déraisonnables.*

XXXIX. *On voit des gens sans religion prendre avec feu le parti de l'Hérésie; qu'en doivent penser les Hérétiques?*

Fin du second Sommaire.

ARTICLE II.

Sur l'Incrédulité en général.

I. L'Incrédule Philosophe est celui qui n'est, si nous l'en croyons, ni aveuglé par ses préjugés, ni retenu par sa négligence, ni ébloui par son imagination, ni entraîné par des passions déréglées. Ecoutez-le. Il vous assûre qu'il n'est animé d'aucun desir, que de celui de connoître la vérité, résolu de la suivre, dans quelque lieu qu'il la rencontre; mais qu'après mille questions agitées, mille volumes consultés, il ne trouve rien qui soit capable de le satisfaire, & qu'il n'est incrédule en un mot, que parce qu'il ne trouve point de raison de croire.

Qu'il nous soit permis, avant toutes choses, de faire aussi une question. Trouve-t-on de ces sortes d'Incrédules? L'homme que nous venons de dépeindre, est-ce un réalité ou une chimere? Quelle question, direz-vous? Quoi, cet homme tout concentré dans la méditation & dans l'étude; cet homme qui a fouillé dans l'Antiquité, qui a débrouillé

des cahos, qui s'est distillé le cerveau à chercher des solutions & des preuves, & qui ne se nourrit, s'il faut ainsi dire, que de la substance de la vérité ; cet homme, d'ailleurs, qui semble avoir rompu tout commerce avec les vivans, & qui ne goûte pas même les plaisirs innocens de la Société, bien loin de s'abandonner aux autres, peut-on le soupçonner d'être incrédule par d'autres raisons que parce qu'il croit devoir l'être, & d'avoir d'autres motifs de son incrédulité que la raison même ?

Sans doute : & ce seroit mal connoître le cœur humain, de s'imaginer que les passions qui le portent vers des objets sensibles, sont les plus puissantes sur lui. Les passions détachées des sens & de la matiere, le desir de se distinguer, cet amour de la renommée, cette gloire de passer pour un génie supérieur, & qui s'affranchit des erreurs vulgaires, ce sont-là des passions vives & touchantes, & c'est-là, pour l'ordinaire, le grand mobile qui anime les Incrédules. Une preuve sensible que c'est ce qui les fait agir, c'est qu'ils aiment à se répandre, & à publier leur incrédulité. Or cela ne sçauroit venir que d'un principe de fausse gloire. Car pourquoi répandre ses pen-

ſées ? Pour nous, quand nous publions nos ſyſtèmes, ſoit que nous ſoyons dans l'erreur, ſoit que nous ſoyons fondés en vérité, nous avons de juſtes raiſons de notre conduite. Nous croyons que notre devoir nous engage à enſeigner ce que nous penſons. Nous croyons que ceux qui l'ignorent ſe plongent dans une miſere éternelle. En voilà aſſez pour nous faire élever la voix. Mais vous qui ne croyez ni Dieu, ni Jugement, ni Enfer, ni Paradis, quelle fureur vous anime à publier vos ſentimens ? C'eſt, dites-vous, le deſir d'affranchir la Société de l'eſclavage que la Religion lui impoſe. Malheureux affranchiſſement, qui, en nous délivrant de ce que vous croyez une erreur, nous plonge dans mille miſeres réelles, ſappe tous les fondemens des Sociétés, répand la diviſion dans les familles, les rébellions dans l'Etat, ôte à toutes les vertus tous leurs motifs, tous leurs fondemens, tous leurs baſes ! Et qui nous ſoutiendra, ſi ce n'eſt la Religion, dans les cataſtrophes ſi ordinaires aux fortunes mêmes les plus éclatantes ? Qui adoucira nos eſprits, ſi ce n'eſt la Religion, dans les miſeres ſans nombre que la fragilité humaine traîne eſſentiellement après ſoi ? Qui calmera, ſi ce

n'eſt la Religion, qui calmera nos conſciences dans leurs agitations & dans leurs troubles? Sur-tout qui nous raſſûrera dans des langueurs d'une maladie mortelle, couchés dans un lit d'infirmité, placés entre des maux réels & préſens, & la nuit affreuſe d'un avenir ténébreux? Ah! ſi la Religion qui produit de ſi beaux effets eſt chimérique, laiſſez-moi ma chimere; je veux qu'on me trompe; & je tiens pour mon plus cruel adverſaire, celui qui viendra déſiller mes yeux.

Mais répondons d'une maniere plus directe. Vous êtes Philoſophe. Vous avez examiné la Religion. Vous n'y voyez rien qui vous frappe. Par-tout vous trouvez lieu au doute & à l'incertitude: obſcurité dans les Prophêtes, contradictions dans les dogmes, ambiguité dans les préceptes, incertitude dans les Miracles. Vous demandez quelque prodige nounouveau, & pour vous convaincre qu'il y a un autre monde, vous voulez quelqu'un qui vous diſe, J'en viens & j'en ſuis témoin. Je réponds que ſi vous raiſonnez conſéquemment, le motif feroit inutile, & qu'après avoir réſiſté aux preuves ordinaires, vous devez, ſi vous raiſonnez conſéquemment, refuſer de vous rendre au prodige même que vous de-

mandez. Bornons-nous à une seule preuve pour vous convaincre, & prenons, par exemple, la Résurrection de J. C. Les Apôtres ont témoigné que J. C. est ressuscité. Voilà notre preuve. Elle vous paroît peu solide, & votre ame incertaine flotte entre l'une & l'autre de ces deux pensées, que les Apôtres ont été trompés, ou qu'ils ont voulu tromper les autres. Voilà vos objections. Or si une de ces objections a lieu, je soutiens que vous ne seriez pas fondés en raison de croire, quand même un mort viendroit de l'autre monde pour vous persuader.

Les Apôtres se sont trompés, dites-vous. Si cette objection est fondée, il faut non-seulement qu'une personne, mais que douze Apôtres; non-seulement que douze Apôtres, mais que *cinq cens freres* *; non-seulement que *cinq cens freres*, mais que tous ceux qui attesterent les Miracles opérés en faveur de cette Résurrection, il faut que toutes ces personnes, d'ailleurs sensées, ayent eu le cerveau frappé d'une même maladie; qu'elles ayent crû voir ce qu'elles ne virent point, entendre ce qu'elles n'entendirent point, converser avec un homme avec qui elles ne converse-

* 1 Cor. 15. 6.

rent point, opérer des prodiges qu'elles n'opérerent point. Il faut qu'elles ayent persisté dans cette extravagance, non pas pendant une heure, non pas pendant un jour, non pas pendant quarante jours, mais pendant toute la suite de leur vie. Je demande : puisqu'une persuasion si forte & si vive est susceptible d'illusion, comment vous assûrerez-vous que vous ne vous tromperez point, lorsque vous aurez ce nouveau degré d'évidence que vous demandez ? Si tant de personnes différentes peuvent être taxées d'avoir eu un même renversement d'imagination, comment ne croirez-vous pas aussi avoir l'imagination renversée, à la vûe d'un fantôme ?

Faisons un jugement semblable sur la seconde supposition. Si les Apôtres ont été des imposteurs, il faut qu'il y ait eu dans l'Univers des hommes assez dénaturés pour souffrir les prisons, les cachots, la mort même, afin de soutenir un mensonge. Il faut que cette fureur ait saisi non-seulement une personne, mais tous ces milliers de peuples qui scélerent l'Evangile de leur sang. Il faut que les Apôtres n'ayent pas eu une étincelle de sens commun, & qu'ayant dessein de tromper tout le genre humain, ils ayent pour-

tant agi de la maniere la moins propre à l'abuser, marquant le lieu, le tems, les témoins, toutes les circonstances propres faire découvrir cette prétendue imposture. Il faut plus encore : il faut que leurs ennemis ayent été d'intelligence avec eux pour nous faire illusion. Il faut que les Juifs, que les Chrétiens, que les Gentils divisés sur tout autre sujet, ayent convenu sur celui-ci seul, puisqu'il n'y en a aucun qui ait jamais convaincu, (que dis-je ?) qui ait même accusé nos Auteurs sacrés d'imposture, quoique la chose eût été très-aisée, supposé qu'ils eussent été des imposteurs. En un mot, il faut faire mille suppositions inouies. Je demande encore, si ces suppositions ont lieu, si Dieu a donné au mensonge tant de caracteres de vérité, s'il a permis que le Démon jouât si habilement son rôle pour nous séduire, comment ne lui permettrat il pas de vous séduire encore par l'apparition d'un fantôme ? Comment du moins pourrez-vous vous assûrer qu'il ne l'a pas fait ? Concluons donc, à l'égard des Incrédules, de quelque genre qu'ils puissent être, que si les preuves ordinaires sont insuffisantes pour les convaincre, les plus grands prodiges le seroient aussi. *Serm. de Saurin.*

II. C'est une foiblesse d'esprit de croire sur des preuves foibles; c'en est une aussi de ne pas croire sur des preuves démonstratives. Or telles sont les preuves de la Religion; donc les esprits forts sont des esprits foibles.

Il y a de la foiblesse à croire tout; il y a de l'emportement & de la brutalité à nier tout.

Celui qui croiroit tout feroit un imbécille; celui qui douteroit de tout seroit un fou. *M. l'Abbé Trublet.*

III. La Religion est vraie ou elle est fausse: si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années de perdues pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux: l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. *La Bruyere.*

IV. On doute, c'est parce qu'on veut douter. Funeste disposition, dont les traits les plus vifs ne peuvent faire voir toute

l'énormité ! A quoi l'incrédulité eſt-elle bonne ? Quel charme peut-on trouver à forcer ſon eſprit de ne ſçavoir ni d'où il vient, ni ce qu'il doit devenir. Si, dans ce petit eſpace où notre vie eſt limitée, l'amour de l'indépendance fait goûter ce parti funeſte, que ce parti coûte cher à l'extrêmité de la vie !

C'eſt ici où je voudrois que ma plume eût été trempée dans le fiel de la colere céleſte, pour vous dépeindre l'état d'un homme qui expire dans ces cruelles incertitudes, & qui enviſage, malgré lui, ces vérités de la Religion qu'il travaille inutilement à déraciner de ſon cœur. Tout contribue à troubler ſon ame. Me voici dans un lit de mort. Me voici deſtitué de toute eſpérance de retourner au monde. Les Médecins m'abandonnent. Mes amis n'ont plus à m'offrir que des ſoupirs inutiles & des larmes impuiſſantes. Les remèdes ſont ſans fruit ; les conſultations ſont ſans ſuccès ; & non-ſeulement cette portion des biens de la terre que je poſſéde, mais tout l'Univers entier ne ſçauroit me tirer de cet état. Il faut mourir. Ce n'eſt plus un Prédicateur qui prêche ; ce n'eſt plus un livre qui parle ; ce n'eſt plus un Déclamateur qui ſe joue ; c'eſt la mort elle-même. Déja

je ſens je ne ſçais quelle glace dans mon ſang; déja une ſueur mortelle ſe répand ſur la ſuperficie de mon corps. Mes pieds, mes mains, tous mes membres décharnés, tiennent déja plus du cadavre que du corps animé, & du mort que du vivant. Il faut mourir. Où vais-je? Que dois-je devenir? Mon incrédulité me dit que l'ame n'eſt qu'une portion de la plus ſubtile partie de la matiere, que l'autre monde eſt une viſion, qu'une vie à venir eſt une chimère. Mais encore, je ſens je ne ſçais quoi qui trouble mon incrédulité. La penſée du néant, toute terrible qu'elle eſt, me paroîtroit ſupportable, ſi l'idée d'un Enfer ne ſe préſentoit, malgré moi-même, à mon eſprit. Mais je le vois cet Enfer, dont je faiſois mes railleries, je le vois ouvert ſous mes pieds. J'entends ces hurlemens horribles que pouſſent les eſprits malheureux; & *la fumée qui monte du puits de l'abyme* * trouble déja mon inagination, & offuſque ma penſée.

Tel eſt l'Incrédule dans un lit de mort. Ce ne ſont pas là des traits d'imagination; ce ne ſont pas des images faites à plaiſir; ce ſont des tableaux pris d'après nature. Voilà à quoi aboutit l'incrédulité. *Serm. de Saurin.*

* Apoc. 9. 2.

V. La droite raison dicte à chacun des hommes qu'il ne falloit pas abandonner un systême, sous prétexte qu'il avoit une difficulté, pour embrasser un autre systême, qui avoit des difficultés plus grandes & en plus grand nombre.

C'est la maxime que nous avons pressée tant de fois, & que nous ne cesserons de presser contre ces hommes qui se produisent avec tant de faste dans la société comme des Esprits-forts, mais dont tout le mérite consiste à éviter un abîme, pour se jetter dans mille & mille abîmes. Prodiges inouis de crédulité & d'incrédulité tout ensemble; esprits contradictoires qui ne sçauroient digérer les mystères de la Religion, & qui digérent les mystères de l'Athéïsme; qui ne comprennent pas qu'il y ait un Dieu éternel, & qui comprennent que le monde subsiste de toute éternité; qui ne comprennent pas qu'un être sage & intelligent ait arrangé les parties de cet Univers, & qui comprennent que cet Univers ait été arrangé sans sagesse & sans intelligence; qui ne comprennent pas qu'il y ait une substance spirituelle, & qui comprennent qu'une substance brute, qu'un vent, qu'une vapeur, que quelques parties subtiles de la matière, pensent, réfléchissent, con-

çoivent, argumentent; qui ne comprennent pas que la converſion du Monde Payen ſoit l'effet des Miracles qui ont été opérés pour la confirmation de l'Evangile, & qui comprennent que des Peuples entiers ayent renoncé à leur Religion, à leurs préjugés, à leur proſpérité, à leur vie, ſans prodiges, ſans miracles, ſans démonſtration; qui ne comprennent pas que nos Auteurs Sacrés ayent été inſpirés, & qui comprennent que, ſans aide ſurnaturelle, ils ayent prédit l'avenir, donné un corps de doctrine ſupérieur à tous les ſyſtêmes de la Grèce. *Serm. de Saurin.*

VI. Quelqu'abſurde que ſoit le Pyrrhoniſme, il eſt encore à la mode. Notre ſiecle eſt par excellence le ſiecle des ridicules; celui-ci ne pouvoit nous échapper: il donne même un air d'élévation dans le génie, qui l'accrédite, ſur-tout parmi ceux qui ſe piquent d'érudition & de littérature; mais voici une bizarrerie bien étrange. Je vois des hommes qui, ſi vous leur parlez de Religion, la confondent avec tout le reſte, en diſant que rien n'eſt certain. Cependant, ces mêmes hommes, s'ils ſe livrent à l'étude de la Phyſique, font des obſervations qu'ils

justifient par des expériences. S'ils calculent, s'ils mesurent, ils vous présentent des résultats infaillibles. Archimede & Euclide n'étoient pas plus décisifs. Historiens, ils fixent des époques, ils racontent des faits qu'ils donnent pour incontestables. Législateurs, ils punissent les transgresseurs des Loix. Sujets, ils s'y soumettent. Croyez-moi, les disciples de Pyrrhon, ainsi que leur maître, ne sont fous qu'en spéculation. Dans la pratique, ce sont des hommes comme les autres. *La Religion vengée.*

VII. Et je fais au Pyrrhonien ce raisonnement. Le Christianisme n'est, selon vous, ni certainement une vérité, ni certainement une erreur. Il se peut donc, selon vous, que ce soit une vérité, comme il est possible que ce ne soit qu'une chimere : quel parti prendrez-vous ? Vous voulez être tranquille, vous voulez être heureux. Mais ce repos, cette félicité, les trouverez-vous dans votre incertitude ? Si la Religion est vraie, ce doute fait votre condamnation. La saine raison exige que vous l'éclaircissiez, s'il peut être éclairci. Or pourquoi ne le pourroit-il pas ? On donne des preuves multipliées de la vérité de la Religion.

Discutez-les, &, si vous les trouvez défectueuses, montrez en quoi elles le sont.
La Religion vengée.

VIII. Jesus-Christ est-il Dieu ? Non, répondent les Incrédules. Mais la mort & l'enfer obéissent à sa voix : sa morale & sa doctrine sont célestes. Sa vie n'est qu'un tissu de prophéties accomplies, & de miracles opérés ; la nature se trouble & se déconcerte quand il expire ; il sort du tombeau victorieux & couronné de gloire ; ses Disciples lui rendent témoignage dans toutes les langues, & le signent de leur sang. Les idoles sont ébranlées, & tombent par terre, quoique soutenues de toute la puissance Romaine. De l'orient à l'occident tous les peuples se prosternent & l'adorent. Enfin dix-sept siecles d'orages & de tempêtes n'ont pû renverser son Église, & chaque jour elle étend ses conquêtes. Qu'opposez-vous à cet amas de preuves ? Qui peut les balancer ? Ma raison. Ma raison, dis-je, & c'est assez : foible, timide, chancelante, bornée, incertaine, elle ne sçauroit s'élever au-dessus d'un grain de sable ; une goutte d'eau est un abyme pour elle ; son flambeau s'éteint du moindre souffle : mais dès qu'il s'agit de Jesus-Christ, elle

fixe la Divinité, brave ſes menaces, décide de ſa puiſſance, juge de ſa ſageſſe, détermine ſes œuvres, franchit ſon immenſité, ſonde ſes profondeurs, & l'éclaire de ſes propres lumieres. *Penſées Philoſophiques d'un C. de M.*

IX. Un homme qui n'a point encore pris de parti ſur les grands principes de la Religion, parce qu'il n'a pas encore examiné ſi la Religion eſt certaine ou problématique, un homme qui eſt dans ce doute, ne doit point avoir de ſoin plus preſſant que celui de travailler à l'éclaircir. Les diſtractions les plus innocentes, les affaires même qui paroiſſent les plus graves & les plus preſſantes, deviennent alors imprudentes & criminelles par rapport à lui. Douter ſi l'on marche ſur un terrein ſolide, ou ſur un terrein contre-miné, prêt à ſauter dans les airs, & jouer, danſer tranquillement ſur ce terrein, c'eſt une folie, c'eſt une fureur. Douter ſi une maiſon que l'on habite eſt ferme, ou ſi elle va crouler ſur ſes fondemens, & former tranquillement dans cette maiſon le projet d'envoyer un bâtiment dans le Nouveau-Monde, c'eſt une folie, c'eſt une fureur.

Portons plus loin notre ſpéculation.

Supposons qu'après avoir fait toutes les recherches que demandoit un sujet si intéressant, il reste encore quelque doute dans votre esprit, supposons même que le doute l'emporte sur la certitude : en ce cas même vous devez tout sacrifier à cette Religion qui vous paroît mal établie, ou non suffisamment démontrée. Cette vérité est fondée sur cette maxime. *La grandeur d'un objet supplée, en quelque sorte, à son incertitude : un grand bien, s'il est possible & probable, quoiqu'incertain, mérite le sacrifice d'un petit bien, quoique présent & certain : & un grand mal, quoiqu'éloigné & incertain, doit être évité, fût-ce par les souffrances d'un petit mal certain & présent.* Je suppose qu'on ait de bonnes raisons, non pas de se persuader, mais de soupçonner qu'en faisant le sacrifice d'un bien qui n'a qu'un très-petit degré de valeur, on acquerra un bien qui a cent mille degrés de valeur. L'amour-propre bien entendu, demande qu'on sacrifie ce petit bien à l'espérance de ce grand bien, & aux probabilités de l'acquérir par ce sacrifice. De même, je suppose qu'on ait de bonnes raisons, non pas de se persuader, mais de soupçonner qu'en souffrant quelque peine légère, on s'affranchira d'une peine affreuse

affreuſe dont on eſt menacé, la prudence, l'amour propre bien entendu, demandent qu'on ſouffre cette peine légère, quoiqu'il n'y ait que des probabilités qu'on s'affranchira par-là de cette peine affreuſe, dont on n'eſt que menacé. Le commerce eſt fondé ſur cette maxime. Un Marchand ſage ſacrifie tous les jours un petit gain, dans l'eſpérance d'un grand gain. La politique eſt encore fondée ſur la même maxime. De ſages Politiques s'expoſent à de petits inconvéniens, lorſqu'il eſt probable qu'en s'y expoſant, ils préviendront des inconvéniens funeſtes à un Etat. Que ſi l'on violoit juſqu'à un certain degré la maxime que nous propoſons, on ſeroit taxé d'extravagance. Un homme qui, pour avoir un quart-d'heure d'une légère ſatisfaction, riſqueroit ſon honneur, ſa fortune, ſa vie, cet homme ne paſſeroit-il pas pour un furieux ? La maxime eſt donc inconteſtable. En voici l'application.

Mes Freres, rentrez dans vous-mêmes. Sondez ces replis cachés de votre cœur, vous verrez qu'un des plus grands motifs qui vous déterminent à immoler ſi ſouvent votre ſalut aux biens de la vie, c'eſt que les biens de la vie ſont préſens, certains, palpables : au lieu que le ſalut

étant éloigné, vous paroît toujours avoir quelque ſorte d'incertitude. Mais je ſuppoſe cette incertitude, quoique je ſois très-convaincu que s'il y a quelque choſe de prouvé, d'évident, de démontré, c'eſt qu'il y a une autre vie, c'eſt qu'il y a un Enfer pour les méchans, & un Paradis pour les gens de bien. Suppoſons pourtant que cela ſoit incertain, & n'ait tout au plus que de la probabilité : cela ſuppoſé, je ſoutiens qu'il y a de la fureur à ne pas faire tous ſes efforts pour s'inſtruire, pour ſe ſanctifier, pour ſe préparer à l'Eternité, quelque ſacrifice qu'on ſoit obligé de faire pour y réuſſir. Nous fondons cette penſée ſur la maxime que nous ſuppoſons, c'eſt que la *grandeur d'un objet ſupplée, en quelque ſorte, à ſon incertitude.* Le ſalut ou la damnation ſont de ſi grands objets, que quoiqu'ils paroiſſent très-incertains à un Athée, il doit tout ſacrifier pour parvenir au ſalut, & pour éviter la damnation, parce que tous les ſacrifices qu'il fait pour cela, ne ſçauroient avoir de proportion avec la grandeur des objets auxquels il les fait. *Serm. de Saurin.*

X. Les Incrédules prétendent que Dieu ne s'embarraſſe pas des actions des hom-

mes, qu'elles lui ſont indifférentes, & qu'il eſt trop grand pour jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe ſur la terre.

Une telle prétention fait de Dieu un être aveugle & inſenſible. S'il ne connoît pas les actions des hommes, ſa ſcience n'eſt plus infinie; & s'il les connoît, ſa ſainteté l'oblige de les approuver ou de les condamner, ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à la raiſon. Rien n'eſt plus frivole que le motif ſur lequel les impies avancent que Dieu ne s'intéreſſe en aucune façon aux actions des hommes. La grandeur & la ſuprême élévation de Dieu n'en a ſouffert aucune diminution, lorſqu'il s'eſt déterminé à tirer les créatures du néant. Pourquoi les regards qu'il jetteroit ſur leurs actions ſeroient-ils indignes de lui? D'ailleurs, n'eſt-ce pas Dieu qui nous conſerve à chaque inſtant? N'eſt-ce pas ſon aſſiſtance continuelle qui nous rend capables de produire toutes nos actions? Comment ces mêmes actions ſeroient-elles inconnues ou indifférentes à celui qui en eſt le principal Auteur?

Dieu eſt l'ordre primitif & la ſainteté par eſſence: ainſi il eſt oppoſé à toute eſpèce d'injuſtice. L'injuſte, à la vérité, ne peut nuire à ſes divines perfections;

mais cela n'empêche pas qu'il n'y soit contraire, & que les crimes par lesquels il ose se soustraire aux ordres que Dieu lui a imposés, ne méritent une punition très-réelle, que les idées injustes qu'il se forme de Dieu ne feront qu'aggraver. *Lettres sur la Religion.*

XI. Voici une bonne réflexion : peut-on ne pas déplorer le sort des incrédules ? Ils mettent toute leur ressource dans l'espérance de leur destruction... Mais ils ne seroient point encore assurés que leur mort seroit leur anéantissement total, quand même ils supposeroient que leur ame est matérielle : il importe que les Incrédules en soient convaincus : peut-être sentiront-ils par-là qu'ils ne doivent point apporter une secrette opposition aux preuves que nous donnons de la spiritualité de l'ame. *Trévoux, Octobre 1756.*

XII. (Lettre que le fameux M. Locke ordonna qu'on remît, après sa mort, à M. Collius, Incrédule déclaré. En voici la traduction.)

Puissiez-vous vivre heureux, & jouir long-tems de la santé, de la liberté, du contentement d'esprit, & de toutes ces bénédictions dont la Providence vous a

avorisé, & sur lesquelles *votre vertu* vous lonne une espèce de droit! Vous m'avez imé lorsque je vivois, & je ne doute oint que ma mémoire ne vous soit chère maintenant que je suis mort. Tout le fruit que je desire que vous en retiriez, c'est le vous convaincre, que ce monde n'est qu'une *scène de vanité* qui passe rapidement, & n'apporte aucune solide satisfaction; *il n'y a que le sentiment d'une bonne conscience, & l'espérance d'une vie à venir dont on doive faire cas.* C'est ce que je puis vous assurer par ma propre expérience, & ce que vous éprouverez vous-même, *quand vous serez appellé à rendre compte à Dieu.* Je vous souhaite les meilleurs de tous les biens. *Journal Chrétien.*

XIII. J'ouvre les livres de nos Philosophes les plus célèbres (*a*), & je lis : » Chrétiens, ne me vantez ni l'établis-» sement de votre Religion, ni ses mi-» racles & ses martyrs. Vos sublimes » Mystères n'ont été créés que par des » hommes stupides & peureux, ou par des » ignorans sans principes. Pour vos mira-» cles & vos martyrs, on ne peut en rien » conclure, chaque Religion a les siens...«

(*a*) Pensées Philosophiques. Les Mœurs. Épître à Uranie. Mes Pensées, &c.

Si j'étois Incrédule, je me garderois bien de parler ainſi à un Chrétien ; je lui fournirois des armes contre moi. Il me démontreroit par des faits conſignés dans les faſtes du monde, que les paſſions & l'intérêt, l'ignorance & le faux reſpect de l'antiquité, la politique & la philoſophie, tâchèrent en vain d'étouffer le Chriſtianiſme dans ſa naiſſance ; & que, malgré leurs efforts réunis, il chaſſa les dieux de leurs temples, monta ſur le trône des Céſars, & vit le monde entier aſſervi à ſes Loix. Il me diroit avec cette mâle & ferme aſſurance, que ſa Loi donne aux enfans même, & qui a tant de fois confondu les tyrans : Qui êtes-vous, pour traiter de ſtupides, de peureux & d'ignorans, les hommes immortels que le Baptême a enfantés à Jeſus-Chriſt? Liſez les diſcours éloquens des Tertulliens, des Lactances, des Arnobes & des Cypriens, à qui Rome même ne put refuſer ſon admiration ; inſtruiſez-vous des combats des Ignaces & des Polycarpes, des Domitilles & des Blandines, qui virent couler leur ſang d'un œil tranquille, & laiſsèrent déchirer leurs membres mutilés, ſans pouſſer un ſoupir ; conſultez les grands ouvrages d'un Juſtin, d'un Irénée, d'un Clément d'Alexandrie, d'un Origène & d'un

;usebe, où les sçavans vont puiser encore ı connoissance de l'Histoire, de la Phi-ɔsophie & de la Mythologie ancienne: ısez, dis-je, instruisez-vous, consultez & ougissez, si vous en êtes capables, d'avoir ecours à l'imposture pour justifier votre âche défection. Vous m'objectez les mi-acles & les martyrs des autres Religions, ontinueroit-il; eh quoi! pouvez-vous omparer les guérisons d'Apollonius de Thyane, & les voyages de Mahomet dans a Lune, aux miracles sans nombre qu'ont ɔpéré les Apôtres & leurs successeurs? Miracles publics, miracles éclatans, mi-acles instantanés, prédits, utiles, sans :esse renouvellés, scellés par la chûte de 'idolâtrie, & que n'osoit nier un Julien 'apostat. Mais c'est par vos propres dis-:ours que je veux vous confondre. Quand ıous vous demandons pourquoi, malgré 'ivresse de la séduction, Jesus-Christ :onserve encore un si grand nombre d'a-lorateurs, dont les talens & les vertus 'ous étonnent; c'est, répondez-vous, ıu'il faudroit un miracle pour triompher le la force du préjugé & de l'éducation. ;oyez donc humiliés & confondus. Jesus-Christ l'a fait ce miracle à la face du Soleil. Malgré la force invincible du préjugé & le l'éducation, le Grec & le Barbare, le

Romain & le Scythe ont renversé les autels de leurs dieux pour adorer la Croix : cherchez maintenant un pareil miracle dans les autres Religions. Je ne demande pas même qu'elles exigent le sacrifice douloureux des passions, & qu'elles n'ayent eu que des pêcheurs pour Apôtres. Quand vous l'aurez trouvé, je vous objecterai encore la dispersion & l'aveuglement des Juifs, les conquêtes qui ont sans cesse réparé les pertes du Christianisme, les triomphes de l'Église Romaine..... Vous avouez votre impuissance : trouvez-moi du moins des millions de martyrs : mais souvenez-vous que vous devez m'en nommer de tous les siécles & de toutes les parties de la terre, qu'il me faut des Philosophes, des Sénateurs, des Guerriers & des Rois, des vieillards, des femmes, des vierges & des enfans, des comédiens, des impudiques, des tyrans & des bourreaux subitement convertis. *Pensées Philosophiques d'un C. de M.*

XIV. L'Incrédule est un homme sans mœurs, sans probité, sans caractère ; qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes penchans, d'autre maître que ses desirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu

[q]ue lui-même : enfant dénaturé, puisqu'il [c]roit que le hazard tout seul lui a donné les pères ; ami infidèle, puisqu'il ne re-[g]arde les hommes que comme les tristes [f]ruits d'un assemblage bizarre & fortuit, [a]uxquels il ne tient que par des liens [p]assagers ; maître cruel, puisqu'il est per-[s]uadé que c'est le plus fort & le plus heu-[r]eux qui a toujours raison : les crimes les [p]lus affreux & les vertus les plus pures, [t]out est égal selon lui, puisqu'un anéan-[t]issement éternel va bientôt égaler le juste [&] l'impie, & les confondre pour toujours [d]ans l'horreur du tombeau. *Pensées de Massillon, p.* 247.

XV. Les esprits forts sçavent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si mon ame n'est point matière comme la pierre & le reptile, & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, & à quoi tous se doivent rapporter ; d'un Être

souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont notre ame est l'image, &, si j'ose dire, une portion comme esprit & comme immortelle. *P. Regnault.*

XVI. Un esprit fort est celui qui ne se laisse pas entraîner par les préjugés ; qui sçait faire un usage légitime de sa raison ; qui est incapable de croire sans motifs suffisans, & de succomber aux difficultés qu'on lui propose contre les vérités qu'il croit avec une entière certitude. Ces trois caractères conviennent-ils à l'Incrédule ? Non assurément. *Trévoux, Mai* 1752.

XVII. Rien n'est plus humiliant pour l'Incrédulité, que de la rappeller à son origine : elle porte un faux nom de science & de lumière, & c'est un enfant de crime & de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a amené là les prétendus Incrédules ; c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pû surmonter ses penchans les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage, qui, ne pouvant soutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la Religion, tâche de s'étourdir en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme

qui a peur la nuit, & qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres pour se rassurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses. Il tremble, & il veut se rassurer contre lui-même ; il ne peut pas soutenir en même tems la vue de ses crimes, & celle du supplice qui les attend : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. *Massillon, p.* 250.

XVIII. L'impiété est devenue l'étiquette du bel esprit, il semble que la simplicité de la Foi dégrade le génie, & que l'on ne puisse pas être grand homme sans être habile dans l'art de blasphémer. Aussi voit-on l'Incrédulité se reproduire sous toutes les formes, Politiques, Physiciens, Métaphysiciens, Moralistes, Poëtes, Auteurs de romans, Auteurs de lettres philosophiques, ou historiques, sérieuses ou badines, Dissertateurs, Compilateurs, Faiseurs de dictionnaires, tous se présentent au combat contre la Religion, tous se décernent insolemment le triomphe. *La Religion vengée.*

XIX. Qu'on examine un peu en quel tems de la vie on entre dans la carrière ténébreuse de l'Incrédulité. Est-ce dans un âge mûr ou dans la vieillesse, lorsque les passions moins vives, ou presqu'entièrement éteintes, laissent à la raison toute sa liberté ; lorsque l'esprit enrichi par des connoissances plus vastes, formé par un plus long commerce avec les hommes, éclairés par des réflexions plus sérieuses, juge plus sainement des objets? Dans cette hypothèse là même, l'Incrédulité n'en seroit ni moins odieuse, ni moins méprisable : car il est des vieillards qui, comme Salomon, cessent d'être sages : mais nos Incrédules n'attendent pas si tard à s'égarer. La jeunesse, ce tems critique où les passions font taire la raison, est l'époque ordinaire de leur Incrédulité..... Philosophes sans principes, Critiques sans règles, Théologiens sans étude, ils ont décidé que la Religion Chrétienne, quoiqu'elle ait eu tant de sçavans & de génies du premier ordre, n'est bonne que pour les esprits foibles & pour les ignorans. Est-ce l'amour de la vérité qui a présidé à cette décision ?

Non sans doute, & il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur tous ces juges importans de la créance des hommes, on verra

la témérité, l'orgueil, la suffisance, le ton railleur, les discours pleins de blasphêmes naître de l'amour extrême du plaisir & d'un train de vie plein d'ordures & de corruption. On verra une foule de jeunes libertins partager les momens de la vie entre le soin de satisfaire des passions fougueuses, & celui de décrier une Religion qui exige le sacrifice de ces infamies. *Trévoux, Mai* 1752. *p.* 1100.

XX. Les Incrédules ne veulent pas qu'on leur dise, que s'ils ne croient point, c'est parce qu'ils ont intérêt de ne pas croire. Ils prétendent que c'est une phrase de Déclamateur qui ne signifie rien. Qu'ils nous montrent donc un seul homme qui pratique la Loi, & qui ne croye pas à la Religion. Athées insensés, aveugles Déistes, citez-nous un homme de bien à qui vous ayez persuadé vos dogmes. *M. Soret.*

XXI. L'aveuglement de l'Incrédule a eu ses progrès : tant que le cœur n'a pas été totalement corrompu, des étincelles de Foi s'y sont conservées ; mais sitôt que les passions ont régné avec empire, les doutes se sont multipliés, & quels doutes encore ? D'abord sur les Dogmes qui gênoient les inclinations : doute sur l'im-

mortalité de l'ame, sur l'existence d'une autre vie, sur l'éternité des peines. On s'est dit à soi-même, que Dieu, sans blesser sa Justice & sa Bonté, ne peut condamner à des supplices sans fin, des hommes qui n'ont eu d'autre crime que de suivre les penchans de la nature, &c.

Voilà justement nos petits Métaphysiciens modernes; ils commencent par se déclarer contre tout ce qui réprouve leurs désordres & condamne leur libertinage; ils passent ensuite aux Mystères les plus sublimes; ils attaquent la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, &c. A leurs yeux tous ces Dogmes sont insoutenables; l'Évangile qui les enseigne est un roman indigne de créance; l'Église Chrétienne qui les professe est une société où la politique des uns & la superstition des autres ont établi le règne du mensonge. Ainsi l'Incrédule est arrivé par dégrés au dernier période de l'irreligion, toujours guidé par une passion impérieuse, jamais par un amour sincère de la vérité; & si dès les premiers orages qui ont mis sa Foi en péril, on le suit jusqu'au naufrage entier de cette même Foi, on trouvera, selon la parole de saint Paul, qu'une conscience criminelle a été l'unique cause de ses doutes, & l'écueil funeste contre

lequel sa Foi s'est enfin brisée. *Journal de Trévoux, Mai* 1752. *p.* 1098.

XXII. Lorsque l'on approfondit la plûpart de ces hommes qui se disent Incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires; on trouve qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés & vulgaires qu'on a débités dans tous les tems, & qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne sçavent qu'un certain jargon qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner, & qu'on répète sans l'entendre. Ils ne sçavent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés; ils répètent ce qu'ils ont ouï: c'est une tradition d'ignorance & d'impiété qu'ils ont reçue. Aussi ils ne doutent pas; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irreligion & des doutes: ils ne sont pas incrédules: ils ne sont que les échos de l'Incrédulité; en un mot, ils sçavent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en sçavent pas assez pour douter eux-mêmes. *Massillon*, *p.* 268.

XXIII. Que sommes-nous, selon les systêmes impies qu'enfantent & que préconisent nos Incrédules modernes? De chétives créatures, de foibles animaux, qui

s'agitent & se tourmentent, & qui, le plus souvent, ont beaucoup à souffrir dans ce monde; après quoi ils disparoissent de dessus la scène, & voilà leur rôle fini. Les bons & les méchans sont confondus pour toujours dans la même poussiere; une belle ame n'emportera rien de plus que l'ame la plus criminelle, & toute la destinée de l'homme sera de manger, de boire, de ramper quelque tems sur la terre, & puis d'y être enseveli. Sur ce pied-là, comme quelqu'un l'a fort bien dit, étoit-ce la peine de naître? Quel plaisir prend-t-on à dégrader ainsi l'humanité! Belle découverte, (dit Cicéron) que celle des Épicuriens, lorsqu'ils en viennent à se persuader que la mort sera pour eux une destruction totale! Quand cela seroit vrai, y a-t-il de quoi se glorifier? Pour moi je sçais fort mauvais gré à ceux qui veulent m'arracher cette persuasion. M. *Pascal* disoit de même: Pensent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire, qu'ils doutent si notre ame est autre chose qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? N'est-ce pas plutôt une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste? Si toute la Religion n'est pas une

fable, l'impie est perdu ; quand même la Religion passeroit pour douteuse, l'impie courroit un horrible danger ; & quand même la Religion seroit fausse, il n'y gagneroit rien, toute sa ressource étant de devenir bientôt un peu de cendres.

XXIV. Ceux qui se dégradent au point de méconnoître une Divinité, ont rarement un systême fixe & développé. La plûpart, libertins sans être philosophes, entraînés par la fougue de l'âge & des passions, par l'amour de l'indépendance, par le torrent de l'exemple, ont embrassé ce parti sans réflexion & sans choix. Jamais ils ne considèrent ni les motifs, ni les fondemens de leur opinion. Demandez-leur ce qu'ils substituent à cette Religion qu'ils méprisent : des discours vagues sont leur unique réponse : ils entendent dire que des hommes célèbres ont nié l'existence de Dieu, & soutenu le matérialisme par des systêmes méthodiques ; c'en est assez pour eux. *M. de Bougainvile.*

XXV. Il y a peu d'Incrédules bien affermis dans leur Incrédulité ; la Religion a trop de preuves, & des preuves trop frappantes. La plûpart avoueroient, s'ils étoient sincères, qu'ils n'en sont encore

qu'à douter. La plûpart de ceux qui doutent de la Religion, avoueroient encore qu'ils souhaitent qu'elle soit fausse. Ils peuvent donc dire : Je suis Incrédule ; mais j'ai intérêt de l'être ; je souhaite de l'être de plus en plus ; j'aime à trouver des raisons qui me confirment dans mon Incrédulité ; celles qui la combattent, me font une secrette peine, à proportion qu'elles me paroissent plus fortes ; j'évite d'y penser le plus qu'il m'est possible ; & en matière de Religion je m'occupe plus volontiers des objections que des preuves. N'est-ce donc point mon intérêt qui me rend Incrédule ? Je devrois craindre que mon cœur ne me fît illusion, quand même la Religion me paroîtroit évidemment fausse. Mais je suis bien éloigné de cette évidence ; la Religion ne me paroît ni évidemment fausse, ni évidemment vraie. Or je sçai que dans les occasions où il n'y a évidence de part ni d'autre, le cœur décide ordinairement. Il est donc probable que je ne suis Incrédule que par le cœur ; c'est-à-dire, que je joins à des dispositions très-criminelles, l'imprudence la plus grossière. Raisonnement simple, mais fort ; capable de se faire sentir aux hommes de l'esprit le plus borné, & d'effrayer les plus intrépides. *M. l'Abbé Trublet.*

XXVI. Pourquoi nos prétendus Incrédules souhaitent-ils si fort de voir des impies véritables, fermes & intrépides dans l'impiété ; qu'ils en cherchent ; qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, qu'on appelle en France pour le consulter & pour l'entendre ? C'est que nos Incrédules ne sont point formés dans l'Incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, & voudroient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent dans l'autorité des ressources & des défenses contre leur propre conscience ; & n'osant tout seuls devenir impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison & leur cœur même leur refusent : & par-là ils retombent dans une Incrédulité bien plus puérile & plus insensée que celle qu'ils reprochent au fidèle. Un Spinosa, ce monstre qui, après avoir embrassé différentes Religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion & de l'athéisme ; il s'étoit formé à lui-même ce cahos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion & de ténèbres, où le seul desir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui & le dégoût de ceux

qui les lisent; où, hors l'impiété, tout est inintelligible : & qui, à la honte de l'humanité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, & n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Être suprême; cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille; il faisoit son unique occupation de ses productions ténébreuses, & n'avoit besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empressement, qui vouloient le voir, l'entendre, le consulter, c'étoient des insensés qui souhaitoient de devenir impies, & qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles assez d'autorités pour demeurer fidèles, cherchoient dans le témoignage d'un seul homme obscur, d'un transfuge de toutes les Religions, une autorité qui les affermît dans l'impiété, & qui les défendît contre leur propre conscience. *Massillon, p.* 257.

XXVII. En parlant des Incrédules, voilà, dit M. de Beausobre, des docteurs qui portent un beau caractère de vérité; il faut bien leur prêter l'oreille. Ce sont des modèles de vertus, des esprits dégagés des sens. Ils sont saints, justes, officieux, généreux, libéraux, magnanimes. Ne sont-ce pas là les vertus des Athées & des In-

crédules ? Il ne leur manque plus, pour reſſembler tout-à-fait aux Predicateurs de la Réſurrection, à nos Apôtres, à nos Martyrs, que de répandre courageuſement leur ſang, pour délivrer le monde de l'onéreuſe, de l'inſupportable ſuperſtition, des craintes accablantes de l'enfer, des vaines illuſions de la vie éternelle. Courage, eſprits forts, ne démentez pas votre nom & votre caractère: pouſſez, au moins quelques-uns de vous, la conſtance & la fermeté juſqu'où l'ont pouſſée les eſprits crédules, les eſprits foibles, nos Martyrs & nos Apôtres. Mourez pour l'Incrédulité, comme ils ſont morts pour la Foi, ou du moins faites-nous voir l'Athéiſme & l'Incrédulité honorés, régnans depuis le commencement du monde, comme je vous ai fait voir la Foi de la Réſurrection établie à la naiſſance des ſiècles. *M. de Beauſobre, tome 3. Serm. 4.*

XXVIII. Nous nous adreſſons aux Incrédules. Qu'ils entrent une fois bien ſérieuſement dans cette raiſonnable diſpoſition, de vouloir connoître la vérité, de la chercher & de la ſuivre; qu'ils voyent, qu'ils examinent; & ſi, après tous ces ſoins, ils ne trouvent rien dans la Religion qui ſoit capable de les perſuader,

nous ne ſommes pas maîtres de l'eſprit humain, & nous les abandonnons à eux-mêmes. Mais ce qui nous irrite; c'eſt que nous ſommes forcés de reconnoître, que parmi ce grand nombre d'Incrédules qui déchirent les entrailles de l'Égliſe, à peine s'en trouve-t-il quelqu'un chez qui l'erreur de l'eſprit n'ait ſon principe dans un mauvais cœur. C'eſt le cœur qui eſt incrédule : c'eſt le cœur qu'il faut attaquer : c'eſt le cœur qu'il faut convaincre. *Sermon de Saurin.*

XXIX. Où vont aboutir tous ces eſprits orgueilleux, qui veulent toujours raiſonner ſur la Foi? D'abord ce n'eſt que quelque Myſtère qui les révolte; bientôt toute autorité les humilie. Ils appellent de tout à leur raiſon; & leur raiſon ne dit-elle pas qu'il faut croire plus qu'elle, une raiſon infiniment ſupérieure à elle? Par-tout, hors de la Religion, y manquent-ils jamais? Enfin, par les abſurdités étranges qu'ils ſont obligés d'admettre, ils en viennent juſqu'à ſe faire un plan de Religion, autant ou plus contraire encore au bon ſens, qu'il ne l'eſt à la Foi.

Raiſonnez avec les Incrédules, vous voyez que la plûpart ignorent même les

principales difficultés qu'on peut faire contre la Religion, l'incompréhenſibilité de nos Myſtères; des railleries impies, & des plaiſanteries indécentes, voilà toutes leurs armes; & qu'y a-t-il de plus foible? Car, premièrement, plaiſanter n'eſt pas prouver, n'eſt pas même montrer de l'eſprit. Les Incrédules en penſeront ce qu'il leur plaira; mais un homme ſenſé ne trouvera jamais qu'il y ait de l'eſprit à railler dans le ſujet du monde le plus grave & le plus intéreſſant, & rien ne lui paroît plus indécent & plus profane. Secondement, il faut avoir bien peu réfléchi pour être arrêté par l'incompréhenſibilité de nos Myſtères. Ces eſprits ſuperbes qui veulent tout voir, ne voyent-ils pas qu'il eſt eſſentiel à nos Myſtères d'être incompréhenſibles, & qu'il n'eſt pas raiſonnable de prétendre voir, où il ne s'agit que de croire? S'ils ſont philoſophes, comme quelques-uns ſe piquent de l'être, ne ſçavent-ils pas qu'ils ſont obligés d'admettre dans le ſilence, bien des vérités impénétrables à toutes leurs recherches, & contre leſquelles on fait des difficultés qu'on ne réſoudra jamais? Où ſeroit l'équité de vouloir pénétrer des verités ſurnaturelles, pendant que tant de vérités naturelles ne ſont pour nous que ténèbres, myſtères,

contradictions apparentes ? Car les contradictions que nos prétendus esprits forts prétendent trouver dans les Dogmes de la Foi, ne sont pas plus réelles que celles qu'on rencontre quelquefois dans la recherche des vérités naturelles. L'ignorance, la frivolité, une fausse Métaphysique, trouvent souvent de la contradiction, où il est démontré qu'il ne peut y en avoir. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces discussions. On peut leur présenter une autorité qu'ils ne peuvent récuser, c'est celle de Bayle ; cet esprit audacieux, si attaché à l'obscurité désolante du Pyrrhonisme, est convenu, dans une réponse à M. le Clerc, qu'il n'avoit jamais prétendu qu'il y eût des démonstrations contre les vérités de la Foi. Toutes les raisons qu'il oppose contre ces vérités sont donc nulles de fait & de droit ; car on convient que ces vérités sont contre les apparences, & qu'elles paroissent quelquefois révolter les foibles lumières de notre raison ; & cela étoit nécessaire afin que notre soumission fût méritoire, & la Foi une vertu. *Trévoux, Décembre* 1750.

XXX. On n'a encore fait que des objections contre la Religion. On ne lui a opposé que des doutes, des plaisanteries, des

les sarcasmes épars dans une multitude de volumes, & qui, réunis, ne formeroient pas contr'elle une sémipreuve. Tant que nos beaux esprits ne nous feront pas un corps d'ouvrage complet, qui sappe par les fondemens ce vaste & superbe édifice, nous serons en droit de conclure que l'impiété qui ose tout ce qu'elle peut, est impuissante dès qu'elle cesse d'être hardie. *M. Soret.*

XXX. Y a-t-il quelque chose de plus absurde que les Mystères de la Religion, dit un Incrédule? Oui, peut-on lui répondre; & ce sont vos objections contre la Religion, fondées sur la prétendue absurdité de ses Mystères. Car la plus absurde de toutes les manières de raisonner, celle qui marque le plus de mauvaise foi, ou de faux dans l'esprit, c'est de raisonner hors de la question. Quels que soient en eux-mêmes ces raisonnemens, le raisonneur est toujours très-ridicule; & il ne mérite pas qu'on lui réponde. Or tels sont les raisonnemens de la plûpart des Incrédules; ils ne touchent pas l'état de la question. Je veux qu'ils soient sans replique à certains égards; ils n'en sont pas moins sans force contre la Religion, qui convient qu'elle propose à croire des

choses incompréhensibles; mais qui offre d'en prouver la vérité par des preuves de fait, qu'elle consent qu'on examine à la rigueur. Quelques objections qu'on puisse faire contre les Mystères de la Religion, il faut les croire, disent ses défenseurs, si Jesus-Christ & ses Apôtres, qui les ont annoncés, ont fait les miracles racontés dans le Nouveau Testament. Or Jesus-Christ & ses Apôtres ont fait ces miracles. Donc, &c. Que répond à cela l'Incrédule ? Attaque-t-il la première ou la seconde partie de cet argument ? Non sans doute. La première est évidente par les seules lumières naturelles; la seconde est certaine de toute la certitude que comporte l'Histoire ; & d'ailleurs cette discussion demanderoit les connoissances qui lui manquent ordinairement. Que fait-il donc ? Il fait des objections contre les Mystères.

J'ai vû quelquefois des libertins beaux esprits, aux prises sur la Religion avec de sçavans Théologiens, & si un mouvement de compassion ne m'avoit arrêté, j'aurois été tenté de rire. Il me sembloit entendre une femme disputer sur les Antipodes avec un Géographe. *M. l'Abbé Trublet.*

XXXI. Les libertins de nos jours ré-

pètent continuellement les mêmes choſes ; ils ſont peut-être aſſez peu inſtruits pour ne pas ſçavoir la différence qui ſe trouve entre des Myſtères *incompréhenſibles* & des Myſtères *incroyables*, entre des choſes qui ſurpaſſent notre raiſon, & des choſes qui la contrediſent. Qu'ils apprennent donc que la Religion & ſes Dogmes ſont très-*croyables*; que nous y adhérons par des motifs d'une force invincible ; que la Foi & la raiſon ont des droits qui leur ſont propres, & qui ne ſe confondent point : *Ce ſont*, dit M. de Crouzas, *deux Juriſdictions ſéparées qu'il faut reſpecter.*

XXXII. Nous n'expliquons point les Myſtères ; voilà la grande querelle que nous fait l'Incrédulité. Parce qu'elle eſt trop curieuſe, elle nous taxe d'être trop crédules ; de notre aveu les Myſtères paſſent la portée de l'eſprit humain, ſoit par rapport à leur manière d'être, ce qu'on appelle leur *comment*, ſoit par rapport à la raiſon de leur exiſtence, ce qu'on appelle leur *pourquoi* ; Bayle en conclut qu'ils ſont oppoſés à la ſaine raiſon, ſans ſe mettre en peine de prouver que la ſaine raiſon ne ſçauroit admettre des Myſtères incompréhenſibles. Fermons l'oreille aux

vaines clameurs de l'impiété; & dans le silence des passions, tâchons de nous former de justes idées des Mystères; pour cela distinguons leur exposition de leur explication. Exposer fidèlement les Mystères, c'est le but capital des Théologiens, des Catéchistes sur-tout. Mais un Mystère fidèlement exposé n'est point un Mystère expliqué. Me dire qu'il y a trois Personnes en Dieu, Personnes aussi réellement distinctes que le sont trois hommes, & que cependant ces trois Personnes n'ont qu'une même substance, une même nature, une même Divinité; c'est bien m'exposer le Mystère de la Trinité, c'est me dire en quoi il consiste, c'est m'en donner une notion exacte; mais cette notion n'est point une notion philosophique. On propose le Mystère à ma foi: on ne m'en donne pas l'intelligence: on ne me l'explique donc pas.

Disons toutefois qu'il faut distinguer dans les Mystères un double *comment*, & un double *pourquoi*. Il est un *comment* essentiel. C'est une manière d'être du Mystère qui constitue son essence, & sans laquelle on ne sçauroit s'en faire une juste idée; c'est une manière d'être qui, faisant partie de la révélation, est l'objet de notre Foi. Ignorer cette manière d'être, la ré-

voquer en doute, la contester, c'est être infidèle. Ainsi, par exemple, l'union hypostatique de la nature humaine & de la nature divine en Jesus-Christ, est une manière d'être essentielle à l'Incarnation.

La réalité de cette union, une fois supposée, il est d'autres manières d'être de ce Mystère sur lesquelles les Théologiens peuvent exercer leur sagacité, pourvû qu'il le fassent sobrement. Vous ne pouvez concevoir, me dites-vous, comment un Être qui, de sa présence, remplit le ciel & la terre, comme il le dit lui même par un Prophète : (a) *Cœlum & terram ego impleo*, a pû s'unir substantiellement, hypostatiquement, personnellement, avec une nature bornée, avec la nature humaine. Que vous répondrai-je ! Entreprendrai-je de vous expliquer ce que je ne comprends pas moi-même ? C'est le fait qui décide la possibilité. J'ignore comment cela est possible. Je sçais seulement que cela est. Mais est-ce immédiatement à l'ame de Jesus-Christ que le Verbe divin s'est uni, ensorte qu'il ne se soit uni au corps que par le moyen de l'ame ? Nier ou affirmer l'un ou l'autre sentiment, peu importe, pourvû que vous n'en tiriez aucune conséquence qui com-

(a) Jerem. 23. v. 24.

batte directement ou indirectement la substance du Mystère. Voilà donc un *comment* accidentel & non révélé, qui peut fournir matière à la subtilité des Scholastiques.

Il est aussi, dans les Mystères, un *pourquoi* essentiel & un *pourquoi* accidentel. Si le Verbe divin s'est fait homme, c'est pour racheter, pour sanctifier, pour sauver les hommes. Voilà les raisons qui ont engagé le Fils à obéir à son Pere : mais pourquoi le Mystère ne s'est-il pas opéré plutôt ou plus tard ? Pourquoi dans le sein d'une vierge & de telle vierge ? Pourquoi dans telle contrée ? Pourquoi dans telles circonstances ? La Foi ne prononce rien là-dessus. Permis aux Théologiens d'imaginer telles raisons que bon leur semblera, pourvû néanmoins qu'ils ne sortent jamais de l'analogie de la Foi.

Telle est la manie des disciples de Bayle, qu'à l'exemple de leur maître, ils veulènt que nous commencions par leur faire comprendre le *comment* & le *pourquoi* essentiels des Mystères. Ce n'est que par-là qu'ils consentent que l'on décide le fait ; c'est-à-dire, que pour qu'un Mystère leur paroisse croyable, il faut qu'il cesse d'être incompréhensible. Ils croiront volontiers quand il n'y aura

plus rien à croire. Ils souscriront au Mystère quand il n'existera plus. Expliquez-moi, nous dit-on sans cesse, comment une même nature peut se trouver sans divisions dans trois Personnes réellement distinctes, comment la seconde de ces trois Personnes a pû s'incarner seule & sans les deux autres ; pourquoi un Dieu infiniment bon qui pouvoit rendre tous les hommes constamment & parfaitement heureux, a néanmoins choisi un ordre de choses suivant lequel un très-grand nombre d'hommes se trouve accablé de misères & pendant le tems & durant l'éternité ? A cela nous répondrons ce que les Incrédules appellent un *lieu commun*. Quoiqu'ils n'ayent pas encore prouvé l'insuffisance de cette réponse, nous répondons avec saint Paul : » O homme, » qui êtes-vous pour disputer contre Dieu? » Est-ce au vase d'argile de dire à celui » qui l'a fait : pourquoi m'avez-vous fait » ainsi ? « Tous les *comment*, tous les *pourquoi* sont suffisamment résolus par le fait. Mais cette méthode est trop simple pour contenter l'orgueil philosophique : elle est trop victorieuse pour ne pas l'irriter. L'Incrédule roule perpétuellement sur ce principe, que je vous prie de ne point perdre de vue ; je ne dois rien ad-

mettre que je ne ſçache comment cela eſt, & pourquoi cela eſt, que je ne pénètre l'eſſence des choſes & les raiſons pourquoi elles ont été faites. S'il eſt ainſi, qu'eſt-ce donc que l'Incrédule admettra? Conviendra-t-il qu'il a été formé dans le ſein d'une femme, qu'il eſt parvenu à tel dégré de connoiſſance, qu'il a végété, qu'il végète encore? Il ne le peut ſans démentir ſon principe. Il veut que, pour lui rendre croyable le Myſtère de la Trinité, nous lui en développions l'eſſence; & cependant il admet l'exiſtence de la matière, dont il avoue que l'eſſence lui eſt inconnue. Oh! mais dira-t-il, j'admets l'exiſtence de la matière, ſur la foi de tous mes ſens. Mais, lui repliquerons-nous, nous admettons l'exiſtence de la Trinité ſur la foi de la révélation divine. Si nous avions un adverſaire qui conſultât les loix inviolables du raiſonnement, il nous accorderoit que, lors même qu'il s'agit de croire des Myſtères incompréhenſibles, le témoignage de Dieu ſuffit, & qu'une pareille autorité ſupplée à l'évidence des raiſons...... Téméraire cenſeur des Myſtères de Dieu, ſuperbe Philoſophe, qui avez tant de fois interrogé la nature, qui lui avez arraché tant de ſecrets, approchez & contemplez cette fleur

ui orne aujourd'hui votre parterre, & ui demain sera flétrie & desséchée. Expliquez-moi la contexture intime des parties de cette fleur. Donnez-m'en, si vous le pouvez, une idée nette & satisfaisante... Vous hésitez, vous gardez le silence ; ou plutôt, vous prouvez par la vivacité, par l'inutilité de vos efforts, combien la solution que je vous demande est supérieure à toute l'étendue de vos lumières. *La Religion vengée, Lettre 14.*

XXXIII. Vous qui refusez de croire nos Mystères, parce que vous ne les comprenez pas, est-ce donc, demande saint Grégoire de Nysse, que vous comprenez mieux les mystères de la nature ? *Qui non capis Mysteria gratiæ, an intelligis mysteria naturæ ?* Comprenez-vous la grandeur énorme de ces astres qui roulent jour & nuit sur nos têtes, la rapidité de leur course, la régularité de leur mouvement, la diversité de leurs influences ? Comprenez-vous comment un seul souffle d'air est capable de bouleverser les eaux de la mer jusqu'au fond de ses abymes, & comment un seul grain de sable suffit pour la contenir dans sa fureur ? Comprenez-vous comment, dans un arbrisseau, le même suc qui s'élève de la terre se

change tantôt en bois, & tantôt en feuilles; tantôt en fleurs & tantôt en fruits? Comment dans le plus petit insecte il est pû entrer des organes si déliés, qu'on peut à peine les appercevoir, & si ravissans qu'on ne peut se lasser de les admirer? *An intelligis mysteria naturæ?* Comprenez-vous seulement ce qui se passe en vous-même?....... Or si c'est un principe chez vous que de douter de nos Mystères, parce que vous ne les comprenez pas, doutez donc aussi de tout ce que vous voyez, parce que vous ne le comprenez pas mieux. Ne croyez plus que le soleil nous éclaire, que la terre se soutienne sur son propre poids, que l'air nous pénètre, que les alimens nous nourrissent,... Quoi donc, s'écrie ici saint Jean Chrysostôme, dans les choses naturelles, je me fierai plus à mes sens qu'à ma raison; & dans les choses surnaturelles, je me fierai plus à ma raison qu'à Dieu même? De deux choses également incompréhensibles à mon esprit, celle que je croirai ce sera celle qui est appuyée sur l'incertitude des sens; & celle dont je douterai, ce sera précisément celle qui est fondée en Dieu même! Il suffira donc qu'un Mystère soit établi en Dieu pour en douter! &c. *Sermon de M. Laffitau, Évêque de Sisteron,*

sur la Religion, Tome I. pag. 258 *& suiv. Édition de Lyon.* 1747.

XXXV. L'impie ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Évangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens & la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, & ne craint point de les traiter d'inventions humaines & de pures imaginations.

Voici ma réponse :

1°. Que ces Mystères qu'il prétend incroyables, ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés en y prêchant la Loi Chrétienne. On les a expliqués aux peuples, & on les en a instruits. Les peuples dociles & soumis ont reçu les instructions, ont embrassé cette doctrine. La même Foi les a unis entr'eux dans une même Église, & telle a été l'origine & la naissance du Christianisme.

2°. Que ces Mystères qu'il prétend incroyables, n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur & inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramassés au hazard, & plus crédules que les autres ; mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde.

3°. Que ces Mystères qu'il prétend incroyables, n'ont point été crus seule-

ment par le ſimple peuple, par des Sauvages, par des Barbares, par des eſprits groſſiers & ignorans; mais par les plus grands génies, par les eſprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition & d'une prudence conſommée.

4°. Que ces Myſtères qu'il prétend incroyables, ont été crus, non point ſur des préjugés de la naiſſance & de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation & de la naiſſance.

5°. Que ces Myſtères qu'il prétend incroyables, ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes de la raiſon & des ſens.

6°. Que ces Myſtères qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une Foi ſi vive, d'une Foi ſi ferme & ſi efficace, que, pour pratiquer ſes maximes, pour vivre ſelon ſes règles & ſon eſprit, ou pour la défendre & la ſoutenir, on a tout ſacrifié, biens, fortunes, grandeurs, plaiſirs, repos, ſanté, vie.

7°. Que ces Myſtères qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une Foi ſi conſtante, que, malgré tous les obſtacles qu'elle a eu à ſurmonter, elle ſubſiſte toujours depuis plus de ſeize cens ans, comme nous ne doutons point, ſelon la promeſſe de Jeſus-Chriſt, qu'elle ne doive

ſubſiſter juſqu'à la dernière conſommation des ſiècles. Toutes les puiſſances infernales ſe ſont ſoulevées contr'elle : toutes les puiſſances humaines ſe ſont liguées & ont conjuré ſa ruine.

Je dis : S'il eſt vrai que nos Myſtères ſoient auſſi incroyables qu'il l'avance, & que d'ailleurs il ne puiſſe nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus dans le monde, & qu'on les a crus ſi unanimement, ſi généralement, ſi promptement, ſi fortement, ſi conſtamment, chez toutes les nations, dans tous les états & toutes les profeſſions, parmi les Sages, les Philoſophes, les Sçavans, parmi les Payens, les Idolâtres, les Sauvages, les Barbares ; dans les Cours des Princes, dans les Villes, dans les Campagnes, par-tout : il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pû ſe faire l'union & l'accord ſi parfait de ces deux choſes ; je veux dire de ces Myſtères, ſelon lui abſolument incroyables, & de ces Myſtères, toutefois ſelon la notoriété du fait la plus évidente & la plus inconteſtable, reçus & crus avec toutes les circonſtances que je viens de rapporter. Il faut donc qu'il avoue, malgré lui, qu'il y a eu en tout cela de la merveille. Il faut donc qu'il confeſſe qu'il y a au-deſſus de la

nature un Agent ſupérieur, qui a conduit tout cela comme ſon ouvrage, & qui ne ceſſe point de le conduire par les reſſorts inviſibles de ſa Providence. Il faut donc, s'il eſt capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ſes traits de raillerie, au ſujet de la Religion, retournent contre lui, & comment ſes exagérations & ſes diſcours emphatiques ſur l'inſurmontable difficulté d'ajoûter foi à des Myſtères tels que les nôtres, retombent ſur lui pour le confondre & pour l'accabler. Car plus il la relève & il l'augmente, cette difficulté, plus il relève la ſouveraine Sageſſe & la Toute-puiſſance de ce Maître à qui rien n'eſt impoſſible, & qui a ſi bien ſçu la vaincre & la ſurmonter. *Le P. Bourdaloue.*

XXXVI. Bientôt le bel eſprit & l'impiété ſeront ſynonimes. Oui, *Lucius*, votre eſprit s'eſt élevé juſqu'aux régions céleſtes, vous en avez parcouru la vaſte étendue, vous avez meſuré le cours des aſtres; de-là vous êtes deſcendu aux objets terreſtres, vous avez arraché à la nature ſes plus intimes ſecrets. Quelle vive lumière n'avez-vous pas répandue ſur tout le monde phyſique! Outre un grand nombre de connoiſſances agréables, & même

utiles, vous possédez le talent de vous exprimer avec clarté, avec noblesse; vous n'êtes pas moins éloquent que sçavant. Que diriez-vous, *Lucius*, si l'homme rustique, si le vil artisan s'avisoit de nier la justesse de vos calculs, la vérité de vos découvertes? Vous n'auriez qu'un souverain mépris pour de pareils Censeurs. Pourquoi donc osez-vous critiquer la Religion que vous n'avez point étudiée, ou que vous n'avez pas entendue? *M. Soret.*

XXXVII. Il y a eu des Incrédules, & il y en aura toujours. Comme il n'est pas possible, au milieu de la corruption du monde, de voir toutes les passions enchaînées aux pieds de la Religion, sa doctrine & sa morale ne peuvent manquer d'être contredites; il n'y a point de siècle où elle n'ait eu des ennemis; dès qu'elle commença à s'étendre, les disputes furent agitées avec beaucoup de chaleur: l'Évangile qui condamnoit toutes les autres religions, fut combattu pendant plus de trois siècles par tout ce qu'il y eut de plus habile parmi les Juifs & les Payens: entre ses adversaires il s'en trouvoit trois sur-tout bien en état de nous nuire, je parle de Celse, de Porphyre & de Julien; & si la Religion avoit eu quelqu'endroit

foible, comme ils vivoient dans les premiers siècles, ils l'auroient apperçu, & n'auroient pas manqué de le dévoiler aux yeux de l'Univers.

Celse étoit un Philosophe élevé dans la Secte d'Épicure, qui avoit juré la perte des Chrétiens ; on le regardoit dans son tems comme un génie supérieur. Porphyre ne fut pas moins à craindre que Celse. Saint Augustin dit que c'étoit le plus habile des Philosophes : il avoit d'abord embrassé le Christianisme ; mais se trouvant offensé d'une réprimande qu'il reçut des Chrétiens de Césarée, sur sa conduite alors peu régulière, il se jetta dans la Secte des Platoniciens, & il employa contre nous tout ce qu'il avoit de littérature & de connoissance dans la sainte Écriture. Les Chrétiens eurent encore dans Julien l'apostat un puissant ennemi, & sa qualité d'Empereur le mettoit en état de faire toutes les recherches qui pouvoient nous nuire.

Ces ennemis jurés du Christianisme mirent tout en œuvre pour le renverser: aucuns des titres qui pouvoient rendre les Chrétiens odieux, ne furent oubliés ; ils traitoient la Foi des Fidèles d'enchantement ; les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres, de magie ; les Mystères,

d'abſurdité ; les vertus Chrétiennes, d'hypocriſie ; & les pratiques de piété, de petiteſſe & de ſuperſtition. Les calomnies les plus atroces furent répandues dans des écrits artificieux. Tertullien, Origène, & pluſieurs grands hommes, défendirent avec zèle la cauſe de l'Évangile ; mais, malgré l'étendue de leurs lumières & leur profond ſçavoir, l'édifice de la Religion auroit tombé ſi la main du Tout-puiſſant ne l'eût ſoutenu. En effet, tout conſpiroit à faire triompher le menſonge : outre les écrits ſéduiſans des Philoſophes, le fer & le feu employé par la cruauté des tyrans, rendoient les objections plus dangereuſes : cependant la Foi, loin de s'affoiblir, ſe fortifioit de jour en jour ; les combats & les perſécutions donnoient à Jeſus-Chriſt de nouveaux adorateurs : les Chrétiens couroient au martyre, & répandoient leur ſang pour ſoutenir l'Évangile, marque évidente de la foibleſſe des objections, & de la ſolidité des réponſes qu'on donnoit.

On ne peut ſe rappeller ce qui ſe paſſoit alors parmi les Chrétiens, ſans ſentir ſa Foi agmenter ; ils aimoient mieux être condamnés aux mines, précipités dans la mer, dévorés par les bêtes, & brûlés vifs, que de renoncer à leur divin Maître ;

eſt-il rien de plus beau, & en même tems de plus touchant, que ces paroles du glorieux Martyr ſaint Ignace, dont Euſèbe nous fait part ? » Je ſuis, diſoit-il, le » froment de Jeſus-Chriſt. Je ſerai moulu » avec les dents des bêtes farouches, je » deviendrai un pain pur & blanc; que » l'on me brûle, que l'on me crucifie, » qu'on lâche contre moi les bêtes fa- » rouches, que l'on me diſloque tous les » os, que l'on briſe tous les membres de » mon corps, je ne m'en ſoucie pas, » pourvû que je ne perde point Jeſus- » Chriſt. «

C'eſt un grand argument pour la Religion Chrétienne, que dans un tems où les faits qui la prouvent étoient récens, & où on pouvoit aiſément remonter à la ſource, ſes ennemis n'ayent pû oppoſer aucune preuve tant ſoit peu ſolide, ni la convaincre de fauſſeté, & qu'ils ſe ſoient bornés à de vaines déclamations, & à des invectives qui ne ſervent qu'à faire mieux ſentir que les fondemens du Chriſtianiſme étoient inébranlables. Les Incrédules dans tous les tems ont ſuivi la même route, & ceux d'aujourd'hui ne ſont que les échos des Payens & des Juifs; ils peuvent donner un nouveau tour aux objections, & embarraſſer les eſprits par

de captieux sophismes; mais ils ne diront rien qui n'ait été réfuté par les SS. Pères. Saint Justin rapporte tous les raisonnemens du Juif Tryphon. Les argumens de Celse se voyent dans Origène. Tertullien, Arnobe, Lactance, mettent au jour les difficultés des Payens, & les détruisent avec force. On trouve dans Eusèbe celles de Porphyre. Saint Cyrille d'Alexandrie nous instruit des artifices de Julien. Tout ce que Manès a dit contre l'Évangile est réfuté solidement dans saint Augustin. Les questions sur la Foi ont tellement été discutées dès le commencement, qu'on ne peut rien opposer qui n'ait été mille fois renversé.

Après tant d'épreuves par où le Christianisme a passé, & les victoires qu'il a remportées, comment peut-on se laisser séduire par les discours du libertin & du faux bel esprit ? L'impuissance des Incrédules des premiers siècles ne prouve-t-elle pas évidemment la foiblesse de ceux qui vivent dans le nôtre ? S'ils sont aussi nombreux & aussi artificieux que ceux d'autrefois, leur cause n'est pas devenue meilleure ; au contraire, l'autorité de tout ce qu'il y a de plus grands hommes, depuis 17 siècles, est un argument qui les accable. Les faits qui servent de fondement

à la Religion ſont ſi bien établis, qu'ils ne peuvent pas même les rendre incertains : deſtitués de toutes preuves, ils n'oppoſent aux démonſtrations que des conjectures, des ſuppoſitions, des vraiſemblances. *L'Abbé de Pontbriant.*

XXXVII. « En vérité, dit M. Paſ- » cal, il eſt glorieux à la Religion d'avoir » pour ennemis, des hommes ſi dérai- » ſonnables ; leur oppoſition lui eſt ſi peu » dangereuſe, qu'elle ſert au contraire, à » l'établiſſement des principales vérités » qu'elle nous enſeigne ; car la foi Chré- » tienne va principalement, à établir ces » deux choſes, la corruption de la Nature, » & la Rédemption de Jeſus-Chriſt : or, » s'ils ne ſervent pas à montrer la vérité » de la Rédemption par la ſainteté de » leurs mœurs, ils ſervent au moins ad- » mirablement à montrer la corruption » de la Nature, par leur ſentimens ſi dé- » naturés. Rien n'eſt ſi important à l'hom- » me que ſon état ; rien ne lui eſt ſi ré- » doutable que l'Eternité ; & ainſi qu'il » ſe trouve des hommes indifferens à la » perte de leur Etre, & au péril d'une » éternité de miſeres : cela n'eſt point na- » turel. Ils ſont tout autres à l'égard de » toutes les autres choſes ; ils craignent

» jusqu'aux choses les plus petites ; ils les » prévoyent, ils les sentent ; & le même » homme qui passe les jours & les nuits » dans la rage & le désespoir, pour la » perte d'une charge, ou pour quelque » offense imaginaire, faite à son hon- » neur, est celui-là même qui sçait qu'il » va tout perdre par la mort, & qui de- » meure néanmoins, sans inquiétude, » sans trouble, sans émotion. Cette étran- » ge insensibilité pour les choses les plus » terribles, dans un cœur si sensible aux » plus légères, est une chose monstrueu- » se ; c'est un enchantement incompré- » hensible, & un assoupissement surna- » turel ». *M. Pascal.*

XXXXIII. Les libertins qui n'ont point de Religion, sont ravis de voir des divisions dans la Religion ; & parce que le moyen d'entretenir ces divisions, est d'appuyer le parti de l'hérésie & de la révolte. Voilà pourquoi ils le favorisent toujours ; d'où il arrive assez souvent, par l'assemblage le plus bisarre & le plus monstrueux, qu'un homme qui ne croit pas en Dieu, se porte pour défenseur du pouvoir invincible de la grace, & devient à toute outrance le Panégyriste de la plus étroite Morale. *Bourdaloue.*



SOMMAIRE

DE L'ARTICLE QUATRIÉME.

Sur l'Atéisme.

I. *Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'irréligion ne conduit jamais au-delà du doute & de l'opinion.*

II. *La profession de l'Atéisme a toujours été très-bornée, & n'a eu lieu tout au plus que chez les Barbares.*

III. *Il n'y a que peu ou point de véritables Athées.*

IV. *Il n'y a jamais eu d'Athées pleinement persuadés.*

V. *L'égarement des Athées ne vient que de la corruption du cœur.*

VI. *On ne peut tirer aucune conséquence de la vertu de quelques Athées.*

VII. *Le Systême des Athées est la production la plus insensée.*

VIII. *Absurdités impies du Systême de Spinosa.*

IX. *Réponse aux objections des*

Epicuriens, tirées du mouvement éternel des atômes.

X. *Les Epicuriens confondent les Ouvrages de l'art avec ceux de la nature, & supposent tout ce qui leur plaît.*

XI. *Leurs suppositions sont fausses & chimériques.*

XII. *Il est faux que le mouvement soit essentiel aux corps.*

XIII. *De la puissance qui n'est point dirigée.*

XIV. *Combinaisons fortuites de formes régulières impossibles.*

XV. *Combinaisons des formes irrégulières également impossibles.*

XVI. *Le hazard ne sçauroit produire de ressemblance grossiere.*

XVII. *L'irrégularité ne marque point un défaut d'intelligence.*

XVIII. *La beauté des effets, preuve de la sagesse de la cause.*

XIX. *L'universalité des moyens & des Loix, preuve d'intelligence dans la cause.*

XX. *Des Miracles.*

XXI. *Défi aux Athées de contrebalancer par des raisons, les preuves de l'existence de Dieu.*

XXII. *Difficultés insurmontables dans l'Athéisme.*

ART. III.

ARTICLE III.

Sur l'Athéiſme.

I. TOUT ce que vous pouvez faire en faveur de l'irréligion, c'eſt de douter : dites tant qu'il vous plaira que le monde eſt éternel, que la ſucceſſion des générations n'a point eu de commencement, & ne finira jamais; que l'ame raiſonnable eſt mortelle : portez ces ſentimens au plus haut point d'évidence que vous pourrez. Vous ne pourrez jamais les démontrer, ni les mettre hors de doute, & ils demeureront toujours malgré vous, dans les termes de ſimples opinions : or, ſi vous en doutez le moins du monde, vous devez abſolument les abandonner; parce que ce ſeroit une extrême folie de hazarder votre état éternel, ſur une opinion incertaine. Dès-là, que ce n'eſt qu'une opinion, elle peut être fauſſe : vous vous expoſez en la ſuivant à être l'homme du monde le plus miſérable. *Le P. Mauduit.*

II. Aucune Nation n'a jamais profeſſé l'Athéiſme, ou ſi quelques-unes en ont

été soupçonnées, ou accusées, outre qu'elles sont en très-petit nombre, elles sont d'ailleurs si barbares, qu'on doit les regarder comme l'opprobre de l'humanité : quand toutes les autres sont d'accord sur quelque article, c'est-là le vrai sentiment de tout le genre-humain : le suffrage de ces peuples sauvages qu'on nous oppose, doit être compté pour rien, quand il contredit tout le reste de l'Univers. *Trévoux, Mai* 1754.

III. Les raisons qui prouvent l'existence d'un Dieu sont si claires & si évidentes ; & comme disent les Auteurs, toutes les Créatures en sont des preuves si incontestables, qu'il y a lieu de douter s'il y a de véritables Athées, ou qui le soient de bonne foi, à moins d'une stupidité effroyable, qui étouffe presque toutes les lumières de la raison ; mais il y a une infinité d'athées de cœur, qui s'efforçent de se persuader qu'il n'y a point de Divinité, pour étouffer, par-là, les remords de leur conscience, pour jouir en repos des plaisirs de cette vie, & commettre leurs crimes avec impunité: aussi Dieu n'a-t'il jamais fait exprès de miracles pour prouver la Divinité, parce que toutes les Créatures la prêchent. Il n'y a que

ceux à qui il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût point de Dieu, qui la nient. (*a*)

IV. Rien n'eſt plus honteux pour nous, & ne marque mieux notre corruption, que la néceſſité où ſont les perſonnes zélées d'écrire ſur l'exiſtence de Dieu. La raiſon, il eſt vrai, n'eſt, dans aucun homme, affoiblie juſqu'à méconnoître entièrement ſon Auteur, juſqu'à ignorer une vérité qu'il a ſoin de graver dans chaque partie de ſon Ouvrage : ſçavoir qu'on exiſte, c'eſt preſque ſçavoir que Dieu exiſte. L'idée de nous-mêmes eſt ſi parfaitement unie à celle de Dieu, qu'on ne peut développer un peu la premiere, ſans être frappé de l'éclat que jette la ſeconde. On ne peut ſe dérober à ſa clarté ; & s'il y a eu des Hypocrites d'Athéiſme, il n'y a jamais eu de véritables Athées. L'opinion qu'on a de la mauvaiſe foi des Impies eſt appuyée ſur l'aveu qu'ont fait en mille occaſions les plus déterminés d'entre eux, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de croire l'exiſtence de Dieu, dans le tems qu'ils mettoient tout en uſage pour empêcher qu'on ne la crût.

(*a*) Nemo Deum negat, niſi cui expedit Deum non eſſe. *S. Auguſtin.*

M. Bayle se réduit à nous promettre que cinq ou six Spinosistes viendront, sur la foi d'un sauf-conduit, déclarer publiquement qu'ils regardent l'Athéisme comme un systême très-certain : il nous demande si nous les en croirons. Non, nous ne les en croirons pas, à moins qu'ils ne nous donnent quelques marques de folie; & ce qui nous empêchera de les croire, c'est que de tant d'Impies convertis, il ne s'en est pas trouvé un seul, jusqu'ici, qui ait reconnu avoir été, un seul moment, persuadé qu'il n'y avoit point de Dieu ; c'est que cent Impies, qui ne se sont pas convertis, ont avoué qu'ils n'avoient jamais pû, quelque effort qu'ils fissent, porter l'incrédulité au-delà du doute, ni se cacher entierement cette *lumiere qui éclaire tout homme venant au monde.*

Il est donc certain que comme il n'y a point de véritables Athées, ce n'est pas pour eux que l'on écrit sur l'existence de Dieu ; & que lorsqu'on entreprend de la prouver, on ne veut pas détromper des esprits convaincus : on veut affermir des esprits ébranlés. Ce n'est pas une erreur établie qu'on combat ; ce sont des doutes qu'on prévient & qu'on dissipe.

S'il n'y a point d'Athées, il eſt inutile d'écrire ſur l'exiſtence de Dieu, dira quelqu'un. *Rép.* Un Livre qui fixe l'incertitude de l'eſprit, qui arrache aux paſſions les armes dont elles ſe ſervent pour combattre les plus juſtes remords; un Livre qui révéle le Myſtère d'iniquité, qui découvre que dans le cœur d'un libertin les deſirs prennent la place des raiſons; un Livre qui fait ſentir tout le ridicule de l'impiété affectée, eſt-il un Livre inutile? Il n'y a point d'Athées: on doit cependant écrire ſur l'exiſtence de Dieu, pour confondre ceux qui voudroient devenir Athées. *P. Tournemine ſur l'Athéiſme.*

V. Ce qui égare l'Athée & le porte à blaſphémer, ce ne ſont pas les lumières de ſon eſprit, c'eſt la corruption de ſon cœur; & ce qu'il ſe propoſe dans les différens Syſtêmes qu'il conſtruit, ce n'eſt pas de trouver ou de ſoutenir la vérité; c'eſt d'aſſurer l'impunité à l'aſſouviſſement des paſſions, & aux plus grands crimes.

On ſeroit aſſez tranquille en ce monde, dit l'Auteur des Penſées Philoſophiques, ſi l'on étoit aſſuré qu'il n'y a rien à craindre dans l'autre. La penſée qu'il n'y a

point de Dieu, continue-t'il, n'a jamais effrayé personne ; mais bien celle qu'il y en a un, tel que celui qu'on me peint.

VI. Au reste, quand on nous montreroit des Athées plus vertueux que bien des Chrétiens, ce ne seroit encore dans les uns & dans les autres, qu'une de ces inconséquences dont on connoît les hommes si capables : entre le Christianisme & l'Athéisme, l'essentielle différence sera toujours que l'un ne dispense d'aucune vertu, & ne tolere aucun vice, & que l'autre ne condamne aucun vice & ne commande aucune vertu : cette différence ne peut être levée par aucun parallèle entre les mœurs des Chrétiens & les mœurs des Athées. *Trévoux. Mai* 1754.

VII. L'Epicuréisme, le Naturalisme, le Spinosisme, ne sont à mes yeux que les productions d'hommes faux, qui disent ce qu'ils ne pensent pas ; ou d'hommes insensés qui ne sçavent ce qu'ils disent.

En effet, quel homme vrai, ou qui soit à soi, peut s'imaginer, ou avec Epicure, dans un vuide immense un nombre infini d'atômes éternels, simples, de diverses figures, se mouvant eux-mêmes,

ſe combinant, formant par leurs combinaiſons fortuites, une terre, un ſoleil, des étoiles, des plantes, des animaux, des intelligences ? ou, avec le Naturaliſte, une qualité aveugle, ſans connoiſſance & ſans ſageſſe, active, végétative, ſenſitive, productrice & conſervatrice des eſprits & des corps, dont l'Univers eſt l'aſſemblage ? ou avec Spinoſa, la maſſe de la matière comme une ſubſtance unique & indiviſible, qui ſe ſent elle-même, & qui ſe modifie en planettes, en air, en feu, en eau, en arbre, en homme ? Non, de ſi monſtrueuſes chimères ne peuvent devoir leur naiſſance qu'au menſonge ou au délire.

VIII. Dieu & la nature, ainſi que le prétend Spinoſa, ne ſont qu'une même choſe, & cette nature eſt l'aſſemblage de tous les êtres qui forment l'univers, ce grand tout. Chaques individus ſont certaines portions de Dieu, ou de ſimples modifications de la ſubſtance univerſelle transformée en Dieu ; & tout ce qu'on appelle amour propre, ſenſualités, appétits déréglés, paſſions effrénées, crimes, abominations, horreurs, ne ſont encore que des modifications de la même ſubſtance. Comme donc tout cela appartient

à Dieu, eſt Dieu même, un attribut de Dieu, il n'eſt pas poſſible qu'il y ait rien en tout cela de réellement contraire à l'ordre. Et de-là le grand principe : *Tout eſt bien dans la nature.* Ainſi tout déſordre, fût-il affreux, n'eſt qu'un *déſordre apparent ;* & toute Loi qui réprime ce déſordre, quelque juſte qu'elle paroiſſe, n'a qu'une juſtice apparente : elle ſera tout à la fois, juſte & injuſte ; juſte, parce qu'elle ſe trouve dans la nature, *où tout eſt bien ;* & injuſte, parce qu'elle condamne, comme mal, ce qui eſt dans la nature ; & qui dès-là même eſt un *bien* & un attribut ou modification de Dieu. D'où il s'enſuit que chaque homme en particulier, n'eſt point obligé d'obéir à aucune Loi, & de-là conſéquemment encore la maxime : » Nous avons un » droit légitime ſur toutes choſes, ſans » diſtinction, & pouvons en uſer ſans » crimes, ſi nous les pouvons obtenir, » ſoit par force, par ruſe, ou par prière, » juſqu'à tenir pour ennemi, quiconque » nous empêche de contenter notre ap» pétit. «

IX. Je n'ignore pas un raiſonnement que les Épicuriens peuvent faire. Les atômes, diront-ils, ont un mouvement

éternel ; leur concours fortuit doit avoir déja épuisé, dans cette éternité, des combinaisons infinies. Qui dit l'infini, dit quelque chose qui comprend tout sans exception. Parmi ces combinaisons infinies des atômes, qui sont déja arrivées successivement, il faut nécessairement qu'on y trouve toutes celles qui sont possibles. S'il y en avoit une seule de possible, au-delà de celles qui sont contenues dans cet infini, il ne seroit plus un infini véritable ; parce qu'on pourroit y ajouter quelque chose, & que ce qui peut être augmenté, ayant une borne par les côtés susceptibles d'accroissement, n'est point véritablement infini. Il faut donc que la combinaison des atômes, qui fait le systême présent du monde, soit une des combinaisons que les atômes ont eues successivement. Ce principe étant posé, faut-il s'étonner que le monde soit tel qu'il est ? Il a dû prendre cette forme précise un peu plutôt, ou un peu plus tard. Il falloit bien qu'il parvînt dans quelques-uns de ces changemens infinis, à cette combinaison qui le rend aujourd'hui si régulier, puisqu'il doit avoir déja eu tour-à-tour toutes les combinaisons concevables. Dans le total de l'éternité sont renfermés tous les sys-

têmes. Il n'y en a aucun que le concours des atômes ne forme, & n'embrasse tôt ou tard. Dans cette variété infinie de nouveaux spectacles de la nature, celui-ci a été formé en son rang. Il a trouvé place à son tour. Nous nous trouvons actuellement dans ce systême. Le concours des atômes qui l'a fait, le défera ensuite, pour en faire d'autres à l'infini, de toutes les espèces possibles. Ce systême ne pouvoit manquer de trouver sa place, puisque tous, sans exception, doivent recouvrer la leur, chacun à son tour. C'est en vain qu'on cherche un art chimérique dans un ouvrage, que le hazard a dû faire tel qu'il est.

Un exemple achevera d'éclaircir ceci. Je suppose un nombre infini de combinaisons des lettres de l'alphabet, formées successivement par le hazard. Toutes les combinaisons possibles sont sans doute renfermées dans ce total, qui est véritablement infini. Or est-il que l'Iliade d'Homère n'est qu'une combinaison de lettres. L'Iliade d'Homère est donc renfermée dans le recueil infini de combinaisons des caractères de l'alphabet. Ce fait étant supposé, un homme qui voudra trouver de l'art dans l'Iliade, raisonnera très-mal. Il aura beau admirer l'har-

monie des vers, la justesse & la magnificence des expressions, la naïveté des peintures, la proportion des parties du poëme, son unité parfaite & sa conduite inimitable. En vain il se récriera que le hazard ne peut jamais rien faire de si parfait, & que le dernier effort de l'art humain peut à peine achever un si bel ouvrage. Tout ce raisonnement si spécieux portera visiblement à faux. Il sera certain que le hazard, ou le concours fortuit des caractères, les assemblant tour-à-tour avec une variété infinie, il a fallu que la combinaison précise qui fait l'Iliade vînt à son tour un peu plûtôt, ou un peu plus tard. Elle est enfin venue, & l'Iliade entière se trouve parfaite, sans que l'art d'un homme s'en soit mêlé. Voilà l'objection rapportée de bonne foi, sans l'affoiblir en rien. Je demande au Lecteur une attention suivie pour les réponses que je vais faire.

Rien n'est plus absurde que de parler de combinaisons successives des atômes, qui soient infinies en nombre. L'infini ne peut jamais être successif, ni divisible. Donnez-moi un nombre que vous prétendez être infini, je pourrai toujours faire deux choses qui démontreront que ce n'est pas un infini véritable. 1°. J'en

puis retrancher une unité, alors il deviendra moindre qu'il n'étoit, & sera certainement fini : car tout ce qui est moindre que l'infini a une borne par l'endroit où l'on s'arrête, & où l'on pourroit aller au-delà. Or le nombre qui est fini, dès qu'on en retranche une seule unité, ne pouvoit pas être infini avant le retranchement. Une seule unité est certainement finie. Or un fini joint à un autre fini ne sçauroit faire l'infini. Si une seule unité ajoutée à un nombre fini faisoit l'infini, il faudroit dire que le fini égaleroit presque l'infini ; ce qui est le comble de l'absurdité. 2°. Je puis ajouter une unité à ce nombre, & par conséquent l'augmenter : or ce qui peut être augmenté n'est point infini ; car l'infini ne peut avoir aucune borne ; & ce qui peut recevoir de l'augmentation est borné par l'endroit où l'on s'arrête, pouvant aller plus loin, & y ajouter quelque unité. Il est donc évident que nul composé divisible ne peut être l'infini véritable. Ce fondement étant posé, tout le roman de la Philosophie Épicurienne disparoît en un moment. Il ne peut jamais y avoir aucun corps divisible qui soit véritablement infini en étendue, ni aucun nombre, ni aucune succession qui soit un infini véritable.

De-là il s'ensuit qu'il ne peut jamais y avoir un nombre successif de combinaisons d'atômes, qui soit infini. Si cet infini chimérique étoit véritable, toutes les combinaisons possibles & concevables d'atômes s'y rencontreroient, j'en conviens; par conséquent il seroit vrai qu'on y trouveroit toutes les combinaisons qui semblent demander la plus grande industrie : ainsi on pourroit attribuer au pur hazard tout ce que l'art fait de plus merveilleux. Si on voyoit des palais d'une parfaite architecture, des meubles, des montres, des horloges, & toutes sortes de machines, les plus composées, dans une Isle déserte, il ne seroit plus permis de conclure qu'il y a eu des hommes dans cette Isle, & qu'ils ont fait tous ces beaux ouvrages; il faudroit dire : peut-être qu'une des combinaisons infinies des atômes, que le hazard a faites successivement, a formé tous ces composés dans cette Isle déserte, sans que l'industrie d'aucun homme s'en soit mêlée : ce discours ne seroit qu'une conséquence très-bien tirée du principe des Epicuriens. Mais l'absurdité de la conséquence sert à faire sentir celle du principe qu'ils veulent poser. Quand les hommes, par la droiture naturelle de leur sens commun,

concluent que ces sortes d'ouvrages ne peuvent venir du hazard, ils supposent visiblement, quoique d'une manière confuse, que les atômes ne sont point éternels, & qu'ils n'ont point eu dans leurs concours fortuit une succession de combinaisons infinies. Car, si on supposoit ce principe, on ne pourroit plus distinguer les ouvrages de l'art d'avec ceux de ces combinaisons, qui seroient fortuites comme des coups de dez. *De l'existence de Dieu, par M. de Fénélon.*

X. Tous les hommes qui supposent naturellement une différence sensible entre des ouvrages de l'art & ceux du hazard, supposent donc, sans l'avoir approfondi, que les combinaisons d'atômes n'ont point été infinies; & leur supposition est juste. Cette succession infinie de combinaisons d'atômes est, comme je l'ai déja montré, une chimère plus absurde que toutes les absurdités qu'on voudroit expliquer par ce faux principe. Aucun nombre, ni successif, ni continu, ne peut être infini : d'où il s'ensuit que les atômes ne peuvent être infinis en nombre; que la succession de leurs divers mouvemens & de leurs combinaisons n'a pû être infinie; que le monde n'a pû être éternel; & qu'il faut

trouver un commencement précis & fixe de ces combinaisons successives. Il faut trouver un premier individu, dans les générations de chaque espèce. Il faut de même trouver la première forme qu'a eue chaque portion de matière, qui fait partie de l'univers ; & comme les changemens successifs de cette matière n'ont pû avoir qu'un nombre borné, il ne faut admettre, dans ces différentes combinaisons, que celles que le hazard produit d'ordinaire, à moins qu'on ne connoisse une sagesse supérieure qui ait fait, avec un art parfait, les arrangemens que le hazard n'auroit sçu faire.

Les Philosophes Épicuriens sont si foibles dans leur système, qu'ils ne peuvent venir à bout de le former, qu'autant qu'on leur donne, sans preuves, tout ce qu'ils demandent de plus fabuleux. Ils supposent d'abord des atômes éternels ; c'est supposer ce qui est en question. Où prennent ils que les atômes ont toujours été, & sont par eux-mêmes ? Être par soi-même, c'est la suprême perfection. De quel droit supposent-ils, sans preuves, que les atômes ont un être parfait, éternel, immuable dans leur propre fonds ? Trouvent-ils cette perfection dans l'idée qu'ils ont de chaque atôme en particulier ? Un

atôme n'étant pas l'autre, & étant abso-lument distingué de lui, il faudroit que chacun d'eux portât en soi l'éternité, & l'indépendance, à l'égard de tout autre être. Encore une fois, est-ce dans l'idée qu'ils ont de chaque atôme, que ces Philosophes trouvent cette perfection? Mais donnons-leur là-dessus tout ce qu'ils demanderont, & ce qu'ils ne devroient pas même oser demander. Supposons donc que les atômes sont éternels, existans par eux-mêmes, indépendans de tout autre être, & par conséquent entièrement parfaits.

XI. Faudra-t-il supposer encore qu'ils ont par eux-mêmes le mouvement? Le suppo-sera-t-on à plaisir, pour réaliser un systême plus chimérique que les contes des fées? Consultons l'idée que nous avons d'un corps. Nous le concevons parfaitement, sans supposer qu'il se meuve. Nous nous le représentons en repos, & l'idée n'en est pas moins claire en cet état; il n'en a pas moins ses parties, sa figure & ses di-mensions. C'est en vain qu'on veut sup-poser que tous les corps sont sans cesse en quelque mouvement sensible ou insen-sible; & que si quelques portions de l[a] matière sont dans un moindre mou[ve]ment que les autres, du moins la n[...]

universelle de la matière a toujours dans sa totalité le même mouvement. Parler ainsi, c'est parler en l'air, & vouloir être cru sur tout ce qu'on s'imagine. Où prend-t-on que la masse de la matière a toujours, dans sa totalité, le même mouvement ? Qui est-ce qui en a fait l'expérience ? Ose-t-on appeller Philosophie, cette fiction téméraire, qui suppose ce qu'on ne peut jamais vérifier ? N'y a-t-il qu'à supposer tout ce qu'on veut, pour éluder les vérités les plus simples & les plus constantes ? De quel droit suppose-t-on que tous les corps se meuvent sans cesse sensiblement, ou insensiblement ? Quand je vois une pierre qui paroît immobile, comment me prouvera-t-on qu'il n'y a aucun atôme dans cette pierre, qui ne se meuve actuellement ? Ne me donnera-t-on jamais pour preuves décisives, que des suppositions sans vraisemblance ?

XII. Allons encore plus loin. Supposons, par un excès de complaisance, que tous les corps de la nature se meuvent actuellement. S'ensuit-il que le mouvement soit essenitel à toute portion de matière ? D'ailleurs, si tous les corps ne se meuvent pas également ; si les uns se meuvent plus sensiblement & plus forte-

ment que les autres ; ſi le même corps peut ſe mouvoir tantôt plus, & tantôt moins ; ſi un corps qui ſe meut communique ſon mouvement au corps voiſin qui étoit en repos, ou dans un mouvement tellement inférieur, qu'il étoit inſenſible : il faut avouer qu'une manière d'être, qui tantôt augmente, & tantôt diminue dans les corps, ne leur eſt pas eſſentielle. Ce qui eſt eſſentiel à un être eſt toujours le même en lui. Le mouvement qui varie dans les corps, & qui après avoir augmenté ſe ralentit juſqu'à paroître abſolument anéanti ; le mouvement qui ſe perd, qui ſe communique, qui paſſe d'un corps dans un autre, comme une choſe étrangère, ne peut être de l'eſſence des corps. Je dois donc conclure, que les corps ſont parfaits dans leur eſſence, ſans qu'on leur attribue aucun mouvement : s'ils ne l'ont point par leur eſſence, ils ne l'ont que par accident : s'ils ne l'ont que par accident, il faut remonter à la vraie cauſe de cet accident. Il faut, ou qu'ils ſe donnent eux-mêmes le mouvement, ou qu'ils le reçoivent de quelqu'autre être. Il eſt évident qu'ils ne ſe le donnent point eux-mêmes : nul être ne ſe peut donner ce qu'il n'a pas en ſoi. Nous voyons même qu'un corps qui eſt

en repos demeure toujours immobile, si quelqu'autre corps voisin ne vient l'ébranler. Il est donc vrai que nul corps ne se meut par soi-même, & n'est mû que par quelqu'autre corps qui lui communique son mouvement. Mais d'où vient qu'un corps en peut mouvoir un autre ? D'où vient qu'une boule, qu'on fait rouler sur une table unie, ne peut en aller toucher une autre sans la remuer ? Pourquoi n'auroit-il pas pû se faire que le mouvement ne se communiquât jamais d'un corps à un autre ? En ce cas une boule mûe s'arrêteroit auprès d'une autre en la rencontrant, & ne l'ébranleroit jamais. *De l'existence de Dieu, par M. de Fénélon.*

XIII. Qu'on suppose tel systême de matière qu'on voudra : il est aussi probable, qu'une puissance qui n'est point dirigée produira une *forme régulière*, qu'une irrégulière donnée également compliquée. Cela n'empêche point, que le nombre des formes irrégulières auxquelles on peut réduire un systême, ne surpasse autant celui des régulières, que l'infini surpasse l'unité. Cette probabilité augmente à proportion que le systême est plus composé. Par exemple, une surface d'un pouce en quarré peut recevoir une infinité de formes

régulières ; celles du Triangle équilatéral, du Quarré, du Pentagone, de l'Exagone, de l'Heptagone, &c. Mais pour chaque forme régulière, il y en a une infinité d'irrégulières ; par exemple, une infinité de Triangles scalènes pour un Triangle équilatéral, une infinité de Trapèzes pour un Quarré, une infinité de Pentagones irréguliers pour un régulier, & ainsi de suite. Ainsi en supposant tel systême qu'on voudra, mû par une Puissance qui agisse sans dessein, il y a l'infini contre l'unité à parier, qu'il se résoudra en une forme irrégulière, plutôt qu'en une régulière. Par exemple, il y a l'infini contre un à parier, qu'un systême de six parties étant mû, ne prendra point la forme d'un Exagone régulier. Le hazard sera d'autant plus grand, qu'on supposera le systême plus composé.

On éprouve en effet tous les jours, que la *Régularité* n'est jamais le fruit de la Puissance, que nous employons sans dessein. Il suit de-là que toutes les fois que nous découvrons de la *Régularité* dans la disposition d'un systême capable de plusieurs autres arrangemens, nous devons supposer une intelligence & un *Dessein* dans la Cause ; & cette conviction augmente proportionnellement à la multipli-

cité des parties qui ont été employées.

Voici une autre preuve beaucoup plus forte encore que la précédente. Les hommes sont si persuadés que la *Beauté* consiste dans la *Régularité*, qu'ils affectent généralement cette dernière dans les divers arrangemens qu'ils font des corps : il est rare, qu'ils s'y proposent jamais l'*irrégularité* pour but. De-là vient que nous supposons la même inclination dans les autres Êtres, & que nous ne pouvons nous empêcher, par-tout où nous découvrons cette Régularité, d'admettre de l'intelligence dans la *Cause*, & de regarder l'irrégularité comme la preuve d'un défaut d'intelligence. Au contraire, si les autres Agens ont un sentiment de la Beauté différent du nôtre, ou s'ils n'en ont point du tout, ils peuvent aussi bien se proposer l'*irrégularité* que la *Régularité*. Nous pouvons alors également admettre une intelligence dans la Cause, soit que l'effet soit irrégulier ou non. Car puisqu'il y a une infinité d'autres formes que l'irrégulière qui a été produite, & que toutes sont également indifférentes à un Être qui n'a aucun sentiment de la Beauté *; puis-

* Il y a beaucoup de différence entre un Etre, tel que celui qu'on suppose ici, & un autre qui n'est obligé par aucun motif de produire une

que toute matière en mouvement doit produire par sa rencontre une forme, quelle qu'elle soit, & qu'en supposant la Puissance appliquée par un Agent dénué du sentiment de la *Beauté*, toutes les formes prouvent également une intelligence; il est évident qu'une forme ne la prouve pas plus qu'une autre, ou ne la orouve point du tout, qu'autant qu'on suppose métaphysiquement qu'il n'y a point d'Agent dénué d'intelligence, & que tout effet émane de l'*intention* de quelque Cause.

forme plutôt qu'une autre. Ce dernier, quant à la question présente, ne différeroit en rien du hazard. Mais il n'en est pas de même du premier. Car un Etre peut n'avoir aucun sentiment de la Beauté, & avoir cependant dessein & intention de produire des formes régulières. Or toute Régularité supérieure à celle qu'on a lieu d'attendre d'une Puissance qui agit sans intelligence, suppose toujours un dessein & une intention dans la Cause, quand même on la supposeroit incapable de goûter la Beauté de ces sortes de formes, puisque d'autres raisons peuvent la porter à préferer ces formes à toutes autres. Ainsi en supposant que Dieu n'est point immédiatement touché de la Régularité, de l'Uniformité & de la *Ressemblance* qui se rencontrent dans les corps, il peut cependant avoir d'autres raisons de produire ces objets, ne fût-ce que le plaisir des créatures, auxquelles il a donné un sentiment de la Beauté fondé sur ces qualités.

XIV. On doit observer qu'il y a un grand nombre de compositions corporelles, capables d'être effectuées par le plus petit degré d'intelligence, qu'on attendroit inutilement du *Hazard* ou d'une Puissance sans intelligence, après une infinité de rencontres, quand même on supposeroit que toutes les formes, à l'exception de la régulière, ont été détruites pour disposer les parties à être de nouveau agitées. Supposons, par exemple, que d'une masse infinie de matière déterminée de façon ou d'autre à se résoudre en des corps d'une solidité donnée, une Puissance dénuée d'intelligence puisse former un Prisme équilatéral, de telle dimension qu'on voudra. C'est-là tout ce qu'on peut attendre, puisqu'après qu'on a obtenu la solidité, il y a l'infini contre un à parier, que le corps ne sera point Prismatique; ou supposé qu'il soit tel, qu'il ne sera point *Equilatéral*. Supposons de nouveau une autre quantité infinie de matière déterminée à se résoudre en des *Tuyaux*, dont les orifices soient exactement égaux aux Bases des premiers Prismes. Il y a au moins la seconde puissance de l'infini, ou deux fois l'infini contre un à parier, qu'aucun de ces tuyaux ne sera tout à la fois *Prismatique* & *Equiangle*; ou que si le

tuyau a été conſtruit de façon à pouvoir recevoir un de ces Priſmes, ils ne ſe rencontreront jamais dans un eſpace infini ; que, ſuppoſé qu'ils ſe rencontrent, les axes du Priſme & du Tuyau ne ſeront jamais perpendiculaires ; enfin que, ſuppoſé qu'ils le ſoient, il y a encore l'infini contre trois à parier, que leurs angles ne ſe rencontreront jamais ſi juſte, qu'ils puiſſent s'emboëter l'un dans l'autre. Il eſt donc abſolument impoſſible, » Que le » hazard, quel qu'on le ſuppoſe, agiſſant » ſur une maſſe infinie de matière pen- » dant une ſuite infinie d'âges, puiſſe » faire qu'un Priſme s'emboëte dans un » trou de même figure que lui, puiſque » le hazard eſt tout au plus comme trois » à la troiſième puiſſance de l'infini. « Cependant la moindre intelligence ſuffit pour l'exécuter.

Ne peut-on donc pas regarder comme abſurde, & même comme abſolument impoſſible, » Qu'une Puiſſance dénuée » d'intelligence ſoit capable d'exécuter » une machine auſſi compoſée que la » plante la plus imparfaite, ou l'animal » le plus mépriſable, ne fût-ce qu'une » ſeule fois ? » Car le défaut de vraiſemblance augmente à proportion que la complication du Méchaniſme de ces

corps

corps naturels surpasse la combinaison *simple* dont on a parlé plus haut.

On observera, » Que le raisonnement » que nous venons de faire touchant la » multitude de corps réguliers de même » forme qu'on découvre dans l'univers, » ainsi que sur les Combinaisons des dif- » férens corps, est absolument indépen- » dant de la perception de la Beauté ; & » qu'il ne laisseroit pas de prouver égale- » ment l'intelligence de la Cause, quand » même il ne se trouveroit aucun Être » capable de découvrir la Beauté des for- » mes qui existent. « Car voici en abrégé à quoi ce raisonnement se réduit : » Qu'un » effet qui revient plus souvent que les » loix du hazard ne le permettent, sup- » pose toujours un Dessein ; & que les » Combinaisons qu'on ne peut attendre » d'une Puissance dénuée d'intelligence, » prouvent nécessairement la même cho- » se, avec même d'autant plus de pro- » babilité, que le nombre de cas contraires » surpasse celui dont nous parlons ; « ce qui dans les cas les plus simples paroît être au moins comme l'infini à l'unité. La multitude ou la combinaison exacte des formes irrégulières semblables, prouve également un *Dessein* dans la Cause,

puisque la ressemblance ou la combinaison exacte des formes irrégulières, n'est pas plus qu'une autre au pouvoir d'une Puissance dénuée d'intelligence.

Je vais donner à ceci une forme un peu plus approchante du Théorême, malgré la difficulté qu'on rencontre à raisonner sur l'infini. Les pouvoirs du sort, joints à la quantité infinie de matière dans une infinité d'âges, peuvent répondre aux hazards que l'on court, comme la cinquiéme puissance de l'infini, & rien de plus. Ainsi on peut concevoir la quantité de matière comme la troisiéme puissance de l'infini, & rien davantage ; les différens dégrés de force, comme une seconde puissance de l'infini ; & le nombre des rencontres, comme la cinquiéme. Mais cette dernière n'a lieu que dans la supposition qu'il ne se fait aucune *Cohésion* après chaque rencontre; mais que tout se dissout de nouveau pour un autre concours, excepté dans les *formes similaires*, ou *Combinaisons exactes :* supposition tout-à-fait mal fondée, puisque nous voyons les *Corps dissimilaires* & les *Masses brutes* s'unir beaucoup plus fortement que les autres Corps. Or pour produire quelque Corps donné que ce soit dans une Place ou Si-

tuation donnée, & d'une dimenſion ou figure donnée, les hazards du contraire ſont une puiſſance de l'infini au moins pour la Place ou Situation : celle-ci obtenue, il faut une autre puiſſance de l'infini pour avoir la *Solidité ;* la *Situation* & la *Solidité* obtenues, les trois autres puiſſances de l'infini au moins ſont néceſſaires pour avoir la figure donnée la plus ſimple. Suppoſons, par exemple, que la forme qu'on demande eſt celle d'un *Priſme* à quatre faces, ou d'un *Parallélipipede :* il faut une puiſſance pour que les ſurfaces ſoient *Planes ;* une autre eſt néceſſaire pour qu'elles ſoient parallèles dans ce cas, ou inclinées ſous un angle donné dans tout autre ; & pour qu'elles ſoient l'une à l'autre en raiſon donnée, on a beſoin au moins de la troiſiéme puiſſance. Car dans chacun de ces cas, il y a toujours au moins une infinité d'autres cas poſſibles que le donné. Ainſi tous les pouvoirs du *Sort* ne produiront peut-être tout au plus qu'un corps de chaque figure en groſſeur la plus ſimple : c'eſt-là tout ce qu'on doit attendre. On peut en eſpérer peut-être une *Pyramide*, ou un *Cube*, ou un *Priſme ;* mais en augmentant les conditions requiſes, l'eſpérance doit diminuer, comme dans les figu-

res extrêmement complexes, dans toutes les combinaiſons des corps & dans les eſpèces Similaires, qu'on ne peut jamais raiſonnablement attendre du hazard : enſorte que là où on les apperçoit, on peut, ſans crainte de ſe tromper, les attribuer à une intelligence,

XV. Les Combinaiſons des Formes *régulières* ou *irrégulières* exactement adaptées les unes aux autres, ſont donc tellement ſoumiſes à l'infini, & les *Hazards* des formes contraires ſi nombreux, qu'il ſemble tout-à-fait impoſſible qu'elles puiſſent s'effectuer par *hazard*. Appliquons les cas que nous avons rapportés, N°. XIV. de cet Article, touchant le *Priſme* & le *Tube*, à nos machines les plus ſimples, par exemple à une paire de roues de caroſſe. Suppoſons-les toutes deux parfaitement circulaires & égales, poſées parallèlement ſur leurs eſſieux, & aſſurées de façon qu'elles ne puiſſent en ſortir. Je dis que les cas dans leſquels le contraire eût pû arriver par des Concours non-dirigés, ne demandât-on d'autres conditions que celles dont nous venons de parler, égalent par leur nombre une puiſſance de l'infini égale à chaque circonſtance requiſe. Que ſera-ce donc d'une plante, d'un arbre,

d'un animal, d'un homme, dont le corps renferme un si grand nombre de vaisseaux qui correspondent les uns aux autres, d'articulations, d'insertions de muscles, de distributions de veines, d'artères & de nerfs ? Est-il possible de concevoir que ces machines qui naissent tous les jours en si grand nombre dans toutes les parties de l'univers, avec tant de conformité dans leur structure, soient l'effet du hazard ?

Supposons encore, pour un moment, que tout ce qu'on vient de dire de la ressemblance des formes & des combinaisons, soit sans fondement, & que le hazard soit capable de produire de pareilles formes, avec une combinaison exacte, on ne pourra tout au plus se promettre qu'une de ces formes entre une infinité d'autres. Lors donc qu'on voit une si grande multitude d'individus de même espèce entièrement semblables les uns aux autres dans un grand nombre de parties, & une conformité si parfaite dans les membres qui se correspondent, peut-on se dispenser de reconnoître du *Dessein* dans l'univers ? Non, sans doute : on peut tout au plus objecter une simple Possibilité contre une Probabilité qui surpasse tout ce qui n'est pas Démonstration.

Cette preuve, ainſi qu'on l'a obſervé plus haut, eſt tout-à-fait indépendante de la Beauté que nous découvrons dans chaque forme particulière. La reſſemblance exacte d'une centaine ou d'un millier de *Trapezes* marque autant de Deſſein que celle d'un pareil nombre de *Quarrés*, puiſque les uns & les autres ſont au-deſſus des loix du hazard, & que ce qui eſt au-deſſus du hazard ſuppoſe une intelligence.

Suppoſons pour un moment que le hazard puiſſe produire une jambe, un bras ou un œil, ce qui eſt abſurde & abſolument impoſſible : il faudroit un hazard d'un dégré d'*infini* proportionné à la complication des parties, pour faire que celles dont on vient de parler n'en euſſent point de correſpondantes; car le nombre des cas dans leſquels cela arriveroit, augmente à proportion de cette complication. Ainſi, en ſuppoſant vingt ou trente parties dans une pareille ſtructure, il y auroit la vingtiéme ou trentiéme puiſſance de l'infini contre l'unité à parier, que la partie correſpondante ne ſeroit point ſemblable. Que dirons-nous donc des formes ſemblables d'une eſpèce entière ?

XVI. On m'objectera peut-être, » Que » les corps naturels ne sont point exacte- » ment semblables, & qu'ils ne nous pa- » roissent tels, qu'à cause de la grossié- » reté de nos Sens ; qu'une veine, par » exemple, une artère, un os ne ressem- » ble peut-être point à son correspondant » dans le même animal, quoiqu'il pa- » roisse tel à nos Sens qui ne jugent que » de la grosseur, & qui sont hors d'état » de discerner les petites parties qui le » constituent ; que même dans les divers » individus d'une même espèce, cette » différence est toujours sensible, souvent » dans la structure interne, & toujours » dans la figure extérieure. « Il suffit pour résoudre cette objection de faire voir, » Que le nombre des cas dans lesquels » on découvre une *différence sensible*, est » infiniment plus grand que celui des cas » dans lesquels on remarque le contraire.« Ainsi ce raisonnement a lieu aussi bien dans le cas d'une ressemblance sensible, que dans celui d'une ressemblance mathématiquement exacte. Il faut montrer de plus, » Que les cas d'une *différence* » *grossière* surpassent de même ceux d'une » ressemblance grossière possible, comme » l'infini surpasse l'unité. «

Un exemple suffira pour prouver ce

que j'avance. Suppofons qu'un *Trapeze* d'un pied quarré de furface paroiffe femblable en gros à un autre, dont les côtés ne furpaffent point les fiens d'$\frac{1}{10}$ de pouce, ni les angles ceux qui leur correfpondent, de plus de 10 minutes. Je dis que ce dixiéme de pouce, de même que les dix minutes font divifibles à l'infini ; d'où il fuit que les cas d'une *différence infenfible* fous une *reffemblance apparente* font réellement infinis. Mais alors auffi il eft évident qu'il y a une infinité de *Trapezes* fenfiblement différens, qui cependant ont la même furface, fuivant qu'on augmente ou qu'on diminue un des côtés d'un dixiéme, de deux dixiémes, de trois dixiémes, & ainfi de fuite ; & fuivant qu'on varie les angles & un des côtés, de manière que la furface refte cependant toujours égale. Or dans chacun de ces dégrés infinis de *différence fenfible*, les différens dixiémes font divifibles à l'infini, de même que dans le premier cas ; d'où il fuit que le nombre des *différences fenfibles* eft à celui des *différences infenfibles* fous une reffemblance apparente, comme la feconde puiffance de l'infini eft à la première, ou comme l'infini eft à l'Unité. Cela étant, combien plus grand doit être le nombre des *Différences fenfibles* dans

les composés, tels que les bras, les jambes, les yeux, les artères, les veines, les squelettes!

Quant aux différences qu'on remarque dans les animaux de même espèce, il est évident que les cas possibles d'une *différence grossière* sont infinis; & alors chacun de ces cas renferme aussi tous ceux d'une *différence insensible*. Par exemple, si l'on regarde tous les animaux d'une même espèce comme semblables, lorsqu'aucun membre n'excède la longueur ou le diamètre qu'il doit naturellement avoir de plus de la troisiéme partie de la tête, il est évident qu'il y aura une infinité de *Différences grossières* sensibles possibles; & alors dans chacun de ces cas de *différence grossière* il y aura une infinité de cas d'une différence plus délicate, puisqu'on peut diviser la troisiéme partie de la tête à l'infini. Je vais rendre la chose plus sensible par un exemple familier. Deux coquilles de Petoncle qui s'emboëtent naturellement l'une dans l'autre, peuvent avoir une infinité de *Différences insensibles*: mais cela n'empêche pas qu'elles ne renferment encore une infinité de *Différences sensibles* possibles. Or cela supposé, il peut y avoir dans chacune des formes *sensiblement différentes* la même infinité de

Différences insensibles, outre la *Sensible*. Il suit de là que pour chaque Ressemblance grossière fortuite, le hazard est comme l'infini à l'Unité; ce qui augmente d'une puissance de l'infini pour chaque membre distinct de l'animal, qui conserve une ressemblance grossière avec son correspondant, puisque l'addition de chaque membre ou de chaque partie à une machine composée, produit une nouvelle infinité de cas de Différence sensible; ensorte que cette infinité combinée avec les cas infinis des premières parties augmente le hazard à l'infini.

Ce qu'on vient de dire suffit pour faire voir l'absurdité du systême de Descartes ou d'Épicure, quand même on leur accorderoit que la matière infinie est mue par une Puissance qui agit sans direction: on peut même le regarder comme une preuve démonstrative de l'intelligence qui gouverne l'Univers.

Il me reste encore une difficulté à résoudre. Quelques-uns s'imaginent que cette vérité peut mieux se prouver à *Priori* qu'à *Posteriori*; c'est-à-dire, que lorsqu'on voit une Cause prête à agir sans connoissance, on a plus lieu de croire qu'elle n'obtiendra pas le but qu'elle se propose, qu'on n'est fondé à dire après qu'elle a

réussi, qu'elle agissoit avec connoissance. Ainsi, disent-ils, lorsqu'un particulier tire un billet de Loterie dans laquelle il n'y a qu'un lot sur mille blanques, on a tout lieu de croire qu'il tombera sur un de ces derniers. Que si l'on suppose que nous l'ayons vû tirer actuellement le lot, nous ne pouvons pas en conclure qu'il ait eu l'art ou la science d'accomplir son souhait. Mais il est aisé de répondre à cette objection. Les circonstances de la Loterie nous fournissent dans ces sortes de cas des preuves morales très-fortes, & presque démonstratives, que l'art ne peut y être d'aucun usage. De sorte que la Probabilité de mille pour un ne peut balancer ces preuves : au lieu que si la Probabilité augmente, elle surmontera bientôt toutes les raisons contraires. Par exemple, si l'on voyoit un homme gagner dix lots de suite dans une Loterie, où il n'y a que dix lots sur dix mille blanques, peu de gens sans doute mettroient en question, s'il a employé l'artifice, ou non : encore moins regarderoit-on comme un pur effet du hazard, qu'un homme tirât successivement pour lui une centaine ou un milier de lots sur un nombre proportionnellement plus grand de blanques. Mais le cas est encore tout-à-fait différent dans les

Ouvrages de la Nature : là nous n'avons pas la moindre raison à objecter contre l'art ou le Dessein. Une *Cause intelligente* est sûrement une Notion pour le moins aussi probable que le *Sort*, la *Force générale*, le *Conatus ad motum*, ou le *Clinamen Principiorum*, pour rendre raison de quelqu'effet que ce soit. D'où il suit, que toutes les *Régularités*, les *Combinaisons* & les *Ressemblances* des espèces sont autant de preuves démonstratives du *Dessein* & de l'*Intelligence* dans la Cause qui a produit l'Univers : au lieu que dans les Loteries, tout art devient actuellement impossible par le tirage, ou du moins extrêmement sujet à caution.

XVII. Je prie encore le Lecteur d'observer qu'un Agent doué d'intelligence peut imprimer une force quelconque sans se proposer aucune forme particulière, & sans avoir dessein de produire des formes *irrégulières* ou *dissemblables*, non plus que des formes *régulières* & *semblables*. Il suit de-là que quoique la *Régularité*, la *Combinaison* & la *Symétrie* qu'on remarque dans la construction de l'Univers, supposent une *Intelligence*, l'*irrégularité* qui pourroit s'y trouver n'est pas toujours une preuve du contraire, à moins qu'on

ne ſuppoſe dans l'Agent, un Sentiment de *Beauté* qui le détermine à agir toujours d'une façon régulière, qui lui rende la ſymétrie agréable, & qui exclue tout autre motif capable de le porter à agir d'une manière oppoſée; ce qui eſt tout-à-fait abſurde. Pluſieurs effets dans l'Univers paroiſſent être une ſuite des Loix générales du mouvement, qui réſulte d'une impulſion conſidérable; & l'on y remarque un grand nombre de formes, où la *Symétrie* a été obſervée à deſſein, à quelques égards, & négligée en d'autres. Il s'en trouve même où l'on ſemble s'être propoſé l'irrégularité. On découvre, par exemple, une Reſſemblance généralement exacte entre les deux yeux de la plûpart des hommes : cependant on auroit peut-être peine à trouver dans le monde entier un troiſième œil qui leur reſſemble parfaitement. On apperçoit une reſſemblance groſſière dans la figure de tous les hommes, malgré les parties innombrables dont leurs corps ſont compoſés : il ſeroit néanmoins difficile de trouver deux individus d'une même eſpèce ſi parfaitement ſemblables, qu'on ne pût les diſtinguer; ce qui eſt peut être arrangé de la ſorte pour des motifs avantageux à toute l'eſpèce.

XVIII. Les preuves que nous avons alléguées jusqu'ici ne regardent proprement que le *Dessein* ou l'*intention*, par opposition à ce qu'on nomme *Puissance aveugle*, ou *Hazard ;* & l'on voit que ces preuves sont indépendantes de la *Constitution arbitraire* du Sentiment intérieur que nous avons de la Beauté. Celle-ci est souvent regardée comme une preuve de quelque chose de supérieur à un simple *Dessein ;* je veux dire comme une marque de Sagesse & de Prudence dans la Cause : c'est ce que nous allons examiner.

On définit la *Prudence*, *une Vertu qui nous porte à rechercher ce qui nous est avantageux par les moyens les plus convenables.* Il résulte de là qu'avant que de pouvoir juger de la Cause par ses effets, il est nécessaire de connoître ce qui lui est le plus utile. Les Hommes qui trouvent du plaisir dans la contemplation de l'*Uniformité*, regardent la *Beauté* des effets comme une preuve de *Sagesse*, à cause des avantages qu'ils en reçoivent : mais cette preuve n'a point lieu à l'égard d'un *Etre* dépourvû de ce sentiment de *Beauté.* Ainsi, celle que nous découvrons dans la *Nature*, n'est par elle-même un témoignage de la Sagesse de la *Cause*, qu'autant que nous supposons cette Cause, ou pour

mieux dire, l'Auteur de la Nature, porté d'inclination à nous faire du bien. Car cela une fois ſuppoſé, il s'enſuit que le bonheur du Genre-humain eſt une choſe à deſirer, ou un bien, pour l'*Etre Suprême;* & la forme qui nous plaît devient une preuve de ſa *Sageſſe*. La force de cet argument augmente à proportion de la *Beauté* qui exiſte dans la *Nature*, & qui eſt propoſée à la vûe de tout Agent raiſonnable, puiſqu'en ſuppoſant une Divinité bienfaiſante, toute la *Beauté* qu'elle a produite devient une preuve manifeſte du Deſſein qu'elle a eu de procurer aux Êtres doués de raiſon les plaiſirs qui en réſultent.

Voici une preuve beaucoup plus immédiate de *Sageſſe.* Lorſque nous voyons une machine extrêmement compliquée ſervir actuellement à quelque fin, nous avons tout lieu de conclure » Qu'elle n'a » point été faite par hazard, mais par une » Cauſe intelligente, qui s'eſt propoſé le » but qu'on obtient par ſon moyen. « Alors la fin ou l'intention étant en partie connue, la complication & la diſpoſition des reſſorts qui ſervent à cette fin, prouvent une intelligence fort étendue dans la Cauſe, ſuivant la multiplication des parties & la convenance de leur ſtructure,

lors même qu'on ignore l'intention du tout.

XIX. Il eſt une autre ſorte de *Beauté* qui ſuppoſe encore de l'Intelligence & du Deſſein dans la Cauſe. C'eſt lorſque *nous voyons un grand nombre d'effets utiles ou agréables réſulter d'une Cauſe générale.* Les Hommes ne ſont pas mal fondés à tirer une pareille conſéquence. L'intérêt doit porter les Êtres dont les forces & les opérations ſont limitées, à faire un uſage modéré de ces mêmes forces, & à regarder un pareil ménagement comme une preuve de Sageſſe dans les autres Êtres. Cette raiſon ſpéculative n'eſt pas la ſeule qui influe ſur eux; car l'intérêt à part, un Sentiment de Beauté achève de les déterminer dans les cas où cette raiſon n'a pû produire ſon effet; comme lorſque nous jugeons des productions des autres Agens, dont l'œconomie ne nous intéreſſe point. Qui eſt-ce, par exemple, qui ne trouve pas plus de perfection dans une Horloge qui marque les heures, les minutes, les ſecondes, les jours du mois, à l'aide d'un ſeul reſſort ou d'un ſeul poids, que dans une machine qui ne produit le même effet, & ne ſatisfait aux mêmes fins que par des mouvemens plus compoſés? Or

il eſt évident que cette *Beauté* ne conſiſte que dans l'uniformité, ou même l'unité de la Cauſe, & dans la diverſité de ſes effets.

XX. On voit par là, » que quoique » les Miracles puiſſent prouver l'inſpec- » tion d'un *Agent volontaire*, & que l'U- » nivers n'eſt point gouverné par *néceſ- » ſité*, ou au *hazard*, il n'y a qu'un eſprit » foible & *inadvertant* qui puiſſe en » avoir beſoin pour ſe confirmer dans la » croyance d'une Divinité bonne & ſage. » En effet, tout éloignement des Loix » générales, ſi ce n'eſt dans des occaſions » extraordinaires, feroit une marque de » foibleſſe & d'irréſolution, plutôt que » de ſageſſe & de puiſſance, & affoibliroit » les meilleures preuves que nous ayons » de l'intelligence & du pouvoir de l'Eſ- » prit univerſel qui gouverne le monde. «

XXI. Que les Athées (c'eſt un défi que nous leur adreſſons) recueillent tout ce qu'ils ont jamais écrit en faveur de leur dogme, qu'ils le mettent dans la forme qui leur plaira le plus. Jamais ils n'en formeront un poids qui puiſſe contreba- lancer ces réflexions raiſonnées: (Je ſens qu'il y a un Dieu, & je ne ſens point qu'il

n'y en a point, cela me suffit ; tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe.... Cette conclusion est dans ma nature ; j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question, s'il s'en trouve de tels ; & quand il en seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres :) ce raisonnement est de M. de la Bruyere : c'étoit un vrai Philosophe, & un si beau génie, que nos impies n'oseront pas, du moins nous l'espérons, le réléguer parmi ces têtes qu'ils disent troublées par la superstition. *Trévoux, Mai* 1754. *p.* 998.

XXII. Il est évident que dès qu'on a renoncé à la vérité de l'existence de Dieu, on est arrêté, non-seulement par les difficultés qui sont communes dans les Dogmes, mais par une infinité d'autres, qui naissent immédiatement de l'Athéisme. Le monde qui se trouve fait sans auteur de toute éternité, ou par une rencontre fortuite d'atômes, la succession éternelle des hommes & des animaux, sans qu'il y en ait eu de premier qui ait

donné la vie au second : une multitude infinie d'hommes qui auroient été sur la terre sans qu'on pût jamais remonter jusqu'à la source & au principe ! Tout devient énigme, tout est paradoxe, ou plutôt tout est renversé dans nos idées : la plus grande lumière est pour nous la plus effroyable des obscurités ; ce que nous trouvons fait avec plus de marques d'une raison infiniment éclairée, nous fait perdre, par manière de dire, notre raison propre, dès que nous ne reconnoissons plus de Dieu ; parce que nous ne trouvons plus de principe, auquel nous puissions rapporter toutes ces merveilles.

XXIII. Il n'est presque point de science qui n'ait ses mystères. La Géométrie a sa quadrature du cercle : la Méchanique a son mouvement perpétuel : l'Algèbre son cas irréductible des équations du troisiéme dégré : l'Astronomie ses longitudes : la Chymie sa pierre philosophale : y a-t-il rien de plus indubitable que l'existence des corps ? Cependant connoissons-nous parfaitement jusqu'où peut aller la certitude du témoignage des sens, qui en est le fondement ? Quoi de plus constant que l'existence du mouvement ? On sçait néanmoins que Zénon la combattoit par

de grandes difficultés. Qui peut douter de l'exiſtence du tems? Cependant, comme l'a remarqué ſaint Auguſtin, quoi de plus incompréhenſible que le tems? Le préſent eſt-il diviſible ou indiviſible? Difficulté inſoluble.

L'Athéiſme, pour ne rien dire ici de plus, n'a-t-il pas lui-même ſes myſtères? Un Athée comprend-t-il cette ſuite infinie de générations qui nous a précédé? Si le monde, ſi le genre humain eſt éternel, ou s'il ne l'eſt pas? La production des corps organiſés par la rencontre fortuite des atômes? Si l'Athée attribue la penſée à la matière, conçoit-il comment la matière peut penſer? Et s'il admet la diſtinction de l'ame & du corps, l'union de ces deux ſubſtances, ſi différentes, ne devient-il pas dans ſon ſyſtême un myſtère incompréhenſible?

Rien n'eſt plus incompréhenſible que l'infini: cependant tous les anciens qui ont paſſé pour Athées, étoient ſi éloignés de croire qu'il n'y a rien d'infini, qu'Anaximandre diſoit que le principe de toutes choſes étoit l'infini, c'eſt-à-dire, une matière infiniment étendue, éternelle, & deſtituée de toute vie & de toute intelligence. Démocrite & Épicure établiſſoient auſſi une infinité numérique d'atômes,

& une infinité de mondes. Il n'y a rien de plus démontré que l'existence d'une durée infinie, c'est-à-dire, d'une duree sans commencement. Un Ahée ne peut soutenir sans folie qu'il y a eu un tems auquel il n'y avoit rien; mais qu'ensuite la matière vient je ne sçais comment à exister. Il faut donc que les Athées admettent l'éternité sans pouvoir la comprendre.

XXIV. Les Athées n'attaquent la Providence par aucun fait dont ils puissent démontrer la permission incompatible avec la Sagesse & la Justice Divine: dès-lors dans les faits qu'ils opposent, ce n'est pas l'incompréhensibilité de la Providence, c'est la seule ignorance du motif de les permettre, qui peut faire notre embarras: on ne doit donc jamais confondre l'incompréhensibilité des voies divines, avec le défaut de lumière qui nous met hors d'état d'en rendre la vraie raison.

Quelqu'impénétrables que soient pour nous les voies de la Providence, il y a tant de choses cependant où nous en pouvons concevoir & sentir la Sagesse & la Justice, que nous sommes bien fondés à supposer qu'elle ne se dément pas plus

dans ce qui eſt au-delà, que dans ce qui eſt au-deçà de notre portée. Si l'Athée n'a pas la bonne foi d'en convenir, il faut le regarder comme un malade volontairement incurable, & s'épargner les frais d'une diſpute, qui ne guérira jamais un mal dont on eſt réſolu de rejetter les remèdes. *Trévoux, Juillet* 1754.

XXV. Qu'y a-t-il de plus inſenſé de croire, ou que le hazard ſeul a produit toute la race des hommes ſur la terre, & que la ſtructure ſi admirable de leur corps ne doi ſon arrangement qu'à un aſſemblage fortuit & bizarre de la matière; ou que ſi Dieu lui-même les a tirés du néant, il les a jettés ſur la terre comme des ouvrages de rebut, ſans vouloir ſe mêler de ce qui les regarde, les laiſſant errer ici-bas ſans deſtination, ſans loi, ſans eſpérances; guidés par la ſeule impétuoſité de leurs paſſions, & n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un inſtinct brutal, & la liberté univerſelle de les ſatisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obſtacle. *Maſſillon.*

XXVI. Il eſt de l'intérêt perſonnel & commun qu'il y ait un Dieu, & que la perſuaſion de ſon exiſtence ſoit univer-

ſelle : ſans elle la ſociété tombe, l'ordre en eſt banni. L'Athéiſme eſt un cahos affreux, où l'homme ne ſçauroit ſe plonger ſans être ſaiſi d'une horrible triſteſſe, ſans conſentir à l'aviliſſement de ſon eſpèce, ſans ſoumettre tout ſon être à l'empire d'un hazard aveugle, ou d'une fatalité déſeſpérante, &c. *Journal de Trévoux, Mai* 1754.

XXVII. Sans la foi d'un Dieu, tous les liens de la ſociété ſont ſans force, tous ſes devoirs ſans obligation. Les idées du bien & du mal moral ne ſont plus que de vains préjugés ; plus de Légiſlateur, plus de loi, plus de règle : les anciens Athées, comme Protagoras & Héraclite ; les modernes, comme Hobbès & Spinoſa, en conviennent ; tout eſt donc livré au goût, à la fureur, à la violence des paſſions ; la force ou la fraude, voilà les arbitres du ſort des humains. Les hommes ſeront donc en armes, ou en garde les uns contre les autres, ſans que rien puiſſe arrêter leur brigandage, ou calmer leur défiance ? Dans cette vie, ils n'ont que leurs paſſions à aſſouvir ; au-delà ils n'ont rien à craindre ou à eſpérer : tout autre motif que la cupidité, eſt impuiſſant, parce que tout intérêt eſt nul & frivole. *Trévoux, Mai* 1754.

XXVIII. L'Athéiſme ne laiſſe de reſſource aux malheureux que dans le jeu fortuit des atômes; il ne fait appercevoir aux heureux que la mort & le néant : il lâche la bride aux paſſions : le vice avec toutes ſes horreurs & toutes ſes ſuites, eſt l'appanage le plus cher des Athées.

Mais, dira-t-on, dans l'Athéiſme on n'a rien à craindre, la liberté eſt entière : eſt-il dans la vie de plus grand bonheur ?

Quoi donc ! le bien de la ſociété ne demande-t-il pas que les hommes aient un frein qui les retienne ? L'abus de la liberté peut-il faire leur bonheur ? Tout ce qui peut prévenir cet abus, de l'aveu d'Épicure & de Lucrèce, n'eſt-il pas un avantage précieux à l'humanité ? Eſt-ce donc un malheur, que de vivre ſous l'empire d'un Dieu Sage & Bienfaiſant, Protecteur de l'ordre & Vengeur du déſordre ? La nature même, ſi on la conſulte, ne ſe complait-elle pas ſous la Loi d'une aimable & juſte Providence ? Il n'y a que des ſcélérats, qu'un joug ſi doux peut bleſſer : n'eſt-ce pas une maxime adoptée par les plus anciens Athées, qu'on ne vit avec agrément qu'autant qu'on vit avec honneur : *Non poſſe jucundè vivi, niſi honeſtè vivatur ?* *Trévoux, Mai* 1754.

XXIX. Méchans

XXIX. Méchans liseurs de quelques méchans livrets, conçus, enfantés, nourris dans les ténébres; sur quoi formez-vous ordinairement une idée si pitoyable de la foi? Sur les doutes malins & mal fondés, sur les fades railleries, sur les contes impertinens, sur les histoires burlesques d'un étourdi, d'un impie? Une expression de Lucrece, un sophisme d'Epicure, un bon mot d'un auteur hardi, téméraire, qui fait l'esprit fort, qui n'a point de religion, rendra un esprit inaccessible aux rayons de la vérité, & le consentement de tous les siécles, de tous les Docteurs, de toutes les Académies... une infinité de miracles, & toutes les preuves les plus incontestables de la religion ne pourront pas donner atteinte à cet esprit! *Le P. la Pesse. tom. 3 Serm.*

XXX. Où en sommes-nous, & où est cette foi des premiers siécles, cette foi qui a converti tout le monde? Alors des Athées devenoient Chrétiens: maintenant des Chrétiens deviennent Athées. *P. Bourdaloue.*



SOMMAIRE

DE L'ARTICLE QUATRIÉME.

Sur le Matérialisme.

I. *EXposition & réfutation du Matérialisme réduit à ses principes.*

II. *On prouve aux Matérialistes, par leurs propres principes, l'existence d'une cause souveraine & l'immortalité de notre ame.*

III. *La matiere n'a pu être incréée : le mouvement ne lui est pas essentiel, & le hazard n'a pu être le principe du bel ordre qui regne dans l'univers.*

IV. *Il n'est pas possible, dans le systême des Matérialistes, d'expliquer la formation, la disposition, ni le cours réglé des astres.*

V. *Platon a reconnu une intelligence souveraine & éternelle, principe de toutes choses : vouloir que la matiere soit elle-même éternelle, c'est vouloir qu'elle soit l'Etre qui existe par lui-même, infiniment parfait ; c'est vouloir qu'il y ait eu des révolutions éternelles, infinies ; & par conséquent vouloir ce qui implique contradiction.*

VI. *Absurdités de l'opinion des Matérialistes, qui prétendent que la matiere*

acquiert les sentimens & la pensée, l'action & la réaction.

VII. *On demande au Matérialiste, s'il conçoit bien ce que c'est qu'un Méchanisme de matiere qui raisonne sur son Etre, qui observe, qui calcule, &c.*

VIII. *La connoissance de certaines propriétés essentielles de la matiere suffit pour prouver qu'elle est incapable de penser.*

IX. *La matiere pensante seroit dans les principes mêmes de Loke, un Etre contradictoire.*

X. *Ce qui pense en nous n'a pas toujours été: il ne peut être une matiere subtilisée: il est donc l'effet d'une cause supérieure, qui est Dieu.*

XI. *Si ce* moi, *qui pense, étoit une portion de matiere, on pourroit le supposer composé de mille atômes, & alors il y auroit mille Etres pensans.*

XII. *Si ce* moi, *qui pense, qui juge, qui sent, &c. étoit matériel, il s'ensuivroit qu'une partie raisonneroit,* une autre *aimeroit ou haïroit &c, tout ensemble.*

XIII. *Impossibilité de l'ame des Bêtes.*

XIV. *Vains raisonnemens en faveur des animaux.*

XV. *Ils ne sont point capables de discipline, ni d'instruction proprement dites.*

Extrême différence de l'homme & de la bête. Les animaux n'inventent rien.

XVI. *L'ame étant un Etre pensant, immatériel & distingué du corps, n'a en soi aucune cause naturelle de destruction.*

XVII. *Puisque le corps de l'homme n'est point anéanti après sa mort, pourquoi l'ame le seroit-elle ?*

XVIII. *Nul atôme du corps n'est anéanti à la mort; pourquoi l'ame, qui est incomparablement plus parfaite que le corps, seroit elle anéantie ?*

XIX. *Preuve de l'immortalité de notre ame, tirée du sentiment intérieur qu'elle en a.*

XX. *C'est une frénésie monstrueuse de désirer son anéantissement total.*

XXI. *Il n'y a rien de plus consolant pour l'homme de bien, que la certitude d'une autre vie.*

XXII. *Si notre ame n'est pas immortelle, nous sommes les plus malheureux des êtres.*

XXIII. *Rien n'est plus déplorable dans le Systême des Matérialistes, que la destinée de l'homme.*

XXIV. *Absurdité du systême général des Matérialistes.*

XXV. *On ne peut nier la liberté, que contre le sentiment de sa conscience.*

ARTICLE IV.

Sur le Matérialisme.

I. Le Matérialiste ne connoît dans le monde que la matiere : cette substance unique est donc le sujet du sentiment, de la pensée & de tous les autres modes existans ou possibles; mais comment la matiere acquiert-elle la capacité de sentir & de penser? Par un arrangement de parties, par une organisation dont elle est susceptible. Voilà en deux mots tout le Matérialisme réduit à ses principes & à ses élémens. Ainsi cette foule de sentimens différens, de pensées diverses dont je suis à chaque instant occupé, inondé, ou même simplement capable, ne sont que des modalités de la matiere, ou plutôt d'un atôme matériel; car dans *moi* c'est le même individu qui a le sentiment de la vue, de l'ouie, de l'odorat, du goût, du toucher, du plaisir, de la douleur, &c. C'est le même individu qui perçoit des idées, les compare, les combine, &c.

Or, sur quel fondement le Matéria-

liste attribue-t-il à la matiere toutes ces modalités ? A-t-il des preuves qu'un de ces atômes en puisse être le sujet, ou que le Méchanisme constitue l'essence de la pensée ? Pour peu qu'on y réfléchisse, plus même on y réfléchira, plus on se convaincra qu'un atôme de matiere ne peut être dans nous cet individu vivant, pensant & sentant ; que la nature de cet individu est distinguée du Méchanisme corporel ; que ce Méchanisme peut bien être, non une cause proprement dite, mais une simple occasion des sentimens que j'éprouve, des pensées que je conçois que des raisonnemens que je forme ; & par conséquent, mes affections & mes opérations intellectuelles n'ont, avec mes dispositions & mes mouvemens organiques, aucun rapport qui ne dépend de l'union de l'ame & du corps. *Journal de Trévoux, Décembre 1754, pag. 2752.*

Qu'on nous présente une quantité de matiere dans un ordre ou combinaison qui décele un dessein, on ne peut s'empêcher d'en conclure que c'est l'ouvrage d'un agent distingué de cette matiere qui ne peut jamais d'elle-même que paroître indifférente à tel ordre, tel mouvement, &c. De son essence elle ne sçau-

roit affecter une place, ou une direction, plutôt qu'une autre dans la nature : il y a donc un agent autre que la matiere, un être dont l'intelligence active préside à l'arrangement & au cours de cet univers matériel. *Ibid.*

II. Voici de quoi accabler les Matérialistes. 1°. C'est un de leur principe très-certain en lui-même, que rien ne périt; c'est-à-dire, que rien dans la nature n'est anéanti, ou de soi ne peut l'être. Il faut, en effet, la même force toute puissante, pour faire rentrer dans le néant, que pour en tirer. 2°. Un autre de leurs principes également certain, c'est que les essences ou la nature des choses ne changent point. Et en effet, si elles changeoient, elles ne seroient plus les mêmes. Cela étant, notre ame, cette portion de notre être, qui pense, qui raisonne, qui sent, en se réunissant, selon eux, à son tout, par la mort, c'est-à-dire, par la destruction des organes du corps, ne périt donc pas, puisque rien ne périt, & que cette destruction des organes qui arrive à la mort, n'est qu'un changement survenu à la matière grossière dont le corps est composé. Que si notre ame ne périt point alors,

elle ne cesse donc point non plus, alors même, de penser & de sentir, dès que les natures & les essences ne changent point. Ainsi, comme la partie grossiere en se réunissant à son tout, à la partie grossière du monde, ne cesse point d'être un corps grossier, de même l'ame, en se réunissant pareillement à son tout, à la partie du monde la plus déliée, ne cesse point non plus d'être un corps subtile & délié, qui pense & qui sent : donc l'ame après notre mort, c'est-à-dire après la dissolution des parties grossières du corps organisé, vit encore & continue de penser & de sentir dans le tout où elle est réunie : donc elle y est immortelle. Elle y sent du bien ou du mal : donc elle y est heureuse ou malheureuse, & cela éternellement, puisqu'encore une fois, du propre aveu des partisans de ce système, d'une part rien ne périt, & de l'autre, les essences ou natures ne changent point. *Lettres sur les Ouvrages de piété, pag. 165, tom. 4.*

III. La matiere a pu être créée de toute éternité : pourquoi, demandent les Matérialistes, ne pourroit-elle pas être éternelle & increée? Combien de concrétions fortuites dont la forme est si réguliere,

ſans qu'aucune intelligence y ait concouru ? Pourquoi toutes les autres productions ne ſeroient-elles pas l'ouvrage du même Méchaniſme ?

On répond 1°. que la matiere eſt un être dont la dépendance eſt trop ſenſible pour la conteſter : cet être ne ſe donne pas ſes modes, il les reçoit : ſon exiſtence n'eſt pas plus indépendante que ſa ſubſtance. Il n'eſt donc le principe ni de ſon être, ni de ſes modes, il n'eſt donc ni éternel, ni increé.

2°. Ce qu'on appelle *concrétions fortuites*, n'eſt que le réſultat d'un Méchaniſme naturel : ce Méchaniſme & toutes ſes productions ne ſont que l'exécution des ordres du Créateur, & ſes ordres ou volontés ſont les loix de toute la nature ; la matière en reçoit de toutes les formes qu'elle prend : ſon eſſence n'exige aucun arrangement particulier, elle n'en reçoit point qui ne lui ſoit accidentel ; la cauſe en eſt donc toujours hors de ſa nature.

3°. Le mouvement ne lui eſt pas plus eſſentiel : on conçoit qu'elle peut en être privée ; on la conçoit même plutôt en repos qu'en mouvement : on ne conçoit pas qu'elle ſe remue autrement que par une force étrangère, ſon moteur eſt auſſi

néceſſairement diſtingué d'elle que ſon Créateur ; on ne fait pas de queſtions ſur une matière *brute* : il faut qu'on y voye du mouvement, ou quelqu'autre accident, pour aller au-delà de ce qu'on conçoit par la ſimple vûe de ſa maſſe informe.

Mais (dira-t-on) le bel ordre qui regne dans l'Univers, n'étant rien lui-même, il n'eſt relativement à nous, que l'effet d'un hazard ſingulier.

1°. Le hazard eſt un terme ſans idée, il n'exiſte point pour quiconque raiſonne. 2°. L'œconomie de l'Univers, notre façon de concevoir, & la ſtructure de notre œil; voilà trois choſes dont l'analogie rend le monde à nos regards le plus beau des ſpectacles : or cette admirable analogie eſt elle l'effet du hazard ? N'y trouve-t-on pas un plan, un deſſein, une intention, une harmonie profonde & raiſonnée, en un mot, un caractère ſenſible de puiſſance & d'intelligence dont la matière, & le hazard, pris enſemble, ou ſéparément, ſont abſolument incapables ? *Non enim ſapientiæ temeritas commiſcetur, nec ad concilium caſus admittitur.* (*Cicer. Pro. M. Marcello.*) Une ſphère ne ſe fait pas ſans deſſein : l'Univers, dont elle n'eſt qu'une foible image, ſe ſera-t-il fait ſans deſſein ? Si l'une demande un artiſte habile,

l'autre n'exige-t-il pas un ouvrier intelligent? *Trévoux, Décembre* 1754. p. 2958.

IV. Débrouillez, Philoſophes Matérialiſtes, ſi vous le pouvez, votre cahos imaginaire par le combat des élémens, pour former des millions innombrables d'étoiles, pour les placer à des diſtances incompréhenſibles les unes des autres, pour les ſoutenir dans l'air par un parfait équilibre, ſans ſe déranger d'une ligne de l'eſpace qu'elles ont occupé dès le commencement, quoique grandes par conjecture, pluſieurs millions de fois plus que la terre. En combien de tems le mouvement des quatre élémens auroit-il pû former ces admirables corps lumineux? Quelle force les auroit placés à des diſtances incommenſurables? Par quelles routes & pourquoi, depuis qu'il y a des hommes, que vous ſuppoſez auſſi anciens que le monde, ne s'en eſt-il ni détruit, ni formé de nouveaux dans ce prodigieux nombre?

V. Platon, qui, en admettant un Dieu, reconnoît en lui une intelligence ſouveraine & éternelle, appelloit Dieu: *celui qui eſt*, ſoit qu'il eût appris le nom & le caractère auguſte de la Divinité,

de quelqu'un qui fût instruit des livres de Moyse, ou qu'il se fût élevé jusques-là par la lumière de la raison humaine, qui, par un ordre & une conduite particulière de celui qui *est la véritable lumière*, a en effet brillé en lui dans un dégré éminent. Ce Philosophe avoit donc compris, qu'il n'y a que *celui qui est* par essence, qui soit éternel; c'est-à dire, celui dont la substance est immuable, & qui posséde son être, tout entier, tout à la fois, & toujours sans être sujet à aucune vicissitude des tems. Car vouloir, comme le prétendent nos Matérialistes, d'après les Epicuriens, que la matière soit elle-même éternelle, c'est se jetter dans cet abyme d'égaremens, où nous les voyons en effet se précipiter : c'est vouloir qu'une substance brute, inanimée, & absolument incapable de penser, & d'avoir rien de cette force, & de cette activité que nous reconnoissons dans les esprits, qu'une substance divisible à l'infini, & essentiellement composée de parties, qui sont toutes des substances bornées, & destituées de mille & mille genres de perfections, soit l'Etre qui existe par lui-même, l'Etre nécessaire, l'Etre infiniment parfait, & principe efficace & primordial, de tout ce qu'il y a de beau, de grand & d'admirable dans l'Uni-

vers : c'eſt vouloir qu'entrautres perfections, dont nous voyons clairement que la matière ſe trouve par elle-même, totalement deſtituée, le mouvement lui ſoit eſſentiel, & cela, dans tous les différens dégrés, & dans toutes les différentes proportions & déterminations, qui forment l'ordre & l'harmonie admirable, de toutes les parties de l'Univers; & que ce mouvement lui ſoit tellement eſſentiel qu'il ſoit éternel en elle, car s'il n'y étoit pas éternel elle auroit donc été une éternité ſans mouvement, & qui le lui auroit donné, ou quand auroit-il commencé à lui être donné ? C'eſt enfin, en joignant à l'éternité de la matière, le mouvement éternel, vouloir qu'il y ait eu dans la nature, juſqu'au moment préſent, des révolutions éternelles, infinies, & par conſéquent vouloir ce qui implique contradiction, & renferme tout enſemble le oui & le non.

Et en effet, ſi les révolutions ont été éternelles & infinies, comment ſont-elles finies en ce moment où nous parlons ? Ce moment, tout préſent & tout actuel qu'il eſt, ne ſera pas, & n'aura jamais pû être; car pour y arriver, il aura fallu franchir des révolutions infinies, & épuiſer l'infini ; mais l'infini eſt inépuiſa-

ble, ou s'il peut être épuisé, il n'est plus infini. En un mot, comme il est impossible & contraditoire que le moment soit jamais arrivé où des révolutions prennent fin, lesquelles on supposeroit devoir être éternelles, infinies; il est de même impossible & contradictoire que le moment soit jamais arrivé où des révolutions ayent pris fin, lesquelles on supposeroit avoir été éternelles, infinies : cependant ce moment, où nous parlons, existe, moment où toutes les révolutions qui ont précédé dans la matière, ont pris fin : donc il est impossibles, que les révolutions aient été éternelles, infinies, & conséquemment impossibles, encore que le mouvement qui agite la matière soit éternel, ni la matière elle-même éternelle.

Voilà ce qu'il semble que Platon & ses disciples ayent compris : ils en concluoient avec raison, qu'il falloit donc de toute nécessité, que le tems & le mouvement de la matière, l'ordre l'arrangement que nous y voyons, & la matière elle-même, tout cela eût eu un commencement, & fût l'ouvrage de cet Etre spirituel, qui est le parfait par excellence, dont nous portons l'idée empreinte au-dedans de nous-mêmes ; idée antérieure

à toute autre idée, par laquelle nous jugeons du moins des perfections de tout le reste, & qui fait que nous désirons & recherchons le parfait en toutes choses : qu'il falloit encore que cet être parfait fût immuable, *& celui qui est* & non pas qui a été, ou qui sera ; parce qu'avoir été, & devoir être, c'est avoir cessé d'être ce qu'on étoit, & devoir commencer d'être ce qu'on n'étoit pas ; ce qui répugne absolument à l'Etre parfait.

Oui, ils avoient compris que l'Etre parfait est immuable, & en même tems éternel ; parce qu'être immuable, c'est être ; & que changer, c'est n'être pas. Ils avoient compris encore que le parfait, l'immuable est nécessairement, puisqu'il est connu avant la privation, qui est le non être, & avant le défaut, qui est la déchéance de la perfection, comme la régle est connue avant l'objet qu'on veut soumettre à cette régle, pour en juger & en décider : *Præcelsam incommutabilemque substantiam, per illa quæ facta sunt, intelligere potuerunt. Discours préliminaire de Saint Augustin, contre l'Incrédulité.*

VI. Les élémens de la matière (disent certains Matérialistes) acquierent les sen-

timens & la penſée par l'action & la réaction que les corps ſimples & homogènes exercent continuellement les uns ſur les autres ; & l'exercice de ces facultés eſt déterminé dans l'individu par l'organiſation du corps où cet individu ſe trouve, & par le lieu qu'il occupe dans ce corps.

Tout ce ſyſtême croule de ſoi-même. Car, 1°. cet *individu* qui ſent & qui penſe dans l'homme purement matériel, eſt, ſelon ce ſyſtême, l'élément principal, l'élément en quelque ſorte central de toute la machine : or l'exiſtence & les attributs dont on gratifie cette molécule élémentaire, ſont la diſpoſition la plus gratuite qui fût jamais : on n'a pas la moindre preuve qui puiſſe ſervir de fondement pour l'appuyer. 2°. Cet élément qui conſtitue l'individu dans la machine humaine, ou poſſéde le ſentiment de ſon exiſtence par ſon eſſence, ou l'acquiert par ſon action ſur les autres élémens de la machine, & par leur réaction ſur lui comme ſur leur centre. Si ce ſentiment lui eſt eſſentiel, il en jouit partout où il peut être : dans l'air, dans la terre, dans les plantes, &c ; ce qui répugne au ſens commun le plus borné. S'il l'acquiert par ſon commerce avec les autres élémens du corps humain,

ce ſentiment n'eſt donc que l'effet de l'action & de la réaction ſuppoſées; leur ſucceſſion produit donc un effet qui n'a rien de commun avec leur nature propre: ce qui réſiſte à toutes les notions qu'on peut avoir des cauſes phyſiques. 3°. Enfin, ſi l'exercice de ces facultés que l'élément *individu* acquiert dans l'œconomie animale, dépend de l'organiſation, & de la place qu'il y occupe: placé dans un tel point de la tête, cet élément ſentira & raiſonnera, &c: placé *dans le talon*, il ne fera que ſentir: abſurdité la plus révoltante qu'on puiſſe imaginer. Voilà comment on démontre que toutes les faces de l'hypothèſe qu'on appoſe, ſe couvrent des ſuppoſitions les plus gratuites, & tournent ſur un cercle d'extravagances entaſſées. *Trévoux, Décembre 1754. pag. 2965.*

VII. On demande encore au Matérialiſte s'il conçoit bien ce que c'eſt qu'un Méchaniſme, qu'une combinaiſon, qu'une organiſation de matiere qui raiſonne ſur ſon être & ſur tous les autres; qui obſerve, qui calcule, qui meſure non-ſeulement la diſtance & le volume, mais encore le mouvement des Aſtres; qui invente & perfectionne les

arts & les sciences? *Trévoux*, 10 *Décembre 1754*.

VIII. Nous ne connoissons pas assez, disent les Matérialistes, *les propriétés de la matiere pour prononcer qu'elle n'est pas capable de penser*: *donc elle pense*: c'est ainsi que raisonnent ces puissans génies, ou s'ils ne forment pas en termes exprès, ce raisonnement, tout leur systême, quant à ce nouveau point de vue, sous lequel ils le présentent, se trouve néanmoins fondé sur la supposition qu'un pareil raisonnement, tout absurde qu'il est, n'a rien que de très-conforme aux régles de la Logique, & qu'il est pleinement convaincant.

Que si nous revenons à ce que dicte le bon sens, nous avouerons bien que nous ne connoissons point toutes les propriétés de la matiere; mais qui conclura de-là, à moins qu'il n'ait perdu l'esprit, que nous ne puissions pas prononcer hardiment que la matiere est incapable de penser? Nous ne connoissons point toutes les propriétés du Sphéroïde, (*a*) ni toutes celles du triangle; cependant

(*a*) C'est le nom que l'on donne à une figure qui représente une Sphère, mais d'une rondeur imparfaite.

niera-t-on que nous ne connoissions assez ce qui concerne l'une & l'autre de ces figures, pour pouvoir assurer avec une entiere & pleine certitude, qu'il est impossible que le Sphéroïde soit jamais triangle, ni le triangle Sphéroïde? Nous ne connoissons point non plus toutes les propriétés de la matiere : nous pourrions ajouter, ni toutes celles de la pensée; mais il est certain néanmoins que nous connoissons assez ce qui concerne l'une & l'autre de ces substances, pour pouvoir décider avec la même certitude, qu'il est impossible que la matiere soit jamais pensante, ni que ce qui pense puisse jamais être matiere.

Il suffit pour cela, que parmi les propriétés essentielles, tant de la pensée que de la matiere, il s'en rencontre quelques-unes tellement différentes, qu'elles soient absolument incompatibles. Or dans toute portion de matiere, quelque subtile & quelque déliée qu'on la suppose, on conçoit l'étendue, la divisibilité, &c, comme des propriétés qui lui sont aussi essentielles, que la rondeur est essentielle au cercle. De même dans la pensée, de quelque nature qu'elle soit, vouloir, desir, crainte, espérance, affirmation, négation, &c, on conçoit la

ſimplicité, la non-étendue, l'indiviſibilité, &c, comme des propriétés qui lui ſont auſſi eſſentielles, que la carrure eſt eſſentielle à la figure qui a quatre angles droits & quatre côtés égaux. Ces propriétés de part & d'autre eſſentielles ſont en même tems auſſi incompatibles enſemble dans un même ſujet, que la rondeur eſt incompatible avec la carrure, dans une même figure. De-là nous concluons invinciblement, qu'il eſt auſſi impoſſible que la matiere, quelque ſubtile & quelque déliée qu'on la ſuppoſe, ſoit penſante, qu'il eſt impoſſible que le cercle ſoit un quarré. *Diſcours préliminaire. Saint Auguſtin, contre l'incrédulité.*

IX. On démontre que la matiere penſante ſeroit, dans les principes mêmes de Locke, un être contradictoire. En effet, ce ſeroit une ſubſtance diviſible & indiviſible : 1°. *ſubſtance diviſible*, puiſque Locke admet la diviſibilité de la matiere à l'infini, & qu'il prétend d'ailleurs que Dieu peut faire penſer *un certain amas de matiere*, lequel ne pourroit être que diviſible en qualité *d'amas.* 2°. *Subſtance indiviſible*, & on le prouve par ce raiſonnement. Si la matiere étoit

» l'être pensant qui se trouve dans l'hom-
» me, ou, ce qui revient ici au même,
» si l'être pensant de l'homme étoit ma-
» tiere, il n'y auroit pas en lui un être
» pensant unique; mais un nombre infi-
» ni d'êtres pensans, qui seroient indé-
» pendans les uns des autres, dont les
» forces & idées seroient distinctes, &
» qui par conséquent ne pourroient ja-
» mais produire cet ordre, cette harmo-
» nie, cette beauté que l'on remarque
» dans les raisonnemens & dans la con-
» duite d'un homme sage. Cet argument
est calqué sur celui de Locke, démontrant la spiritualité de l'Etre éternel & créateur: on défie qu'on *fasse voir une ombre de disparité réelle* entre ces deux preuves: » Dans un Etre éternel & créa-
» teur & cependant matériel, chacune
» des parties dont il résulteroit, forme-
» roit un tout à part indépendant de
» toutes les autres parties: cela est incon-
» testable. Une de ces parties pourroit
» donc dire: je veux que l'univers existe,
» tandis que l'autre diroit, & moi je
» veux qu'il n'existe pas: ces Etres infinis
» en nombre pourroient avoir des volon-
» tés variées à l'infini; mais cet ordre,
» cette harmonie, cette beauté qu'on re-
» marque dans la nature, comment pour-

» roient-ils naître d'une telle confusion
» de principes? ... Cette même raison
» prouve l'unité, la simplicité substan-
» tielle, la spiritualité de l'être pensant
» créé. Si mon ame étoit un être maté-
» riel, elle seroit composée d'une infi-
» nité d'êtres indépendans les uns des
» autres, dont les forces & les idées se-
» roient distinctes: il pourroit donc y
» avoir en elle une infinité d'êtres indé-
» pendans les uns des autres, & quant à
» leur existence, & quant à leurs opé-
» rations. Je pourrois vouloir en même
» tems une infinité d'objets divers, &
» les vouloir avec une force & une dé-
» termination égales. Mes volontés infi-
» nies pourroient être également abso-
» lues. Cela est-il possible? Cela n'est-il
» pas même évidemment absurde? La
conclusion est qu'il implique, même se-
lon les principes de Locke, que Dieu
rende la matiere pensante. *Trévoux, Octobre* 1757. 2 *vol. pag.* 2522.

X. Ce que j'appelle *moi*, est quelque chose qui pense, qui connoît, & qui ignore; qui croit, qui est certain, & qui dit, je vois avec certitude; qui doute, qui se trompe, qui apperçoit son erreur, & qui dit, je me suis trompé. Ce *moi*

eſt quelque choſe qui veut, & qui ne veut pas ; qui aime le bien, & qui hait le mal ; qui a du plaiſir & de la douleur ; qui eſpère, qui craint, qui ſe réjouit de ce qu'il a, qui deſire ce qu'il n'a pas. Ce *moi* eſt ſouvent irréſolu & peu d'accord avec lui-même ; il change, il ſe repent, puis il ſe repent de s'être repenti. Ce *moi* ſe connoît & ſe gouverne ſoi-même ; il a une eſpèce d'empire ſur ſoi ; car je ne puis douter que je délibère pour choiſir entre vouloir & ne vouloir pas, comme ayant actuellement dans ma main le choix entre ces deux partis. Quand je veux, c'eſt qu'il me plaît de former une telle volonté, & que je choiſis de vouloir, étant maître de ne vouloir pas. Ce *moi* eſt donc ce qu'on appelle libre, c'eſt-à-dire maître de ſon propre vouloir.

Ce *moi* a-t-il toujours été ? Où étois-je ? Qu'étois-je il y a cent ans ? Peut-être étois-je alors un corps, ou, pour mieux dire, beaucoup de petits corps épars çà & là ſous diverſes formes, que le mouvement a raſſemblés, pour en compoſer cette portion de matière ſur laquelle j'ai un pouvoir ſingulier, qui me domine réciproquement, & que j'appelle mon corps. Mais enfin ce corps n'étoit pas il

y a cent ans, ni rassemblé, ni façonné comme il l'est aujourd'hui avec des organes si merveilleux ; alors il ne pensoit point : ce *moi* pensant n'étoit pas alors. Comment a-t-il commencé à penser ? Comment a-t-il pû devenir pensant de non-pensant qu'il étoit jusqu'à un certain jour, & jusqu'à un certain moment ? Ce *moi* qui a commencé tout-à-coup à penser, à juger, à vouloir, s'est-il fait lui-même, s'est-il donné la pensée qu'il n'avoit pas ; & n'auroit-il pas fallu l'avoir pour se la donner, ou la prendre dans le néant ? Ce néant de pensée peut-il se donner le dégré d'être qui lui manque ? Par où est-ce donc que m'est venue cette pensée, cette volonté, cette liberté que je n'avois point ; & où est-ce que j'en trouverai la source ?

Faut-il croire que ce même corps peut tantôt connoître, juger, vouloir, être libre, & tantôt n'avoir ni connoissance, ni jugement, ni volonté, ni liberté ? Examinons cette question : je suppose qu'on réduise un corps en poudre très-subtile : cette poudre aura beau être subtilisée à l'infini, je ne puis concevoir que les petits corps soient plus propres à penser que les grands. Donnez-moi des corpuscules quarrés ou ronds, il me pa-

roît

roît que les ronds & les quarrés ſont également incapables de ſe connoître, & de vouloir. Les globules n'ont pas plus de raiſon que les triangles. Les atômes crochus n'ont pas plus d'eſprit & d'intelligence que les atômes ſans crochet. Cent mille atômes ne ſont pas plus penſans quand ils ſont liés enſemble, que chacun d'eux quand il eſt ſeul & ſéparé des autres. Les corps liquides n'ont pas plus de penſée dans leur fluidité, que les corps ſolides dans leur conſiſtance. Le plus rapide fleuve n'a pas plus d'intelligence & de volonté qu'une pierre. Le mouvement le plus impétueux ne donne point l'intelligence à une maſſe, non plus que le repos. Prenez un morceau de matière, réduiſez-la à la poudre la plus ſubtile, faites-la bouillir, faites-la évaporer en corpuſcules volatiles, ou bien donnez-lui toutes les fermentations qu'il vous plaira d'imaginer; faites-en le tourbillon le plus rapide, ou bien faites-la mouvoir en tel autre ſens que vous choiſirez, vous ne concevrez jamais que cette maſſe ainſi façonnée, ſubtiliſée, & agitée avec rapidité, ſe connoiſſe, & parvienne à dire en elle-même, je crois, je doute, je veux, je ne veux pas. Oſeriez-vous dire qu'il y a un dégré de fer-

mentation, & un moment précis où cette masse n'a ni connoissance, ni volonté ? Mais qu'il faut encore un dernier dégré de fermentation ; & qu'au moment immédiatement suivant, cette masse commencera tout à coup à juger, à vouloir, à dire en elle-même, je crois & je veux.

Je reviens donc à demander qui est-ce qui a donné tout-à-coup à une masse de matière dans une certaine minute, ce sublime dégré d'être, qu'elle n'avoit pas dans la minute immédiatement précédente ? Cette masse n'a pû se donner ce dégré si supérieur qui lui manquoit, & dont elle avoit, pour ainsi dire, le néant en elle ; elle n'a pas pû le recevoir des autres corps ; car les autres corps, non plus que celui-ci, ne sçauroient donner ce qu'ils n'ont pas.

Il faut donc que le *moi* qui n'étoit point pensant il y a cent ans, soit devenu pensant par le bienfait d'un Etre supérieur, qui ayant la pensée par soi en plénitude, a pû la faire passer en moi qui en étois le néant. Il faut qu'il ait la pensée en lui jusqu'au point de pouvoir la donner à qui ne l'a pas. Il faut qu'il ait pû me faire passer du néant de pensée à une pensée existante ; il faut qu'il soit créateur en moi, au moins de ce dégré

d'être, dont j'étois le pur néant, quand je n'étois qu'un peu de matière. *Lettre de M. de Fénelon, sur la Religion.*

XI. Si ce *moi* qui eſt en chacun de nous, qui penſe & qui a le ſentiment de ſon exiſtence propre & particulière étoit une portion de matière Épicurienne, on pourroit la ſuppoſer compoſée de mille atômes; & alors il y auroit mille êtres qui auroient chacun le ſentiment d'une exiſtence qui lui ſeroit propre & particulière, & par une ſuite néceſſaire, il y auroit mille *moi.* Ce ſeul *moi* total ſe trouveroit donc affecté comme le ſont mille hommes, dont chacun, ſans doute, ſe ſent une exiſtence qui n'eſt qu'à lui. *Trévoux, Octobre* 1757. *II. Vol. p.* 2319.

XII. Ce *moi* eſt encore le principe unique qui diſtingue les diverſes ſenſations dont chacun de nous eſt affecté, qui les compare, qui juge de leur différente force; ce *moi* eſt le centre intime de la communication qui ſe fait entre mes facultés, mes opérations, mes paſſions, mes jugemens, mes raiſonnemens; centre qui doit être abſolument indiviſible & ſpirituel; car ce qui eſt diviſible & matière, n'a point d'unité. Une partie

auroit de la mémoire, une seconde jugeroit, une troisième raisonneroit, une quatrième desireroit, une cinquième aimeroit ou haïroit, &c. & nulle part le résultat ne se formeroit, la réunion ne se feroit sentir, la connoissance unique de ces diverses choses n'affecteroit l'homme, l'être pensant, le *moi*. Cette preuve paroissoit invincible, même au grand Pyrrhonien Bayle. Il disoit que ceux qui n'en sentoient pas l'évidence, étoient des hommes qui ne pouvoient s'élever au-dessus d'une imagination grossière; & telle est l'idée qu'on doit se former de tous les Ecrivains de Matérialisme, de l'Auteur des *Lettres Philosophiques*, de celui de la *Philosophie du bon sens*, de celui de l'*Histoire naturelle de l'ame*, de *l'homme machine*, de l'*Anti-Sénèque*, *&c. Trévoux, Octobre* 1757. *II. Volume*, *p.* 2520.

XIII. Si vous dites que les bêtes ont des ames différentes de leurs machines, je vous demanderai aussitôt de quelle nature sont ces ames, entiérement différentes des corps, & attachées à eux? Qui est-ce qui a sçu les attacher à des natures si différentes? Qui est-ce qui a eu un empire si absolu sur des natures diverses,

pour les mettre dans une ſociété ſi régulière, ſi conſtante, & où la correſpondance eſt ſi prompte ?

Si au contraire vous voulez que la même matière puiſſe tantôt penſer, & tantôt ne penſer pas, ſuivant les divers arrangemens & configurations des parties qu'on peut lui donner : je ne vous dirai point ici que la matière ne peut penſer, & qu'on ne ſçauroit concevoir que les parties d'une pierre puiſſent jamais, ſans y rien ajouter, ſe connoître elle-même, quelque dégré de mouvement, & quelque figure que vous leur donniez. Maintenant je me borne à vous demander, en quoi conſiſte cet arrangement & cette configuration préciſe des parties que vous alléguez ? Il faut, ſelon vous, qu'il y ait un dégré de mouvement où la matière ne raiſonne pas encore, & puis un autre à peu près ſemblable, où elle commence tout-à-coup à raiſonner & à ſe connoître. Qui eſt-ce qui a ſçu choiſir le dégré précis de ce mouvement ? Qui eſt-ce qui a découvert la ligne ſelon laquelle les parties doivent ſe mouvoir ? Qui eſt-ce qui a pris les meſures, pour trouver au juſte la grandeur & la figure que chaque partie a beſoin d'avoir, pour toutes les proportions entr'elles dans ce tout ?

Qui eſt-ce qui a réglé la figure extérieure par laquelle tous ces corps doivent être bornés ? En un mot, qui eſt-ce qui a trouvé toutes les combinaiſons, dans leſquelles la matière penſe, & dont la moindre ne pourroit être retranchée ſans que la matière ceſsât auſſitôt de penſer ? Si vous dites que c'eſt le hazard : je réponds que vous faites le hazard raiſonnable juſqu'au point d'être la ſource de la raiſon même. Etrange prétention de ne pas vouloir reconnoître une cauſe très-intelligente, d'où nous vienne toute intelligence ; & d'aimer mieux dire que la plus pure raiſon n'eſt qu'un effet de la plus aveugle de toutes les cauſes, dans un ſujet tel que la matière, qui par lui-même eſt incapable de connoiſſance ! En vérité, il n'y a rien qu'il ne vaille mieux admettre que de dire des choſes auſſi inſoutenables. *De l'exiſtence de Dieu, par M. de Fénelon.*

XIV. Tous les raiſonnemens qu'on fait en faveur des animaux, ſe réduiſent à deux, dont le premier eſt : les animaux font toutes choſes convenablement, auſſi bien que l'homme : donc ils raiſonnent comme l'homme. Le ſecond eſt : ces animaux ſont ſemblables aux hommes à

l'extérieur, tant dans leurs organes que dans la plûpart de leurs actions : donc ils agissent par le même principe intérieur, & ils ont du raisonnement.

Le premier argument a un défaut manifeste : c'est autre chose de faire tout convenablement, autre chose de connoître la convenance. L'un convient non-seulement aux animaux, mais à tout ce qui est dans l'Univers : l'autre est le véritable effet du raisonnement & de l'intelligence.

Dès-là que tout le monde est fait par raison, tout s'y doit faire convenablement ; car le propre d'une cause intelligente est de mettre de la convenance & de l'ordre dans tous ses ouvrages.

On a beau exalter l'adresse de l'hirondelle, qui se fait un nid si propre, ou des abeilles qui ajustent avec tant de symmétrie leurs petites niches. Les grains d'une grenade ne sont pas ajustés moins proprement, & toutefois on ne s'avise pas de dire que les grenades ont de la raison.

Tout se fait, dit-on, à propos dans les animaux ; mais tout se fait peut-être encore plus à propos dans les plantes. Leurs fleurs tendres & délicates, & durant l'hiver enveloppées comme dans un

petit coton, se déployent dans la saison la plus bénigne, les feuilles les environnent comme pour les garder, elles se tournent en fruits dans leur saison, & ces fruits servent d'enveloppes aux grains d'où doivent sortir de nouvelles plantes. Chaque arbre porte des semences propres à engendrer son semblable; ensorte que d'un orme il vient toujours un orme, & d'un chêne toujours un chêne. La nature agit en cela comme sûre de son effet. Il ne faut donc plus s'étonner si tout se fait à propos dans les animaux, cela est commun à toute la nature, & il ne sert de rien de prouver que leurs mouvemens ont de la suite, de la convenance, & de la raison; mais s'ils connoissent cette convenance & cette suite; si cette raison est en eux, ou dans celui qui les a faits; c'est ce qu'il falloit examiner.

Ceux qui trouvent que les animaux ont de la raison, parce qu'ils prennent pour se nourrir & se bien porter, les moyens convenables, devroient dire aussi que c'est par raisonnement que se fait la digestion : qu'il y a un principe de discernement qui sépare les excrémens d'avec la bonne nourriture, & qui fait que l'estomac rejette souvent les viandes qui lui répugnent, pendant qu'il retient les autres pour les digérer.

En un mot, toute la nature eſt pleine de convenances & de diſconvenances, de proportions & de diſproportions, ſelon leſquelles les choſes, ou s'ajuſtent enſemble, ou ſe repouſſent l'une l'autre; ce qui montre à la vérité que tout eſt fait par intelligence, mais non pas que tout ſoit intelligent.

Il n'y a aucun animal qui s'ajuſte ſi proprement à quoi que ce ſoit, que l'aimant s'ajuſte lui-même aux deux pôles. Il en ſuit l'un, il évite l'autre. Une aiguille aimantée fuit un côté de l'aimant, & s'attache à l'autre avec une plus apparente avidité, que celle que les animaux témoignent pour leur nourriture. Tout cela eſt fondé ſans doute ſur des convenances & des diſconvenances cachées. Une ſècrette raiſon dirige tous ces mouvemens, mais cette raiſon eſt en Dieu, ou plutôt cette raiſon c'eſt Dieu même, qui, parce qu'il eſt toute raiſon, ne peut rien faire qui ne ſoit ſuivi.

C'eſt pourquoi quand les animaux montrent dans leurs actions tant d'induſtrie, ſaint Thomas a raiſon de les comparer à des horloges & aux autres machines ingénieuſes, où toutefois l'induſtrie réſide, non dans l'ouvrage, mais dans l'artiſan.

Car enfin, quelqu'induſtrie qui paroiſſe dans ce que font les animaux, elle n'approche pas de celle qui paroît dans leur formation, où toutefois il eſt certain que nulle autre raiſon n'agit que celle de Dieu. Et il eſt aiſé de penſer que ce même Dieu qui a formé les ſemences, & qui a mis ce ſecret principe d'arrangement, d'où ſe développent, par des mouvemens ſi réglés, les parties dont l'animal eſt compoſé, a mis auſſi dans ce tout ſi induſtrieuſement formé, le principe qui le fait mouvoir convenablement à ſes beſoins & à ſa nature. *Œuvres ſpirituelles & philoſophiques de M. Boſſuet.*

XV. Comment, dira quelqu'un, peut-on nier que les animaux n'apprennent & n'ayent de l'intelligence ? Ne voyons-nous pas tous les jours qu'on leur fait entendre raiſon ? Ils ſont capables comme nous de diſcipline. On les châtie : on les récompenſe ; ils s'en ſouviennent, & on les mène par-là comme les hommes. Témoin les chiens qu'on corrige en les battant, & dont on anime le courage pour la chaſſe d'un animal, en leur donnant leur curée.

On ajoute qu'ils ſe font des ſignes es-

uns aux autres, qu'ils en reçoivent de nous, qu'ils entendent notre langage, & nous font entendre le leur. Témoin les cris qu'on fait aux chevaux & aux chiens pour les animer, les paroles qu'on leur dit, & les noms qu'on leur donne, auxquels ils répondent à leur manière aussi promptement que les hommes.

Pour entendre le fond de ces choses, & n'être point trompé par les apparences, il faut aller à des distinctions qui, quoique claires & intelligibles, ne sont pas ordinairement considérées.

Par exemple, pour ce qui regarde l'instruction & la discipline qu'on attribue aux animaux, c'est autre chose d'apprendre, autre chose d'être plié & forcé à certains effets contre ses premières dispositions.

L'estomac, qui sans doute ne raisonne pas quand il digére les viandes, s'accoutume à la fin à celles qui auparavant lui répugnoient, & les digère comme les autres. Tous les ressorts s'ajustent d'eux-mêmes, & facilitent leur jeu par leur exercice, au lieu qu'ils semblent s'engourdir & devenir paresseux, quand on cesse de s'en servir. L'eau se facilite son passage, & à force de couler elle ajuste

elle-même ſon lit de la manière la plus convenable à ſa nature.

Le bois ſe plie peu à peu, & ſemble s'accoutumer à la ſituation qu'on veut lui donner. Le fer même s'adoucit dans le feu & ſous le marteau, & corrige ſon aigreur naturelle. En général, tous les corps ſont capables de recevoir certaines impreſſions contraires à celles que la nature leur avoit données.

Il eſt donc aiſé d'entendre que le cerveau, dont la nature a été ſi bien mêlée de molleſſe & de conſiſtence, eſt capable de ſe plier à une infinité de façons nouvelles, d'où, par la correſpondance qu'il a avec les muſcles, il arrivera auſſi mille ſortes de différens mouvemens.

Toutes les autres parties ſe forment de la même ſorte à certaines choſes, & acquièrent la facilité d'exercer les mouvemens qu'elles exercent ſouvent.

Et comme tous les objets font une grande impreſſion ſur le cerveau, il eſt aiſé de comprendre qu'en changeant les objets aux animaux, on changera naturellement les impreſſions de leur cerveau, & qu'à force de leur préſenter les mêmes objets, on en rendra les impreſſions & plus fortes & plus durables.

Le cours des esprits suivra, pour les causes que nous avons vues en leur lieu, & par la même raison que l'eau facilite son cours en coulant, les esprits se feront aussi à eux-mêmes des ouvertures plus commodes; ensorte que ce qui étoit auparavant difficile, devient aisé dans la suite.

Nous ne devons avoir aucune peine d'entendre ceci dans les animaux, puisque nous l'éprouvons en nous-mêmes.

C'est ainsi que se forment les habitudes; & la raison a si peu de part dans leur exercice, qu'on distingue agir par raison, d'avec agir par habitude.

C'est ainsi que la main se rompt à écrire, ou à jouer d'un instrument, c'est-à-dire, qu'elle corrige une roideur qui tenoit les doigts comme engourdis.

Cependant sur ces légères ressemblances, les hommes se comparent aux animaux. Ils leur voyent un corps comme à eux, & des mouvemens corporels semblables aux leurs, ils sont d'ailleurs attachés à leurs sens, & par leurs sens à leurs corps. Tout ce qui n'est point corps leur paroît un rien, ils oublient leur dignité, & contens de ce qu'ils ont de commun avec les bêtes, ils mènent aussi une vie toute brutale.

C'eſt une choſe étrange, qu'ils ayent beſoin d'être réveillés ſur cela. L'homme animal, ſuperbe, qui veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il connoît d'excellent, & qui ne veut rien céder à ſon ſemblable, fait des efforts pour trouver que les bêtes le valent bien, ou qu'il y a peu de différence entre lui & elles.

Une ſi étrange dépravation, qui nous fait voir d'un côté combien notre orgueil nous enfle; & de l'autre, combien notre ſenſualité nous avilit, ne peut être corrigée que par une ſérieuſe conſidération des avantages de notre nature. Voici donc ce qu'elle a de grand, & dont nous ne voyons dans les animaux aucune apparence.

La nature humaine connoît Dieu, & voilà déja par ce ſeul mot les animaux au-deſſous d'elle juſqu'à l'infini. Car qui ſeroit aſſez inſenſé pour dire qu'ils ayent ſeulement le moindre ſoupçon de cette excellente nature qui a fait toutes les autres, ou que cette connoiſſance ne faſſe pas la plus grande de toutes les différences?

La nature humaine en connoiſſant Dieu, a l'idée du bien & du vrai, d'une ſageſſe infinie, d'une puiſſance abſolue, d'une droiture infaillible, en un mot, de la perfection.

La nature humaine connoît l'immutabilité & l'éternité, & sçait que ce qui est toujours de même, doit précéder tout ce qui change, & qu'en comparaison de ce qui est toujours, ce qui change ne mérite pas qu'on le compte parmi les êtres.

Dire que les animaux ayent le moindre soupçon de toutes ces choses, c'est s'aveugler volontairement, & renoncer au bon sens.

Après cela concluons que l'homme qui se compare aux animaux, ou les animaux à lui, s'est tout-à-fait oublié, & ne peut tomber dans cette erreur, que par le peu de soin qu'il prend de cultiver en lui-même ce qui raisonne & ce qui entend.

Qui verra seulement que les animaux n'ont rien inventé de nouveau depuis l'origine du monde, & qui considérera d'ailleurs tant d'inventions, tant d'arts & tant de machines, par lesquelles la nature humaine a changé tant de fois la face de la terre, verra aisément par-là combien il y a de grossièreté d'un côté, & combien de génie de l'autre.

Quand on entend dire à Montagne qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête, on a pitié d'un si bel esprit, soit

qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une matière qui d'elle-même est si sérieuse.

Y a-t-il un homme si stupide qui n'invente du moins quelque signe pour se faire entendre ? Y a-t-il une bête si rusée qui ait jamais rien trouvé ? Et qui ne sçait que la moindre des inventions est d'un ordre supérieur à tout ce qu'il ne faut que suivre ? *Œuvres spirituelles & philosophiques de M. Bossuet.*

XVI. La question qu'on peut faire raisonnablement sur l'immortalité de l'ame, ne consiste nullement à sçavoir si l'ame de l'homme peut être anéantie, en cas que Dieu le veuille ; il est manifeste qu'elle peut l'être, & il ne s'agit que de la volonté de Dieu à cet égard.

Mais il s'agit de sçavoir si l'ame a en soi des causes naturelles de destruction, qui fassent finir son existence après un certain tems ; & si on peut démontrer philosophiquement que l'ame n'a point en soi de telles causes, en voici la preuve. Les corps ne pensent point : les ames ne sont ni divisibles, ni étendues, ni figurées, ni revêtues des propriétés corporelles. Demandez à toute personne sensée, si la pensée qui est en elle, est ronde

ou quarrée, blanche ou jaune, chaude ou froide, divisible en six ou en douze morceaux; cette personne au lieu de vous répondre sérieusement, se mettroit à rire. Demandez-lui si les atômes, dont son corps est composé, sont sages ou foux; s'ils se connoissent, s'ils sont vertueux, s'ils ont de l'amitié les uns pour les autres, si les atômes ronds ont plus d'esprit & de vertu que les atômes quarrés; cette personne rira encore, & ne pourra pas croire que vous lui parliez sérieusement. Allez plus loin, supposez des atômes de la figure qu'il lui plaira, dites-lui qu'elle les subtilise tant qu'elle voudra, & demandez-lui s'il viendra enfin un moment où les atômes, après avoir été sans aucune connoissance, commenceront tout-à-coup à se connoître, à connoître tout ce qui les environne, & à dire en eux-mêmes: je crois ceci, mais je ne crois pas cela; j'aime un tel objet, & je hais l'autre. Cette personne trouvera que vous lui faites des questions puériles, elle en rira comme des métamorphoses ou des contes les plus extravagans. Le ridicule de ces questions montre parfaitement, qu'il n'entre aucune des propriétés du corps dans l'idée que nous avons d'un esprit, & qu'il n'entre aucune des propriétés de

l'esprit ou *être pensant*, dans l'idée que nous avons du corps ou *être étendu*. La distinction réelle, & l'entière dissemblance de nature de ces deux êtres étant ainsi établies, on ne doit nullement s'étonner que leur union, qui ne consiste que dans une espèce de concert ou de rapport mutuel entre les pensées de l'un & les mouvemens de l'autre, puisse cesser, sans qu'aucun de ces deux êtres cesse d'exister. Il faut au contraire s'étonner, comment deux êtres de nature si dissemblable peuvent demeurer quelque tems dans ce concert d'opération. A quel propos concluroit-on donc, que l'un de ces êtres seroit anéanti, dès que leur union, qui leur est si peu naturelle, viendroit à cesser? *Lettre de M. de Fénélon, sur la Religion.*

XVII. Quand même le corps de l'homme s'anéantiroit après sa mort, ce ne seroit pas une conséquence nécessaire que son ame dût avoir le même sort, parce qu'étant par sa nature supérieure au corps, il ne seroit pas étonnant qu'elle eût des privilèges dont celui-ci seroit privé. Mais il s'en faut bien que le corps soit anéanti à la mort de l'homme. Cette machine, à la vérité, se dissoud, ses pro-

portions se perdent, ses organes se dérangent ; mais aucune de ses parties ne cesse d'exister. La longueur du tems peut les atténuer, les diviser, les réduire en poudre, & les disperser ; mais il ne sçauroit les anéantir, & le corps subsiste tout entier, quoiqu'il ait changé de forme. Qui pourroit donc nous faire craindre l'anéantissement de l'ame ? Y a-t-il de l'apparence que l'instant où cette substance si supérieure au corps en est séparée, soit celui où elle tombe dans le néant, pendant que le corps conserve toute son existence ? Il est bien plus conforme à la raison de croire que la mort n'est autre chose que la fin de la société passagère que Dieu a établi entre ces deux substances, & que puisque le corps continue d'exister, indépendamment de l'ame, l'ame aussi continue de penser & d'agir, quoiqu'elle ne soit plus unie au corps. *Lettres sur la Religion.*

XVIII. Le corps n'est point anéanti, il n'y a pas le moindre atôme qui périsse. Il n'arrive dans ce qu'on appelle *la mort*, qu'un simple dérangement d'organes ; les corpuscules les plus subtils s'exhalent ; la machine se dissout & se déconcerte ; mais en quelqu'endroit que la corruption

ou le hazard en écarte les débris, aucune parcelle ne cesse jamais d'exister; & tous les Philosophes sont d'accord pour supposer qu'il n'arrive jamais dans l'Univers l'anéantissement du plus vil & du plus imperceptible atôme. A quel propos craindroit-on l'anéantissement de cette autre substance très-noble & très-pensante que nous appellons l'ame? Comment pourroit-on s'imaginer que le corps qui ne s'anéantit nullement, anéantisse l'ame qui est plus noble que lui, qui lui est étrangère, & qui en est absolument indépendante? La désunion de ces deux êtres ne peut pas plus opérer l'anéantissement de l'un que de l'autre. On suppose sans peine, que nul atôme des corps n'est anéanti dans le moment de cette désunion des deux parties. Pourquoi donc cherche-t-on, avec tant d'empressement, des prétextes pour croire que l'ame, qui est incomparablement plus parfaite, est anéantie?

XIX. Déplorons notre destinée, je le répète, si ce qui pense en nous périt avec notre corps. Mais non; mon ame se sent née pour vivre à jamais; & ce sentiment intérieur ne peut me tromper. Ma vie n'est que le passage du néant à

l'éternité. La terre est mon exil, & la mort doit me rendre à ma patrie. Dans ce séjour heureux habite un Dieu, Pere Législateur des hommes. Sa Loi suprême m'ordonne de pratiquer des vertus dont il sera l'éternelle récompense. Mes passions s'élèvent, il est vrai, contre le joug qu'elle leur impose : mais quel droit auroient-elles de m'entraîner dans leur révolte ? Leurs intérêts ne sont pas les miens. Périsse à jamais cette affreuse Philosophie, qui prenant leur parti contre nous-mêmes, nous dégrade pour les affranchir. *M. de Bougainville.*

XX. D'où vient donc que les hommes sont si indociles & si incrédules sur l'heureuse nouvelle de leur immortalité ? Les impies leur disent qu'ils sont sans espérance, & qu'ils vont être abymés dans peu de jours, à jamais, dans le gouffre du néant : ils s'en réjouissent ; ils triomphent de leur prochaine extinction, eux qui s'aiment si éperduement : ils sont charmés de cette doctrine pleine d'horreur. Ils ont un goût de désespoir. D'autres leur disent qu'ils ont une ressource de vie éternelle, & ils s'irritent contre cette ressource ; elle les aigrit ; ils craignent d'en être convaincus. Ils tournent toute

leur ſubtilité à chicanner contre ſes preuves déciſives. Ils aiment mieux périr en ſe livrant à leur orgueil inſenſé & à leurs paſſions brutales, que vivre éternellement en ſe contraignant pour embraſſer la vertu. O phrénéſie monſtrueuſe ! O amour propre extravagant, qui ſe tourne contre ſoi-même ! O homme devenu ennemi de ſoi à force de s'aimer ſans règle ! *Lettre de M. de Fénélon, ſur la Religion.*

XXI. Il y a quelque choſe de ſi bas & de ſi indigne dans l'ambition dénaturée de ces hommes qui ſe flattent d'être anéantis, & qui ſe plaiſent à penſer que toute leur fabrique ſera un jour réduite en pouſſière & confondue avec la maſſe des êtres inanimés, qu'elle mérite autant notre ſurpriſe que notre pitié. Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas difficile d'en pénétrer la cauſe. Les Incrédules ſouhaitent leur anéantiſſement, parce qu'ils n'ont pas le courage d'être immortels. Quelqu'un qui s'eſt dégradé, juſqu'à ſe mettre au-deſſous des bêtes brutes, eſt bien aiſe de réſigner ſes prétentions à l'immortalité, & de les remplacer par un bonheur négatif qui conſiſte dans l'extinction de ſon être...... Pour moi, (*Spectateur, Tome II. Diſcours* 16.) l'eſpérance d'une vie à venir

eſt ce qui conſole & ce qui réjouit mon ame. C'eſt ce qui rend toute la nature riante autour de moi ; c'eſt ce qui redouble tous mes plaiſirs & qui me ſoutient au milieu de toutes mes afflictions. Je puis regarder avec indifférence les échecs & les revers de la fortune, les douleurs & les maladies, la mort même, & ce qui eſt pire que la mort, la perte de ceux qui me ſont les plus chers au monde, pendant que j'ai en vue les délices de l'éternité & un nouvel état où il n'y aura ni frayeur, ni peines, ni chagrins, ni maladies, ni aucune ſéparation d'amis... Pourquoi vouloir m'ôter une perſuaſion qui ſert à me rendre & plus heureux & plus honnête homme? *Spectateur Anglois, Tome III. Diſcours 5.*

XXII. Si notre ame n'eſt pas immortelle, nous ſommes les plus malheureux & les plus mépriſables de tous les êtres. Jouets du menſonge, ennemis de nous-mêmes par un excès d'amour propre, confondant les beſoins de nos paſſions avec ceux de la nature, environnés de maux réels, & dénués de véritables reſſources ; vertueux ſans objet, ſans principe, ſans eſpoir ; forcés de ſacrifier les plus doux penchans de nos cœurs à de

chimériques devoirs, à de vains remords; rampant avec peine d'un objet à l'autre, amas monstrueux de contradictions, nous traînons dans l'ignorance & la misère quelques momens qui se perdent dans l'abyme du passé. *M. de Bougainville.*

XXIII. Telle est, dans le systême des Matérialistes, la destinée de l'homme; être matériel & méprisable, il sort des mains de la nature, sans loix, sans maître, sans principe, sans devoirs, sans autre guide qu'un aveugle instinct. Le plaisir est son bien suprême & sa dernière fin. Tranquille sur l'avenir, inaccessible aux remords, sacrifiant tout à son repos, il doit jouir du présent, braver la mort, & l'attendre avec une parfaite sécurité. *M. de Bougainville.*

XXIV. L'idée qui reste du Matérialisme, c'est que, semblable au délire d'une imagination égarée, il n'élude tous les coups qu'on lui porte, que par son peu de consistance. C'est un Prothée qui se transforme sans cesse. En effet, sa substance pensante est tantôt le dernier dégré de pureté & d'activité dans la matiere; tantôt une certaine subtilisation que la nature opere dans les élémens

mens de l'étendue : tantôt un assemblage, un arrangement, une ensemble de parties organisées : tantôt, &c. Qu'est-ce que tout ce langage au jugement de la saine raison ? Des pétitions de principes, des termes sans idées, des hypothèses sans vraisemblance, des définitions sans objet, &c. On ne finiroit point, si l'on vouloit rapprocher tous les contrastes absurdes qui se rencontrent dans les premiers élémens du Matérialisme. Concluons donc, qu'il en est du Matérialisme comme du Pyrrhonisme : ces systêmes ont des partisans, & les partisans de ces systêmes n'en sont point convaincus ; mais ils tâchent de s'en convaincre : ou plutôt ce ne sont pas tant des gens qui ne croyent rien, que des gens qui s'efforcent de ne rien croire. Pour adhérer sincérement à leurs doutes, ou à leurs visions, il faudroit un excès de crédulité, ou d'imbécilité, dont il seroit bien étonnant qu'ils fussent capables. *Trévoux, Décembre* 1754. *pag.* 2978.

XXV. Ce qui décide sur la liberté de l'homme, est la conviction intime où nous sommes sans cesse de notre liberté. Notre raison ne consiste que dans nos idées claires : nous ne pouvons que les

consulter attentivement, pour conclure qu'une proposition est vraie ou fausse. Il ne dépend pas de nous de croire que le oui est le non, qu'un cercle est un triangle, qu'une vallée est une montagne, que la nuit est le jour : d'où vient qu'il nous est absolument impossible de confondre ces choses? C'est que l'exercice de la raison se réduit à consulter nos idées, & que l'idée d'un cercle est absolument différente de celle d'un triangle; que celle d'une vallée exclut celle d'une montagne; que celle du jour est opposée à celle de la nuit.

Raisonnez tant qu'il vous plaira, je vous défie de former aucun doute sérieux contre aucune de vos idées claires. Le principe fondamental de toute raison étant posé, je soutiens que notre libre arbitre est une de ces vérités dont tout homme qui n'extravague pas, a une idée si claire, que l'évidence en est invincible. On peut bien disputer du bout des lévres, & par passion, contre cette vérité, dans une école, comme les Pyrrhoniens ont disputé ridiculement sur la vérité de leur propre existence, pour douter de tout sans exception; mais on peut dire de ceux qui contestent le libre arbitre, ce qui a été dit des Pyrrhoniens,

c'eſt une ſecte, non de Philoſophes, mais de menteurs. Ils ſe vantent de douter, quoique le doute ne ſoit nullement en leur pouvoir. Tout homme ſenſé qui ſe conſulte, & qui s'écoute, porte au-dedans de ſoi une déciſion invincible en faveur de ſa liberté. Cette idée nous repréſente qu'un homme n'eſt coupable que quand il fait ce qu'il ne peut s'empêcher de faire, c'eſt-à-dire, ce qu'il fait par le choix de ſa volonté, ſans y être déterminé inévitablement & invinciblement par quelque autre cauſe diſtinguée de la volonté. *Voilà*, dit St Auguſtin, *une vérité pour l'éclairciſſement de laquelle on n'a aucun beſoin d'approfondir les raiſonnemens des livres. C'eſt ce que la nature crie, c'eſt ce qui eſt empreint au fond de nos cœurs par la libéralité de la nature : c'eſt ce qui eſt plus clair que le jour : c'eſt ce que tous les hommes connoiſſent depuis l'école où les enfans apprennent à lire juſqu'au trône du ſage Salomon : c'eſt ce que les Bergers chantent ſur les montagnes, ce que les Evêques enſeignent dans les lieux ſacrés, & ce que le genre humain annonce dans tout l'univers.*

C'eſt ainſi que je me détermine moi-même pour me lever, ou pour demeurer aſſis, pour parler ou pour me taire,

pour retarder mon repas, ou pour le faire sans retardement. C'est sur de telles choses qu'il est impossible à l'homme de mettre sérieusement en doute l'exercice de sa liberté, & je soutiens avec St Augustin, que la vérité du libre arbitre & son exercice journalier est d'une évidence si intime & si invincible, que nul homme qui ne rêve pas, n'en sçauroit douter dans la pratique.

2°. Venons aux exemples familiers, qui rendront cette vérité sensible: donnez-moi un homme qui fait le profond Philosophe, & qui nie le libre arbitre, je ne disputerai point contre lui: mais je le mettrai à l'épreuve dans les plus communes occasions de la vie, pour le confondre par lui-même. Je suppose que la femme de cet homme lui est infidelle; que son fils lui désobéit, & le méprise; que son ami le trahit, que son domestique le vole; je lui dirai, quand il se plaindra d'eux: Ne sçavez-vous pas qu'aucun d'eux n'a tort, & qu'ils ne sont pas libres de faire autrement? Ils sont de votre propre aveu aussi invinciblement nécessités à vouloir ce qu'ils veulent, qu'une pierre l'est à tomber, quand on ne la soutient pas. Croyez-vous que cet homme prenne une telle raison en paye-

ment? Croyez-vous qu'il excusera l'infidélité de sa femme, l'insolence & l'ingratitude de son fils, la trahison de son ami, & le vol de son domestique? N'est-il pas certain que ce bizarre Philosophe, qui ose nier le libre arbitre dans l'école, le supposera comme indubitable dans sa maison, & qu'il ne sera pas moins implacable contre ces personnes, que s'il avoit soutenu toute sa vie le dogme de la plus grande liberté? Il est donc visible que cette philosophie n'en est pas une, & qu'elle se dément elle-même sans aucune pudeur.

3°. Otez cette liberté, toute la vie humaine est renversée, & il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. Si les hommes ne sont pas libres dans ce qu'ils font de bien ou de mal; si une nécessité inévitable & invincible nous fait vouloir tout ce que nous voulons, notre volonté n'est pas plus responsable du mouvement, qui lui est inévitablement & invinciblement imprimé. Qu'y a-t-il donc de plus étrange que de vouloir contredire ses propres idées; c'est-à-dire la voix de la raison, & que de s'obstiner à soutenir ce qu'on est contraint de démentir sans cesse dans la pratique, pour établir une doctrine qui renverse tout

ordre & toute police, qui confond le vice & la vertu, qui autorise toute infamie monstrueuse, qui éteint toute pudeur & tout remords, qui dégrade & qui défigure sans ressource tout le genre humain? Pourquoi veut-on étouffer ainsi la voix de la raison? C'est pour secouer le joug de la Religion, c'est pour alléguer une impuissance flatteuse en faveur du vice contre la vertu. Il n'y a que l'orgueil & les passions les plus déréglées qui puissent pousser l'homme jusqu'à un si violent excès contre sa propre raison; mais cet excès doit ouvrir les yeux à l'homme qui y tombe. L'homme doit-il se défier de son cœur corrompu, & se récuser soi-même pour juge, dès qu'il apperçoit que le goût effréné du mal le porte jusqu'à se contredire soi-même, & à nier sa propre liberté, dont la conviction intime le surmonte à tout moment? Une doctrine si énorme & si emportée (comme parle Cicéron de celle des Epicuriens) ne doit point être examinée dans l'école, mais punie par les Magistrats. *Lettre de M. de Fénélon sur la Religion.*

SOMMAIRE
DE L'ARTICLE CINQUIÉME
Sur l'Existence de Dieu.

I. *Preuve tirée de la nécessité d'un Etre éternel.*

II. *Preuve tirée de l'infini absolu.*

III. *L'existence des Etres emparfaits démontre la nécessité d'un Etre parfait.*

IV. *Tout concourt à démontrer qu'il y a un Dieu créateur: il est impossible que la matiere soit un Etre éternel & sans principe.*

V. *La matiere & l'Etre nécessaire & intelligent sont deux substances réellement distinguées. Si la matiere pensoit, l'étendue penseroit, ce qui implique.*

VI. *S'il n'y avoit pas un Dieu, tous les Etres qui existent seroient des Etres nécessaires, ce qui implique.*

VII. *Preuve de l'existence de Dieu par la nécessité d'une premiere cause souverainement parfaite.*

VIII. *Si le monde est créé, il existe un Dieu créateur: si le monde est incréé, toutes les générations seront infinies; ce qui implique.*

IX. *Si la Divinité faisoit corps avec la*

masse de l'univers, chaque partie du monde seroit Dieu: nulle mutabilité ne devroit donc s'y trouver.

X. *Le hazard n'a pu produire la belle harmonie qui regne entre tous les corps de l'univers.*

XI. *Toutes les parties de cet univers annoncent la magnificence infinie du Créateur.*

XII. *A la vue de l'univers, on ne peut méconnoître son Auteur.*

XIII. *Toute la nature publie son Auteur; premiere comparaison tirée de l'Iliade: seconde comparaison tirée du son des instrumens.*

XIV. *On ne peut attribuer à un hazard aveugle la structure du monde.*

XV. *Prodigieuse distance des Astres à la terre.*

XVI. *L'art, le dessein, qui se manifestent dans la structure des corps, décelent une intelligence qui ne peut être attribuée au hazard.*

XVII. *L'organisation des plus petits animaux démontre également bien l'existence de celui qui a fait les Cieux, les Astres, &c.*

XVIII. *Le corps humain est l'ouvrage d'un dessein profond & admirable.*

XIX. *Dieu seul peut être l'Auteur de l'u-*

nion de l'ame avec le corps.

XX. *L'empire de l'ame sur le corps est souverain. Il est non-seulement souverain, mais encore aveugle.*

XXI. *La puissance qui a formé le corps, & qui l'a uni & assujetti à l'esprit, doit être une puissance infiniment sage & toute-puissante.*

XXII. *Preuve de l'existence de Dieu, tirée de la conservation des Etres.*

XXIII. *Sceau de la Divinité dans ses ouvrages.*

XXIV. *Tout le monde est rempli de marques & de preuves de l'existence de Dieu.*

XXV. *Nous adorons un Dieu caché; mais tout l'univers révele sa gloire & sa puissance.*

XXVI. *Dieu est un Etre par lui & nécessaire: il est donc infiniment parfait, car l'Etre par soi n'a pu se borner ni être borné d'ailleurs.*

XXVII. *La croyance de l'existence d'un Dieu ne peut être l'effet d'un faux préjugé.*

XXVIII. *Le sens intime prouve qu'il y a un Dieu.*

XXIX. *On ne doute plus de l'existence d'un Dieu quand on est malade, il n'y a point d'homme vertueux qui la nie.*

XXX. *En quoi consiste le sentiment una-*

nime des hommes ſur l'exiſtence de Dieu.

XXXI. *Les preuves de l'exiſtence de Dieu conduiſent naturellement à la diſtinction du bien & du mal moral.*

XXXII. *La création, diſtinction eſſentielle & antérieure à toute loi poſitive du juſte & de l'injuſte. Le libre arbitre, ſource du mal moral.*

ARTICLE V.

Sur l'existence de Dieu.

I. IL faut qu'il y ait quelque chose d'éternel, le néant n'a pu produire ce qui est. *L'Etre par soi* n'est éternel, que parce qu'il porte toujours dans son propre fonds la nécessité de son existence. Tous les Etres finis peuvent être, ou n'être pas. Tout infini, qui n'est pas l'infini suprême, ou l'infini en tout genre, n'a rien en soi qui le fait exister préférablement à un infini d'un dégré supérieur, ainsi son existence n'est pas nécessaire. *L'Etre par soi*, *l'Etre infini*, *l'infini absolu* sont donc des termes sinonymes. C'est pour cela que Dieu se définit *celui qui est*.

II. La multiplicité est pauvre dans son abondance apparente. L'infini en tous sens est souverainement *un*, & souverainement *tout*. Il est *tout Etre*, & non *tous les Etres*. Il existe, il se connoît, il s'aime toujours également, il contient ce qu'il y a de réel dans tous les Etres, par une simplicité indivisible, & non

par compoſition de parties. Il connoît tout ce qu'il y a d'intelligible, en ſe connoiſſant; il aime tout ce qu'il y a d'aimable, en s'aimant; il peut tout ce qu'il y a de poſſible, en voulant. Nous ne voyons pas ſon eſſence, mais voilà une idée claire de ſes propriétés eſſentielles. Ce n'eſt-là, je l'avoue, qu'une perception infiniment petite de l'infiniment grand; mais c'en eſt une très-réelle, qui le diſtingue de tous les Etres finis, ou infinis dans un ſeul genre.

Puiſque l'infini abſolu eſt le ſeul Etre qui exiſte par ſoi, puiſque les Etres finis ne ſçauroient être des parcelles détachées de ſa ſubſtance indiviſible; il faut que l'Eternel ait un vrai pouvoir de faire exiſter ce qui n'étoit pas. Nous n'avons aucune idée de cette puiſſance créatrice: mais il faut qu'elle ſoit en Dieu, autrement l'exiſtence des Etres finis ſeroit impoſſible.

III. De toute éternité Dieu eſt, Dieu eſt parfait, Dieu eſt heureux, Dieu eſt un. L'impie demande, pourquoi Dieu eſt-il? Je lui réponds: pourquoi Dieu ne ſeroit-il pas? Eſt-ce à cauſe qu'il eſt parfait: & la perfection eſt elle un obſtacle à l'Etre? Erreur inſenſée: au contraire,

la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait seroit-il, & le parfait ne seroit-il pas? C'est-à-dire, pourquoi ce qui tient le plus du néant seroit-il, & que ce qui n'en tient rien du tout ne seroit pas? Qu'appelle-t-on parfait? Un Etre à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait? Un Etre à qui quelque chose manque. Pourquoi l'Etre à qui rien ne manque ne seroit-il pas, plutôt que l'Etre à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, & qu'il ne se peut pas faire que le rien soit: si ce n'est parce que l'Etre vaut mieux que le rien, & que le rien ne peut pas prévaloir sur l'Etre, ni empêcher l'Etre d'être? Mais par la même raison, l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit: & pourquoi *le néant que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé*, pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporteroit-il sur l'Etre de Dieu, & vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être? *Œuvres spirituelles & philosophiques de M. Bossuet.*

IV. La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a

un Dieu Créateur de tout ce que nous voyons. Lorſqu'elle jette les yeux ſur les mouvemens ſi réglés de ces grands corps qui roulent ſur nos têtes, ſur cet ordre de la nature qui ne ſe dément jamais, ſur l'enchaînement admirable de ſes diverſes parties qui ſe ſoutiennent les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'aide naturelle qu'elle s'entreprêtent: ſur cette diverſité de pierres, de métaux, de plantes: ſur cette ſtructure admirable des corps animés: ſur leur production, leur naiſſance, leur accroiſſement, leur mort; il eſt impoſſible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'eſprit n'entende cette voix ſecrette, que tout cela n'eſt pas l'effet du hazard, mais de quelque cauſe qui poſſéde en ſoi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'éfforceroit-on d'expliquer les reſſorts de cette étonnante machine, en diſant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiere vaſte dans ſon étendue, & un grand mouvement qui la diſpoſe & qui l'arrange, puiſqu'il faut toujours qu'on nous diſe quelle eſt la cauſe de cette matiere & de ce grand mouvement: & c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire raiſonnablement ſans remonter à un principe

immatériel & intelligent, qui ait produit, & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette masse morte & insensible, que l'on appelle matiere, soit un Etre éternel & sans principe? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cause de son existence, & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus méprisable de tous les Etres, la plus grande de toutes les perfections, qui est d'être par soi-même? Je sens que je suis infiniment plus noble que cette matiere: je la connois, & elle ne me connoît point, & néanmoins je sens en même tems que je ne suis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait aussi bien que moi une cause de son Etre; & cette cause ne pouvant être matiere, est ce principe immatériel & tout puissant que nous cherchons. *M. Nicole.*

V. L'Etre nécessaire & intelligent n'est nullement matiere: la matiere & cet Etre intelligent sont deux substances, deux Etres réellement distingués. Cet être intelligent pense, il forme les desseins les mieux concertés, il les exécute.

La matiere ne pense pas. Si la matiere, qui dans son état naturel, n'est que de l'étendue, pensoit, l'étendue pen-

seroit, & l'étendue ne pense point. Autrement la pensée seroit une maniere d'être, une modification de l'étendue; par conséquent la pensée seroit de l'étendue modifiée. Or, la pensée n'est point de l'étendue: l'étendue est divisible, colorée, figurée. Mais en vain j'essaie de diviser la pensée. Un jugement, le oui ou le non, n'a point de parties qu'on puisse diviser: l'amour n'en a point. J'ai beau faire, je ne puis former un quart, la moitié, les trois quarts d'un jugement ou d'un acte d'amour. C'est le témoignage même de ma conscience qui m'en assure, un sentiintérieur qui ne peut tromper. Hé, quelle couleur apperçoit-on dans l'amour ou dans la haine? Quelles figures ont nos jugemens, nos passions? Sont-ce des triangles, des quarrés? Donc la matiere ne pense pas.

Toute partie de matiere jointe à une autre fait une figure; & j'ai beau varier & assortir mes pensées différemment, j'apperçois toujours des changemens de pensées, jamais de figures.

La matiere n'est naturellement susceptible, que de repos, de mouvement & de figures; & la figure, ni le mouvement, ni le repos ne sont pas la pensée.

Mon corps passe du repos au mouvement, du mouvement au repos, & prend une figure nouvelle sans aucune vicissitude de pensées. Si les changemens de mon corps étoient autant de nouvelles pensées, je m'en appercévrois. Nous sommes avertis par un sentiment intérieur, de ce qui se passe dans nos pensées.

Les alimens que nous prenons, ne pensant point, apparemment, commenceroient-ils à penser, dès qu'ils seroient passés dans la substance de notre corps, où tout se dissipe & se renouvelle par une insensible transpiration & par une succession continuelle d'alimens ? Nos pensées s'exhaleroient par la transpiration. Les mêmes pensées se trouvent néanmoins dans nous, dès que nous le voulons ; nous n'avons qu'à le vouloir, & les pensées de l'enfance même reviennent s'offrir à nous.

Enfin, l'atôme le plus délié, le plus agité ne sçauroit se trouver, en un instant, & dans le sein de la terre & dans le plus haut des Cieux; ils n'est pas au même tems par-tout. Ma pensée est en mille & mille contrées à la fois; elle embrasse dans un clin d'œil l'objet le plus étendu, le plus universel. Je le veux:

& déja elle a parcouru tout l'univers. *P. Regnault J.*

VI. S'il n'y a point un Dieu créateur, il faut de deux choses l'une, ou qu'il n'existe rien du tout, ce qui est évidemment faux, puisque je suis souverainement sûr que j'existe; ou que tous les Etres existans soient des Etres nécessaires; & par conséquent il faut qu'il y ait une matiere nécessaire, c'est-à-dire, éternelle, indépendante, immuable: car qui dit être nécessaire, dit tout cela. Il faut que les Cieux, les Astres, les élémens soient des Etres éternels, indépendans, incapables de corruption, d'altération, de changement. Il faut enfin que moi-même je sois éternel, indépendant, immuable, immortel. Toutes ces conséquences sauteront aux yeux de quiconque aura la vraie notion de l'Etre nécessaire: mais peut-on les admettre ces conséquences, sans heurter de front le bon sens & la raison naturelle? On ne peut donc donner dans le systême de l'Athéïsme, sans contredire les premiers principes, & sans s'inscrire en faux contre les plus pures notions de la lumiere. *P. Le Febre J.*

VII. Je suis souverainement sûr que j'existe, que je ne suis pas indépendant, immuable, immortel, & que par conséquent j'ai commencé d'exister. Je ne puis avoir commencé d'exister, sans avoir eu une cause; puisqu'il est impossible que je me sois donné l'Etre à moi-même. Il faut donc nécessairement que j'aie pour cause un Etre incréé, éternel, indépendant, &c. Je ne parle pas ici de ma cause immédiate: je sçais bien que mon pere me ressembloit en ce point, & qu'il a commencé d'être. Mais comme il ne se peut faire que tous les hommes, sans exception, ayent un pere, il est nécessaire que dans la plus longue suite des générations, il se trouve enfin un homme qui ait été produit par un Etre supérieur, qui l'ait créé ou formé de rien, ou du moins tiré d'un sujet préexistant, mais aussi créé. Cet Etre supérieur est la cause que je cherche, cause qui ne peut être l'effet d'une autre cause, qui est évidemment incréée, qui a tous les attributs de l'Etre nécessaire, & qui ne pouvant donner l'existence aux autres Etres que par la création proprement dite, doit avoir une puissance, une force, une activité incompréhensible & infinie. Cette cause éternelle, cet Etre nécessaire

ne peut exercer sa puissance créatrice, sans avoir ou éminemment ou formellement toutes les perfections dont il est la source originale & primitive: il posséde donc dans le dégré le plus parfait toutes les perfections qu'il peut communiquer aux Etres qu'il lui plaît de créer, intelligence, sagesse, bonté, justice, sainteté, véracité, &c. C'est-à-dire, qu'il doit être la sagesse même, la justice même, la bonté même, &c, & par conséquent c'est-là le Dieu des Chrétiens, cet Etre si parfait qu'il est impossible d'imaginer rien qui le surpasse ou l'égale en perfection. *P. Le Febvre, J.*

VIII. Le monde est-il créé ou incréé? S'il est créé, tout est dit, il existe alors un Dieu Créateur; car on ne dira pas qu'un autre qu'un Dieu tout-puissant ait pu produire un tel ouvrage. Si ce monde est incréé, le nombre des années, celui des générations d'hommes, d'animaux, de plantes sera nécessairement infini, puisqu'il n'auroit jamais existé de premiere génération. Et s'il est créé, ce nombre sera fini. Ce sera donc par la comparaison que nous ferons du fini à l'infini que nous pouvons décider cette premiere question. Or, voici qui dis-

tingue parfaitement les deux états; tout eſt infini dans l'infini, les termes & la ſomme d'une progreſſion; & ces termes mêmes & leurs ſommes ſont toujours finis dans le fini. Il eſt impoſſible qu'une progreſſion compoſée de termes finis, ne donne pas un tout fini. Tous les nombres poſſibles ne peuvent former qu'un réſultat borné, par la raiſon que chaque nombre ou terme eſt en ſoi fini, & peut être ſuppoſé plus grand ou plus petit; ce qui eſt le propre du fini : au lieu que l'infini ne peut être conçu plus grand ni plus petit qu'un autre infini. Le fini peut augmenter continuellement ſans jamais atteindre à l'infini. La ſomme des élémens d'un triangle, d'une courbe, en un mot d'une ſurface quelconque eſt infinie, parce que chaque élément eſt conçu comme infini, indéterminé en lui-même. Mais qu'une grandeur finie, en toiſes, pieds, pouces, &c, ſoit donnée à ces parties élémentaires, la ſurface devient alors finie, & le Géométre en déterminera la quantité préciſe : ce qu'il ne pourroit faire dans la prémiere ſuppoſition d'une quantité infinie. De ce que je puis donc compter par termes finis la ſuite des années du monde & celle de toute eſpèce de générations,

commençant au terme dans lequel je vis actuellement, & remontant vers l'origine des choses, j'en concluerai que le total de ces années & de ces générations sera égal au dernier terme de cette suite des nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, &c. A la vérité, je ne connois point ce dernier terme, mais que m'importe? Il ne s'agit pas ici d'une dispute de Chronologie, de déterminer avec précision le nombre exact des années du monde & des générations des choses, il me suffit d'être assuré, que quelque éloigné que ce dernier terme le soit du premier, il n'a pû changer de nature, & qu'il est constamment de même espéce que tous ceux qui entrent dans la progression, c'est-à-dire fini; & que par conséquent il y a eu une premiere année & une premiere génération: & faisant le même raisonnement pour les années qui suivront, j'en conclus géométriquement que le monde a commencé & qu'il finira, & qu'il est par conséquent l'ouvrage d'un Dieu Créateur, parce qu'il ne pourroit être vrai qu'une quantité infinie fût composée de termes finis, comme il faudroit nécessairement le supposer, si nous voulons, qu'une infinité de générations eût précédé celle qui vit actuellement.

Si nous examinons l'état dans lequel nous devrions être, si en effet, une infinité de générations existoit dès-à-présent, nous verrons que cet état même ne se rapporte nullement à notre état actuel. Nulle variation ne peut se trouver dans l'infini, & nous existons dans l'ordre variable, puisque tout change à chaque moment devant nous.

IX. Si la Divinité faisoit corps avec la masse de l'univers, comme l'a prétendu Spinosa, la force créatrice se fut développée tout a la fois, pour exister par elle-même dans un état fixe & permanent; car l'état variable étant celui des choses qui cherchent à se fixer, & qui n'ont point encore acquis la maniere d'être propre à leur nature, ne pouvoit convenir à la Divinité. Le monde étant Dieu, chaque partie sera aussi Dieu, nulle mutabilité ne devroit donc se trouver dans un tel monde: car il n'y a que les choses finies qui changent, L'infini étant de sa nature une quantité indéterminée, tous les infinis sont nécessairement égaux, l'un ne peut être conçu plus ou moins indéterminé que l'autre. L'inégalité ne se trouve donc que dans les quantités finies, variables: &

c'eſt ce qui fait que les Géomètres, après avoir ſouvent exprimé les grandeurs par des termes qui repréſentent l'infini, y ſubſtituent des termes finis, pour avoir des quantités tantôt plus, tantôt moins grandes, ſuivant les circonſtances; mais tant que cette ſubſtitution n'eſt point faite, ils ne peuvent déterminer aucune inégalité dans les grandeurs. Puiſqu'il n'y a donc que les choſes finies qui changent, pouvant être plus grandes ou plus petites, & que toutes les parties du monde que nous habitons ſont viſiblement de cette eſpéce, c'eſt une puiſſante démonſtration contre l'hypothéſe de la ſucceſſion des cauſes & des effets à l'infini: le fini & l'infini ne pouvant jamais ſe combiner pour former une même eſpéce d'être. Car qui change ne peut être conçu en même tems comme immobile & invariable. Puiſque le monde ne peut exiſter de cette maniere, c'eſt donc une preuve qu'il eſt l'ouvrage d'un Dieu Créateur. Ainſi, voilà une premiere vérité dont il eſt impoſſible de ne pas convenir, puiſqu'on vient de la démontrer dans la plus grande rigueur des principes.

Non, il n'y a que l'Etre immuable qui ſoit véritablement; changer & varier,

rier, c'eſt être dans un tems ce qu'on n'a pas toujours été: c'eſt paſſer de l'être au non-être; c'eſt ceſſer d'être ce qu'on étoit pour devenir ce qu'on n'étoit pas; mais pourquoi les créatures ſont-elles ſujettes par elles-mêmes à ces perpétuelles variations? C'eſt parce qu'elles ne poſſédent pas le ſouverain dégré de l'Etre; & pourquoi encore ne le poſſédent-elles pas? C'eſt parce qu'elles ſont d'une nature inférieure à celle de celui qui les a faites. *S. Auguſt. lib. de vera religione, cap. 18.*

X. Me voilà donc ſur la terre comme ſur un grain de ſable qui ne tient à rien, & qui eſt ſuſpendu au milieu des airs: un nombre preſque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui ſurpaſſe nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de ſable, & traverſent chaque jour, depuis plus de ſix mille ans, les vaſtes & immenſes eſpaces des Cieux. Voulez-vous un autre ſyſtême, & qui ne diminue rien du merveilleux? La terre elle-même eſt emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil, le centre de l'univers. Je me les repréſente tous ces

globes, ces corps effroyables qui sont en marche ; ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point : si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la terre, que deviendroit la terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est marqué, & si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne sçait pas s'ils sont au monde. O œconomie merveilleuse du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine : ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relégué en un coin de cet espace immense qu'on appelle le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces Astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans ; voilà mon scrupule, Lucile ; si c'est par hazard qu'ils observent des régles si invariables, qu'est-ce que l'ordre ? Qu'est-ce que la régle ? *De la Bruyere.*

XI. Des systêmes aussi forcés que ceux qu'on nous oppose ne feront jamais, ni auprès du peuple, ni auprès des vrais Sçavans, aucune impression préjudiciable à nos histoires sacrées : l'état de l'univers avec tous ses phénomènes, s'accorde trop avec nos Sts livres. Toute la nature s'éleve contre les génies présomptueux qui osent nous donner *leurs pensées & leurs rêveries* pour le véritable systême du monde.

Cette nature visible rend l'hommage le plus sensible à la puissance, à l'intelligence & à la providence de son Auteur. Ces Cieux où regne un si bel ordre, ces Astres dont le cours est si régulier, l'éclat de leur splendeur, l'influence de leurs mouvemens sur notre globe, nos mers, nos campagnes, nos forêts, toutes les parties de cet univers annoncent la riche magnificence du Créateur : il n'y a point d'homme assez stupide qui n'entende & ne conçoive cet harmonieux concert de louanges, pour peu qu'il y prête l'oreille. Sont-ce donc des Philosophes, sont-ce des Etres raisonnables, qui, dans un spectacle si éloquent, ne voyent qu'un concours fortuit d'atômes errans dans l'espace, ou qu'une combinaison particuliere de molécules agitées au hazard,

ou aſſociées & aſſorties par une ſympathie motrice? Vertu *ſourde*, qui forme des corps organiques, & les perpétue par une reminiſcence conſervée dans leurs particules ſéminales, c'eſt-à-dire, par un ſouvenir de leur ancienne ſituation; ſouvenir aſſez efficace pour les rappeller, les raſſembler & les replacer dans le même ordre, où elles reprennent les mêmes forces & les mêmes fonctions. Si c'eſt là de la Philoſophie, il faut avouer que la raiſon y trouve moins de reſſemblance, moins de poſſibilité que dans les rêves les plus bizarres, & les délires les plus inſenſés. *Trévoux, Mai 1754.*

XII. Il ne faut qu'ouvrir les yeux, & qu'avoir le cœur libre, pour appercevoir ſans raiſonnement la puiſſance & la ſageſſe du Créateur qui éclate dans ſon ouvrage. Si quelque homme d'eſprit conteſte cette vérité, je ne diſputerai point avec lui, je le prierai ſeulement de ſouffrir que je ſuppoſe qu'il ſe trouve par un naufrage dans une iſle déſerte; il y apperçoit une maiſon d'une excellente architecture magnifiquement meublée: il y voit des tableaux merveilleux, il entre dans un cabinet, où

un grand nombre de très-bons livres de tout genre ſont rangés avec ordre; il ne découvre néanmoins aucun homme dans toute cette iſle; il ne me reſte qu'à lui demander s'il peut croire que c'eſt le hazard ſans aucune induſtrie qui a fait tout ce qu'il voit. J'oſe le défier de parvenir jamais par ſes efforts à ſe faire accroire, que l'aſſemblage de ces pierres fait avec tant d'ordre & de ſymétrie, que les meubles qui montrent tant d'art, de proportion & d'arrangement, que les tableaux qui imitent ſi bien la nature, que les livres qui traitent ſi exactement les plus hautes ſciences, ſont des combinaiſons purement fortuites. Cet homme d'eſprit pourra trouver des ſubtilités pour ſoutenir, dans la ſpéculation, un paradoxe ſi abſurde: mais dans la pratique, il lui ſera impoſſible d'entrer dans aucun doute ſérieux ſur l'induſtrie qui éclate dans cette maiſon. S'il ſe vantoit d'en douter, il ne feroit que démentir ſa propre conſcience. Cette impuiſſance de douter eſt ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà, pour ainſi dire, le bout de la raiſon humaine: elle ne peut aller plus loin. Cette comparaiſon démontre quelle doit être notre conviction ſur la Divinité, à la vue

de l'univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je viens de représenter? La différence qu'il y a entre un Philosophe & un Paysan, est que le Paysan suit d'abord avec simplicité ce qui saute aux yeux; au lieu que le Philosophe séduit par ses vains préjugés, employe la subtilité de ses raisonnemens à embrouiller sa raison même. Voilà la Divinité dans son point de vue pour tout homme sensé, attentif, sans orgueil & sans passion; loin d'avoir besoin de raisonner, il n'a que son raisonnement à craindre; il n'a pas plus de besoin de méditer pour trouver son Dieu à la vue de l'univers, que pour supposer un Horloger à la vue d'une horloge, ou un Architecte à la vue d'une maison. *Lettres de M. de Fénélon sur la Religion.*

XIII. Toute la nature montre l'art infini de son Auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi; le hazard est tout au contraire une cause aveugle & nécessaire, qui

ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, & qui n'a ni volonté, ni intelligence. Or, je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante & industrieuse. Je soutiens que le hazard, c'est-à-dire le concours aveugle & fortuit des causes nécessaires & privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rapporter les célèbres comparaisons des Anciens (*a*).

Qui croira que l'Iliade d'Homère, ce Poëme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand Poëte, & que les caractères de l'Alphabet ayant été jettés en confusion, un coup de pur hazard, comme un coup de dez, les ait rassemblés dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie & de variété, tant de grands événemens, pour les placer, & pour les lier si bien tous ensemble, pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble & de plus touchant? Enfin, pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une maniere si naïve

(*a*) *In quibus nulla temeritas, sed ordo appa-ret, & certis quædam similitudo.* Cic. de naturâ Deorum, lib. 2.

& si passionnée? Qu'on raisonne & qu'on subtilise tant que l'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé, que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hazard. Cicéron en disoit autant des Annales d'Ennius; & il ajoutoit que le hazard ne feroit jamais un seul vers, bien loin de faire tout un Poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croiroit-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce Poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de St Grégoire de Nazianze. (a)

Si nous entendions dans une chambre, derriere un rideau, un instrument doux & harmonieux, croirions-nous que le hazard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument? dirions-nous que les cordes d'un violon feroient venues d'elles-mêmes se ranger, & s'étendre sur un bois, dont les piéces se feroient collées ensemble, pour former une cavité, avec des ouvertures régulieres? soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, seroit poussé par le vent, pour toucher chaque corde si diversement & avec tant de justesse?

(a) Lib. 2. de natura Deorum.

Quel esprit raisonnable pourroit douter sérieusement, si une main d'homme toucheroit cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrieroit-il pas qu'une main sçavante le toucheroit? *De l'existence de Dieu par M. de Fénélon.*

XV. Le diamétre de la terre est de trois mille lieues, celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cent mille lieues; si c'est là sa largeur en tous sens, quelle peut être toute sa superficie! quelle est sa solidité! comprenez-vous bien cette étendue, & qu'un milion de terres comme la nôtre, ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil! Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? Vous avez raison, il est prodigieux: il est démontré qu'il ne peut pas y avoir, de la terre au Soleil, moins de dix mille diamètres de la terre, autrement, moins de trente millions de lieues: peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin: on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du Soleil

sur la terre. Donnons lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir : or, elle a trente millions de lieues à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante mille six cens soixante & six jours, qui font plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi : la distance de la terre à Saturne est au moins décuple de celle de la terre au Soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieues, & que cette pierre emploieroit plus de onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre. *De la Bruyere.*

XVI. L'art qui se manifeste dans la structure des corps, qui lui doivent l'Etre, est le sceau d'une intelligence. Qui est-ce qui mit dans mon sein ce cœur, qui se dilate pour recevoir le sang, & se resserre alternativement, afin de le jetter avec violence dans une artère, qui se divise en des milliers de rameaux imperceptibles, pour porter dans toutes les parties de mon corps le sang, la nourriture & la vie? Qui est-ce qui plaça les veines sur les artères, pour rapporter & perfectionner dans le foyer du cœur les restes de ce sang? Qui est-ce qui dis-

posa dans les artères les valvules, ces especes de soupapes, qui laissent couler le sang du cœur ou du centre vers les extrémités, s'opposant à son retour? Qui est-ce qui sçut insérer dans les veines, au contraire ces valvules, ces soupapes, qui laissent revenir les restes du sang vers le cœur pour s'y purifier, sans lui permettre de refluer vers les extrémités? D'où viennent ces ouvertures, ces valvules situées à contre sens, ces issues si bien ménagées dans le ventricule droit du cœur, qui dirigent le sang par les rameaux de l'artère pulmonaire dans les poumons; pour s'y rafraîchir, en recevant l'air que la respiration y porte par la trachée? La méchanique du ventricule gauche du cœur n'est pas moins ingénieuse, moins heureuse pour recevoir le sang rafraîchi, & continuer la circulation, qui distribue les alimens. Mais le sang se consume par la nutrition & par la transpiration, il s'agit de le réparer par une nourriture nouvelle. Je n'ai qu'à le vouloir, les esprits coulent dans les nerfs; les muscles s'enflent, se désenflent, s'allongent, se racourcissent, les dents solides & tranchantes brisent les alimens nouveaux, l'épiglote, comme une soupape, ou comme un pont-

levis, se baisse pour laisser descendre dans l'estomac, sans blesser la trachée, les alimens brisés. L'estomac les incise avec ses acides, & les digère. Le suc le mieux digéré se trouve assez délié pour se filtrer par mille interstices dans les veines lactées : de-là, le canal qui les porte, à la faveur de quelques soupapes, dans les veines qui vont se rendre dans le cœur, pour l'y purifier par la fermentation. Il prend à force de fermenter & de circuler avec le sang la nature du sang même, pour entretenir la vie partout, pour tempérer, mélanger ces couleurs qui répandent sur le visage un coloris vif, qui font une carnation que l'art n'imite jamais qu'imparfaitement. Que ce méchanisme est bien concerté !

Mais comment est-ce que je vois tout d'un coup la mer & la terre, un ciel d'azur & semé d'un milion d'astres lumineux ? Comment tant d'objets immenses viennent-ils se ranger dans un si petit organe ?

Mais comment, même les yeux fermés, trouvé-je à point nommé dans mon cerveau toutes les images que je veux ? Je les appelle, & les voilà présentes, je les renvoye, elles disparoissent. Je n'ai qu'à le vouloir, les voilà revenues.

. . . .

En vérité, cet art, ce dessein, toute cette méchanique peut-on l'attribuer au hazard, ou à je ne sçais quel amas de matiere agitée, brute & aveugle? Aussi est-il étonnant que, depuis six mille ans, ce hazard ait fait au plus que quelques cavernes informes, pas un vil insecte, qu'on sçache, pas un brin d'herbe. Si je soupçonnois une montre d'être l'ouvrage du hazard, je passerois également, & avec raison pour un insensé dans l'esprit du sage & dans l'esprit de l'incrédule : que seroit-ce si la montre se remontoit d'elle-même, comme mon corps se renouvelle de lui-même; si la montre étoit aussi docile, aussi soumise à ma volonté que mon corps; si la montre se replioit, se défendoit, s'échappoit comme le corps d'un animal pour se conserver; si la montre se reproduisoit dans d'autres montres? Faire honneur au hazard du méchanisme d'un corps organisé, c'est préférer de gayeté de cœur les ténébres à la lumiere, reconnue, dans le fond, de l'incrédule aussi bien que du sage. Car il y a infiniment plus d'art dans un corps animé, dans le plus vil insecte, que dans la montre la plus curieuse, & dans le plus admirable des Palais. Les hommes

ſont capables d'inventer cette montre ; d'élever cet édifice, & ils ne ſçauroient rien inventer, rien exécuter qui approche d'un corps animé, d'un vil inſecte. *P. Regnault J.*

XVII. Le Ciron a deux yeux, il ſe détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met ſur l'ébene pour le mieux remarquer, ſi dans le tems qu'il marche vers un côté, on lui préſente le moindre fétu, il change de route : eſt-ce un jeu du hazard que ſon cryſtallin, ſa retine & ſon nerf optique ?

L'on voit dans une goute d'eau que le poivre, qu'on y a mis tremper, a alterée, un nombre preſque innombrable de petits animaux, dont le microſcope nous fait appercevoir la figure, & qui ſe meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monſtres dans une vaſte mer. Chacun de ces animaux eſt plus petit mille fois qu'un Ciron, & néanmoins c'eſt un corps qui vit, qui ſe nourrit, qui croit, qui doit avoir des muſcles, des vaiſſeaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artères & au cerveau, pour diſtribuer les eſprits animaux, qui ſe multiplie par voie de

génération comme les Eléphans & les Baleines: où cela ne mène-t-il point? Qui a ſçu travailler à des ouvrages ſi délicats, ſi fins, qui échappent à la vue des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité? Ne ſeroit-ce point celui qui a fait les Cieux, les Aſtres, les maſſes énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité & l'étendue de leur courſe, & qui ſe joue de les faire mouvoir? *De la Bruyere.*

XVIII. Le corps reçoit de tous côtés les impreſſions des objets ſans être bleſſé. On lui a donné des organes, pour éviter ce qui l'offenſe ou le détruit, & les corps environnans qui font ſur lui ce mauvais effet, font encore celui de lui cauſer de l'éloignement. La délicateſſe des parties, quoiqu'elle aille à une fineſſe inconcevable, s'accorde avec la force & avec la ſolidité. Le jeu des reſſorts n'eſt pas moins aiſé que ferme: à peine ſentons-nous battre notre cœur, nous qui ſentons les moindres mouvemens du dehors, ſi peu qu'ils viennent à nous. Les artères vont, le ſang circule, les eſprits coulent, toutes ces parties

s'incorporent leur nourriture sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment, tant Dieu a mis de régle & de proportion, de délicatesse & de douceur dans de si grands mouvemens.

Ainsi nous pouvons dire avec assurance, que de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps, celles du corps organique sont les plus parfaites & les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées, & si propres aux usages, pour lesquelles elles sont faites, la disposition des valvules, ce battement du cœur, & des artères, la délicatesse des parties du cerveau, & la variété de ses mouvemens, d'où dépendent tous les autres; la distribution du sang & des esprits, les effets différens de la respiration qui ont un si grand usage dans le corps: tout cela est d'une économie, & s'il est permis d'user de ce mot, d'une méchanique si admirable, qu'on ne peut la voir sans ravissement, ni assez admirer la sagesse qui en a établi les régles.

On voit à quel dessein chaque chose a été faite. Pourquoi le cœur, pourquoi le cerveau, pourquoi les esprits, pourquoi la bile, pourquoi le sang, pourquoi

les autres humeurs. Qui voudra dire que le ſang n'eſt pas fait pour nourrir l'animal, que l'eſtomac, & les eaux qu'il jette par ſes glandes, ne ſont pas faites pour préparer, par la digeſtion, la formation du ſang; que les artères & les veines ne ſont pas faites de la maniere qu'il faut pour le contenir, pour le porter par-tout, pour le faire circuler continuellement; que le cœur n'eſt pas fait pour donner le branle à cette circulation: qui voudra dire que la langue & les lévres, avec leur prodigieuſe mobilité, ne ſont pas faites pour former la voix en mille ſortes d'articulations, ou que la bouche n'a pas été miſe à la place la plus convenable, pour tranſmettre la nourriture à l'eſtomac; que les dents n'y ſont pas placées pour rompre cette nourriture, & la rendre capable d'entrer; que les eaux qui coulent deſſus ne ſont pas propres à la ramollir, & ne viennent pas pour cela à point nommé, ou que ce n'eſt pas pour ménager les organes & la place, que la bouche eſt pratiquée de maniere que tout y ſert également à la nourriture & à la parole: qui voudra dire ces choſes, fera mieux de dire encore qu'un bâtiment n'eſt pas fait pour loger, & que

ses appartemens ou engagés, ou dégagés, ne sont pas construits pour la commodité de la vie, ou pour faciliter les ministères nécessaires; en un mot, il sera un insensé qui ne mérite pas qu'on lui parle.

On admire avec raison la beauté & l'artifice d'un moule, où la matiere étant jettée, il s'en forme un visage fait au naturel, ou quelqu'autre figure réguliére. Mais tout cela est grossier en comparaison des principes d'où viennent nos corps, par lesquels une si belle structure se forme de si petits commencemens, se conserve d'une maniere si aisée, se répare dans sa chûte, & se perpétue par un ordre si immuable.

Les plantes & les animaux, en se perpétuant sans dessein les unes les autres avec une exacte ressemblance, font voir qu'ils ont été une fois formés avec dessein sur un modéle immuable, sur une idée éternelle.

Ainsi, nos corps, dans leur formation & dans leur conservation, portent la marque d'une invention, d'un dessein, d'une industrie explicable; tout y a sa raison, tout y a sa fin, tout y a sa proportion & sa mesure, & par conséquent tout est fait par art.

Dieu qui a créé l'ame & le corps,

& qui les a unis l'une à l'autre d'une façon si intime, se fait connoître lui-même dans ce bel ouvrage.

Quiconque connoîtra l'homme, verra que c'est un ouvrage de grand dessein, qui ne pouvoit être ni conçu, ni exécuté que par une sagesse profonde.

Tout ce qui montre de l'ordre, des proportions bien prises & des moyens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse, par conséquent un dessein formé, une intelligence réglée & un art parfait.

C'est ce qui se remarque dans toute la nature. Nous voyons tant de justesse dans ses mouvemens, & tant de convénance entre ses parties, que nous ne pouvons nier qu'il n'y ait de l'art; car s'il en faut pour remarquer ce concert & cette justesse, à plus forte raison pour l'établir. C'est pourquoi nous ne voyons rien dans l'univers que nous ne soyons portés à demander pourquoi il se fait, tant nous sentons naturellement que tout a sa convenance & sa fin. *Œuvres spirituelles & philosophiques de M. Bossuet.*

XIX. Si l'esprit & le corps ne sont qu'un tout composé de matiere, d'où

vient que cette matiere, qui ne pensoit pas hier, a commencé a penser aujourd'hui? Qui est-ce qui lui a donné ce qu'elle n'avoit pas, & qui est incomparablement plus noble qu'elle, quand elle est sans pensée? Ce qui lui donne la pensée, ne l'a t-il point lui-même, & comment la donnera-t-il sans l'avoir? Supposé même que la pensée résulte d'une certaine configuration, d'un certain arrangement & d'un certain dégré de mouvement, en un certain sens, de toutes les parties de la matiere: quel ouvrier a sçu trouver toutes les combinaisons si justes & si précises, pour faire une machine pensante? Si au contraire l'esprit & le corps sont deux natures différentes: quelle puissance, supérieure à ces deux natures, a pu les attacher ensemble, sans que l'esprit y ait aucune part, ni qu'il sçache comment cette union s'est faite? Qui est-ce qui commande ainsi, avec cet empire suprême, aux esprits & aux corps, pour les tenir dans une correspondance & dans une espéce de police si incompréhensibles?

XX. Remarquez que l'empire de mon esprit sur mon corps est souverain dans son étendue bornée, puisque ma simple

volonté, sans effort & sans préparation, fait mouvoir tout-à-coup immédiatement tous les membres de mon corps selon les régles de la méchanique. Comme l'écriture nous représente Dieu, qui dit après la création de l'univers, que la lumiere soit, & elle fut: de même la seule parole intérieure de mon ame, sans effort & sans préparation, fait ce qu'elle dit. Je dis en moi-même par cette parole si intérieure, si simple & si momentanée, que mon corps se meuve, & il se meut. A cette simple & intime volonté, toutes les parties de mon corps travaillent; déja tous ces nerfs sont tendus, tous les ressorts se hâtent de concourir ensemble, & toute la machine obéit, comme si chacun de ses organes les plus secrets entendoit une voix souveraine & toute puissante. Voilà sans doute la puissance la plus simple, & la plus efficace qu'on puisse concevoir. Il n'y en a aucun autre exemple dans tous les Etres que nous connoissons; c'est précisément celle que les hommes persuadés de la Divinité lui attribuent dans tout l'univers.

L'attribuerai-je à mon foible esprit, ou plutôt à la puissance qu'il a sur mon corps, qui est si différente de lui? Croi-

rai-je que ma volonté a cet empire suprême par son propre fonds, elle qui est si foible & si imparfaite ? Mais d'où vient que parmi tant de corps, elle n'a ce pouvoir que sur un seul ? Nul autre corps ne se remue selon ses desirs; qui lui a donné sur un seul corps ce qu'elle n'a sur aucun autre ? Osera-t on encore revenir à nous alléguer le hazard ?

Cette puissance qui est si souveraine, est en même tems aveugle. Le Paysan le plus ignorant sçait aussi bien mouvoir son corps, que le Philosophe le mieux instruit de l'anatomie. L'esprit du Paysan commande à ses nerfs, à ses muscles, à ses tendons qu'il ne connoît pas, & dont il n'a jamais oui parler: sans pouvoir les distinguer & sans sçavoir où ils sont, il les trouve, il s'adresse précisément à ceux dont il a besoin, & il ne prend point les uns pour les autres. Un danseur de corde ne fait que vouloir, & à l'instant les esprits coulent avec impétuosité, tantôt dans certains nerfs, & tantôt en d'autres; tous ses nerfs se tendent, ou se relâchent à propos. Demandez-lui quels sont ceux qu'il a mis en mouvement, & par où il a commencé à les ébranler: il ne comprend pas même ce

que vous voulez lui dire. Il ignore profondément ce qu'il a fait dans tous les resſorts intérieurs de ſa machine. Le joueur de luth, qui connoît parfaitement toutes les cordes de ſon inſtrument, qui les touche l'une après l'autre de ſes doigts, s'y méprend; mais l'ame, qui gouverne la machine du corps humain, en meut tous les reſſorts à propos, ſans les voir, ſans les diſcerner, ſans en ſçavoir ni la figure, ni la ſituation, ni la force, & elle ne s'y mécompte point. Quel prodige! Mon eſprit commande à ce qu'il ne connoît pas & qu'il ne peut voir, à ce qui ne connoît point & qui eſt incapable de connoiſſance, & il eſt infailliblement obéi! Que d'aveuglement! Que de puiſſance! L'aveuglement eſt de l'homme; mais la puiſſance de qui eſt-elle? A qui l'attribuerons-nous, ſi ce n'eſt à celui qui voit ce que l'homme ne voit pas, & qui fait en lui ce qui le ſurpaſſe? Mon ame a beau vouloir remuer les corps qui l'environnent, & qu'elle connoît très-diſtinctement: aucun ne ſe remue: elle n'a aucun pouvoir pour ébranler le moindre atôme par ſa volonté. Il n'y a qu'un ſeul corps, que quelque puiſſance ſupérieure doit lui avoir rendu

propre. A l'égard de ce corps, elle n'a qu'à vouloir, & tous les resſorts de cette machine, qui lui ſont inconnus, ſe meuvent à propos & de concert pour lui obéir. *De l'exiſtence de Dieu, par M. de Fénélon.*

XXI. Il faut qu'une puiſſance infiniment ſage & toute puiſſante ait arrangé l'univers, & façonné ce corps particulier que je nomme *le mien.* Je reconnois qu'il faut que cette puiſſance ſupérieure ait ajouté en moi, à ce corps, un Etre penſant diſtingué du corps même, ou bien qu'elle ait donné à ce corps la penſée qu'il n'avoit point, & que de non-penſant qu'il étoit naturellement en lui-même, il l'ait fait penſant, tel que je le ſuis aujourd'hui. Si cette puiſſance a uni enſemble les deux natures qu'on nomme *un eſprit & un corps* qui ſont ſi diſſemblables, il faut que cette puiſſance ſoit ſupérieure à ces deux natures; il faut qu'elle ait un empire abſolu & égal ſur toutes les deux, il faut qu'elle contienne en ſoi toute la perfection de chacune d'elles, il faut qu'elle puiſſe les aſſujettir par ſa ſeule volonté à cette correſpondance mutuelle des mouvemens du corps, il faut que cet Etre ſupérieur

ſupérieur ſoit tellement maître des corps, qu'il ait pu donner, à un eſprit, une puiſſance ſur un corps, telle que celle qu'on attribue vulgairement à la Divinité. Ma volonté qui ne peut rien d'elle-même ſur aucun autre corps pour le remuer, n'a qu'à vouloir, & le corps que j'appelle *le mien*, ſe remue auſſitôt. Vous diriez qu'il entend l'ordre de ma volonté: il lui obéit, comme on dit d'ordinaire, que tous les Etres obéiſſent à la voix de Dieu. Quelle ſuprême puiſſance qui eſt donnée à mon eſprit ſur mon corps! Combien faut-il que celui qui donne tant de puiſſance à un Etre ſi borné & ſi impuiſſant, ſur un Etre ſi différent de lui, ſoit lui-même puiſſant & parfait? Il faut qu'il porte au-dedans de lui l'univerſalité de l'Etre, c'eſt-à-dire, la perfection univerſelle en tout genre. Il faut qu'il réuniſſe en ſoi unanimement toute la perfection réelle des eſprits & des corps, & qu'il ait l'empire ſuprême ſur ces différentes natures, juſqu'à pouvoir communiquer cet empire à une de ces natures ſur l'autre, pour former cette union qui compoſe l'homme.

Il eſt donc viſible que cette puiſſance qui réunit en ſoi tous ces dégrés d'Etre, & qui les crée en moi par ſon ſeul bon

plaisir, ne peut être qu'infiniment parfaite. Il faut qu'elle existe par soi, puisque c'est elle qui fait exister ce qui est distingué d'elle : il faut avouer qu'elle porte en soi la plénitude de l'Etre, puisqu'elle le possède jusqu'au point de le communiquer au néant : il faut qu'elle en ait l'universalité, puisqu'elle façonne, arrange & conduit l'univers avec un art & un ordre qui éclate depuis le dernier insecte jusqu'aux astres, & jusqu'à l'homme, qui ayant la pensée, est plus parfait que tous les autres ensemble. *Lettre de M. de Fénélon, sur la Religion.*

XXII. L'action par laquelle Dieu a tout créé ; ne passe point ; il donne l'Etre à tout moment, parce qu'il peut l'ôter à tout moment, il ne peut l'ôter qu'en cessant de le donner, ou en donnant le néant ; le néant ne se donne pas ; la conservation des Etres est par conséquent un don perpétuel, c'est-à-dire, une création continuée. L'Etre qui est dépendant pour son existence, ne peut être que dépandant pour ses opérations. Les créatures agissent comme elles existent, elles reçoivent à tout moment leur activité comme leur Etre. Quel vaste

champ de vérités s'ouvre à l'esprit.

C'est Dieu seul qui crée tout, & qui fait tout dans son ouvrage; c'est lui, présent par-tout, qui donne sans cesse aux corps leurs formes & leurs mouvemens, aux esprits, leurs vraies lumieres & leurs parfaits amours; il rend sans cesse les uns intelligibles, & les autres intelligens; c'est par lui seul qu'ils communiquent entr'eux, selon certaines loix générales qu'il a établies, pour conserver l'ordre & l'union dans ses ouvrages.

Les *causes secondes* ne sont que *les simples occasions* de son action qui nous échappe, à cause de sa délicatesse, & que nous attribuons faussement aux créatures & à nous-mêmes, en usurpant sur les droits de la Divinité: il n'y a dans tous les Etres finis aucune ombre de vraie force, que celle de notre liberté, par laquelle nous pouvons consentir à l'action divine qui nous éclaire, nous excite, & nous meut. *M. de Fénélon.*

On voit les traces de la Divinité, ou pour mieux dire, le sceau de Dieu même, dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature. Quand on ne veut point subtiliser, on remarque du

premier coup d'œil, une main qui est le premier mobile dans toutes les parties de l'univers. Les Cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits : tout marque un ordre, une mesure précise, un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'ame du monde entier, & qui mène tout à ses fins avec une force douce & insensible, mais toute puissante. On voit, pour ainsi dire, l'architecture de l'univers, la juste proportion de toutes ses parties, & le simple coup d'œil nous suffit par-tout, pour trouver dans une fourmi, encore plus que dans le soleil, une sagesse & une puissance qui se plaît à éclater en façonnant ses plus vils ouvrages. Voilà ce qui se présente d'abord sans discussion aux hommes les plus ignorans. *De l'existence de Dieu, par M. de Fénélon.*

XXIV. La vérité de l'existence d'un Dieu, est gravée dans toutes les parties qui entrent dans la composition du monde, en caractères si éclatans, que, comme parle Tertulien, toute conscience l'y lit: *Totus mundus inscriptus est, & ab omni conscientia legitur.* Aveugle qui ne les voit pas; aveugle qui ne

reconnoît pas que tant d'ordre, tant de rapport, tant de concert, tant de symétrie, ne peut être l'ouvrage du hazard; aveugle qui peut attribuer une telle diversité de qualités, de vertus, d'usages, tant de fins, tant de moyens, tant de proportions entre ces moyens & ces fins, tant de causes produisant leurs effets par des régles sûres, infaillibles, durables, ne se démentant jamais, aveugle, dis-je, qui attribue ces choses à un autre principe qu'à une suprême intelligence, qui peut tout, qui contient en soi tout ce qui peut recevoir l'Etre, qui pense à tout, à qui rien n'échappe : aveugle qui a imaginé le ridicule systême de cet assemblage fait fortuitement & par hazard. *Le P. d'Orléans, Serm. de la Religion.*

XXV. Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés!
Répondez, Cieux & Mers, & vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables Etoiles?

Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O Cieux, que de grandeur, & quelle majesté !
J'y reconnois un Maître à qui rien n'a coûté.
Racine.

XXVI. Un Dieu est un Etre par lui & nécessaire, qui dans son idée renferme toute perfection : or, il existe, puisque l'Etre imparfait existe. S'il n'étoit point d'Etre nécessaire, rien dans le monde n'existeroit ; car les Etres qui sont, ou viennent du néant sans cause, ce qui est impossible, puisque le néant ne peut jamais faire, ni devenir un Etre : ou bien ces Etres se sont fait ; or, ce qui n'est point, peut-il se faire : ou enfin les Etres ont reçu l'existence d'un Etre souverain & créateur. Or, cet Etre étoit indépendant & nécessaire lui-même : il renfermoit donc l'existence : elle étoit donc son essence : il avoit donc toutes les perfections ; car s'il manquoit d'une seule, il manqueroit dans l'Etre : il avoit donc les perfections dans le suprême dégré, donc infinies : Etre par soi, il n'a pu se borner : il n'a pu être borné d'ailleurs, Il est donc infiniment parfait. En effet, tout ce qui est produit remonte

à une cause : L'Etre fini à l'infini, l'Etre imparfait à l'Etre parfait, la créature au Créateur. *S. August. lib. de vera Religione. Cap.* 18.

XXVII. Il y a un Dieu. Cette vérité paroît évidente par elle-même ; il n'y a qu'un esprit stupide qui la puisse ignorer, & il n'y a qu'un cœur entiérement corrompu qui en puisse douter, c'est une vérité qui se connoît autant par le sentiment que par le raisonnement : la vouloir prouver, c'est, ce semble, l'obscurcir : le consentement de tous les peuples dans tous les lieux & dans tous les temps, quoiqu'ils soient si différens en toute autre chose, en est une démonstration sensible : c'est une voix de la nature qui ne peut mentir ; ce ne peut être l'effet d'un faux préjugé, il n'en est point d'universel. Les sens, l'imagination & les passions qui sont les sources des faux préjugés, ne favorisent point l'idée d'un Dieu, parce que cette idée les combat, bien loin de les favoriser. Un homme qui par la corruption de son cœur, est sourd & insensible à cette voix de la nature, prouve par son insensibilité même qu'il y a un Dieu, mais un Dieu vengeur. *P. Neveu, J.*

XXVIII. Je sens qu'il y a un Dieu; & je ne sens pas qu'il n'y en ait point. Cela me suffit; tout le raisonnement du monde m'est inutile: je conclus que Dieu existe; cette conclusion est dans ma nature, j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, & je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes; c'est une grande question qu'il s'en trouve de tels; & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement, qu'il y a des monstres. *De la Bruyere.*

XXIX. L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre: quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu: il parleroit du moins sans intérêt; mais cet homme ne se trouve point. *De la Bruyere.*

XXX. Pour que le consentement una-

nime des hommes prouve l'existence de Dieu, il n'est pas nécessaire qu'il soit formel dans chacun d'eux : il suffit qu'en général l'homme ne puisse penser à Dieu, ni en entendre parler, sans se sentir invinciblement porté à en croire l'existence : il suffit que sa raison la goûte, l'agrée & ne puisse, sans remords, la rejetter. Si quelqu'un se vantoit du contraire, Séneque l'accuse de mensonge : *mentiuntur qui dicunt se non sentire Deum. Trévoux, Mai 1754.*

XXXI. Les preuves de l'existence de Dieu conduisent naturellement à la distinction du bien & du mal. S'il existe un Etre infiniment parfait, il doit approuver ce qui est conforme à ses perfections, & réprouver ce qui y est contraire. Or, ce qui est conforme aux perfections divines est certainement bon, & ce qui y est contraire, est mauvais : il y a donc des actions bonnes & d'autres mauvaises.

Il est certain qu'il se trouve dans tous les hommes des principes indépendans de l'éducation, qui sont nés avec eux, & qui les instruisent de leurs principaux devoirs; tels sont ces sentimens de la morale : il faut rendre à un chacun ce

qui lui appartient, il ne faut pas faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'on nous faſſe. Ces principes des mœurs ſont auſſi inconteſtables que ceux du raiſonnement; & comme on traiteroit d'inſenſés ceux qui refuſeroient, par exemple, de croire que le tout eſt plus grand que ſa partie, on ne doit pas avoir une meilleure opinion de ceux qui conteſtent la certitude de cet axiome de Morale : il faut rendre à un chacun ce qui lui appartient; car ces deux propoſitions, quoique dans un genre différent, ſont de la même évidence, elles ſont auſſi généralement reconnues dans tous les païs, comme elles l'ont été dans tous les ſiécles. S'il ſe trouve des eſprits aſſez téméraires pour nier la certitude des régles fondamentales des mœurs, on ne doit pas en faire plus de cas que des Pyrrhoniens, qui veulent tout révoquer en doute, juſqu'aux premiers principes du raiſonnement.

XXXII. Ceux qui ont dit, *qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde*, ont dit une grande abſurdité; car quelle plus grande abſurdité, qu'une fatalité aveugle qui auroit produit des Etres intelligens?

Il y a donc une raison primitive, & les loix sont les rapports qui se trouvent entr'elle & les différens Etres, & les rapports de ces divers Etres entr'eux.

Dieu a du rapport avec l'univers, comme Créateur & comme Conservateur. Les loix selon lesquelles il a créé, sont celles selon lesquelles il conserve. Il agit selon ces régles, parce qu'il les connoît; il les connoît, parce qu'il les a faites; il les a faites, parce qu'elles ont du rapport avec sa sagesse & sa puissance. . . . .

Les Etres particuliers intelligens peuvent avoir des loix qu'ils ont faites; mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il y eût des Etres intelligens, ils étoient possibles: ils avoient donc des rapports de justice possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste, que ce qu'ordonnent ou défendent les loix positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons n'étoient pas égaux.

Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs à la loi positive qui les établit; comme par exemple, que supposé qu'il y eût des sociétés d'hommes, il seroit juste de se conformer à leurs loix; que s'il y avoit des Etres intelli-

gens qui eussent reçu quelque bienfait d'un autre Etre, ils devroient en avoir de la reconnoissance; que si un Etre intelligent avoit créé un Etre intelligent, le créé devroit rester dans la dépendance qu'il a eue dès son origine; qu'un Etre intelligent qui a fait du mal à un autre Etre intelligent, mérite de recevoir le même mal; & ainsi du reste.

Mais il s'en faut bien que le monde intelligent soit aussi bien gouverné que le monde physique; car quoique celui-là ait aussi des loix, qui par leur nature sont invariables, il ne les suit pas constamment, comme le monde physique suit les siennes; la raison en est, que les Etres particuliers intelligens sont bornés par leur nature, & par conséquent sujets à l'erreur; & d'un autre côté, il est de leur nature qu'ils agissent par eux-mêmes. Ils ne suivent donc pas constamment leurs loix primitives; & celles même qu'ils se donnent, ils ne les suivent pas toujours. *Montesquieu, tom. 1. pag. 3.*



SOMMAIRE

DE L'ARTICLE SIXIÉME.

Sur le Déïsme.

I. *DÉFINITION du Déïste.*

II. *Autant de Déïstes, autant de systêmes de Religion: ce qu'ils ont de raisonnable est puisé dans la nôtre.*

III. *Inconséquences de quelques Déïstes qui admettent un Dieu, & qui nient les peines & les récompenses d'une autre vie.*

IV. *Les Déïstes prétendent follement que toutes les Religions sont également bonnes.*

V. *Si les Déïstes sont vraiment zélés pour la loi naturelle, ils travailleront plutôt à établir le Christianisme qu'à le détruire.*

VI. *Plan raisonné de la Religion, contre les Déïstes.*

VII. *Quand on dit qu'il faut croire sans raisonner, ce n'est pas dire qu'il faut croire sans avoir des raisons de croire & des motifs qui nous y déterminent.*

VIII. *Les preuves des faits évidens qui appuient la révélation, suffisent pour*

nous déterminer à croire des Mystères, quoique incompréhensibles.

IX. *La nature comme la Religion a ses Mystères.*

X. *Différence entre les Mystères de la nature & ceux de la Religion.*

XI. *Parmi les Mystères de la nature, il en est quelques-uns qui restent dans l'ordre de la Religion.*

XII. *Réponse à l'objection, que Dieu se suffisant à lui-même, n'a pas besoin de notre culte.*

XIII. *Il n'est pas laissé au choix d'un chacun de se prescrire la forme du culte qui est dû à la Divinité.*

XIV. *Egarement funeste de ceux qui se font une Religion à leur mode.*

XV. *Il n'y a qu'un Dieu, & on ne va à lui que par son fils.*

ARTICLE VI.

Sur le Déisme.

I. LE Déiste est un homme qui n'a point de Religion particuliere; mais qui reconnoît seulement l'existence d'un Dieu, sans lui rendre aucun culte extérieur: *nullius cultor religionis & in sola Dei existentis confessione conquiescens.* Ils prétendent que la liberté de la raison est opprimée sous le joug de la Religion, & que les esprits sont tirannisés par la nécessité qu'on leur impose, de croire des Mystères inconcevables, comme si Dieu pouvoit dispenser d'un culte sincère & véritable ceux qui le reconnoissent pour tel, & qu'on ne fût pas obligé de se soumettre à la loi révélée, après toutes les preuves évidentes qu'on a de sa révélation. *Diction. de Trévoux.*

II. Quel est ce Dieu des Chrétiens qui ne s'est manifesté qu'à un petit nombre d'hommes, nous dit fiérement le Déiste? Nous répondons que ce Dieu a établi un Tribunal subsistant & suffisant pour instruire tous les peuples & tous les siécles; qu'il n'y a qu'à écouter

& se soumettre. Mais quel est le Dieu des Déistes qui ne s'est manifesté à personne?

Que les Déistes ne disent pas que la loi naturelle suffit. J'en ai cherché deux qui eussent le même systême de Religion; je les cherche encore.

Ce que le Déiste à de raisonnable & de pur dans sa morale, où l'a-t-il puisé, si ce n'est dans la nôtre? *M. Soret.*

III. Tous les Incrédules me sont suspects du côté du cœur & des mœurs, & s'ils vouloient parler sincèrement, ils avoueroient qu'ils se défient tous les uns des autres à cet égard. Mais il n'y en a point qui me le soient plus que les Déistes inconséquens, qui nient les peines & les récompenses futures, & qui croyent que Dieu n'exige d'eux que le stérile aveu de son existence, de sa grandeur & de leur petitesse. S'il est des Athées de systêmes, leur systême est mieux lié. En effet, quand on reconnoît un Dieu Auteur du monde, s'arrêter là, & ne pas reconnoître en même temps un Dieu vengeur des crimes & rémunérateur des vertus, ce ne peut être l'effet que de cette espéce d'aveuglement qui a sa source dans le cœur.

Ou Dieu eſt juſte, ou il n'y a point de Dieu : ou Dieu n'eſt pas juſte, ou il y a une Providence. Si après cette vie, l'homme de bien infortuné n'a rien à eſpérer, & le coupable heureux rien à craindre, la Providence n'eſt plus qu'une chimère, & cet attribut de la Divinité par lequel principalement elle exiſte pour nous, reſte ſans défenſe contre les objections de l'Athée. Un Dieu, un Dieu juſte, une Providence, une autre vie, toutes ces vérités tiennent l'une à l'autre par un enchaînement néceſſaire; & ne les pas admettre également, c'eſt rompre le fil des conſéquences, c'eſt renverſer toutes les loix du raiſonnement. *M. l'Abbé Trublet.*

IV. Quelle conduite tiennent ces hommes, connus dans le monde ſous le nom de Déiſtes? *Ils cherchent beaucoup de diſcours* pour ſe diſpenſer de ſuivre ce que la raiſon dicte ſur ce ſujet. Ils ſoutiennent la thèſe inſoutenable, qu'il n'y a pas plus de raiſon d'adhérer à une Religion qu'à une autre: que s'impoſer la loi de ſuivre ſcrupuleuſement les idées de la révélation, c'eſt ſe donner inutilement la gêne : que chacun doit ſervir la Divinité ſelon ſes propres ſpé-

culations, & non selon ce qu'il a plû à Dieu de décider: qu'on lui est également agréable dans quelque communion que l'on vive: que Juif, Payen, Mahometan, Chrétien, que tous ont un même droit au salut, & que tous y parviendront indifféremment, pourvû qu'ils suivent, dans leur vie, certaines idées vagues de raison & de justice. Selon ce principe les confessions de foi les plus modérées sont une contrainte, les Tribunaux ecclésiastiques les plus sages une inquisition, le martyre un enthousiasme. *Sermon de Saurin.*

V. Je ne comprens pas quelle est la prudence des Déïstes, de vouloir sapper la foi chrétienne. S'ils venoient à bout de leur dessein, ce qu'on ne doit nullement appréhender, que pourroient-ils y substituer, qui ait la même étendue & la même force? Ils n'y gagneroient assurément rien; leur travail n'aboutiroit qu'à rompre la seule digue assez forte pour retenir la multitude naturellement portée à la superstition, & à favoriser quelque Enthousiaste, qui s'empareroit du siége vacant. C'est à eux a voir s'ils aimeroient mieux que le monde retombât dans ses anciennes folies, que de

l'en voir purgé par le moyen de l'Evangile. S'ils ont ſi fort à cœur les droits de la loi naturelle, ils ne travailleront jamais plus efficacement à leur donner toute leur étendue, qu'en pénétrant le propre eſprit du Chriſtianiſme, à qui cette loi naturelle ſert de baſe, & dont il fait la perfection. Notre Religion a certainement deux grands avantages : premierement, d'être plus conforme à la droite raiſon, plus ſainte, plus utile aux ſociétés qu'aucune de celles qui ont cours dans le monde; & en ſecond lieu, d'être la plus autoriſée, & la mieux fondée en faits. Cela étant, je ne vois pas ce qui peut intéreſſer les Déïſtes à ſa ruine. Il me paroît au contraire que tout homme ſage doit en ſouhaiter le maintien, la regarder de bon œil, quand même il ne ſeroit pas encore convaincu de ſa divinité. *Turrettin.*

VI. Il y a des Pyrrhoniens qui nient les premiers principes de toute connoiſſance certaine. Il y a des Athées qui prétendent à la démonſtration. Il y a des Déiſtes Epicuriens, qui reconnoiſſant l'exiſtence d'une premiere cauſe, d'un Dieu Auteur & Gouverneur *Phyſique* du monde, nient ſes attributs mo-

raux, sa législation par la loi naturelle, sa qualité de Juge, & par conséquent toute distinction du bien & du mal moral, les récompenses & les peines d'une autre vie. Il y a enfin des Théistes qui reconnoissent tout cela & qui se joignent à nous avec zéle contre les Athées & les faux Déistes. Notre controverse unique avec ceux-ci, est touchant la vérité de la Religion révélée.

L'on oppose au Pyrrhonien le sens commun, l'autorité de tous les hommes, sa propre conduite dans les choses civiles. On lui montre, en accordant que nos connoissances n'atteignent qu'au probable, que ce probable doit avoir sur la conduite la même influence que le certain. Sans entrer dans le détail de toutes les preuves morales, physiques & métaphysiques dont on a coutume de se servir contre les Athées, il est très-aisé de faire voir *à priori*, qu'il leur est impossible de rendre raison à quoique ce soit, parce qu'ils partent de la matiere brute pour engendrer l'ordre, la sensation, la pensée, &c, ce qui n'est autre chose que de les faire naître de rien, contre leur principe favori, *ex nihilo nihil fit*. Au lieu que le Théiste mettant à la source de toutes choses la perfection infinie,

qui renferme ſageſſe, puiſſance, &c, a une cauſe ſuffiſante pour l'explication de tout ce qui exiſte. De plus, l'exiſtence de Dieu étant néceſſairement liée avec l'exiſtence de l'ordre, du deſſein & des cauſes finales, & le deſſein étant *un fait* palpable, que je connois par tous les ſens, par le ſentiment, par la raiſon; il s'enſuit que l'exiſtence de Dieu eſt de la nature de ces faits clairs contre leſquels il n'eſt pas permis de diſputer. Diſpute-t-on avec quelqu'un qui nie qu'il faſſe jour, quand on voit le ſoleil, quand on ſent la chaleur de ſes rayons, & que l'on démontre qu'il doit être levé? Diſpute-t-on avec quelqu'un qui nie l'exiſtence de celui avec qui il converſe? Or, nous converſons avec Dieu d'une maniere auſſi ſenſible qu'avec l'intelligence qui anime un corps humain. Les marques de deſſein répandues dans le corps de la nature ſont infiniment plus multipliées, plus variées, que celles que je remarque dans les mouvemens du corps humain: le langage de la nature n'eſt pas auſſi arbitraire que l'eſt le langage dont les hommes ſe ſervent pour converſer, &c. Le faux Déiſte, que Cicéron appelle *minutus Philoſophus*, eſt auſſi peu raiſonnable que

l'Athée; il dépouille l'homme de son humanité, *hominem ex homine tollit*; puisque tous nos sentimens naturels déposent en faveur de la distinction du bien & du mal moral & des attributs moraux de la Divinité: raison, sentiment, passion, autorité du genre humain, le faux Déiste contredit tout cela: sur quoi peut-il s'appuyer?

Le Théiste ou le Déiste naturaliste est un personnage qui paroît digne de notre attention: aussi c'est contre lui qu'on fait valoir toute *l'évidence* de la Religion chrétienne, c'est-à-dire, l'assemblage de toutes les preuves si lumineuses qui en démontrent la vérité & la divinité. Preuves négatives.

La Religion chrétienne considérée comme un corps de doctrine aussi ancien que le monde & developpé successivement depuis la création, présente pour ainsi-dire une surface infinie aux traits de l'impie. 1°. Les livres sacrés de cette Religion nous présentent une histoire de tous les temps, où l'on trouve l'origine de toutes les nations, les grandes révolutions arrivées sur notre globe mais plus particulierement l'histoire de la Religion & du peuple qui en a été le dépositaire. 2°. Les mêmes livres nous

offrent un systême de Théologie, qui embrasse les perfections de Dieu, la nature de l'homme, son état primitif, présent & futur, ses imperfections & ses besoins; qui nous montre les rapports que l'homme a avec Dieu & les devoirs qui en résultent. Cette Théologie ajoute beaucoup à la Théologie naturelle, elle nous dévoile un nouvel ordre de choses inconnu à la raison humaine, & établi pour la réparation du genre humain dégradé par le péché. De cet ordre qui renferme de nouveaux bienfaits, naissent de nouveaux rapports entre l'homme & Dieu comme Rédempteur & Sanctificateur; & de ces rapports résultent de nouveaux devoirs surnaturels, &c. &c. 3°. Ces mêmes livres contiennent une suite économique de dispensations, les révélations postérieures ajoutant toujours aux antérieures, jusques au grand jour de lE'vangile. Le Déiste peut-il contredire par une autorité légitime un seul fait d'une histoire si étendue, qui embrasse tous les tems & tous les pays? Non, la tradition de toutes les nations, l'autorité des plus anciens auteurs profanes confirment la vérité des Ecritures. --- Le Déiste peut-il nous indiquer dans la Théologie &

dans la morale chrétienne, une partie foible, un article qui ne s'allie point avec les autres ? Non : cette Théologie est *une* ; toutes les parties s'entresoutiennent. On ne peut rien altérer dans une doctrine si mystérieuse, comme l'ont voulu faire les Ariens, les Nestoriens, les Pélagiens, &c, sans dissoudre le tout ; ni changer un point de la morale, sans la corrompre. Le Déiste peut-il marquer un *défaut de concert* dans les dispensations qui se sont suivies depuis le commencement du monde ? Non, les révélations faites à Adam, aux Patriarches, aux Prophètes, forment une lumière qui éclairoit continuellement depuis le point du jour (pour m'exprimer ainsi) jusqu'au lever du Soleil, par toutes les gradations de l'aurore. L'économie mosaïque, en apparence si disparate avec l'institution évangélique, est inintelligible sans ce dernier développement, qui contient la clef de chaque partie de l'ancienne loi. Il y a donc un concert *Historique*, *Théologique & Economique* dans notre Religion, auquel le Déiste ne peut porter aucune atteinte. -- Comparez maintenant avec cette histoire, cette Théologie, cette suite de révélations, l'histoire, la Théologie &

la ſuite de toute autre Religion ; ici tout eſt nouveauté, inconſtance, abſurdité, contradiction. &c. Preuves poſitives.

Elles ſont en grand nombre & ſe trouvent par-tout ; c'eſt pourquoi je ne ferai que les indiquer, on peut les réduire à deux claſſes : j'appellerois preuves *externes* toutes les marques extérieures de l'aſſiſtance ou de la protection divine dans l'établiſſement & dans la conſervation de la Religion Juive & Chrétienne, telles ſont les Prophéties, les Miracles, la propagation de la foi Chrétienne, la conſtance des Martyrs, l'état des Juifs, la ſtabilité de l'Egliſe, &c. Les preuves *internes* ſeroient tirées de la ſublimité de la Doctrine Chrétienne, de la pureté de ſa morale, de la profonde ſageſſe que la raiſon découvre dans l'économie de la Rédemption, auxquelles preuves l'on peut ajouter le triple concert dont nous avons fait mention plus haut, que l'on doit convertir en preuve poſitive. *M. l'Abbé Ho.*

VII. La ſimplicité évangélique nous a dicté une expreſſion dont les Incrédules ne ceſſent de faire un pitoyable abus. Nous diſons qu'il faut croire ſans rai-

sonner, & ils s'imaginent, ou plutôt ils feignent de penser que par là nous voulons dire qu'il faut croire sans raison. Cette idée est bien éloignée de la nôtre. Nous prétendons seulement qu'il ne faut point examiner & discuter philosophiquement les mystères; mais quant aux raisons de croire, quant aux motifs qui nous y déterminent, nous les abandonnons à toute la sagacité d'une sévère & judicieuse critique. C'est-à-dire, que la raison nous conduit à la foi, mais qu'elle ne nous y conduit pas par la discussion philosophique des objets de la foi. Ces objets ne sont proposés que pour être crus; mais nous les croyons avec raison, quoiqu'il soient au-dessus de la raison; en quoi nous sommes très-d'accord avec nous-mêmes, parce que si les mystères considérés comme tels sont au-dessus de la raison, ils sont aussi à la portée de toute raison éclairée par rapport aux motifs qui engagent à les croire. Si notre foi n'étoit pas fondée sur ces motifs, elle ne feroit pas un culte raisonnable, *rationabile obsequium*. Si elle n'adhéroit point à des vérités incompréhensibles, elle [ne] feroit pas une pleine conviction des

* Rom. 12, 1.

choses qu'on ne voit pas, *argumentum* (*rerum*) *non apparentium.* * Si la foi chrétienne n'étoit pas appuyée de motifs suffisans, on la taxeroit de légereté, conformément à ce que dit l'Esprit Saint : *qui citò credit levis est corde*; & si cette même foi n'avoit point de mystères incompréhensibles, elle seroit sans objet, elle n'existeroit point. Je vais vous surprendre en vous faisant voir que Bayle raisonne précisément comme nous. » Il n'y a point de principe, dit-» il, en parlant de lui-même, que Bayle » ait plus souvent inculqué dans les en-» droits où il traite ces matieres (celles » des mystères) que celui-ci : l'incom-» préhensibilité d'un dogme & l'insolu-» bilité des objections qui le combat-» tent n'est pas une raison de le rejet-» ter. *La Religion vengée.*

VIII. Les mystères ne se prouvent point par eux-mêmes, ils n'ont aucune liaison avec les vérités connues par la lumiere naturelle. La révélation qui les enseigne est leur unique preuve ; & cette preuve ne leur ôte pas le moindre dégré d'obscurité intrinséque. Quel que soit l'éclat de cette lumière, il laisse à

* Eccli. cap. 19. 4.

l'objet révélé, considéré en lui-même, toute l'incompréhensibilité qui lui est essentielle.

Il ne s'agit donc que de voir si ces mystères peuvent devenir croyables, étant proposés par une autorité infaillible, par l'autorité divine. S'ils le peuvent, tout ce qu'on dit de leur opposition avec la raison, de leur contradiction intrinséque, est absolument sans fondement; parce qu'il implique que Dieu révéle des mystères contradictoires, des mystères opposés à cette lumière primitive qu'il répand dans tous les hommes. *La Religion vengée.*

IX. Est-il besoin de prouver que la nature a ses mystères? Envisagez-la sous tous les points de vue possibles, vous lui trouverez des obscurités impénétrables. C'est un mélange de lumiere & de ténèbres; mais un mélange où les ténèbres surpassent de beaucoup la lumière. Souvent les nuages & les clartés se rencontrent dans le même sujet, & par rapport au même objet. Quelquefois aussi trouve-t-on des clartés sans nuages. Y a-t-il, par exemple, la moindre obscurité dans les axiomes? *Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas*

en même temps : il n'y a point d'effet sans cause : le tout est plus grand que sa partie. Ces propositions & quelques autres portent leur évidence avec elles ; évidence si frappante que rien ne peut en offusquer l'éclat. Mais combien d'autres vérités qui restent plongées dans un abîme inaccessible ? Je choisis un exemple entre mille, & cet exemple a été employé mille fois : il existe quelque chose. Ce qui existe, a existé de toute éternité, ou s'est donné l'Etre à lui-même ; se donner l'Etre à soi-même, est une chose révoltante & contradictoire. Un Etre qui se donneroit l'existence à lui-même existeroit déja, puisqu'il se donneroit l'existence, & il n'existeroit pas, puisqu'il la recevroit : c'est-à-dire, qu'en même temps il seroit & ne seroit point ; ce qui implique évidemment. Il est donc incontestable qu'il a existé quelque chose de toute éternité. Si cela est, au moment que je vous écris, une éternité, c'est-à-dire, comme tout le monde le conçoit, une durée infinie s'est donc écoulée ; mais comment une durée infinie peut-elle être écoulée ? Elle est donc infinie, comme on le suppose, & elle ne l'est pas, puisqu'elle a une fin, comme on

le suppose encore. Voilà un mélange de lumiere & d'obscurité d'où l'esprit humain ne se tirera peut-être jamais.

Bayle rendant compte *du traité de l'usage de la raison dans les controverses théologiques*, & parlant de l'éternité de Dieu, dit: » puisque la raison nous » prouve nécessairement l'existence d'une » chose incompréhensible, il s'ensuit » qu'il y a des choses très-vraies & très- » réelles qui sont incompréhensibles à la » raison, & dès-là tous les argumens des » Sociniens, empruntés du lieu commun » de l'incompréhensibilité, n'ont aucune » force. *idem.*

X. Une différence se trouve entre les mystères de la nature & ceux de la Religion. Les premiers sont des suites, des conséquences nécessaires de certaines vérités évidentes. Dieu est infini à tous égards. Voilà une vérité naturellement connue, mais l'infini est un mystère impénétrable. Vouloir le comprendre, c'est vouloir mesurer ce qui n'a point de mesure, c'est vouloir trouver, par la raison, des bornes où la raison elle-même avertit qu'il n'y en a point. Cette liaison ne se rencontre pas entre les mystères de la Religion & les vérités

naturelles. On ne connoît les mystères du Christianisme que par la révélation. *Idem.*

XI. Ne laissons point échapper une observation importante. Parmi les mystères de la nature, il en est quelques-uns qui rentrent dans l'ordre de la Religion, puisqu'ils sont proposés par la Religion naturelle, laquelle est la base de la Religion révélée. Dès que vous admettez l'existence d'un Etre nécessaire, d'une Divinité, la raison veut que vous reconnoissiez l'accord le plus parfait entre les attributs de cet Etre suprême, bien qu'elle ne conçoive pas comment cet accord peut avoir lieu, ni en quoi il consiste. Dieu est parfaitement libre & parfaitement immuable; lui contester l'un ou l'autre, ce seroit tomber dans des embarras infiniment plus grands que ceux qui paroissent résulter de la conciliation de ces deux attributs, ce seroit donner dans l'Athéisme, c'est-à-dire, dans le plus effroyable cahos de contradiction & d'absurdité. Attribuer au hazard la naissance de l'univers, l'harmonie qui régne entre toutes les parties de cette masse si immense, si admirable, n'est-ce pas admettre un effet sans cause?

N'eſt-ce pas connoître l'ouvrage d'une ſageſſe infinie, ſans reconnoître un Etre infiniment ſage en qui elle réſide? Lors donc que l'on rejette les myſtères de la Religion révélée à titre d'incompréhenſibles, il faut au même titre, rejetter tous les myſtères de la Religion naturelle. Celui qui voudroit nier cette parité, nous dira-t-il qu'il ne trouve aucun myſtère dans la Religion naturelle; que tout y eſt, pour lui, d'une clarté parfaite? Qu'il nous faſſe donc part de ſes lumieres. Qu'il nous démontre donc l'accord qu'il apperçoit ſi clairement entre les attributs de la Divinité. Dira-t-il que cet accord n'exiſte pas? Mais il faut donc qu'il diſpute au Souverain Etre, à l'Etre infiniment parfait, ou la liberté, ou l'immutabilité. Lui ôter ce premier attribut, c'eſt produire l'extravaguant ſyſtême de la fatalité: lui ôter le ſecond, c'eſt lui enlever la néceſſité d'être, & conſéquemment ſon éternité, c'eſt préciſément l'anéantir. *Idem.*

XII. Pluſieurs d'entre les Déiſtes objectent que Dieu ſe ſuffiſant à lui-même, n'a pas beſoin de notre culte, qu'étant infiniment au-deſſus de l'homme, il n'y a aucune proportion entre eux:

qu'enfin ce culte d'une volonté bornée est indigne de l'Etre infini en perfection.

Voici ce que leur dit M. de Fénélon : Il est vrai que Dieu n'a aucun besoin de notre culte, sans lequel il est heureux, parfait, & se suffisant à lui-même : mais il peut vouloir ce culte, lequel, quoi qu'imparfait, n'est pas indigne de lui ; & ce ne peut être que pour ce culte qu'il nous a créés. Quand il s'agit de sçavoir ce qui convient ou ce qui ne convient pas à l'Etre infini, il ne faut pas le vouloir pénétrer par notre foible & courte raison. Le fini ne sçauroit comprendre l'infini. C'est de l'infini même qu'il faut apprendre ce qu'il peut vouloir, ou ne vouloir pas. Or le fait évident décide : d'un côté, nous ne pouvons pas douter que l'Etre infini ne nous ait créé : de l'autre, nous voyons clairement qu'il ne peut point avoir eu, en nous créant, une fin plus noble & plus haute que celle de se faire connoître & aimer par nous. Il est donc inutile de dire que cette connoissance & cet amour borné, sont une fin disproportionnée à la perfection infinie de Dieu.

L'homme en se rabaissant, ne cherche

que l'indépendance; c'eſt une humilité trompeuſe & hypocrite : on veut s'exagérer à ſoi-même ſa baſſeſſe, ſon néant, & la diſproportion infinie qui eſt entre Dieu & ſoi, pour ſecouer le joug de Dieu, & pour devenir une eſpéce de petite Divinité à ſa mode, en contentant toutes ſes paſſions déréglées, & ſe faiſant le centre de tout ce qui eſt auteur de ſoi : on eſt ravi de mettre Dieu dans une ſupériorité & une diſproportion infinie où il ne daigne ni nous obſerver, ni nous rapporter à ſa gloire, ni s'intéreſſer à nous, ni nous redreſſer, ni nous perfectionner, ni nous récompenſer, ni nous punir. Mais ne voit-on pas que la diſtance infinie qui eſt entre Dieu & nous, ne l'empêche point d'être ſans ceſſe tout auprès & au-dedans de nous, & que c'eſt même cette perfection infiniment ſupérieure à la nôtre, qui le met en état de faire toutes choſes en nous, & d'être plus près de nous que nous-mêmes? Comment veut-on que celui qui fait que nos yeux voyent, que nos oreilles entendent, que notre eſprit connoît, & que notre volonté aime, ne ſoit pas attentif à tout ce qu'il opere au-dedans de nous? Comment peut-il ne s'intéreſſer pas à ce

qu'il prend ſoin d'y faire à tout moment? Cette attention ne coute rien à une intelligence & à une bonté infinie. En elle tout eſt action, & tout eſt repos; nous voudrions imaginer un Dieu ſi éloigné de nous, ſi hautain & ſi indifférent dans ſa hauteur, qu'il ne daigne pas veiller ſur les hommes, & que chacun, ſans être gêné par ſes regards, puiſſe vivre ſans régle au gré de ſon orgueil & de ſes paſſions. En faiſant ſemblant d'élever Dieu de la ſorte, on le dégrade; car on en fait un Dieu indolent ſur le bien & ſur le mal, ſur le vice & ſur la vertu de ſes créatures, ſur l'ordre & le déſordre du monde qu'il a formé: en faiſant ſemblant de s'abaiſſer ſoi-même, on s'érige en Divinité, on renverſe toute ſubordination, on ſe donne toute licence, on ſe promet toute impunité, on veut ſe mettre au-deſſus de ſa raiſon même. *Lettre de M. de Fénélon, ſur la Religion.*

XIII. Toute foible, toute trompeuſe qu'eſt la raiſon, elle peut nous découvrir en partie quel eſt aux yeux de Dieu le crime de tant de peuples qui s'égarent. Ils ont reçu de la nature, c'eſt-à-dire de Dieu même, une lumiere deſti-

née à les conduire, un rayon de la ſageſſe éternelle, & ils négligent de s'en ſervir pour examiner quel eſt le culte qu'ils rendent à l'Etre ſuprême, & ſi leurs hommages ſont proportionnés à l'objet. Il s'agit du plus indiſpenſable de tous les devoirs, de la reconnoiſſance qui eſt due à celui par qui nous ſommes, d'un tribut dont notre Etre eſt chargé. Eſt-ce au hazard de la naiſſance à décider ſur la maniere de le rendre? La premiere opinion ſur la Divinité, la premiere forme du culte qui ſe préſente à nous, faut-il donc que ce ſoit là la vraie? Et par quel ordre la vérité eſt-elle engagée à s'offrir à nos premiers regards, & à prévenir nos recherches?

XIV. Dans cette Egliſe où la vérité tient ſon empire, dans cette unique voie qui aboutit à l'éternelle félicité, on ſe fait à ſon gré mille ſentiers différens que l'on ſuit ſans crainte & ſans inquiétude, & qui conduiſent à la mort. D'un côté marchent ceux qui contens de ſe ſentir un cœur aſſez éloigné de l'injuſtice, regardent comme inutiles & comme indifférens les myſtères de la foi, qui n'ont, diſent-ils, aucun rap-

port à la ſociété, ni aucune influence ſur les mœurs; exempts des reproches de leur conſcience, qui les laiſſe dans un dangereux repos, & peut-être leur donne de funeſtes applaudiſſemens, ils réduiſent toute l'eſſence de la Religion à une morale qui leur coute peu, & préferent quelques vertus qu'ils tiennent de la nature, aux céleſtes vérités que nous tenons d'un Dieu; ils ne s'élèvent pas juſqu'à ces vertus, qui appartiennent aux diſciples de J. C. & dont l'idée trop parfaite & trop ſublime échappoit à la Philoſophie; ils ſe renferment dans celles que la raiſon naturelle & l'intérêt commun de la ſociété exigent de tous les hommes; ils ſe bornent à être les imitateurs des Socrates & des Catons.

XV. Il n'y a qu'un Dieu & qu'un Dieu jaloux. Malheureuſes & plus malheureuſes cent fois qu'on ne le peut comprendre, les nations qui portent à d'autres Divinités les hommages qui n'appartiennent qu'à lui. Leurs Dieux ne peuvent rien pour elles, & celui qui peut tout, n'eſt pas leur Dieu. Les honneurs qu'elles rendent à qui ne ſçauroit les en récompenſer, ſont autant d'injures qu'elles font à qui peut les en punir. . . . .

Il ne suffit pas même de le reconnoître cet unique Souverain de l'univers. Trois grands peuples le reconnoissent, il en rejette deux; ils ne vont point à lui par son fils, par cet adorable fils qui a daigné acheter de tout son sang le droit de lui faire recevoir les vœux du genre humain. . . . .

Et ce fils qui seul peut conduire à son Pere, ce n'est pas encore assez d'invoquer son nom & d'implorer son secours. Du Levant au Couchant, de nombreuses Eglises se flattent d'une éternelle alliance avec lui; une seule est son épouse; toutes les autres n'ont point de part à son amour ni à ses faveurs. *De Fontenelle, du danger qu'il y a dans de certaines voies qui paroissent sûres.*



SOMMAIRE

DE L'ARTICLE SEPTIÉME.

Sur la néceſſité & l'exiſtence de la révélation.

I. *La raiſon conduit l'homme à la Religion, qui eſt une lumiere ſupérieure & préférable à la raiſon.*

II. *Le culte eſt dû à l'Etre ſuprême: c'eſt à lui de le régler, autrement l'on verroit autant de ſortes de Religions, qu'il y a d'hommes.*

III. *Dieu a pu impoſer à l'homme d'autres devoirs que ceux de la loi naturelle: il doit s'en informer; & s'il l'a fait, s'y ſoumettre.*

IV. *La révélation eſt la ſeule voie ſure & proportionnée à tous les hommes, pour connoître la nature & le nombre de nos devoirs.*

V. *La révélation ſeule a pu diſſiper les erreurs du Paganiſme, & les Déiſtes lui doivent leurs plus belles lumieres.*

VI. *La morale eſt faite pour tout le monde: or la révélation eſt un moyen bien plus propre à l'enſeigner à tous, que les raiſonnemens fondés ſur les*

idées générales & sur les principes de la raiſon humaine.

VII. *Il faut s'aſſurer que Dieu a parlé, après quoi il faut ſe ſoumettre.*

VIII. *L'exiſtence de la révélation démontrée, tous les ſyſtêmes humains tombent d'eux-mêmes.*

IX. *La Divinité de la révélation conſtatée, l'incompréhenſibilité des myſtères n'eſt plus une raiſon de refuſer de les croire.*

X. *On convient que ſi la révélation eſt certainement divine, les dogmes ſont certainement vrais, & que ſi les dogmes ſont certainement faux, ils ne peuvent pas avoir été révélés : or les faits évangéliques démontrent une révélation évidemment divine : donc les dogmes ſont certainement vrais.*

XI. *L'Incrédule refuſe d'examiner les preuves de la révélation, parce qu'il craint de troubler ſes plaiſirs.*

XII. *Toutes les Religions ſe réduiſent à trois, & toutes trois s'accordent à dépoſer contre le Déiſte, qu'il y a eu une révélation.*

XIII. *Dieu s'eſt choiſi un peuple à qui il a confié lui-même ſes Oracles par l'entremiſe des Patriarches & des Prophètes, à qui il s'eſt manifeſté par*

des voies pleines de merveilles, & qui portoient le caractère de la Divinité.

XIV. *Les révélations faites à Moyse & aux autres Prophètes, ont été faites par parties, en divers temps: ensuite Dieu a bien voulu nous parler par son fils, & alors la révélation a été complette.*

ARTICLE VII.

Sur la nécessité & l'existence de la révélation.

I. LA raison conduit l'homme jusqu'à une entiere conviction des preuves historiques de la Religion chrétienne, après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumiere, non pas contraire, mais toute différente & infiniment supérieure. *M. de Fontenelle.*

II. Tous les peuples qui ont eu la connoissance d'un Etre souverain, ont été portés à lui rendre le culte qui est dû à Sa Majesté Suprême, & ils y ont été principalement déterminés par un sentiment de reconnoissance, qui nous porte tous à rendre hommage à celui qui répand sur nous ses bienfaits, & de qui nous tenons même la vie, le mouvement & l'Etre. La reconnoissance est un devoir que l'Auteur de la nature imprime dans nos cœurs: & c'est de ce devoir qu'est venue la Religion, qui régle le culte qu'on doit rendre à cet Etre Suprême. Mais la vraie Religion

ne peut être fondée que sur une révélation, qui apprenne à l'homme la maniere dont Dieu veut être servi & honoré; car enfin on est persuadé que l'on ne doit rendre à Dieu aucun honneur qui ne lui soit agréable, & que c'est lui qui doit régler le culte par lequel on reconnoît le souverain domaine qu'il a sur toutes les créatures. Si le choix de ce culte que nous appellons Religion, étoit abandonné aux caprices des hommes, il y auroit une confusion étrange, & une si grande diversité dans la maniere de servir Dieu, que l'on verroit autant de sortes de Religions, que l'on trouve de différens caractéres d'esprit parmi les hommes. *M. l'Abbé de Vence.*

III. Outre les devoirs que nous prescrit la loi naturelle & qui sont essentiels à l'homme, on ne peut douter que Dieu, souverainement libre dans ses décrets, ne puisse lui en imposer d'autres qui n'ont aucun rapport à cette même loi. S'il l'a fait, il n'a pû le découvrir à l'homme que par le moyen de la révélation. L'homme est donc obligé de s'informer avec soin s'il y en a une, & aussitôt qu'il l'a découvert, il ne doit point hésiter de s'y soumettre,

malgré les murmures de sa raison. C'est à elle, à la vérité, à examiner les preuves de la révélation; mais aussi, quand après une discussion exacte de ces preuves, elles les a trouvées solides & convaincantes, elle doit la recevoir avec autant de soumission que de respect, puisqu'elle est la parole de Dieu même, c'est-à-dire, de celui qui par sa nature est incapable de la tromper. *Lettres sur la Religion.*

IV. Les Déistes sont bien éloignés de s'accorder entre eux sur le nombre & la qualité des devoirs auxquels nous sommes obligés ; & leurs ouvrages, plus estimables à certains égards que ceux de leurs prédécesseurs, ne sont souvent pas moins remplis de contradictions & d'absurdités. Qu'ils cessent donc de nous vanter les prérogatives de la raison, & de la regarder comme un guide infaillible. Elle a toujours été, & elle sera toujours incapable de nous donner une idée juste & suffisante de nos devoirs. Mais quand même la raison seroit aussi assurée qu'elle est chancelante dans ses décisions, elle ne seroit pas la voie que Dieu auroit choisi pour nous apprendre ce qu'il exige de nous,

parce que cette voie n'eſt pas proportionnée à tous les hommes. S'il y a quelques eſprits plus juſtes & plus pénétrans, qui apperçoivent l'enchaînement des principes & des conſéquences, il en eſt d'autres, en plus grand nombre, viſiblement incapables de ces raiſonnemens pénibles & abſtraits. Si cependant on exclut la révélation, il faudra que chaque particulier s'en rapporte à ſes propres lumieres, ſur le nombre & la nature de ſes devoirs. Ainſi il arrivera que les uns marcheront dans les ténébres, pendant que les autres verront un peu plus clair pour ſe conduire. C'eſt ce qui doit obliger de reconnoître que la révélation eſt la ſeule voie proportionnée à tous les hommes, en les diſpenſant d'une diſcuſſion dont ils ſont ſi viſiblement incapables. En nous preſcrivant la nature & le nombre de nos devoirs, la révélation fixe tous nos doutes. Elle détermine, d'une maniere abrégée, les cérémonies du culte extérieur que Dieu exige de nous, & elle nous apprend comment il doit être ſanctifié par le culte intérieur. *Idem.*

V. Les abſurdités du Paganiſme, les fictions des Poëtes, les traditions popu-

laires confondues formoient un cahos, où se perdoient les génies les plus éclairés; à peine pouvoient-ils, à la faveur de quelques traits de lumiere dispersés dans cet abîme, découvrir un petit nombre de vérités, dont ils n'apperçevoient pas même l'accord. La révélation seule a pu dissiper ces nuages: il falloit qu'un rayon émané du sein de la lumiere même, portât le jour dans cette nuit profonde. En voyant des Auteurs modernes former, à l'aide d'un seul raisonnement, un corps de morale, on est tenté de croire que la raison suffit pour nous conduire à la vérité. Mais sans la révélation, ils seroient moins éclairés. C'est elle qui les guide quelquefois, sans qu'ils le sçachent. Plus on étudie les anciennes opinions, plus on sent la justesse de cette remarque, faite par plusieurs grands hommes. Privés du secours de la révélation, les meilleurs Philosophes n'ont bâti que des systêmes défectueux : quel nom donner à ceux de tous les autres? *M. de Bougainville.*

VI. Si quelques-uns trouvent que c'est un avantage que la loi naturelle soit manifestée d'une maniere liée & méthodique, nous conviendrons que cela

a son utilité pour les esprits d'un certain ordre; mais le commun des hommes ne s'accommoderoit point de cette méthode, & cependant la morale est faite pour tout le monde. M. *Locke* en fait la remarque: » Vous pouvez, *dit-il*, » vous flatter avec autant de fondement, d'enseigner parfaitement les » Mathématiques à des gens de journée » & au commun peuple, que de leur » donner une idée parfaite de la morale, par cette voie-là. Le véritable & » le seul moyen de porter les personnes » de cet ordre à l'obéissance & à la pratique de leurs devoirs, c'est de leur » donner des commandemens aisés à » entendre. La plûpart des hommes ne » peuvent pas connoître les choses par » eux-mêmes; c'est pourquoi il faut » que leur foi supplée au défaut de la » science. Cela étant, je demande si » une personne qui vient du Ciel, qui » fait des miracles à la vue de tout le » monde, & qui prescrit en même » temps des régles de morale simples & » droites, n'est pas plus propre en général à éclairer les hommes, à les » instruire de leurs devoirs & à les obliger de les remplir, qu'un autre qui » voudroit les y engager par des rai-

» ſonnemens fondés ſur les idées géné-
» rales & ſur les principes de la raiſon
» humaine? Et ſuppoſé même qu'on eût
» démontré clairement tous les devoirs
» de la vie, il eſt certain que, tout bien
» conſidéré, l'on reconnoîtroit néan-
» moins que cette méthode d'apprendre
» aux hommes leurs devoirs par dé-
» monſtration, ne ſeroit bonne que pour
» un petit nombre de perſonnes qui
» auroient beaucoup de loiſir, dont
» l'eſprit auroit été cultivé par l'étude
» & qui ſeroient accoutumé à des raiſon-
» nemens abſtraits. Mais qu'à l'égard
» du peuple, il ſeroit toujours meilleur
» de l'inſtruire par les préceptes & par
» les principes de l'Evangile.

VII. Il eſt permis, néceſſaire même, d'examiner les motifs qui rendent la vraie Religion croyable; il faut s'aſſurer que Dieu a parlé, qu'il s'eſt manifeſté, qu'il a imprimé le ſceau de la Divinité au témoignage de ſes envoyés; & quand l'exiſtence de la révélation eſt conſtatée, l'eſprit doit ſe ſoumettre aux objets de cette révélation: il faut les croire & les adorer, ſans prétendre en ſonder la profondeur. *Trévoux, Mai 1752.*

VIII.

VIII. Quand une fois on eſt parvenu à démontrer qu'il y a une révélation, tous les ſyſtêmes humains tombent, il faut que l'homme reſte dans le ſilence, & obéïſſe à la voix de ſon Créateur: & c'eſt par là auſſi qu'on anéantit un ſyſtême des plus dangereux, qui par certains ménagemens affectés, s'eſt attiré un grand nombre de partiſans. Ces hommes qu'on appelle communément Déiſtes, Naturaliſtes, conviennent qu'on doit adorer Dieu, craindre ſa juſtice, & eſpérer de ſa bonté; mais ils bornent tous les devoirs de l'homme à l'accompliſſement de la loi naturelle, & prétendent que les Juifs, les Mahométans, les Idolâtres & les Chrétiens rendent à Dieu un culte qui lui eſt également agréable. *Trévoux, Mai 1752.*

IX. La raiſon n'eſt faite que pour ſe ſoumettre au joug de la révélation divine, quand elle en a reconnu l'authenticité: l'étendue de ſes droits ſe borne à la vérification du ſceau que porte la révélation: ſa divinité conſtatée, l'incompréhenſibilité des myſtères ne ſçauroit juſtifier la réſiſtance de l'incrédulité. Alors le devoir de la raiſon eſt de les croire, ſans en concevoir la profon-

deur. L'homme doit autant de foi à la parole de Dieu qu'au rapport de ses sens : son esprit n'a pas plus de droit de percer les mystères, que son corps de fendre les airs. *Trévoux*, *Septembre* 1757 *pag.* 22 *v.* 4.

X. Les uns disent : les mystères de la foi chrétienne sont proposés par une autorité infaillible : ils sont donc vrais. Les autres répondent : les mystères que propose la foi chrétienne sont faux, ils ne sont donc pas proposés par une autorité infaillible. Les premiers mettent en fait la Divinité de la révélation, pour en conclure la vérité des dogmes : les autres mettent en avant la fausseté des dogmes, pour en inférer la fausseté de la révélation. Cette derniere méthode est celle des Incrédules, la premiere est la nôtre. Il s'agit d'examiner à laquelle des deux la saine raison applaudit.

C'est un principe universellement reconnu, c'est une des premieres leçons de Philosophie, qu'il faut procéder des vérités démontrées à celles qui ne le sont pas, pourvû néanmoins que les unes soient liées avec les autres. Or, on avoue ici de part & d'autre qu'entre

la Divinité de la révélation & la vérité des dogmes, il y a une liaiſon étroite & néceſſaire. On convient que ſi la révélation eſt certainement divine, les dogmes ſont certainement vrais, & que ſi les dogmes ſont abſolument faux, ils ne peuvent pas avoir été enſeignés par une révélation divine. Reſte donc à voir ſi les faits évangéliques atteſtent une révélation évidemment divine, ou ſi les myſtères ſont évidemment abſurdes.

L'évidence des faits évangéliques eſt prouvée de la maniere la plus triomphante. La multitude des témoins oculaires, la conſtance des Martyrs, la croyance de tant de ſiécles, les aveux mêmes des Auteurs contemporains intéreſſés à diſſimuler les faits, ou à les conteſter, la force des raiſonnemens qui en démontrent la certitude, l'ardeur & l'impuiſſance de toutes les paſſions à les combattre, en un mot, tous les caractères de la vérité dépoſent en leur faveur ; & ſi les faits pouvoient être faux, il ne reſteroit plus qu'à bruler tous les monumens les plus authentiques, les plus reſpectables de l'hiſtoire. L'incrédulité eſt donc déformais réduite à ſe taire ſur cet article, ou ſi elle oſe

faire encore quelques tentatives en ce genre ; sa foiblesse prouve plus contre elle que ne feroit son silence.

Furieuse de ne pouvoir entamer la Religion par les faits, elle tourne ses batteries du côté des mystères, & elle nous dit que ces mystères étant faux, la conclusion est, ou qu'ils ne sont proposés par aucune révélation, ou qu'ils ne le sont que par une révélation fausse, & que par conséquent on doit les rejetter avec elle.

Nous avouons sans peine que des mystères évidemment faux ne peuvent être proposés par une autorité divine. Nous concevons donc qu'il faut, ou que nos mystères n'ayent point été véritablement révélés, ou qu'ils ne soient point réellement faux. Ainsi nul combat sur l'évidence, entre nos adversaires & nous. Si nous ne sommes pas vainqueurs, nous sommes nécessairement vaincus. L'égalité d'évidence de part & d'autre laisseroit la question indécise; mais elle ne sçauroit l'être : il faut donc ou que les faits de la révélation évangélique ne soient pas évidemment certains, ou que les mystères que la Religion enseigne, ne soient pas évidemment absurdes. Le moyen de décider la

question! Le voici, ce me semble : c'est que nous soyons admis les uns comme les autres à fournir les preuves de ce que nous avançons. Or, encore une fois, nous prouvons sans réplique la certitude de la révélation divine, nous montrons sans réplique la liaison des faits de la révélation avec les mystères. Tout se réduit donc ici aux faits dont nous constatons la réalité, comme on constate celle de tous les autres faits, & beaucoup mieux encore. Voilà donc notre tâche remplie: mais nos adversaires remplissent-ils la leur? Ils ne cessent de dire que nos mystères sont faux & absurdes, mais le prouvent-ils? Dans quels mémoires, dans quels volumes leurs preuves sont-elles consignées? *La Religion vengée, Lettre 18.*

XI. La Religion naturelle ne suffit pas à l'homme. Il a besoin de la révélation pour connoître ses devoirs en ce monde, & ses espérances en l'autre. L'incrédule refuse d'examiner les preuves de la révélation, parce qu'il craint de trouver une lumiere qui le trouble dans ses plaisirs; mais n'est-ce pas là s'aveugler soi-même? Et quelle faveur plus précieuse Dieu peut-il faire à

l'homme que de l'inftruire de fa loi & de fes deffeins fur lui? N'eft-ce pas fe déclarer ennemi de fon bonheur que de ne vouloir pas apprendre par quels moyens on peut plaire à fon Créateur? *Trévoux, Octobre* 1756.

XII. Le Déifte veut établir fa Religion fur la raifon feule, fans révélation. La différence des Religions qui font fur la terre, le perfuade qu'elles font toutes fauffes, parce que, dit-il, fi Dieu en avoit établi une, elle feroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroiffent fi différentes, fe réduifent à trois, qui toutes trois s'accordent à dépofer contre lui qu'il y a eu une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui refte encore, comme pour nous rappeller les anciennes extravagances du genre humain fans révélation, que nous offrira la terre, fi nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes feront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien rappellé au Pere par le fils, refpecte les Prophêtes qui annoncent ce fils aux Juifs, il regarde fa Religion comme l'accompliffement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Mahometan refpecte les Pro-

phètes des Juifs, & le Meſſie des Chrétiens auquel il fait ſuccéder un Prophète imaginaire. Sa Religion, qui n'eſt ni la Juive ni la Chrétienne, mais un mélange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précédée, & ſe croit comme elles, fondée ſur la révélation. Voilà donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiſte: Voilà tous les hommes réunis, pour lui dire, que toute Religion doit être fondée ſur la révélation, & qu'il y a eu une révélation. Ainſi le Déiſte qui ne reconnoît ni diſgrace ni rappel, qui croit ſeul ſuivre la raiſon, & honorer Dieu par elle, eſt encore plus éloigné de Dieu & de la raiſon, que le Juif, & même que le Mahométan. *M. Racine.*

XIII. Les nations que Dieu laiſſoit marcher dans leurs voies, ont ſuppoſé parmi elles cette révélation qu'elles n'avoient pas: mais Dieu s'eſt choiſi un peuple à qui il a confié lui-même ſes oracles. Il a fait pour ſon peuple, ce qu'il n'a point fait pour toutes les autres nations: il a annoncé ſa parole à Jacob, ſes jugemens & ſes ordonnances à Iſraël. Les Hébreux ont eu le bonheur d'avoir

des Prophètes, & de grands hommes suscités de Dieu, & inspirés pour leur faire connoître les volontés & les ordres du Seigneur, qui s'est manifesté par des voies éclatantes & pleines de merveilles, qui ne laissoient aucun doute, & qui portoient le caractère de la Divinité par tout le merveilleux dont elles étoient accompagnées. Dieu se manifesta à Moyse dans le désert de l'Arabie Pétrée & lui apparut dans un buisson ardent: il est vrai que pour lors il n'y avoit aucun témoin; mais il lui donna des ordres de le publier, & de confirmer ce qu'il diroit de la part du Seigneur par des signes & des prodiges. Moyse a raconté en présence de tout un peuple, dont il publioit la dureté & l'ingratitude, les apparitions par lesquelles Dieu s'étoit fait connoître à lui. Quelque intérêt qu'eût ce peuple à ce qu'on n'ajoutât point de foi au récit du saint Législateur, il n'a cependant jamais osé donner la moindre atteinte à toutes les choses que ce Législateur a racontées, & il a reçu avec un grand respect & une parfaite soumission tout ce qu'il a appris des révélations dont le Seigneur avoit favorisé son fidéle serviteur. Dieu lui parloit bouche à bouche, & il voyoit

le Seigneur clairement. Nous ne parlerons point de celles qui ont été faites dans l'état d'innocence, par lesquelles Dieu se communiquoit à nos premiers peres, qui avoient le bonheur d'entendre sa voix, lorsqu'il descendoit dans le Paradis terrestre pour converser avec eux. Nous ne dirons rien des différentes révélations par lesquelles Dieu manifesta ses volontés aux anciens Patriarches qui ont vécu avant le déluge. Il se découvroit à Hénoch, qui marchoit toujours en sa présence : il fit connoître ses desseins à Noë, lorsqu'il eut résolu d'envoyer le déluge en punition des excès des hommes charnels. Nous passons aussi sous silence les apparitions faites à Abraham & à ses descendans; ce qui se faisoit par des révélations, où le Seigneur faisoit connoître ses volontés, & communiquoit ses ordres à ce saint Patriarche, comme il fit ensuite à Isaac, à Jacob & à Joseph. *Idem.*

XIV. Les révélations faites à Moyse & aux autres Prophètes, ont été faites par partie, en divers temps, & en différentes occasions : toutes les vérités n'étoient pas manifestées en même temps; mais tantôt l'une, & quelque-

fois une autre; il y en avoit beaucoup qui étoient réservées pour le temps à venir; mais lorsque le fils de Dieu est venu sur la terre, & que Dieu a bien voulu nous parler dans les derniers temps par la bouche de ce fils bien-aimé, la révélation a été complette & parfaite: il n'y à rien à ajouter à ce que le fils de Dieu nous a enseigné par lui-même, lorsqu'il étoit sur la terre, & à ce qu'il nous a fait enseigner par le St Esprit, après qu'il fut monté au Ciel : c'est pourquoi il assura ses Apôtres que cet Esprit divin leur enseigneroit toute vérité. Voilà la fin de toutes les autres révélations : il n'y en avoit point eu qui approchassent de celle-ci; il n'en faut plus attendre d'autre : celle-là est assez parfaite pour subsister toujours. Voilà ce qui fait le fondement & la plénitude de notre foi : toutes les autres révélations avoient celle-ci pour fin, & elles ont trouvé en elle leur accomplissement & leur consommation. *M. l'Abbé de Vence.*



SOMMAIRE

DE L'ARTICLE HUITIÉME

Sur Moyse, ses Miracles & ses Livres.

I. *LE Pentateuque est le premier monument de la Religion révélée. Son authenticité est reconnue également des Payens, des Juifs & des Samaritains.*

II. *Qu'il y ait eu un Moyse, Législateur des Juifs & Auteur du Pentateuque, les Payens mêmes l'ont reconnu. Si le Pentateuque étoit un ouvrage supposé, il faudroit que tous les ouvrages historiques, les Pseaumes, les Prophètes le fussent aussi.*

III. *Moyse doit être regardé Auteur du Pentateuque, aussi bien qu'Homère, Hérode, Virgile, Cicéron, &c. sont régardés Auteurs des ouvrages. &c,*

IV. *Moyse n'a pû ni se tromper, ni tromper les autres; les miracles sont possibles par le seul témoignage de la raison; les marques auxquelles on peut reconnoître que Dieu est l'Auteur des miracles. Caractères d'un vrai miracle. Ces caractères se trouvent dans ceux de Moyse: sa mission est donc divine.*

V. *Les faits que Moyse rapporte étoient publics, & il pouvoit sçavoir par la Tradition ce qu'il dit sur la création.*

VI. *Moyse n'a pû en imposer aux Israëlites, sur les miracles qu'il a opérés.*

VII. *Ils étoient de nature à ne pouvoir faire illusion.*

VIII. *Si les Juifs n'avoient pas été témoins des merveilles dont parle Moyse, ils n'auroient pas reçu ses livres aussi unanimement qu'ils ont fait.*

IX. *Les livres de Moyse n'ont point été altérés. Les variétés dans le texte & dans les versions ne sont point essentielles. Elles tournent même en faveur de l'authenticité de ces livres.*

X. *Ce qu'on a ajouté, ou ce qu'on en a retranché ne déroge point à leur authenticité.*

XI. *Les erreurs de Chronologie ont pu venir de la négligence des copistes, & elles n'ôtent rien à la force des miracles.*

XII. *Tous les caractères d'une vraie authenticité se réunissent en faveur des livres divins.*

XIII. *Les variétés des textes & des versions prouvent plutôt l'antiquité des livres divins, qu'elles ne dérogent leur authenticité.*

XIV. *On ne peut, sans admettre une multitude d'absurdités, faire Esdras, Auteur des Livres saints. Les seules Epîtres de St Paul suffisent pour convaincre de la sincérité & de la vérité des livres du nouveau Testament.*

XV. *Differentes preuves de l'authenticité, des livres de Moyse.*

XVI *Rien ne marque mieux la Divinité des Livres saints, que le précepte qu'ils prescrivent d'aimer souverainement & uniquement le vrai Dieu.*

XVII *La mission de Moyse étant divine, il faut donc le croire dans ce qu'il nous enseigne.*

ARTICLE VIII.

Sur Moyse, ses Miracles & ses Livres.

I. LA Loi Mosaïque & la Loi Chrétienne forment tout le corps de la Religion révélée, & le sceau de la Divinité les distingue & les caractérise également.

Le Pentateuque est le premier monument que nous produisons en faveur de la Religion révélée : il en contient l'histoire jusqu'à Moyse inclusivement. Le Législateur y a consigné les constitutions que Dieu lui avoit dictées pour le gouvernement du peuple choisi. Ainsi, pour établir l'antiquité de la Religion Juive, il ne faut qu'établir l'authenticité de ce monument, & prouver que Moyse en est le véritable Auteur.

Ce n'est pas contre de graves critiques qu'il faut diriger cette controverse : quelques anciens Manichéens, & quelques Ecrivains plus modernes & aussi décriés, sont les seuls adversaires qui ont osé élever quelque nuage sur l'authenticité du Pentateuque. Pour les combattre, on oppose une tradition 1°.

si sûre & si bien établie, que les Appions, les Celses, les Porphyres, les Juliens, c'est-à-dire, les plus habiles, comme les plus mortels ennemis du Judaïsme & du Christianisme, n'ont pas été tentés de l'ébranler: 2°. si constante & si publique, que son objet étoit le titre le plus précieux des archives de la nation Juive, le code civil de ce peuple & le rituel de son Eglise, l'un & l'autre d'un usage également universel & journalier, d'une date qui tenoit à l'origine & à l'institution de la République des Hébreux: 3°. d'une autorité égale auprès du Juif infidéle, & du Samaritain Schismatique. *Trévoux, Octobre 1754. v. 2.*

II. Dieu s'est révélé aux Juifs & aux Chrétiens. Moyse a consigné dans des livres la révélation faite aux Juifs: sur quoi il se présente deux questions essentielles. Les livres de Moyse sont-ils vrais, sont-ils divins? ℟. Qu'il y ait eu un Moyse, Législateur des Juifs & Auteur du Pentateuque, c'est un fait appuyé sur la créance générale de tout un peuple nombreux, qui subsiste encore de nos jours; de tous les Ecrivains de ce peuple, tant anciens que modernes; sur le consentement des Historiens du Paganisme,

qui ont eu connoissance de la nation Juive : Diodore de Sicile, Strabon, Trogue-Pompée, Justin, Pline, Tacite, Juvénal, Galien, Longin, tous lui donnent Moyse pour Législateur. Le fait n'a jamais été contredit. Joseph, dans sa sçavante réponse à Appion, cite les premiers Auteurs Phéniciens, Egyptiens, Grecs, comme autant de témoins irréprochables de l'antiquité de sa nation & de Moyse. Celse, ennemi déclaré du nom chrétien, n'a pas osé attaquer l'existence de Moyse, ni celle du Pentateuque. Il y a dix-sept siécles que les Fondateurs & les Docteurs de la société chrétienne tiroient, contre les Juifs & les Payens, des preuves du Pentateuque, comme d'un ouvrage reconnu universellement pour être de Moyse. Si Moyse, est Auteur du Pentateuque, cet ouvrage n'a point été fabriqué par un faussaire; il n'est point sorti de la plume d'Esdras, ou de quelqu'un des derniers Ecrivains de la Synagogue; & comment pourroit-on rendre probable le systême de supposition, ou de composition postérieure? Tout se tient dans les livres des Juifs, tout se rapporte au Pentateuque. Il auroit donc fallu joindre à la fabrication ou à l'édition récente de la Génèse, de

l'Exode, des Nombres, du Lévitique, du Deutéronome, tous les ouvrages historiques qui les suivent, tous les Pseaumes, toutes les Prophéties; & comme les traits principaux du Pentateuque sont liés à des Fêtes, à des cérémonies, à des usages éclatans & intéressans pour toute la nation, il auroit été nécessaire, ou de faire en même temps toutes les institutions, ce qui étoit absolument contradictoire, puisque leur époque est donnée dans le Pentateuque comme très-ancienne; ou de persuader aux Juifs que, depuis bien des siécles, ils connoissent ces institutions, avec les livres qui traitent de leur établissement, quoique personne d'entre les Juifs n'en eût entendu parler; ce qui est également chimérique & absurde. *Trévoux, Septembre 1751, pag.* 20 42.

III. Moyse est le plus ancien de tous les Auteurs dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous. Parmi ceux qui portent son nom, il y en a cinq que l'on ne peut lui contester, sans témérité: Sçavoir: les livres de la Génèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres & du Deutéronome, que l'on comprend

ordinairement tous ſous le nom de Pentateuque; en effet, qu'y a-t-il de plus téméraire, que de conteſter à un Auteur des écrits dont il eſt en poſſeſſion depuis un temps immémorial, & qui n'ont jamais paru ſous d'autre nom que le ſien? Or, les livres du Pentateuque ont toujours porté le nom de Moyſe, ils lui ont toujours été attribués, & ceux qui veulent aujourd'hui les lui diſputer, ne ſçauroient nous marquer un temps où ces livres ayent paru ou ſans nom, ou ſous un autre nom que celui de Moyſe. On ne peut donc, ſans témérité, révoquer en doute qu'il en ſoit Auteur. Ce raiſonnement a tant de force, que quand nous n'aurions point d'autres preuves que le Pentateuque eſt de Moyſe, celle-là ſuffiroit ſeule pour nous en convaincre: en avons-nous d'autre qui nous aſſure que les livres d'Homère, d'Hérodote, de Virgile, de Cicéron, & autres d'un temps un peu éloigné, ſoient de ceux à qui on les attribue? Et cependant qui ſeroit aſſez téméraire pour oſer enlever à ces Auteurs les ouvrages qui ont toujours paſſé pour être d'eux.

Qu'on ne nous diſe point qu'il y a des livres, qui après avoir paſſé quel-

que temps sous le nom d'un Auteur, se sont enfin trouvé supposés. Cela a pu arriver à des ouvrages de peu de considération, pour lesquels on ne s'intéressoit point : mais il est impossible que cela arrive à l'égard d'un livre de la derniere conséquence, tel qu'est le Pentateuque, dont on a eu dans tous les siécles, tant d'intérêt d'examiner l'origine & la vérité, comme étant le fondement de la Religion, tant des Juifs que des Chrétiens. *Dom Ceillier.*

IV. Moyse est instruit & fidéle, il n'a pu ni se tromper, ni tromper les autres sur les faits qu'il raconte. A l'égard du premier, Moyse a pu puiser dans des sources très-pures. Il a pu tirer des lumieres de la longue vie des Patriarches, des noms symboliques qu'on leur donnoit, des Cantiques qu'ils chantoient dans leurs fêtes & qu'ils transmettoient à leurs enfans, des monumens, colonnes, tombeaux, autels qu'ils dressoient sur leur passage, ou dans les lieux principaux de leur séjour. &c. *Trévoux, Septembre 1751.*

Sur le second article (la fidélité de Moyse) 1°. Ce Législateur présente partout les traits d'une sincérité, d'une pro-

bité, d'une ſimplicité qui le mettent à l'abri de tous ſoupçons. 2°. Il n'a pu tromper dans la Génèſe, parce qu'il eût été très-facile de le convaincre de faux. 3°. Il n'a pu tromper dans le récit des prodiges opérés en Egypte & dans le déſert. Les circonſtances de ces prodiges montrent d'une part que Moyſe n'auroit pu concevoir le deſſein de tromper ſans avoir perdu la raiſon. Elles font voir d'un autre côté, qu'il n'auroit pu réuſſir dans ce deſſein, ſans que les Iſraëlites fuſſent privés du ſens commun. *Idem, pag. 2055.*

Les livres de Moyſe ont été reconnus vrais, c'eſt-à-dire, écrits par un homme qui n'a pu, ni voulu tromper; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut réconnoître encore que ces livres ſont divins, & l'on s'en convaincra aiſément, ſi l'on conſidere que la miſſion de Moyſe eſt divine; car cette miſſion ſuppoſée telle, on conçoit que Moyſe ſera un homme inſpiré de Dieu dans tout ce qui intéreſſe ſa miſſion, & que, s'il écrit des livres pour annoncer & conſigner les objets de ſa miſſion, ces livres ſeront avoués de Dieu, autoriſés de Dieu, en un mot, des livres divins. Il eſt donc uniquement queſtion de prouver la miſſion di-

vine de Moyse. *Trévoux , Novembre 1751 , pag. 2386.*

La route la plus sûre & la plus fréquentée pour cela, est celle des miracles. Dieu étant l'Auteur des loix de la nature, il peut déroger à ces loix; ainsi les miracles sont possibles. Sans connoître toutes les loix de la nature, on peut s'assurer, par la voie toute simple de la raison & de l'expérience, que certains effets, la résurrection d'un mort, par exemple, la guérison subite d'un aveugle né, &c, sont des événemens hors du cours ordinaire de la nature, des opérations supérieures à toutes les forces humaines.

Mais cela ne suffit pas pour donner la qualité de vrais miracles à ces effets, quelque merveilleux qu'on les suppose; car il pourroit arriver que des agens plus puissans que l'homme, quoique inférieurs à Dieu, influeroient dans ces opérations, les dirigeroient, les consommeroient, & quiconque se décideroit sur ces preuves équivoques, ne pourroit éviter l'erreur ni la séduction; du moins il ne l'éviteroit pas toujours. Il faut donc établir un caractère propre & distinctif pour les vrais miracles, pour les miracles divins, pour les mi-

racles destinés à faire preuve; & ce caractère, c'est qu'on les *opere au nom de Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre.* Quand cette condition essentielle concourt avec le prodige, c'est-à-dire, avec un effet qui déroge évidemment aux loix connues de la nature, tel, par exemple, qu'est la résurrection d'un mort, ou la guérison subite d'un aveugle né; alors, c'est Dieu qui parle, qui énonce ses volontés, qui autorise la mission de celui qui publie cette merveille; alors aussi, il est impossible que la doctrine qui se trouve appuyée de ce témoignage, soit fausse ou illusoire.

Et ceci est fondé sur l'idée très-claire d'un Dieu infiniment vrai, qui ne peut ni se tromper, ni tromper les hommes; d'un Dieu infiniment saint, qui ne peut déployer sa puissance pour rendre son nom témoin d'un mensonge; d'un Dieu infiniment sage, qui ne peut se ravir le moyen extérieur le plus capable de convaincre sur le champ un homme droit & raisonnable, & de lui faire discerner le vrai d'avec le faux.

Il semble aussi qu'il seroit bien d'exiger que la doctrine qu'on veut établir par des miracles, fut préalablement reconnue pour bonne, c'est-à-dire, telle

en elle-même qu'on n'y vît aucune opposition, soit avec la loi naturelle, soit avec la loi positive divine; s'il en étoit quelqu'une antérieurement révélée. Cette condition a l'avantage de fermer tout d'un coup la bouche aux Hérétiques, qui prétendroient établir par des miracles, une doctrine contraire à celle de l'Evangile, ou aux enseignemens de l'Eglise.

Ainsi le caractère distinctif des vrais miracles exige trois choses. 1°. La violation des loix connues de la nature. 2°. L'invocation du vrai Dieu. 3°. La bonté de la doctrine, c'est-à-dire sa conformité avec la loi naturelle, & avec la loi divine positive qui auroit été révélée dans un temps plus ancien. *Idem.*

Or les miracles de Moyse ont eu les trois conditions énoncées ci-dessus; il n'y a pas de difficulté sur les deux dernieres; quant à la premiere, en voici la preuve: ces faits ne sont rien moins que la nature changée à la vue de plus de six cent mille combattans; c'est la mer qui ouvre ses abîmes pour laisser passer les Israëlites, & engloutir ses ennemis; ce sont des rochers qui fournissent des eaux après avoir été frappés; c'est la terre qui fait descendre tout vivans dans les enfers les rebelles au

serviteur du Très-Haut. *Idem.*

V. Ce que dit Moyse de plus incroyable dans l'Exode, s'étoit fait à la vue de tout Israël; il ne pouvoit ni tromper les Hébreux, ni en imposer aux Egyptiens ses ennemis. Il parle des Hébreux d'une maniere qui n'est nullement flatteuse; il parle de lui-même sans aucune affectation, il en dit le bien ou le mal, suivant les circonstances. Ce caractère de droiture se soutient toujours d'une maniere uniforme. Moyse a donc toutes les qualités qui peuvent rendre un Historien digne de foi, & qui peuvent mettre son témoignage hors de toute atteinte, & même au-dessus de tout soupçon de faux & de mensonge.

Il n'y a que les premiers évenemens de la Génèse qu'il rapporte, & qu'il ne pouvoit sçavoir par lui-même, qui puissent faire quelque difficulté. Mais 1°. Moyse est né seulement quarante-huit ans après la mort de Lévi: Lévi avoit vécu quarante ans avec Isaac: Isaac avoit vécu soixante & quinze ans avec Abraham, & cinquante ans avec Sem, fils de Noë: Sem avoit vecu quatre-vingt-dix-huit ans avant le déluge, & avoit

avoit vû Lamech & Mathusalé, & ces deux derniers avoient vû le premier homme; ainsi la tradition des choses qui s'étoient passées avant & après le déluge, étoit encore récente, eu égard à la longue vie des premiers hommes. 2°. Il n'est pas certain qu'il n'y eût point alors d'écritures & de mémoires de ce qui s'étoit passé auparavant: & s'il y en avoit chez les Egyptiens ou chez les Juifs, Moyse devoit en être mieux informé qu'un autre, ayant été parfaitement instruit chez les Egyptiens, & n'ignorant rien de l'histoire de sa nation.

3°. Enfin les choses qui sont racontées dans Moyse, sont de nature à être aisément conservées dans la mémoire des hommes; par exemple, la création du monde, la chûte d'Adam, le déluge, la tour de Babel, la fondation de la Monarchie de Nemrod: car voilà presque à quoi se termine le détail des évenemens rapportés dans Moyse pour cet âge là. *M. l'Abbé de Vence.*

XII. Saint Augustin & les autres Peres demandent, sur la foi de qui nous attribuons les livres profanes à des tems, & à des Auteurs certains. Chacun ré-

& de David. Les anciens caractères Hébreux que les Samaritains retiennent encore, montrent assez qu'ils n'ont pas suivi Esdras qui les a changés. Ainsi le Pentateuque des Samaritains & celui des Juifs sont deux originaux complets, indépendans l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la substance du texte, justifie la bonne foi des deux peuples. Ce sont des témoins fidèles qui conviennent sans s'être entendus, ou pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, & que la seule tradition immémoriale de part & d'autre a unis dans la même pensée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoique sans aucune raison, que ces livres étant perdus, ou n'ayant jamais été, ont été ou rétablis, ou composés de nouveau, ou altérés par Esdras : outre qu'ils sont démentis pas Esdras même, ils le sont aussi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'hui entre les mains des Samaritains, tel que l'avoient lû dans les premiers siécles Eusébe de Césarée, saint Jérôme & les autres Auteurs Ecclésiastiques, tels que ces peuples l'avoient conservé dès leur origine; & une secte si foible semble ne durer si long-tems que pour rendre ce témoi-

gnage à l'antiquité de Moyse. *M. Bossuet, Discours sur l'Histoire universelle.*

XIII. Il y a, dit-on, des difficultés dans l'histoire de l'Ecriture. Il y en a sans doute qui n'y seroient pas, si ce livre étoit moins ancien, ou s'il avoit été supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile & industrieux: si l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, & qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faisoit de la peine. Il y a les difficultés que fait un long-tems, lorsque les lieux ont changé de nom ou d'état; lorsque les dates sont oubliées; lorsque les généalogies ne sont plus connues; qu'il n'y a plus de remède aux fautes, qu'une copie tant soit peu négligée introduit si aisément en de telles choses; ou que des faits échappés à la mémoire des hommes, laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'histoire: mais enfin cette obscurité est-elle dans la suite même, ou dans le fond de l'affaire? Nullement: tout y est suivi, & ce qui reste d'obscurité ne sert qu'à faire voir dans les livres saints une antiquité plus vénérable.

Mais d'où viennent ces variétés des textes & des versions? D'où viennent-

elles en effet, ſinon de l'antiquité du livre même qui a paſſé par les mains de tant de copiſtes depuis tant de ſiécles, que la langue, dans laquelle il eſt écrit, a ceſſé d'être commune ? Mais laiſſons les vaines diſputes, & tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me diſe s'il n'eſt pas conſtant que de toutes les verſions, & de tout le texte, quel qu'il ſoit, il en reviendra toujours les mêmes loix, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même ſuite d'hiſtoire, le même corps de doctrine, & enfin la même ſubſtance. En quoi nuiſent après cela les diverſités des textes ? Que nous falloit-il davantage, que ce fond inaltérable des livres ſacrés, & que pouvions-nous de plus & la divine Providence ?

Mais enfin, & voici le fort de l'objection : n'y a-t-il pas des choſes ajoutées dans le texte de Moyſe, & d'où vient qu'on trouve ſa mort à la fin du livre qu'on lui attribue ? Quelle merveille, que ceux qui ont continué ſon hiſtoire ayent ajouté ſa fin bienheureuſe au reſte de ſes actions, afin de faire du tout un même corps ! Pour les autres additions, voyons ce que c'eſt. Eſt-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nou-

velle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y songe seulement pas: il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice; c'eût été ajoûter à l'œuvre de Dieu. * La loi l'avoit défendu, & le scandale qu'on eût causé eût étéhorrible. Quoi donc, on aura continué peut-être une généalogie commencée, on aura peut-être expliqué un nom de Ville changée par le tems, à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans; on aura marqué le tems où cessa cette nourriture céleste, & ce fait, écrit depuis dans un autre livre, sera demeuré par remarque dans celui de Moyse, comme un fait constant & public dont tout le peuple étoit témoin: quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelque autre Prophête d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardent que des faits notoires, & où constamment il n'y avoit point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte, & la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste: aussitôt tout sera perdu? Esdras, sera accusé, quoique le Samaritain, où

* Deuter. 4. 2. 12. s. suprà 2. pr. pag. 220.

ces remarques se trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non-seulement au-dessus d'Esdras, mais encore au-dessus du Schisme des dix Tribus? N'importe; il faut que tout retombe sur Esdras. Si ces remarques venoient de plus haut, le Pentateuque seroit encore plus ancien qu'il ne faut, & on ne pourroit assez révérer l'antiquité d'un livre, dont les notes mêmes auroient un si grand âge. Esdras aura donc tout fait? Esdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moyse, & lui aura fait écrire si grossiérement, comme déja arrivé, ce qui s'est passé après lui. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit: l'autorité de tant de siécles & la foi publique ne lui servira plus de rien : comme si au contraire on ne voyoit pas que ces remarques, dont on se prévaut, sont une nouvelle preuve de sincérité & de bonne foi, non-seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites; a-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si légères? Mais c'est que l'Ecriture est un livre ennemi du genre humain: il veut obliger les hommes

à soumettre leur esprit à Dieu, & à réprimer leurs passions déréglées: il faut qu'il périsse, & à quelque prix que ce soit, il doit être sacrifié au libertinage. *M. Bossuet Disc. sur l'Hist. universelle.*

XIV. Que dirai-je du consentement des livres de l'écriture, & du témoignage admirable que tous les tems du peuple de Dieu se donnent les uns aux autres? Que veut-on que signifie la Circoncision, & la fête des tabernacles, & la Pâque & les autres fêtes célébrées dans la nation de tems immémorial, sinon les choses qu'on trouve marquées dans le livre de Moyse? Qu'un peuple distingué des autres par une Religion & par des mœurs si particulières, qui conserve dès son origine sur le fondement de la création & sur la foi de la Providence, une doctrine, si suivie & si élevée, une mémoire si vive d'une longue suite de faits si nécessairement enchaînés, des cérémonies si réglées & des coutumes si universelles, ait été sans une histoire qui lui marquât son origine & sans une loi qui lui prescrivît ses coutumes pendant mille ans, & qu'Esdras ait commencé à lui vouloir donner tout-à-coup sous le nom de

Moyse, avec l'histoire de ses antiquités, la loi qui formoit ses mœurs quand ce peuple devenu captif a vu son ancienne Monarchie renversée de fond en comble, quelle fable plus incroyable pourroit-on jamais inventer? & peut-on y donner créance, sans joindre l'ignorance au blasphême ?

Pour perdre une telle Loi, quand on l'a une fois reçue, il faut qu'un peuple soit exterminé, ou que par divers changemens il en soit venu à n'avoir plus qu'une idée confuse de son origine, de sa Religion & de ses coutumes. Si ce malheur est arrivé au Peuple Juif, & que la Loi si connue sous Sédécias, se soit perdue 60 ans après, malgré les soins d'un Ezéchiel, d'un Jérémie, d'un Baruch, d'un Daniel, qui ont un recours perpétuel à cette Loi, comme à l'unique fondement de la Religion & de la police de leur Peuple : si, dis-je, la Loi s'est perdue malgré ces grands hommes, sans compter les autres, & dans le tems que la même Loi avoit ses Martyrs, comme le montrent les persécutions de Daniel & des trois enfans ; si cependant malgré tout cela elle s'est perdue en si peu de tems, & demeure si profondément oubliée, qu'il soit permis à Esdras

de la rétablir à sa fantaisie : ce n'étoit pas le seul livre qu'il lui falloit fabriquer. Il lui falloit composer en même-tems tous les Prophètes anciens & nouveaux, c'est-à-dire, ceux qui avoient écrit & devant & durant la captivité; ceux que le peuple avoit écrits, aussi bien que ceux dont il conservoit la mémoire; & non-seulement les Prophétes, mais encore les livres de Salomon, & les Pseaumes de David, & tous les livres d'histoire, puisqu'à peine se trouvera-t-il dans toute cette histoire un seul fait considérable, & dans tous ces autres livres un seul chapitre, qui détaché de Moyse tel que nous l'avons, puisse subsister un seul moment. Tout y parle de Moyse, tout y est fondé sur Moyse, & la chose devoit être ainsi, puisque Moyse & sa Loi, & l'histoire qu'il a écrite, étoit en effet dans le peuple Juif tout le fondement de la conduite publique & particuliere. C'étoit en vérité à Esdras une merveilleuse entreprise, & bien nouvelle dans le monde, de faire parler en même-tems avec Moyse, tant d'hommes de caractère & de style différent, & chacun d'une maniere uniforme & toujours semblable; & faire accroire tout-à-coup à tout un peuple que

ce ſont là les livres anciens, qu'il a toujours révéré, les nouveaux qu'il a vû faire, comme s'il n'avoit jamais oui parler de rien, & que la connoiſſance du tems préſent, auſſi bien que celle du tems paſſé, fût tout-à-coup abolie. Tels ſont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-Puiſſant, ni recevoir le témoignage par lequel il eſt conſtant qu'on a dit à tout un grand Peuple qu'il les avoit vûs de ſes yeux.

On aura honte ſans doute de tant d'extravagance; & au lieu de dire qu'Eſdras ait fait tout d'un coup paroître tant de livres ſi diſtingués les uns des autres par les caractères du ſtyle & du tems, on dira qu'il y aura pu inſérer les miracles & les prédictions qui les font paſſer pour divins : erreurs plus groſſieres encore que la précédente, puiſque ces miracles & ces prédictions ſont tellement répandus dans tous ces livres, ſont tellement inculqués & répétés ſi ſouvent, avec tant de tours divers & une ſi grande variété de fortes figures; en un mot, en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais ſeulement ouvert ces ſaints livres, pour ne pas voir qu'il eſt encore plus aiſé de les refondre, pour ainſi dire,

tout-à-fait, que d'y insérer les choses que les incrédules sont si fâchés d'y trouver ; & quand même on auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux & le divin est tellement le fond de ces livres, qu'ils s'y retrouveroient encore malgré qu'on en eût. Qu'Esdras, si on veut, y ait ajouté après coup les prédictions des choses déja arrivées de son tems ? Celles qui se sont accomplies depuis, par exemple, sous Antiochus & les Machabées, & tant d'autres que l'on a vûes ; qui les aura ajoutées? Dieu aura peut-être donné à Esdras le don de Prophétie, afin que l'imposture d'Esdras fût plus vraisemblable ; & on aimera mieux qu'un faussaire soit Prophète, qu'Isaie, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque siécle aura porté un faussaire heureux.

Qu'on ne dise pas que la discussion de ces faits est embarrassante : car quand elle le seroit, il faudroit ou s'en rapporter à l'autorité de l'Eglise & à la tradition de tant de siécles, ou pousser l'examen jusqu'au bout, & ne pas croire qu'on en fût quitte, pour dire qu'il demande plus de tems qu'on n'en veut donner à son salut. Mais au fond, sans remuer avec un travail infini les livres des deux

Teſtamens, il ne faut que lire le livre des Pſeaumes, où ſont recueillis tant d'anciens Cantiques du Peuple de Dieu, pour y avoir, dans la plus divine Poëſie qui fût jamais, des monumens immortels de l'hiſtoire de Moyſe, de celle des Juges, de celle des Rois, imprimés par le chant & par la meſure, dans la mémoire des hommes. Et pour le Nouveau Teſtament, les ſeules Epîtres de S. Paul, ſi vives, ſi originales, ſi fort au fait du tems, des affaires & des mouvemens qui étoient alors, & enfin d'un caractère ſi marqué : ces Epîtres, dis-je, reçues par les Egliſes auxquelles elles étoient adreſſées, & de là communiquées aux autres Egliſes, ſuffiroient pour convaincre les eſprits bien faits, que tout eſt ſincère & original dans les Ecritures que les Apôtres ont laiſſées. *M. Boſſuet, Diſc. ſur l'Hiſt. Univerſel.*

XV. Jamais livre n'a été conſervé avec plus de ſoin que l'Ancien Teſtament ; comme il contenoit les Loix, les Sacrifices, les cérémonies de la Nation Juive, & qu'on le regardoit comme un livre divin, en retrancher ou y ajouter, eût été un ſacrilège que le Peuple n'eût pu jamais pardonner : on y étoit ſi attaché,

que chaque Juif auroit plutôt souffert la mort que de permettre qu'on y fît le moindre changement ; chaque Tribu en étoit pourvûe, l'original étoit placé à côté de l'Arche, & gardé par des Lévites établis pour cette fonction.

On avouera qu'un livre veillé de si près ne couroit aucun risque ; & on ne voit rien qui ait pu porter à le changer ; mais quand on auroit voulu l'altérer, la division qui régnoit alors parmi les Juifs, ôtoit toute espérance de succès.

Que les Incrédules exercent leurs esprits, & forment des systêmes tant qu'ils voudront ; voici des faits constans qui l'emporteront toujours sur leurs suppositions. On sçait que le Royaume d'Israël & le Royaume de Juda faisoient deux Royaumes séparés ; les Saintes Ecritures étoient par-tout les mêmes ; si le changement s'étoit fait par le Peuple d'Israël, le Peuple de Juda se seroit retiré & les clameurs auroient passé jusqu'à nous ; la Synagogue d'ailleurs se trouvoit partagée par la Secte des Pharisiens & des Sadducéens. Si on avoit corrompu l'exemplaire qui étoit dans le Temple, comment auroit-on corrompu ceux qui étoient entre les mains du Peuple, ou dans les Tribus dispersées ? Tant

d'hommes verſés dans les Saintes Ecritures, ſi oppoſés en ſentimens, n'auroient pas ſouffert qu'on eût altéré un livre également reſpectacle à toute la nation.

On ne peut donc trouver aucun temps où il ait été abandonné; pendant la captivité même des Juifs, ceux qui reſtoient dans la patrie le conſervoient précieuſement; les Prophêtes s'en ſervoient pour conſoler les Captifs, & ranimer leur confiance. Si on avoit voulu y faire quelques changemens, on auroit commencé par ôter les traits déshonorans qu'on y voit ſur la nation Juive, & tous les exemplaires ne ſeroient pas uniformes comme ils ſont.

A-t-on bonne grace, après cela, de relever avec tant d'éclat de légeres additions qui n'intéreſſent ni la foi ni les mœurs? Qu'importe que les continuateurs de la vie de Moyſe ayent ajoûté à ſon livre ſa fin bienheureuſe? Eſt-ce là un crime? Eſt-ce un changement qui mérite qu'on ſe ſouleve? Si on avoit inſéré dans ce livre un miracle, une prophétie, la difficulté ſeroit placée; mais depuis bien du tems, on défie les incrédules d'en montrer, ils n'ont pû encore y parvenir. Quoi! on aura continué une

généalogie commencée, on aura mis le tems où la mane cessa de tomber dans le désert, c'en sera assez pour rejetter un livre qui porte avec lui des caractères divins. L'autorité de tant de siécles, & la foi publique ne seront plus comptées pour rien? Au lieu de disputer, ne devroit-on pas plutôt reconnoître la protection du Ciel sur un livre si ancien, qui, après avoir passé par tant de mains de Copistes, & avoir souffert tant de versions, est parvenu jusqu'à nous, sans qu'il y ait aucun changement essentiel? Croyent-ils donc que les premiers Chrétiens & les Juifs n'ayent pas apperçu ces légeres additions? Ils les ont remarquées sans doute; mais comme la Tradition n'a jamais permis que la sainte Doctrine fût altérée, on n'a rien voulu innover; & c'est encore là une preuve de la bonne foi & du respect qu'on a toujours eu pour ce Livre sacré. *L'Abbé de Pontbriant.*

XVI. Il est un livre qui porte toutes les marques de divinité, puisque c'est lui qui nous a appris à connoître & aimer souverainement le vrai Dieu. C'est dans ce livre où Dieu parle si bien en Dieu, quand il dit : *Je suis celui qui est.* Nul autre livre n'a peint Dieu d'une ma-

niere digne de lui. Les dieux d'Homère ſont l'opprobre & la dériſion de la Divinité. Le livre que nous avons en main, après avoir montré Dieu tel qu'il eſt, nous enſeigne le ſeul culte digne de lui. Il ne s'agit point de l'appaiſer par le ſang des victimes; il faut l'aimer plus que ſoi; il faut ne s'aimer plus que pour lui, & que de ſon amour; il faut ſe renoncer pour lui, & préférer ſa volonté à la nôtre; il faut que ſon amour opère en nous toutes les vertus, & n'y ſouffre aucun vice. C'eſt ce renverſement total du cœur de l'homme, que l'homme n'auroit jamais pû imaginer. Il n'auroit jamais inventé une telle Religion, qui ne lui laiſſe pas même ſa penſée & ſon vouloir, & qui le fait être tout à autrui. Toutes les fois que l'homme inventera une Religion, il la fera bien différente; l'amour propre la dictera; il la fera toute pour lui, & celle-ci ne lui laiſſe rien. Celle-ci eſt néanmoins ſi juſte, que ce qui nous ſouleve le plus contre elle, eſt préciſément ce qui doit le plus nous convaincre de ſa vérité. Dieu tout, à qui tout eſt dû, & la créature rien, à qui rien ne doit demeurer qu'en Dieu & pour Dieu. Toute Religion qui ne va pas juſques-là, eſt indigne de Dieu, ne redreſ-

se point l'homme, & porte un caractère de fausseté tout manifeste. Il n'y a sur la terre qu'un seul livre original qui fasse consister la Religion à aimer Dieu plus que soi, & à se renoncer pour lui: les autres qui répétent cette grande vérité, l'ont tirée de celui-ci. Toute vérité nous est enseignée dans cette vérité fondamentale. Ce livre, qui a fait connoître ainsi au monde le tout de Dieu, le rien de l'homme, avec le culte de l'amour, ne peut être que divin : ou il n'y a aucune Religion, ou celle-là est la seule véritable. De plus, ce livre, si divin par sa doctrine, est plein de prophéties, dont l'accomplissement saute aux yeux du monde entier, comme la réprobation du peuple Juif, & la vocation des peuples idolâtres au culte du vrai Dieu par le Messie. D'ailleurs, ce livre est autorisé par des miracles innombrables, faits au grand jour, en divers siécles, à la vûe des plus grands ennemis de la Religion. Enfin ce livre a fait tout ce qu'il dit: il a changé la face du monde, il a fait fleurir jusques dans le monde le plus impie & le plus corrompu, les vertus les plus pénibles & les plus aimables; il a persuadé à l'homme idolâtre de soi de se compter pour rien, & d'aimer seule-

ment un Etre invisible. Un tel livre doit être lû, comme s'il étoit descendu du Ciel sur la terre. *Lettre de M. de Fénelon sur la Religion.*

XVII. La Mission de Moyse est donc divine; donc il doit être écouté avec soumission; donc il faut le croire dans tout ce qu'il nous enseigne de la nature de Dieu, des devoirs de l'homme envers Dieu, de la création, de la chûte du premier homme, de la promesse d'un Libérateur, &c? *Trévoux*, *Novembre 1751.*





SOMMAIRE

DE L'ARTICLE NEUVIÉME.

Sur les Prophéties.

I. *LES Prophéties sont possibles : il est aisé de les distinguer des oracles des démons.*

II. *En vain voudroit-on opposer les Oracles aux Prophêtes.*

III. *Les Prophéties sont un témoignage authentique que Dieu a parlé.*

IV. *Caractères d'une vraie prédiction.*

V. *Accomplissement des Prophéties dans l'état actuel des Juifs.*

VI. *Accord parfait des événemens, avec les Prophéties, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament.*

ARTICLE IX.

Sur les Prophéties.

I. LES Prophéties font-elles poffibles? Il fuffit, pour cela, que Dieu connoiffe l'avenir, non-feulement celui qui eft l'effet des caufes phyfiques, mais celui fur-tout qui dépend des déterminations libres de la créature.

Peut-on diftinguer les Prophéties des conjectures de l'efprit humain, & des oracles du démon ? Queftion inutile dès qu'on admet la poffibilité des Prophéties. Quoi ! le fouverain Maître des tems pourra éclairer un homme fur l'avenir, & le lui faire annoncer; & il ne pourra ni mettre cet homme en état de difcerner la fource de la lumiere qui l'éclaire, ni fournir les moyens à ceux qui l'écoutent, de reconnoître cette fource pure & infaillible? Mais quelle différence entre les conjectures des hommes, toujours fujets à fe tromper, & les prédictions émanées de la fcience de Dieu, qui pénétre tous les tems & tous les évé-

nemens ! Quelle comparaison des oracles de l'infaillibilité de Dieu, & de la fausse divination des démons ? Les prédictions de nos Prophètes, publiées au nom de Dieu, portent avec elles la preuve de leur Divinité ; au lieu que les oracles rendus à Delphes, à Claros, à Dodone, étant dénués de ce grand caractère, portent avec eux la preuve de la diablerie ou de l'imposture, par l'aliénation d'esprit de ceux qui les rendoient, par la superstition de ceux qui les obtenoient, par la fin détestable à laquelle ils se déterminoient. *Trévoux*, *Août 1755*.

II. Quant aux oracles qu'on voudroit opposer aux Prophéties, personne n'ignore les fourberies qui y entroient, les lieux suspects où ils se rendoient, la corruption des Prêtres ou des Prêtresses qui les débitoient, leur ambiguité, leur incertitude. Faux la plûpart du tems, disoit Cicéron, quelquefois ils se trouvent vrais comme par hazard. Ils ont deux sens contradictoires, & quelque chose qui arrive, un des deux sens sera véritable : *Utrum eorum excidisset, verum oraculum fuisset*. A la naissance du Christianisme, ils furent réduits au silence, & le fait est attesté par Lucain,

Juvenal, Strabon, Plutarque. Celui-ci dans une dissertation faite exprès, en cherche la cause, & en imagine plusieurs assez peu probables : heureux, s'il eût connu la véritable, c'est-à-dire, la présence & la puissance d'un Dieu, bien supérieure à celle des démons. *Trévoux, Juin 1752.*

III. Nous trouvons dans les prophéties un témoignage des plus authentiques que Dieu a parlé; comme en donnant la révélation aux Juifs, il avoit frappé les esprits par les merveilles les plus éclatantes, il étoit de sa sagesse & de sa bonté, en voulant établir une Religion plus parfaite, de manifester aux hommes ses volontés par des traits signalés de sa puissance qu'on ne pût méconnoître; & c'est aussi ce qu'il a fait en suscitant des Prophêtes qui ont annoncé Jesus-Christ, & sa Religion, plusieurs siécles avant qu'il parût. L'objet de la prophétie étant de découvrir les choses à venir, impénétrables aux lumieres naturelles, elles ne peuvent être que l'ouvrage de Dieu; ainsi comme la Religion Chrétienne posséde cette marque de divinité, il s'ensuit évidemment qu'elle a Dieu pour Auteur. *M. l'Abbé de Pontbriant.*

IV. Trois choses sont nécessaires pour caractériser une vraie prophétie ; 1°. Qu'elle ait été faite & publiée avant l'événement ; 2°. Qu'elle s'exécute à point nommé ; 3°. Qu'elle ait pour objet des choses où la prévoyance humaine ne peut atteindre. Outre ces conditions absolument requises, il y a des circonstances qui ne servent pas peu à en relever l'éclat. Plus les prédictions sont anciennes, claires, & détaillées, plus l'on y reconnoît la voix de Dieu.

On trouve plusieurs prophéties dans l'Ancien Testament qui ont toutes ces conditions. La plûpart concernent le peuple Juif ; quelques-unes regardent les nations étrangeres ; plusieurs ont en vûe l'avénement du Messie.

La Prophétie d'Isaïe contenue dans les chapitres 44 & 45, est des plus remarquables. Il y annonce les destinées de Cyrus, & le rétablissement de Jérusalem. En voici quelques traits : *C'est moi qui dis à Jérusalem : Vous serez habitée de nouveau ; & aux Villes de Juda : Vous serez rebâties, & je repeuplerai vos déserts. C'est moi qui dis à Cyrus : vous êtes le Pasteur de mon Troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses.*

Qui

Qui dis à Jérusalem : vous serez rebâtie ; & au Temple : vous serez fondé de nouveau ; & au chapitre suivant : *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui est mon Christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite.*

Voilà ce qu'écrivoit le Prophête, 200 ans avant que Cyrus fût au monde. Aussi apprenons-nous de Joseph, que lorsqu'on présenta le Livre d'Isaïe à ce Prince, il fut frappé d'étonnement, & déclara qu'il n'étoit que l'exécuteur des ordres du Ciel.

La prédiction de Jérémie sur la durée de la captivité, & celle d'Elie sur la ruine de la maison d'Achab, mériteroient sans doute qu'on y fît aussi attention. Mais pour abréger, nous passons tout d'un coup à celle de Daniel, touchant les quatre grandes Monarchies, qui passerent en revûe devant lui, d'abord dans la figure d'une grande statue composée de quatre sortes de matieres différentes, & ensuite sous l'emblême de quatre animaux. Au chapitre huitiéme, il est question de l'Empire de Perse détruit par Alexandre ; ce qui est représenté par un belier abattu par un bouc qui venoit d'Occident. La grande corne

de ce bouc fut brisée à son tour, & quatre petites cornes sortirent en sa place ; ce sont les quatre Monarchies qui se forment du débris de celle d'Alexandre. Le chapitre onziéme va encore plus loin. Il y est dit, que le quatriéme Roi de Perse, qui surpassera en richesses tous ses prédécesseurs, soulevera toute la terre contre Javan ; en quoi il est facile de reconnoître Xerxès, qui marcha avec un prodigieux appareil de guerre contre la Grèce. *Puis il s'élevera un Roi vaillant qui dominera avec une grande puissance ;* c'est Alexandre le Grand, qui conquit l'Asie en peu d'années. *Et après qu'il sera le plus affermi, son Royaume sera détruit, & il se partagera vers les quatre vents du Ciel ; il ne passera point à sa postérité, & son Royaume ne conservera point la même puissance qu'avoit eue ce premier Roi, car son Royaume sera déchiré, & il passera à des Princes étrangers.* Chacun sçait qu'Alexandre mourut à la fleur de son âge, sans avoir des successeurs de son sang, & qu'après de longues guerres entre ses Capitaines, il se forma quatre principaux Royaumes ; sçavoir, celui de Macédoine, de Thrace, de Syrie & d'Egypte, outre plusieurs Provinces d'Orient qui se démembrerent. La suite du

chapitre regarde les Rois d'Egypte & de Syrie, leurs guerres & leurs mariages, jusqu'à Antiochus Epiphanès, & tout cela si clairement, qu'on croit plutôt lire une Histoire qu'une Prophétie. M. *Vernet.*

V. Trois choses sont remarquables sur les Juifs; 1°. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les Empereurs Romains, & dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis; 2°. Leur dispersion & leur durée sur toute la terre, malgré la haine de toutes les nations; 3°. Leur attachement à leur Loi, malgré la raison, qui leur dit que le tems de cette Loi est passé; malgré leur propre penchant. Le peuple qui, sous ses Prophêtes, sous ses Rois, à la vûe même de leur Temple, étoit toujours prêt à embrasser les Religions étrangeres, est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur Loi est cause de leur multiplication, parce qu'ils regardent toujours le célibat comme un état de malédiction; il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres peuples, parce que loin de

s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées, les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par-là, méprisés & haïs par-tout, déclarés incapables de posséder des biens fonds, ils sont obligés de vivre du trafic, par conséquent d'être dispersés partout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les Prophéties.

VI. Comment les incrédules pourroient-ils méconnoître l'accord parfait des événemens avec les Prophéties que la nation Juive nous a conservées? Accord qu'il est impossible d'attribuer au hazard, ou à des conjectures, ou à aucune autre cause qu'à Dieu, à qui rien ne peut être inconnu, ni dans le présent, ni dans le passé, ni dans l'avenir.

Ce sont des Prophéties pleines de faits extraordinaires, & dont quelques-uns paroissent encore incroyables (*a*) après l'événement.

On y voit dans un seul chapitre (*b*)

(*a*) Telle est, par exemple, la rapidité des conquêtes d'Alexandre. Dan. 8. Tel le démembrement de son Empire après sa mort. Tel la défaite de l'Armée de Sennachérib. Isaïe, 37, &c.

(*b*) Daniel. 11.

tout ce qui eſt arrivé de plus conſidérable, durant plus de quatre-vingt ans, dans le Royaume de l'Aquilon, c'eſt-à-dire, de Syrie, & dans celui du Midi, c'eſt-à-dire, d'Egypte, formés l'un & l'autre de la diviſion des Etats d'Alexandre le Grand après ſa mort; le génie, la puiſſance, les alliances, les guerres, les malheurs des Princes qui ont regné durant cet eſpace de tems; les premiers efforts que les Machabées oppoſerent à l'impiété d'Antiochus Epiphanès & de ſes ſucceſſeurs; & tout cela prédit plus de deux ſiécles avant la mort d'Alexandre.

On y voit encore dans le plus grand détail tout ce qui concerne Jeſus-Chriſt, qui eſt la fin, le principal, & dans un ſens, l'unique objet des Prophéties.

On y trouve ſa génération (a) éternelle & ineffable dans le ſein de ſon Pere (b); ſa naiſſance dans le tems (c) ſelon la chair, les promeſſes réitérées (d) de ſa venue, ſa tribu (e), ſa famille (f), ſa

(a) Pſ. 109.
(b) Iſaïe. 53.
(c) Geneſ. 3. Iſaïe. 9. 14. Dan. 9, &c.
(d) Geneſ. 12. 18. 26. 28. 49. Num. 24. &c.
(e) Geneſ. 49.
(f) Pſ. 88. Iſaïe 11.

mere Vierge (*g*), le lieu (*h*) & le tems précis (*i*) de sa naissance, son nom de Jesus-Christ & de Sauveur (*k*), & celui de Christ (*l*); son humilité (*m*), sa pauvreté (*n*), son obéissance (*o*); les miracles qu'il a opérés (*p*), la guérison des aveugles (*q*), des sourds (*r*), des boiteux (*ſ*) & des muets (*t*), des morts ressuscités (*u*); sa prédication (*x*), le choix qu'il fit de ses Apôtres (*y*), les lumiéres qu'il répandit dans la Galilée, & sur les terres de Zabulon & de Nephtali (*z*); son entrée à Jérusalem sur une

(*g*) Isaïe 7.
(*h*) Mich. 4. 5.
(*i*) Gen. 9. Ps. 71. Dan. 9. Agg. 2.
(*k*) Isaïe 12. Habac. 3. &c.
(*l*) Dan. 9.
(*m*) Ps. 21. Isaïe 53.
(*n*) Ps. 39. Zach. 9.
(*o*) Ps. 29. Isaïe 50.
(*p*) Isaïe 40. &c.
(*q*) Isaïe 42.
(*r*) Isaïe 35.
(*ſ*) Ibid.
(*t*) Isaïe 53.
(*u*) Isaïe 26.
(*x*) Ps. 22. Isaïe 30. 35. &c.
(*y*) Jérém. 16.
(*z*) Isaïe 9.

âneſſe (*), preſque toutes les circonſtances de ſa Paſſion, la trahiſon de ſon Diſciple (*a*), ſes humiliations (*b*), ſon viſage frapppé & couvert de crachats (*c*), ſon corps déchiré juſques aux os (*d*), le jugement ſanguinaire porté contre lui (*e*), ſes pieds & ſes mains percés (*f*), l'époque & les ſuites de ſa mort (*g*), la gloire de ſon ſépulchre (*h*), ſa deſcente aux enfers (*i*), ſa réſurrection triomphante (*k*), ſon Aſcenſion au Ciel (*l*), ſon regne à la droite de ſon Pere (*m*), ſon Sacerdoce éternel (*n*), l'Hoſtie pure

(*) Geneſ. 119. Zach. 9.
(*a*) Pſ. 12. 40. 108.
(*b*) Pſ. 21. Iſaïe 53.
(*c*) Iſaïe 50. 53. Pſ. 21.
(*d*) Pſ. 21.
(*e*) Sap. 12.
(*f*) Pſ. 21.
(*g*) Dan. 9.
(*h*) Iſaïe 11.
(*i*) Eccl. 24. Iſaïe. 42. 49. Zach. 9. &c.
(*k*) Pſ. 3. 15. Oſé. 6. &c.
(*l*) P. 23. 46. 67. &c. &c.
(*m*) Pſ. 15. 109.
(*n*) Pſ. 109.

qu'il offre tous les jours & en tous lieux à son Pere sur nos Autels (*o*), la descente du Saint-Esprit sur ses Disciples, (*p*) la vocation des Gentils (*q*), l'établissement, la gloire, la force, l'étendue, la durée de l'Église (*r*).

Les Prophéties qui prouvent la vérité de la Religion, ont toujours été, & sont encore on dépôt entre les mains des Juifs, ses ennemis, qui y trouvent la condamnation de leur obstination, & dont l'aveuglement & la situation présente y sont clairement prédites. Ne faudroit-il pas être aussi aveugle qu'eux, pour confondre tant de Prophéties, liées entre elles, & faites au nom du Seigneur, avec quelques prédictions détachées, faites ou sur des conjectures, ou sans fondement, par des personnes accoutumées à hazarder beaucoup, parmi lesquelles il n'est pas surprenant qu'il s'en trouve quelques-unes de vraies? Ne faudroit-il pas être aussi aveugle que les perfides Juifs, pour douter que ce soit

(*o*) Malach. 1.
(*p*) Isaïe 44. 59. Joël. 2.
(*q*) Isaïe 55. Osée 2. &c.
(*r*) Ps. 2. 47. 86. Isa. 33. Osé. 2. Saph. 3. &c.

Dieu lui-même qui a dévoilé l'avenir aux Prophêtes, & qui leur a révélé dans un ſi grand détail, l'humiliation, la gloire, les actions, les ſouffrances & tous les myſtères de ſon fils? *Inſtruct. Paſt. de feu M. de Belſunce, Evêq. de Marſeille.*





SOMMAIRE
DE L'ARTICLE DIXIÉME.

Sur l'authenticité des Livres du Nouveau Testament.

I. *LES Livres du Nouveau Testament ne sont pas supposés : ils n'ont pas été altérés : leurs Auteurs n'ont pu être trompés : ils n'ont pas eu dessein de tromper : ils n'ont pu tromper.*

II. *Les Livres du Nouveau Testament sont véritablement des Auteurs dont ils portent les noms.*

III. *Les quatre vrais Evangiles se sont toujours soutenus, tandis que les faux sont tombés dans le mépris & dans l'oubli.*

IV. *Quand même on pourroit répandre quelque doute raisonnable sur l'authenticité des quatre Evangiles, les Déistes n'en seroient pas plus avancés : il faudroit encore rendre suspectes les Epîtres de S. Paul, & des autres Apôtres.*

V. *Une preuve que le Nouveau Testament*

n'est pas un ouvrage supposé, c'est qu'il ne se trouve point en défaut par rapport aux personnes, à la situation des lieux, aux usages, à l'état de la Religion, &c. D'ailleurs, il faudroit que ceux qui nous l'ont transmis eussent été trompés, ou qu'ils eussent voulu tromper, ce qui n'est pas.

VI. *Les quatre Evangiles ont été cités par les Peres du premier & du second siécle. Les faux Evangiles qui ont été en usage dans les Sectes des premiers siécles, prouvent même l'authenticité des quatre véritables Evangiles.*

VII. *L'authenticité des Livres du Nouveau Testament, & des miracles qui y sont rapportés, se prouve par le témoignage des Juifs, des Hérétiques, des Payens, &c.*

VIII. *Le témoignage unanime des Fidéles, des Payens & des Hérétiques, en faveur des quatre Evangiles.*

ARTICLE X.

Sur l'authenticité des Livres du Nouveau Testament.

I. LES Livres du Nouveau Testament ne sont pas supposés ; ils n'ont pas été altérés. Leurs Auteurs n'ont pu être trompés ; ils n'ont pas eu dessein de tromper ; ils n'ont pu tromper.

1°. Ils ne sont pas supposés ; tout nous le certifie. La foi publique, la tradition constante, le témoignage uniforme des Chrétiens, des Payens, des Hérétiques, les caractères de ces Livres, l'impossibilité d'imaginer un tems où ils auroient été supposés.

2°. Ils n'ont pas été altérés ; tout en est la preuve, le respect des premiers Chrétiens pour ces Livres ; leur attention religieuse à les défendre & à les conserver dans leur pureté ; la conformité entiere du texte de ces Livres avec les extraits infinis qu'en ont fait les premiers Docteurs de l'Eglise. Et ne m'objectez point, que le texte n'est pas le même

dans tous les manuſcrits ; que les verſions différent auſſi entre elles ; qu'il y a même eu des diſputes parmi les anciens Auteurs Eccléſiaſtiques, ſur quelques Livres qui compoſent aujourd'hui le corps des Ecritures du Nouveau Teſtament ; vous ne ſçauriez en conclure que nous n'avons pas les Auteurs du Nouveau Teſtament dans leur pureté originale & premiere, parce que les différences des manuſcrits, les diverſités des verſions ne ſont point eſſentielles ; & que les Livres qui ont paru douteux à quelques Auteurs Eccléſiaſtiques, ne contiennent rien d'important qui ne ſe trouve dans les Livres avoués, & reconnus univerſellement pour être des Apôtres. Par-tout c'eſt la même prédiction, la même ſuite d'Hiſtoire, le même corps de Doctrine. Y a-t-il dans un manuſcrit, dans une verſion, dans un Livre, une ſeule maxime de morale, un ſeul dogme, un ſeul fait miraculeux, par exemple, la réſurrection du fils de la veuve de Naïm, la réſurrection de Lazare, la réſurrection de Jeſus-Chriſt, ou nié, ou déſavoué, ou combattu dans un autre manuſcrit, dans une autre verſion, dans un autre Livre ? De tous les manuſcrits, de toutes les verſions, de tous les Livres,

de tout le texte, quel qu'il soit, il en revient la même substance.

3°. Les Auteurs des Livres du Nouveau Testament n'ont pu être trompés ; les faits dont ils se disent témoins sont simples, frappans, aisés à distinguer, à apprécier. Il ne falloit pour cette espéce de témoignage *que des yeux & des oreilles*. Et comment pourroit-on supposer de l'erreur dans le détail de ces événemens? Les hommes ont cru voir Jesus-Christ ressuscité, & ils l'ont cru après diverses épreuves pour surmonter leur incrédulité ; après l'avoir touché, après avoir mangé, bû, conversé avec lui ; & ils n'ont rien vû ? Ils ont cru voir Jesus-Christ montant au Ciel ; ils ont cru entendre un ordre de sa bouche, de demeurer assemblés à Jérusalem pour y être revêtus de la force d'en haut ; & ils n'ont rien vû, rien entendu ? Assemblés en grand nombre, ils ont cru voir des langues de feu tomber sur eux, parler ensuite, & entendre les langues diverses de toutes les nations ; & ils n'ont rien vû, & ils ne parloient, n'entendoient que la langue de leurs pays?.... Il n'y a jamais eu de tels visionnaires ; l'illusion est outrée, elle n'est pas concevable dans un seul homme, il faut être sans yeux &

ſans oreilles pour en être capable. Comment donc concevoir cet excès de ſtupidité & de folie, dans un nombre d'hommes ſenſés, ſages, vertueux, &c?

4°. Les Auteurs des Livres du Nouveau Teſtament n'ont pas eu deſſein de tromper; nulle trace de concert entre eux; & de plus, quelle modeſtie, quelle ſimplicité, quelle modération, quelle diſpoſition conſtante à ſceller de leur ſang les faits dont ils rendent compte, diſpoſition qui ne peut naître que de leur amour pour la vérité.

5°. Les Auteurs des Livres du Nouveau Teſtament n'ont pu tromper. Qu'annoncent-ils en effet? Des miracles notoires, des guériſons conſommées à la vûe d'un grand peuple, des réſurrections de morts dont une multitude de perſonnes avoient été témoins; des faits d'ailleurs que les Juifs & les Payens avoient toutes ſortes de raiſons de bien examiner, puiſqu'on en tiroit des conſéquences qui les touchoient infiniment. Quel intérêt, direz-vous, devoit prendre le monde aux diſcours & aux écrits de douze miſérables pécheurs? Quel intérêt? Il n'en eſt point de plus eſſentiel. Les Juifs & les Payens qui embraſſoient la Religion prêchée par les Apôtres, étoient

intéressés à s'instruire de la vérité des miracles de Jesus-Christ : il s'agit, pour les Payens, d'abandonner une Religion sensible, riante, favorable aux passions, professée dès l'enfance, pour en embrasser une nouvelle, terrible aux sens par la pureté de sa morale, supérieure à la raison par la profondeur de ses mystères, opposée à toutes les espérances humaines par les persécutions auxquelles elle expose. Il s'agit pour les Juifs, attachés si légitimement à la Religion qu'ils tiennent de Dieu par le ministère de Moyse, d'en embrasser une qu'ils regardent comme nouvelle....... Il s'agit de reconnoître pour Messie un homme qu'ils viennent de traiter comme un imposteur, & qui n'a aucun trait de ressemblance avec celui que le corps de la nation s'est figuré, & qu'elle attend ; de croire que cet homme est le Fils de Dieu, qui est sorti du tombeau par sa puissance, qu'il est monté au Ciel, qu'il est le souverain Juge des vivans & des morts ; de plier leur esprit à tous ses discours, quelque incompréhensibles qu'ils puissent être ; de soumettre leur cœur à ses loix, quelque ennemies qu'elles soient de l'amour des richesses, des plaisirs sensuels, du faste & de l'orgueil ; de renoncer à plusieurs

pratiques commodes, qui femblent être permifes & autorifées par Moyfe ; de n'attendre en cette vie que des croix & des tribulations, de n'avoir aucun égard aux idées & aux jugemens de leurs Docteurs, de leurs Pontifes, de leurs Magiftrats ; de réfifter à toutes les puiffances qui les gouvernent ; d'être préparés à la perte de leurs biens & de leurs vies, &c. *Trévoux, Avril 1752. 2. v.*

II. Les Livres du Nouveau Teftament font véritablement des Auteurs dont ils portent les noms. On le prouve par la Tradition de tous les Ecrivains poftérieurs, qui ont toujours cru que les Livres du Nouveau Teftament étoient de cinq Apôtres & de deux Difciples (de Pierre, de Paul, de Mathieu, de Jean, de Jacques, de Luc & de Marc). Les Peres du premier fiécle citent des paffages de ces Livres ; où les avoient-ils pris ? Sinon dans les ouvrages de ces Apôtres & de ces Difciples. Les Peres du fecond fiécle nomment ces Apôtres & ces Difciples comme Auteurs de ces Livres : comment pourroit-on croire qu'ils euffent voulu tromper les autres, en faifant cette attribution ? Comment fur-tout fe perfuader que les Epîtres adref-

sées à certaines Eglises, n'eussent pas été de ceux dont elles portent les noms ? Quand les faussaires, qui les eussent fabriquées, seroient venus les publier dans un tems postérieur, en les attribuant à ceux dont le nom paroît dans le titre ; comment les Fidéles de ces Eglises ne se seroient-ils pas récriés ? Comment n'eussent-ils pas dit que Paul, par exemple, ne leur avoit point écrit ; qu'on ne lisoit point ses Lettres dans les assemblées, &c? *Trévoux, Novembre 1756.*

III. Le Pere du mensonge qui avoit suscité de faux Christs, de faux Prophêtes, de faux faiseurs de miracles, pour décréditer Jesus-Christ & ses prodiges, suscita en même tems des importans, qui corrompirent les vraies Ecritures, ou qui en composerent de fausses, pour diminuer l'autorité de celles qui étoient l'ouvrage du Saint-Esprit, & qui contenoient la parole de vie, & la révélation des vérités éternelles. Mais les quatre vrais Evangiles; sçavoir, celui de Saint Mathieu, de Saint Marc, de Saint Luc, & après eux celui de Saint Jean, ayant été les seuls approuvés par les Apôtres, & reçus par les principales Eglises, les autres Evangiles tomberent dans le mé-

pris ; & on eſt en doute s'il en reſte aujourd'hui quelques-uns de ceux qui avoient été écrits avant Saint Luc. *Dom Calmel.*

IV. Les Déiſtes ſont d'inutiles efforts pour rendre ſuſpecte l'authenticité des Evangiles. Ils ſoutiennent que toute Religion dépend de ſçavoir ſi les Evangiles ont été écrits du vivant des Apôtres, & s'ils ſont l'ouvrage de ceux dont ils portent le nom. Ils ajoûtent enſuite qu'il n'eſt pas certain que ces Livres, qu'il leur plaît de regarder comme l'unique appui de notre Religion, ayent été faits par ceux auxquels on les attribue, & qu'ils ayent paru dans le tems qu'on croit ordinairement ; ils en concluent que la Religion Chrétienne eſt appuyée ſur un fondement incertain.

Une raiſon qui fait voir que tout ne dépend pas de cette queſtion, c'eſt que quand même on pourroit répandre quelque doute raiſonnable ſur l'authenticité des quatre Evangiles, les Déiſtes n'en ſeroient pas plus avancés : il faudroit encore rendre ſuſpectes les Epîtres de Saint Paul, & des autres Apôtres, auſſi-bien que les Actes. Car la doctrine & les faits contenus dans les quatre Evangi-

les, sont confirmés dans ces écrits : & le myſtère de Jeſus-Chriſt y eſt expliqué dans un grand détail. Ces Déiſtes oſeroient-ils dire que les Egliſes de Rome, de Corinthe, d'Ephèſe, & pluſieurs autres, où l'on gardoit encore du tems de Tertullien les originaux des Epîtres de Saint Paul, ont reçu après la mort de cet Apôtre, des Lettres qui leur étoient adreſſées ſous ſon nom, quoique jamais il ne leur eût écrit ? Comment auroit-on pu engager les autres Egliſes, où la mémoire de Saint Paul étoit en vénération, à recevoir comme écritures divines & comme des monumens de la Charité de Saint Paul, des productions étrangeres & nouvellement fabriquées ? Que l'incrédule attaque donc les quatorze Epîtres de Saint Paul : qu'il diſe que c'eſt un autre qui les a écrits d'un ſtyle uniforme, & avec un zéle, une ſageſſe & une intelligence du myſtère de Jeſus-Chriſt, que tous les ſiécles ont admirée. Il faut que le Déiſte ſe porte à ces extrémités, s'il veut perſiſter dans ſon ſyſtême. Il faut qu'il mépriſe les témoignages de Saint Clément de Rome, & de Saint Polycarpe, qui citent nommément les Epîtres de Saint Paul ; & l'autorité de Saint Ignace qui en fait un fréquent

usage. S'il nous abandonne les Epîtres de Saint Paul, il doit renoncer au dessein d'attaquer les quatre Evangiles. *R. P. Marsan, Bénédictin.*

V. Une preuve qu'un Livre n'est pas supposé, & qu'il est d'un grand prix aux yeux des connoisseurs, c'est lorsqu'on ne peut le trouver en défaut par rapport aux personnes, à la situation des lieux, aux usages, à l'état de la Religion & aux affaires publiques dont il parle. Il est moralement impossible qu'un imposteur ne se trompe, dans quelques-unes de ces circonstances. Nous ne trouvons rien dans les écritures du Nouveau Testament, qui ne s'accorde avec tous les points de la Chronologie & de la Géographie. Elles ne contredisent non plus aucun fait du siécle d'Auguste dont nous ayons connoissance : il est donc déraisonnable de nier qu'elles étoient écrites en ce tems-là.

Mais à quoi bon tant insister sur une vérité si constante ? Il est certain que le Nouveau Testament, que nous avons entre les mains, n'a pas toujours existé. Nous fixons son origine au siécle d'Auguste ; nous croyons que les Apôtres & les Disciples de Jesus-Christ en ont com-

posé les différentes parties, & nous avons pour garants de ce fait les titres qu'il porte, & une tradition non interrompue, qui est ce qu'il y a de plus convaincant en ce genre. Si les incrédules sont d'un sentiment différent, qu'ils exposent les raisons qui les y déterminent.

La vie de Jesus-Christ, sa Doctrine, ses Miracles, ses Prophéties, sa Résurrection, son Ascension glorieuse, & la Conversion des Gentils: telle est la matiere des écritures qui composent le Nouveau Testament. Si ces faits sont faux, il est nécessaire que ceux qui nous les ont transmis ayent été trompés, ou qu'ils ayent voulu nous tromper. Examinons les deux suppositions.

Il n'est pas besoin, je pense, de profondes réflexions, pour se persuader que les Apôtres n'ont pas été trompés sur la matiere des faits évangéliques. Ils ont passé avec Jesus-Christ tout le tems de sa prédication; ils l'accompagnoient en toute occasion, ils l'entendoient parler, ils le voyoient agir; ils ne pouvoient donc ignorer sa Doctrine ni ses actions. Mais peut-être qu'ils ont voulu nous tromper; & que connoissant la nature des faits dont ils nous parlent, ils ont inventé les uns, & altéré les autres. Toutes les ré-

gles que la critique la plus sévère a pu établir, mettent encore les Apôtres à couvert d'un soupçon si injurieux, & leur caractère, aussi bien que les circonstances où les Auteurs du Nouveau Testament se sont trouvés, rendent témoignage à leur sincérité.

Les Apôtres étoient des hommes grossiers, ignorans, exerçans avant leur vocation les métiers les plus communs ; en un mot, ce que nous appellons des gens de la lie du peuple. Ce sont eux qui nous l'apprennent en plusieurs endroits de leurs ouvrages. Si cet extérieur ne prévient pas d'abord en leur faveur, au moins l'aveu qu'ils en font est-il un acte de modestie & de sincérité.

Le détail où les Apôtres entrent, par rapport à leurs foiblesses & à leurs défauts, a quelque chose de plus frappant encore que l'aveu de la bassesse de leur condition. Qu'il est étonnant de les leur voir rapporter avec tant de naïveté ! Ont-elles donc une liaison si essentielle avec l'Histoire de Jesus-Christ, qu'ils ne pussent se dispenser de les y insérer ? Ignoroient-ils le tort qu'ils pouvoient faire à la Religion, en fournissant une matiere si abondante aux invectives & aux railleries de ceux qui voudroient, dans

la suite, la combattre ? Pourquoi travaillent-ils eux-mêmes à flétrir une réputation qui leur est si nécessaire ? Mais s'ils sont aussi sincéres, sur des articles qui les touchent de si près, pourquoi ne le seroient-ils pas également sur ceux qui doivent beaucoup moins les intéresser ?

Les Evangélistes parlent de Jesus-Christ, en plusieurs endroits, d'une maniere qui devient une nouvelle preuve de leur sincérité. On ne peut douter qu'ils n'ayent tous eu de lui la plus haute idée. Ils le reconnoissoient pour le Messie, & le point essentiel de la Religion qu'ils prêchoient, étoit sa Divinité; ils ne devoient donc rien écrire qui ne fût parfaitement conforme aux perfections d'un Homme-Dieu. Mais pourquoi rapportent-ils plusieurs circonstances de la mort de Jesus-Christ, qui ne paroissent pas fort honorables pour lui ?

Les Evangiles sont de quatre Auteurs différens. Ils conviennent tous sur les points essentiels ; mais cette conformité n'est pas l'effet d'un complot. On le juge facilement par quelques contradictions apparentes qu'ils auroient évitées, s'ils s'étoient copiés les uns les autres.

Des hommes coupables d'une infinité de mensonges, & qui ne travaillent que

pour

pour le menſonge, ne s'appliquent point avec tant de ſoin à la converſion du genre humain, & ne ſouffrent point les plus grandes incommodités, & la mort même pour y parvenir.

Ce dernier trait du caractère des Apôtres, confirme les autres preuves que nous venons de donner de leur ſincérité. Ils ſe ſont tous expoſés à des perſécutions de toute eſpéce, & ils ont tous ſcellé de leur propre ſang le témoignage qu'ils avoient rendu, pendant leur vie, aux faits contenus dans leurs écrits. Que croirons-nous, ſi nous doutons de la réalité d'une Hiſtoire confirmée par le ſang de ceux qui en ont été les témoins? Rien ne peut obſcurcir la force & l'éclat d'une preuve auſſi convaincante. Si les Apôtres étoient morts ſimplement pour des idées de pure ſpéculation, leur mort ne deviendroit qu'une preuve fort équivoque. On pourroit dire qu'elle eſt peut-être l'effet de l'entêtement : mais ils ſont morts pour atteſter des faits, dont les ſens ſont juges, & dont ils connoiſſoient par conſéquent, avec une entiere certitude, la vérité ou la fauſſeté. Le doute ſeul, ſur un témoignage de cette nature, révolte la raiſon, & eſt contraire à toutes les connoiſſances que nous avons du

cœur humain. Quelle satisfaction un homme peut-il trouver à perdre la vie pour une imposture, dont il est lui-même l'auteur ? *Lettres sur la Religion.*

VI. L'authenticité des quatre Evangiles n'est pas moins évidente que celle des Epîtres de Saint Paul. Saint Luc, en commençant les Actes des Apôtres, qu'il a finis plusieurs années avant le martyre de S. Paul, fait mention de son Evangile. Il loue, dans l'Exorde de cet Evangile, ceux qui avoient, avant lui, entrepris d'écrire sur le même sujet, & il déclare que leur exemple l'a porté à faire la même entreprise. Saint Jean se fait aussi connoître pour l'Auteur de l'Evangile qui porte son nom ; il dit qu'il a été écrit par le Disciple, *que Jesus aimoit, & qui, pendant la Cène, s'étoit reposé sur son sein.*

Nous sommes bien sûrs que le Canon des Livres du Nouveau Testament nous vient des Apôtres. Saint Pierre met les Epîtres de Saint Paul au nombre des autres Ecritures. Nous apprenons d'Eusebe, que les trois premiers Evangiles furent approuvés par Saint Jean, & qu'il composa le sien pour suppléer à ce qui y manquoit. Saint Clément d'Alexandrie,

au rapport du même Eusebe, disoit dans un de ses ouvrages, que l'Evangile de Saint Marc avoit été autorisé par Saint Pierre, pour être lû dans les Eglises.

Les Déistes prétendent que les quatre Evangiles n'ont point été cités par les Peres du premier siécle ; mais ils sont obligés d'avouer, que du tems de Saint Irénée, ils étoient reçus unanimement dans toutes les Eglises. Sans parler de plusieurs passages de nos Evangiles, que nous lisons dans les Peres du premier siécle, il est certain que Papias, qualifié par Saint Irénée de Disciple de S. Jean, & de Condisciple de Saint Polycarpe, parloit nommément des Evangiles de Saint Mathieu & de Saint Marc ; mais quand même nous n'aurions que dans le second siécle, des témoignages du consentement unanime sur les Evangiles ; cela suffiroit pour convaincre qu'ils ont été écrits par ceux dont ils portent le nom. Qui croira que des écrits supposés ont été reçus par-tout, sans la moindre opposition, comme des Livres divins ; que les Juifs convertis n'ont pas fait difficulté de les égaler à ceux de Moyse & des Prophêtes ; qu'ils ont été traduits en différentes langues, lûs & expliqués dans les assemblées sous les noms

respectables de Saint Mathieu, de Saint Marc, de Saint Luc & de Saint Jean, sans qu'on formât le moindre soupçon? Eusebe, qui avoit examiné tous les Auteurs, n'en a pas trouvé un seul qui ait formé le moindre doute : il ne parle que de l'approbation donnée par S. Pierre & S. Jean aux Evangiles, afin qu'ils fussent lûs dans toutes les Eglises. S. Irénée, qui assûre qu'il n'y a que quatre Evangiles, & qu'il ne peut y en avoir davantage, est un fidéle témoin de ce que pensoient les Disciples des Apôtres qui les avoient instruits, & de ce qui avoit été réglé par les Apôtres.

Les Déistes nous objectent, que les Chrétiens, dès le commencement de l'Eglise, s'étant partagés en plusieurs sectes, cette division a donné lieu à plusieurs Evangiles, qui, étant contraires aux nôtres, & néanmoins très-anciens, font douter si les quatre qui nous sont restés, ont eu la préférence à juste titre. Ils disent que les Evangiles ont été confondus assez long-tems avec les quatre autres; que les Peres du premier siécle les ont cités, & que par conséquent il a fallu un tems considérable pour faire un juste discernement.

Je réponds premierement, que les

Evangiles qui ont été en usage dans les sectes, prouvent évidemment l'authenticité de ceux que l'Eglise a reçus. Car les Evangiles des sectes n'étoient que les Evangiles de Saint Mathieu ou de Saint Luc, corrompus par les Hérétiques, en retranchant & en ajoûtant ce qu'ils jugeoient à propos. L'Evangile qu'on appelloit, selon les Hébreux, ou, selon les Egyptiens, & auquel on donnoit encore d'autres noms, étoit l'Evangile de Saint Mathieu, auquel plusieurs sectes avoient fait des changemens. Marcion ne se servoit que de l'Evangile de S. Luc, dont il retranchoit tout ce qui marquoit plus clairement la vérité de la Chair de Jesus-Christ. Tatien avoit suivi la même méthode, en réduisant nos quatre Evangiles en un seul. Ainsi, plus on nous vantera l'antiquité de ces faux Evangiles, plus l'authenticité des vrais sera manifeste. Car, selon la maxime de Tertullien, les Hérétiques n'ont corrompu que ce qu'ils ont trouvé. Secondement, les Hérétiques, qui corrompoient ainsi nos Evangiles, ne nioient point les faits qui y sont attestés. Marcion même prétendoit que Jesus-Christ n'avoit point été annoncé par les Prophêtes, & que ses miracles suffisoient pour prouver sa

Miſſion & ſa Divinité. Aucun de ces corrupteurs de l'Evangile ne nioit que nos quatre Evangiles euſſent été écrits par ceux dont ils portent le nom.

Troiſiémement, que les Peres du premier ſiécle ayent cité quelque ſentence qui s'eſt trouvée dans l'Evangile, ſelon les Hébreux, ce n'eſt pas une preuve que les Evangiles étoient confondus avec les nôtres. Car nous voyons les Livres apocriphes, cités encore plus ſouvent par les Peres du ſecond & troiſiéme ſiécle, quoique de l'aveu des Déiſtes nos quatre Evangiles fuſſent alors reçus par toutes les Egliſes. *R. P. Maran, Bénédictin.*

VII. On ne ſçauroit douter de la vérité des faits évangéliques, puiſque les Livres qui en contiennent l'Hiſtoire, ont été reçus & traduits par un grand nombre de peuples divers, ſi-tôt qu'ils ont paru. Ils ont été lûs dans les aſſemblées de preſque toutes les nations, de ſiécle en ſiécle. Perſonne cependant ne les a accuſés de fauſſeté, ni les Juifs, ni les Payens, ni les Hérétiques, quoiqu'ils euſſent un intérêt puiſſant de les combattre, & d'en déceler l'impoſture. Les Juifs diſoient, à la vérité, que Je-

ſus-Chriſt avoit fait ſes miracles par magie, mais ils ne les rejettoient pas comme ſuppoſés. Les Payens n'ont pu diſconvenir de ces faits, non plus que les Juifs. Celſe, Porphyre, Julien l'Apoſtat, Photin & les autres Philoſophes, qui dès les premiers tems attaquerent le Chriſtianiſme avec toute la ſubtilité imaginable, avouerent la vérité des miracles de Jeſus-Chriſt, la ſainteté de ſa vie, & l'authenticité des Livres qui en contiennent l'Hiſtoire. Enfin les ſectes nombreuſes & ſucceſſives qui ont troublé l'Egliſe en chaque ſiécle, prouvent invinciblement qu'on n'auroit pu corrompre le texte ſacré, ſans que l'impoſture eût été découverte. Ainſi, en remontant de ſiécle en ſiécle, juſqu'à Jeſus-Chriſt, les Chrétiens, les Hérétiques, les Juifs, les Payens, les Grecs, les Romains, les Barbares, tous rendent témoignage aux mêmes faits & aux mêmes Livres. Comme la certitude de nos idées dépend de l'univerſalité, & de l'immutabilité de l'évidence qui les accompagne : de même la certitude des faits dépend de l'univerſalité & de l'immutabilité de la Tradition qui les confirme. Il eſt impoſſible qu'on faſſe croire à toute une nation, & enſuite à pluſieurs nations dif-

férentes qu'elles ont vû d'abord de leurs yeux, & entendu de leurs oreilles des choses qui n'ont jamais été, que la mémoire de ces faits supposés, soit perpétuée hautement, successivement, universellement dans tous les siécles, par des peuples différens, dont les intérêts, la Religion, les préjugés sont contraires; que ces peuples concourent avec leurs ennemis, pour répandre une illusion qui les confond & qui les condamne; & que cependant dans le tems actuel de l'imposture, ni dans les siécles suivans, on ne la découvre jamais; cela, dis-je, est non-seulement incroyable, mais absolument impossible. *M. de Fénélon.*

VIII. Les Auteurs qui ont écrit les quatre Evangiles, ne reçoivent pas un témoignage moins assûré du consentement unanime des Fidéles, des Payens & des Hérétiques. Ce grand nombre de peuples divers qui ont reçu & traduit ces Livres divins aussi-tôt qu'ils ont été faits, conviennent tous de leur date & de leurs Auteurs. Les Payens n'ont pas contredit cette Tradition; ni Celse qui a attaqué ces Livres sacrés presque dans l'origine du Christianisme; ni Julien l'Apostat, quoiqu'il n'ait rien ignoré, ni rien ob-

mis de ce qui pouvoit les décrier ; ni aucun autre Payen ne les a jamais ſoupçonnés d'être ſuppoſés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes Auteurs que les Chrétiens. Les Hérétiques, quoique accablés par l'autorité de ces Livres, n'oſoient dire qu'ils ne fuſſent pas des Diſciples de Notre Seigneur. *M. Boſſuet, Diſc. ſur l'Hiſt. Univerſ.*





SOMMAIRE

DE L'ARTICLE ONZIÉME.

Sur la certitude du témoignage des Apôtres & des Evangélistes.

I. *Conditions requises pour assurer la certitude d'une Histoire : elles se vérifient toutes dans l'Histoire Evangélique.*

II. *Les quatre Evangélistes conviennent tous sur les points essentiels, & leurs petites contradictions apparentes prouvent qu'ils ne se sont point copiés les uns les autres.*

III. *Si l'Histoire Evangélique eût été supposée, les Juifs eussent-ils gardé le silence, quand les Evangiles parurent ?*

IV. *Si les Evangélistes eussent inventé le fait de la Résurrection, eussent-ils tant multiplié les apparitions ; & cinq cens personnes eussent-elles attesté aux dépens de leur conscience & de leur vie, une fausseté si manifeste !*

V. *Force & évidence du témoignage des Apôtres sur la Résurrection de J. C.*

VI. *Les Apôtres & plus de cinq cens per-*

sonnes furent témoins de la Résurrection de J. C.

VII. *Il est inutile de démontrer pourquoi J. C. ressuscité, ne s'est fait voir qu'à ses Disciples. Il suffit que la démonstration du fait soit consommée & bien avérée.*

VIII. *Les Apôtres ont abandonné J. C. pendant qu'il vivoit : ils meurent pour lui, quand il a été crucifié : ils l'ont donc vû ressuscité.*

IX. *Si les Apôtres étoient morts simplement pour des idées de pure spéculation, leur mort ne deviendroit qu'une preuve fort équivoque ; mais ils sont morts pour attester des faits dont ils ont été témoins.*

X. *Des témoins qui ont vû, entendu, donné leur vie, & fait des miracles, pour soutenir un fait, sont bien dignes d'être crus.*

XI. *Il est impossible que des imposteurs, des gens sans sçavoir, ayent fait une Histoire, telle qu'est celle des Evangiles, & qu'ils l'ayent attestée par toutes sortes de tourmens, & par la mort même.*

XII. *La Mission des Apôtres est prouvée par des moyens hors de tout soupçon, sur-tout par leur martyre.*

ARTICLE XI.

Sur la certitude du témoignage des Apôtres & des Evangélistes.

I. IL faut observer ;

1°. Que la certitude d'une Histoire dépend extrêmement du tems où elle a été écrite, & de celui où ses Auteurs ont vécu : car des Historiens contemporains, des témoins oculaires, ont un grand avantage sur ceux qui ne travaillent que sur des Mémoires étrangers, & qui ne sçavent rien d'eux mêmes.

2°. Que nous n'avons presque point d'Histoires qui soient écrites par des Auteurs contemporains, qui ne disent que ce qui est arrivé de leur tems, & qui ne remontent point au-delà, & que nous en avons encore moins qui soient écrites par des témoins occulaires, qui ne rapportent que ce qu'ils ont vû, qui ayent été présens à tout, qui ayent eu part eux-mêmes aux choses dont ils écrivent, & qui ayent été admis aux conseils

de ceux qui en ont eu la principale conduite.

3°. Qu'il n'y a aucun Hiſtorien qui faſſe paroître un tel amour pour la vérité, un tel déſintéreſſement par rapport à ſa perſonne, à ſa réputation, une telle ſincérité par rapport à ſes propres fautes, qu'on puiſſe légitimement ſe fier ſur ſa ſeule parole.

4°. Qu'il n'y a jamais eu d'Hiſtorien qui ſe ſoit expoſé à la mort, pour ſoutenir la vérité des choſes qu'il avoit écrites. Qu'il n'y en a jamais eu qui ait oſé publier une Hiſtoire, qui couvroit de honte toute une nation, & en particulier ceux qui y avoient la principale autorité, dans le tems même, où les perſonnes étoient les plus puiſſantes, & dans le tems où l'Hiſtoire ne ſe montroit pas ſeulement, mais où il prêchoit en public les mêmes choſes qu'il avoit écrites.

5°. Qu'il n'y a jamais eu d'Hiſtorien, qui, étant entre les mains de ceux que ſa ſincérité avoit irrité contre lui, ait refuſé de rétracter, de ſupprimer, d'affoiblir ce qu'il avoit écrit & prêché, & qui ait répandu ſon ſang avec joie, pour ſceller ou ſes écrits, ou ſa doctrine.

Après de telles obſervations, de quel prix ne doit point paroître l'Hiſtoire de

l'Evangile? Quelle vérité & quelle certitude peut-on lui comparer? Combien est-elle supérieure en toutes sortes d'avantages aux Histoires qui paroissent mériter plus de croyance? Et qui peut rendre à Dieu d'assez dignes actions de graces de ce qu'il a rassemblé tous les genres & tous les dégrés possibles de certitude sur l'unique Histoire, qui devoit mettre le sceau à toutes celles de l'Ancien Testament, & qui devoit fixer pour toujours notre foi & notre espérance?

Premierement, tous ceux qui ont écrit l'Evangile, & tous ceux qui l'ont annoncé dès le commencement, sont tous Auteurs & témoins contemporains. Ils ont tous vécu au tems de Jesus-Christ; ils sont tous de sa nation. Ils parlent tous la même langue que lui. Ils sont tous également instruits des usages & des coutumes de leur pays. Ils n'ont besoin ni d'anciens Livres, ni d'une érudition recherchée, pour rapporter fidelement des faits très-connus, très-recens, & qui sont tous à leur portée.

En second lieu, ils sont tous témoins oculaires de ce qu'ils écrivent & de ce qu'ils prêchent. Ce n'est point sur des récits incertains, ou sur des Mémoires suspects, ou sur des relations peu exactes, & où

l'on craigne avec raison que l'intérêt & la passion n'ayent mêlé beaucoup de choses, que la prédication des Apôtres, & l'Histoire des Evangélistes sont fondées.
» Nous vous annonçons, dit Saint Jean,
» la parole de vie, qui étoit dès le com-
» mencement, que nous avons ouie,
» que nous avons vûe de nos yeux,
» que nous avons regardée avec atten-
» tion, & que nous avons touchée de
» nos mains...... Nous l'avons vûe, &
» nous en rendons témoignage..... Nous
» vous prêchons, dit-il, ce que nous
» avons vû, & ce que nous avons oui,
» afin que vous soyez unis avec nous dans
» la même société, & que notre société
» soit avec le Pere & avec son Fils Jesus-
» Christ ».

On voit que ce Saint Apôtre ne peut se lasser de nous répéter en différentes manieres, qu'il a vû de ses yeux, entendu de ses oreilles, touché de ses mains, considéré avec attention tout ce qu'il annonce, & tout ce qu'il écrit; & l'on apprend de ces éloquentes répétitions quel avantage c'est pour nous d'avoir pour Evangélistes & pour Prédicateurs des témoins oculaires, si sûrs de ce qu'ils disent, & attentifs à n'y rien mêler de douteux. » Nous sommes témoins, dit Saint

» Pierre, de toutes les choses que Jesus-
» Christ a faites dans la Judée, & dans
» Jérusalem...... Et nous le sommes aussi
» de sa Résurrection, nous qui avons
» mangé & bû avec lui depuis qu'il est
» ressuscité d'entre les morts. » Et dans
la seconde Epître : » Ce n'est point, dit-
» il, en suivant des fables & des fictions
» inventées par l'esprit humain, que
» nous vous avons fait connoître la puis-
» sance & l'avénement de Notre-Sei-
» gneur Jesus-Christ, mais après avoir
» été nous-mêmes les spectateurs de sa
» majesté (lorsqu'il) reçut de Dieu le
» Pere cet illustre témoignage....... Voici
» mon Fils Bien-Aimé, en qui j'ai mis
» toute ma complaisance : (car) nous
» entendîmes nous-mêmes cette voix,
» qui venoit du Ciel, lorsque nous étions
» avec lui sur la sainte montagne. »

En second lieu, les douze Apôtres, & ceux qui, étant pleins du Saint-Esprit, annonçoient avec eux l'Evangile, n'étoient pas seulement témoins oculaires, mais ils parloient en public, dans le Temple, dans les assemblées du peuple, dans le conseil même qui s'efforçoit de les intimider, & de les retenir dans le silence. Ils ne se dispersoient pas dans les bourgades, où ils auroient pu être plus

tranquilles, & moins contredits. Ils ne ſe réſervoient pas pour leurs ſeuls Diſciples, à qui ils pouvoient parler en toute ſûreté : mais ils vivoient au milieu de Jéruſalem ; ils prêchoient hautement en préſence de leurs plus redoutables ennemis les mêmes choſes qu'ils diſoient dans les maiſons particulieres.

Sans craindre qu'on pût leur oppoſer autre choſe que les menaces & la violence ; ſans appréhender qu'on les convainquît de fauſſeté ſur aucun point ; ſans éviter aucun de ceux qui ſe croyent en état de les contredire ; & montrant ainſi par une fermeté ſi publique, & qui les expoſoit à de ſi grands dangers, que tout ce qu'ils prêchoient étoient indubitable & demeuroit ſans réplique.

Car il faut bien obſerver, que c'étoit dans le tems même, où les faits étoient récens, où l'on pouvoit oppoſer au témoignage des Apôtres celui de tout le peuple, & où leurs ennemis étoient encore dans une pleine autorité, que leur prédication avoit ſon plus grand éclat, & qu'elle faiſoit plus de bruit.

L'état des Juifs n'étoit pas encore changé. Le Temple ſubſiſtoit dans ſa majeſté. Le culte extérieur n'avoit jamais eu plus de ſplendeur. Ceux qui étoient hono-

rés du Sacerdoce, & principalement de la ſouveraine ſacrificature, étoient en vénération à tout le peuple, & dans une très-grande autorité. C'eſt au milieu de ces circonſtances que l'Evangile s'établit : c'eſt malgré la réſiſtance des chefs de la Synagogue qu'il fructifie.

On ne détruit aucun des faits ſoutenus par les Apôtres. On n'oppoſe à leurs prédications & à leurs écrits aucun monument qui ſoit parvenu juſqu'à nous, ou dont l'Antiquité nous ait conſervé la mémoire.

Il étoit cependant très-facile de les convaincre, ou de les diviſer, ou de les affoiblir, ſi leur témoignage n'avoit pas été fondé ſur la vérité.

On pourroit tourner contre eux la preuve de leurs miracles, s'ils n'avoient pas été publics, indubitables & ſupérieurs à tout examen.

Il étoit de l'intérêt de toute la nation, & principalement de ſes chefs, de ſe laver du crime d'avoir mis à mort le Meſſie, promis à leurs Peres.

Il étoit en leur pouvoir de confondre des hommes ſans lettres, ſans crédit, ſans autorité, s'ils parloient ſans preuves, & ſans pouvoir ſoutenir leurs diſcours par des miracles.

Pourquoi donc ne l'a-t-on pas fait, dans un tems où les Juifs avoient un intérêt si pressant de le faire, & tant de moyens pour y réussir ? Et comment les Juifs d'un autre siécle, ou des personnes qui sont assez aveugles pour imiter leur incrédulité, s'inscriront-ils en faux contre des faits attestés par plusieurs Auteurs contemporains, & qui sont aussi témoins oculaires, qui les ont publiés au milieu de Jérusalem, & en présence des Prêtres & des Sénateurs, & qui les ont mis dans l'impuissance de les contredire, autrement que par la violence & les persécutions.

En quatriéme lieu, tous ces témoins, dont le nombre est très-grand, & dont plusieurs ont écrit ce qu'ils ont prêché, ont un caractère de sincérité, dont il est impossible de n'être pas touché.

Car ils ne cachent point leur premier état, ni leur ignorance, avant que Jesus-Christ les eût instruits. Ils avouent leur lenteur à comprendre ce qu'il leur disoit, & le peu de réflexion qu'ils faisoient sur ses miracles.

Ils rapportent humblement & sans circuit leurs disputes sur les préférences, leurs jalousies mutuelles, leurs empressemens pour les premieres places. Ils ont

conſervé, par leurs écrits mêmes, la mémoire de leur fuite, & de leur peu de foi.

Ils ont voulu que les trois renoncemens du premier d'entre eux, quoique expiés par ſes larmes, & réparés par un grand amour, fuſſent connus de tous les ſiécles.

Ils n'ont pas diſſimulé que le traître qui vendit leur Maître, étoit l'un des douze Apôtres.

Ils ont parlé de la crainte & de la triſteſſe de Jeſus-Chriſt, de ſon agonie, & de ſa ſueur de ſang, avec la même ſincérité que de ſes miracles.

Ils ont fait le récit de ſes opprobres, & de ſes ignominies, ſans accompagner le récit d'aucune réflexion qui pût en diminuer la honte.

Ils ont avoué, qu'étant devant Hérode, qui deſiroit depuis long-tems de le voir, qui attendoit de lui quelques miracles, il demeura dans un ſilence qui lui attira le mépris de ce Prince, & celui de toute ſa Cour, ſans oppoſer un ſeul mot à ce mépris, & ſans découvrir par quelque trait échappé, les raiſons d'un ſilence ſi contraire à nos idées & à notre attente, mais ſi juſte & ſi divin dans ſon principe & dans ſes motifs.

Enfin ils ont tous écrit avec une intention si droite, que, quoique les derniers ayent vû ce que les premiers avoient publié, ils n'ont point pensé à se régler sur ce modéle, pour éviter des contrariétés apparentes, qu'il est à la vérité facile d'expliquer, mais que des personnes qui auroient agi de concert, n'auroient pas laissées.

En cinquiéme lieu, ce que je viens de dire en passant, que les Evangélistes n'ont fait aucunes réflexions sur les choses qu'ils ont rapportées, est un caractère si grand, si unique, si au-dessus de l'homme, qu'il est impossible que, quiconque y fait attention, ne connoisse qu'il est l'effet d'une sagesse divine. Car les Auteurs de l'Histoire de l'Evangile étoient pénétrés de la grandeur des choses qu'ils écrivoient. Ils étoient pleins d'amour & de reconnoissance pour Jesus-Christ. Ils n'étoient occupés que du desir de le faire connoître, & tout ce qu'ils écrivoient étoit une matiere féconde en réflexions, en sentimens, en vives exhortations.

Qui a donc pu les rendre si sévèrement exacts pour les supprimer ? Qui a pu les retenir toujours dans un devoir si oposé, en apparence, à ce qu'ils devoient à leur Maître ? Qui a pu leur interdire

ſi abſolument les moindres reproches contre les calomnies, les moindres obſervations ſur la douceur & la patience de J. C?

Qui a pu leur perſuader que l'Hiſtoire qu'ils écrivoient, ſe prouveroit elle ſeule ; qu'elle n'avoit beſoin, pour être crue, que du pouvoir de celui qui les avoit choiſis pour ce miniſtère, & que moins les hommes y mêleroient de leur propre eſprit, plus le ſuccès en ſeroit grand ?

Quelle autre Hiſtoire eſt écrite ainſi? Sur quel modéle les Saints Evangéliſtes ſe ſont-ils formés ? Qui leur a fait diſcerner le genre ſublime d'une Hiſtoire, où la vie & la mort d'un Dieu devoient être écrites ? Qui leur a appris que ce genre ſublime étoit une ſimplicité plus qu'humaine ?

Qui les a réunis dans un point ſi difficile à diſcerner ? Qui les a conduits, en conſervant à chacun ſon caractère, dans une route ſi uniforme d'un côté, & ſi ſinguliere de l'autre ? Car aucun d'eux ne s'écarte de cette route. Et avant eux, elle étoit abſolument ignorée.

En ſixiéme lieu, les Apôtres & les Evangéliſtes ont été préparés à donner leur vie pour atteſter la vérité de ce qu'ils prêchoient, & de ce qu'ils avoient

écrit ; & plusieurs d'entre eux l'ont effectivement donnée. Ils ont scellé de leur sang le témoignage qu'ils ont rendu de vive voix, & par écrit à leur Maître. La gloire de leur martyre, que tant de siécles n'ont pu abolir, rend leur témoignage aussi réel & aussi subsistant que si nous venions d'en être les témoins.

Comment donc pourroit-on douter de la sincérité de ceux qui ont tout souffert, & même la mort, pour nous conserver le précieux dépôt que Jesus-Christ leur avoit confié ? Quelle Histoire a de tels témoins, & de tels garands ?

Quelle vérité croira-t-on, si l'on refuse de croire celles qui sont écrites avec le sang des Martyrs ? Que peut exiger la défiance portée à l'excès, qui soit au-delà d'une telle preuve ?

Si c'étoit un seul qui eût donné sa vie pour nous rendre certains de ce qu'il nous auroit laissé, de vive voix, ou par écrit, il faudroit des preuves invincibles pour combattre un tel témoignage ; mais ils sont en grand nombre.

Ils sont tous d'une éminente vertu. Ils sont tous ennemis déclarés du mensonge. On remarque dans leurs autres écrits, un amour plein de religion pour la vérité. Et s'ils avoient voulu l'altérer, ils l'au-

roient fait dans les choses, qui n'offrent rien que d'humiliant pour Jesus-Christ. Ils auroient eu moins de sévérité pour s'interdire toutes réflexions. Enfin, ils n'auroient pas été assez insensés pour conspirer tous à donner leur vie pour un homme qui les auroit trompés, & dont ils auroient connu l'infidélité.

Il ne nous reste donc qu'à rendre à Jesus-Christ d'immmortelles actions de graces, de ce qu'il a mis, par rapport à tous, & en particulier, par rapport à ceux qui ont moins de pénétration & de lumiere, la vérité de l'Evangile, dans un point d'évidence, si manifeste, si sensible, si proportionnée à la raison, si accessible même à l'égard des sens, qu'il semble qu'on la touche de ses mains, & qu'on puisse s'en assûrer en ne consultant, s'il est permis de parler ainsi, que ses yeux & ses oreilles, en répétant après le Disciple bien-aimé : nous avons (entendu) la parole de vie, nous l'avons regardée avec attention, & nous l'avons touchée de nos mains. *Traité de la Croix, de M. l'Abbé Duguet.*

II. Les Evangiles sont de quatre Auteurs differens. Ils conviennent tous sur les points essentiels; mais cette conformité

mité n'eſt pas l'effet d'un complot. On le juge facilement par quelques contradictions apparentes, qu'ils auroient évitées, s'ils s'étoient copiés les uns les autres. Si les Apôtres ont inventé ou altéré les principaux faits de l'Evangile, ce ſont des fourbes, des impoſteurs, & les plus ſcélérats de tous les hommes; mais des fourbes & des impoſteurs ſont-ils capables d'inventer une Doctrine auſſi pure que l'eſt celle qu'ils nous ont tranſmiſe? *Lettres ſur la Religion.*

III. Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir Jeſus-Chriſt, dont les miracles ſont atteſtés dans le Talmud. Pourquoi garderent-ils le ſilence, quand les Evangiles parurent? Une Hiſtoire qui déshonore une nation, & n'eſt point contredite par elle: une Hiſtoire écrite par quatre témoins oculaires, qui la ſcellent de leur ſang, eſt une Hiſtoire bien véritable.

IV. Si Jeſus-Chriſt eſt véritablement reſſuſcité, la Religion Chrétienne eſt vraie. C'eſt une propoſition qui ne trouve pas de contradicteurs. Mais eſt-il véritablement reſſuſcité? C'eſt ce qu'il faut démontrer, & c'eſt ce qui ſe démontre

avec une évidence qui doit persuader tout esprit attentif.

Par le témoignage constant & invariable des Apôtres. Les esprits forts plaisantent éternellement sur la foiblesse de la preuve tirée du martyre, & vous montrent par cent exemples, que l'erreur a ses Martyrs comme la vérité. Au moins devroient-ils distinguer celui qui meurt pour soutenir un fait. Le martyr dans l'un & dans l'autre prouve toujours qu'il est pleinement persuadé: & il ne peut pas venir dans l'esprit d'en douter. Le premier, il est vrai, peut absolument mourir pour une opinion fausse, qu'il croit vraie; mais s'il s'agit d'un fait dont il ait été témoin, & sur lequel il n'ait pu se tromper, son témoignage soutenu du martyre n'est pas récusable, & il faudroit s'aveugler pour ne le pas voir. C'est dans ce sens que Pascal a dit: *Je crois des témoins qui se font égorger pour soutenir un fait.* Appliquez ceci à la Résurrection de Jesus-Christ, & résistez, si vous pouvez, à la force & à l'évidence du témoignage des Apôtres. De quel fait s'agissoit-il? Il s'agissoit de sçavoir si les Apôtres avoient vû Jesus-Christ ressuscité, s'ils l'avoient touché, s'ils avoient mangé avec lui, s'ils lui avoient parlé;

pouvoient-ils, en commun & en particulier, se tromper sur des faits si simples & clairs? Or c'est pour soutenir le fait que les Apôtres souffrent la faim, la soif, les opprobres, les prisons, la torture & la mort la plus cruelle. Le fait est donc vrai, & on ne sçauroit quel nom donner à la témérité de quiconque oseroit le nier.

V. La Résurrection de Jesus-Christ, fondement de la Religion Chrétienne, est aussi aisée à vérifier que ses autres miracles. Lorsque Jesus-Christ mourut, il paroît par l'Evangile, que les Apôtres n'étoient nullement dans l'idée qu'il dût ressusciter, quoiqu'il leur en eût fait plusieurs fois la prédiction. Les premieres nouvelles que Magdeleine & les autres Femmes leur en donnoient, firent peu d'impression sur eux. Les apparitions de Jesus-Christ à Saint Pierre & aux Disciples d'Emmaüs, leur parurent mériter plus d'attention, mais ne les persuaderent point entierement. Il fallut, pour les convaincre, que Jesus-Christ parût au milieu d'eux, & leur donnât des preuves sensibles qu'il étoit ressuscité. Ils crurent alors, parce qu'il leur étoit impossible de ne pas croire. Mais Saint Tho-

mas, qui n'étoit point avec eux lorſque Jeſus-Chriſt leur apparut, ne jugea point leur rapport ſuffiſant, & ſon incrédulité ne put être guérie que par Jeſus-Chriſt même, qui lui ordonna de mettre ſes doigts dans les ouvertures que les cloux avoient faites à ſes pieds & à ſes mains.

Le Sauveur, ſuivant le récit des Evangéliſtes, apparut ſouvent à ſes Appôtres & à ſes Diſciples, pendant l'eſpace de quarante jours; & lorſqu'il voulut les quitter pour toujours, il leur dit de s'aſſembler ſur la Montagne des Oliviers, & monta au Ciel, en préſence de plus de cinq cens perſonnes. *Lettres ſur la Religion.*

VI. Il eſt évident, par la maniere ſeule dont les Evangéliſtes & Saint Paul rapportent cet événement miraculeux, qu'ils ne l'ont point inventé. S'ils avoient voulu en impoſer ſur cet article, auroient-ils multiplié, comme ils ont fait, les apparitions de Jeſus-Chriſt? Auroient-ils mis tant de perſonnes dans le complot? Quelle aſſûrance avoient-ils que les cinq cens hommes, auxquels ils font apparoître Jeſus-Chriſt pour la derniere fois, atteſteroient, aux dépens de leur conſ-

cience & de leur vie, une fausseté si manifeste? Il est déraisonnable de faire passer les Apôtres pour des imposteurs. On voit, au contraire, qu'ils n'ont pris aucune précaution pour se faire croire; & que si les faits qu'ils rapportent ont été crus, c'est qu'étant récemment arrivés, & les témoins en grand nombre, & non suspects, les preuves s'offroient d'elles-mêmes à tous ceux qui vouloient les approfondir. *Lettre sur la Religion.*

VII. Pourquoi, dit-on, Jesus-Christ ressuscité ne s'est-il fait voir qu'à ses Disciples? Que ne se montroit-il aux Pharisiens, aux Saducéens, aux Docteurs de la Loi? Et moi je dirai, pourquoi ne se seroit-il fait voir qu'à ces Juifs? Pourquoi pas à tous les peuples de son tems? Un autre dira, pourquoi ne s'est-il pas montré à tous les peuples qui ont paru dans la suite? Pourquoi ne se montre-t-il pas à tous ceux qui couvrent aujourd'hui la surface de la terre? Cette réponse est excellente: elle porte sur cette notion très-claire que, pour la preuve d'un fait, il faut ne point consulter l'imagination, mais s'informer seulement si les témoins de ce fait méritent qu'on s'en tienne à leur témoignage. Avec les

ridicules questions, pourquoi n'y a-t-il pas plus de témoins de tel ou tel fait ? Pourquoi n'a-t-il pas été connu de telles ou telles personnes ? Il est évident qu'on ne détermineroit rien dans les Tribunaux de la Justice ; & qu'à l'égard de l'Histoire, tout y seroit dans un état absolu d'incertitude. Jesus-Christ est ressuscité : ce fait est démontré par toutes les bonnes régles du témoignage ; aucun fait ancien n'est porté à un si haut dégré d'évidence historique ; que desire-t-on davantage ? Il y a des raisons très-plausibles de la conduite qu'a tenue ce Sauveur du monde dans ses apparitions : on explique fort naturellement pourquoi il ne s'est montré qu'à ses Disciples ; mais prenez que tout ce qu'on dit sur cela se réduise à des conjectures, & qu'au fond il seroit impossible de vous satisfaire sur les motifs de cette manifestation ; telle que la représente l'Evangile, en sera-t-il moins vrai que la démonstration du fait est consommée, & qu'il n'y a qu'un Pyrrhonien déclaré qui puisse refuser de s'y rendre. Nous avons voulu insister sur ce point, parceque les incrédules y reviennent sans cesse, & parce qu'il n'est point rare de voir des controversistes & des Prédicateurs qui s'embarrassent dans un dé-

tail de raisons, pour justifier la maniere dont Jesus-Christ s'est fait voir après sa Résurrection ; soins intiles, peines superflues. Dites simplement : Je ne sçais point répondre à des questions qui ne sont que le fruit de l'imagination & d'une fausse curiosité ; mais je sçais fort bien qu'il ne manque rien au témoignage de la Résurrection de Jesus-Christ, pour qu'elle soit crue de tout homme raisonnable. *Trévoux, Août 1755.*

VIII. Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé Jesus-Christ pendant qu'il vivoit, ils meurent pour lui, quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vû ressuscité. Cette belle réflexion est de S. Jean Chrisostôme.

IX. Des hommes coupables d'une infinité de mensonges, & qui ne travaillent que pour le mensonge, ne s'appliquent point avec tant de soin à la conversion du genre humain, & ne souffrent point les plus grandes incommodités, & la mort même pour y parvenir.

Ce dernier trait du caractère des Apô-

tres confirme les autres preuves que nous venons de donner de leur sincérité. Ils se sont tous exposés à des persécutions de toute espéce, & ils ont tous scellé de leur propre sang le témoignage qu'ils avoient rendu, pendant leur vie, aux faits contenus dans leurs écrits. Que croirons-nous, si nous doutons de la réalité d'une Histoire confirmée par le sang de ceux qui en ont été les témoins ? Rien ne peut obscurcir la force & l'éclat d'une preuve aussi convaincante. Si les Apôtres étoient morts simplement pour des idées de pure spéculation, leur mort ne deviendroit qu'une preuve fort équivoque. On pourroit dire qu'elle est peut-être l'effet de l'entêtement : mais ils sont morts pour attester des faits dont les sens sont les juges, & dont ils connoissoient par conséquent, avec une entiere certitude, la vérité ou la fausseté. Le doute seul, sur un témoignage de cette nature, révolte la raison, & est contraire à toutes les connoissances que nous avons du genre humain. Quelle satisfaction un homme peut-il trouver à perdre la vie pour une imposture, dont il est lui-même l'auteur ! *Lettres sur la Religion.*

X. Qu'il est consolant de professer une

Religion, dont la vérité est attestée par des témoins qui ont vû, entendu & touché, qui n'ont pu avoir aucun intérêt de feindre, qui ont donné leur vie pour soutenir leur témoignage, qui ont fait des miracles pour l'autoriser! *Le P. l'Allem. J.*

XI. » Le moyen, *dit Eusèbe*, de concevoir que des imposteurs, des gens » sans sçavoir, des gens qui n'entendoient d'autres langues que leur langue maternelle, forment un dessein » aussi extraordinaire & aussi extravagant que celui de parcourir toutes les » nations de la terre? Quelle apparence » qu'ils se trouvent en état de venir à » bout d'un si grand dessein, & de répandre leur Doctrine par-tout le monde? Peut-on admirer l'uniformité qui » regne dans tous leurs discours, & leur » parfait accord dans l'Histoire qu'ils ont » donnée de Jesus-Christ? Si dans toutes » les questions de fait, si dans tous les » procès, si dans toutes les disputes ordinaires, l'accord des témoins est suffisant pour décider l'affaire en question, » qui peut douter que le témoignage de » douze Apôtres, des septante Disciples, & d'un nombre infini de croyans,

» qui se portent pour témoins des actions
» de Jesus-Christ, & qui s'accordent
» parfaitement dans leurs dépositions,
» ne doive être regardé comme une
» preuve inconteſtable de la vérité qu'ils
» ont soutenue ? Sur-tout si on considère
» qu'ils ont scellé la vérité de leur té-
» moignage par toutes sortes de tour-
» mens, & par la mort même. Que des
» gens sans aucun sçavoir, ajoûte-t-il,
» portent le nom de Jesus-Christ par
» toute la terre, les uns à Rome même
» dans le cœur de la Ville Impériale,
» les autres en Perse, les autres dans
» l'Armenie, les autres dans le Pays des
» Scythes, les autres dans les Indes &
» dans les lieux les plus reculés de la
» terre, les autres au-delà des mers dans
» les Isles Britanniques. C'est-là une cho-
» se qui surpasse de beaucoup, à mon
» avis, les forces humaines, à plus for-
» te raison celles de quelques personnes
» simples & sans lettres, & bien plus
» encore, celles de quelques imposteurs;
» aucun de ces gens-là n'a jamais pu, par
» la crainte des tourmens, & de la mort
» qu'on faisoit souffrir aux autres, être
» détaché de ses compagnons; aucun n'a
» jamais prêché le contraire de ce que les
» autres enseignoient; aucun enfin n'a

» jamais découvert l'imposture. » *Euseb. Démonstr. Evangel. l. 3. c. 2.*

XII. Si les Apôtres ont guéri, par la seule invocation de Dieu, des maladies invétérées ; s'ils ont parlé plusieurs langues, quoique par eux-mêmes ils n'eussent ni éducation, ni étude, ni talent ; s'ils ont prédit les choses futures & montré l'accomplissement des Oracles de l'Ancien Testament ; il faudra convenir que leurs lettres de créance sont en forme, qu'ils doivent être reconnus pour de vrais Envoyés, pour de légitimes Ambassadeurs ; or tel fut l'éclat de leur ministère, telle l'occupation presque ordinaire de leur vie.

Le martyre est une espéce de preuve supérieure à toutes les autres. Car sur quoi compteta-t-on, si l'on ne reçoit pas le témoignage que plusieurs hommes sages & de sens rassis, que des hommes de tout âge, de tout état, de tout caractère & de tout pays, rendent sans se connoître, en différens tems, en tous lieux, à des choses qu'ils ont vûes ou entendues, sans être ébranlés ni par l'infamie, ni par les rigueurs, ni par la perte de la vie ? Il faut que le martyre

soit en preuve de choses qu'on a vûes soi-même, ou qu'on a entendues de témoins oculaires, sans cela le martyre ne prouve que la persuasion intime de celui qui meurt pour un dogme, une opinion, un fait, une merveille quelconque. Et de cette maniere, les fausses Religions mêmes ont leurs Martyrs, sans cesser d'être fausses; car la mort ou les souffrances de leurs partisans montrent seulement qu'il y a eu dans toutes les sectes, des hommes prévenus, séduits, opiniâtres, convaincus en un mot, sans fondement, d'une vérité qui n'existoit pas.

Mais quand on meurt pour des faits qu'on a vûs soi-même, ou qu'on sçait avoir été vûs par des gens sages, qui en ont transmis la relation avec beaucoup de simplicité & de bonne foi, alors ce n'est plus une persuasion sujette à erreur dans l'objet; c'est la plus forte preuve de la réalité des faits qui se sont passés sous le soleil; & c'est de la sorte que le martyre est la grande preuve du Christianisme, & l'équivalent de tous les autres témoignages. *Trévoux, Mars 1751. p. 587.*



SOMMAIRE

DE L'ARTICLE DOUZIÉME.

Jesus-Christ est le Messie prédit dans les Saintes Ecritures. Ses miracles, sa morale.

I. *Tout prouve que Jesus-Christ est le Messie & le vai Fils de Dieu; Prophéties, Miracles, les Idoles renversées, le monde éclairé.*

II. *Il est né dans le tems qu'on attendoit le Messie.*

III. *Toutes les circonstances de sa vie ont été prédites dans les Prophéties.*

IV. *Le tems, les qualités, les œuvres qui désignoient le Messie, se trouvent dans J. C.*

V. *L'accord de la Prophétie & de l'Histoire de Jesus-Christ, l'accomplissement des prédictions de Jesus de Nazareth, ses miracles, &c. ne laissent aucun lieu de douter de sa Divinité.*

VI. *Toute la vie de Jesus-Christ est marquée par des traits d'une puissance infinie.*

VII. *Tout se soutient en la personne de Jesus-Christ, sa vie, sa Doctrine, ses miracles.*

VIII. *Mahomet a reconnu lui même Jesus-Christ pour un grand Prophéte, & le Messie prédit dans les Saintes Ecritures.*

IX. *L'innocence de J. C. & la sainteté de sa vie & de sa Doctrine ont été reconnues par les Payens mêmes.*

X. *La morale de J. C. a toutes les conditions d'une morale parfaite.*

XI. *Excellence des préceptes de Jesus-Christ, & de la morale de son Evangile.*

XII. *Pour avoir une juste idée de cette morale, on n'a qu'à se représenter un état où tous les devoirs du Christianisme seroient exactement observés.*

XIII. *Les miracles de J. C. sont rapportés par des Auteurs & des témoins dignes de foi; & ils n'ont rien de commun avec les merveilles prétendues de quelques Payens.*

XIV. *Les miracles de J. C. portent l'empreinte de la vérité & d'une puissance divine.*

XV. *Les Juifs n'ont jamais nié ses miracles.*

ARTICLE XII.

Sur Jesus-Christ. Il est le Messie prédit dans les Saintes Ecritures. De ses miracles, de sa morale.

I. JEsus-Christ, notre divin Chef, a été prédit plusieurs siécles avant sa naissance, comme celui qui devoit éclairer le monde par sa Doctrine; ses prodiges qui ont étonné l'univers, nous sont attestés par des témoins irréprochables, & plusieurs qui les ont vûs sont morts pour en soutenir la vérité; Jesus-Christ, en accomplissant les Prophéties, & en sortant glorieux du tombeau, a fait connoître qu'il étoit le Fils de Dieu; l'univers a vû les Idoles renversées par sa croix: depuis l'origine du Christianisme, jusqu'à présent, la partie la plus éclairée du monde l'adore, & met sa confiance en lui; cette autorité de tant de siécles, la plus forte & la plus persuasive que l'esprit humain puisse jamais desirer, ne nous laisse aucun doute; ainsi méprisons

tous les discours de l'impiété, défendons avec zéle la cause de l'Evangile, c'est le parti de la raison & de la sagesse.

Il y a de la gloire à suivre une Religion annoncée par les oracles, confirmée par des miracles, & scellée du sang des Martyrs; il y a de la gloire à suivre une Religion parfaitement conforme à la raison, qui est sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, & qui ne tend qu'à détruire les vices, & à faire regner toutes les vertus; il y a de la gloire à suivre une Religion, qui depuis dix-sept siécles qu'elle est établie, a été embrassée par les hommes les plus sages & les sçavans comme l'ouvrage de Dieu, non-seulement il y a de la sagesse, & de la gloire à s'attacher au Christianisme, mais ce seroit une folie & un grand égarement d'esprit de ne pas rendre hommage à une Religion, dont tout publie la Divinité. *L'Abbé de Pontbriant.*

II. Quand Jesus-Christ est venu sur la terre, il est sûr que les Juifs & toutes les nations attendoient un événement qui devoit renouveller la face de l'Univers.

Tacite, l'Historien, dit que plusieurs personnes appuyées sur d'anciennes Tra-

ditions, & fondées sur l'autorité de Livres respectables, étoient persuadés que dans ce tems l'Orient seroit revêtu d'une nouvelle force, & que de grands hommes partis de la Judée s'empareroient de l'Univers.

III. Toutes les circonstances de la vie de Jesus-Christ ont été tellement prédites, que dans les Prophéties, le Saint-Esprit est descendu aux plus petits détails : il annonce que le Messie devoit rendre la vûe aux aveugles, l'ouie aux sourds, redresser les boiteux, ressusciter les morts, nourrir ceux qui avoient faim.

Si une Prophétie seule ne suffit pas pour établir la Divinité de la Religion, on ne peut pas disconvenir que toute la collection des Prophéties ne la prouve.

On voit dans les Prophéties tant de traits qui désignent le Messie, tant d'événemens qui ont rapport à la Religion, qu'il faudroit être sans raison pour ne pas comprendre que l'esprit de Dieu, qui les a dictés, vouloit préparer le monde à l'avénement de la Religion & du Messie. *M. l'Abbé de C. D. P.*

IV. Le Messie promis est venu. Ce

qui en désignoit le tems, les qualités, & les œuvres, se trouve en Jesus-Christ. On voit en effet que la Tribu de Juda, peu de tems après la venue de Jesus-Christ, perdit l'autorité qu'elle avoit conservée jusqu'à lui : elle cessa d'être gouvernée par ses Magistrats, & ne forma plus une République.

Les semaines de Daniel finissent à lui ; & la derniere, féconde en mystères, renferme dans un espace fort court son ministère public, sa mort & l'établissement de son Eglise, comme le Prophête l'avoit prédit.

Il vint, selon la promesse d'Aggée & de Malachie, dans le Temple rebâti par Zorobabel. Il y enseigna très-souvent, il y annonça la paix, & il en prédit la ruine, pour montrer que la Prophétie avoit eu son accomplissement.

Quel autre que lui a converti les Gentils ? Et quel autre a envoyé ses Disciples dans toute la terre, pour y porter la connoissance du vrai Dieu, & y renverser les Idoles ?

L'ancienne Alliance a disparu, quand il a établi la nouvelle ; & aucune puissance humaine n'a pu rétablir le Temple & l'Autel, dont il avoit aboli les sacrifices.

Quelques Israélites éclairés par la grâce, ont cru en lui : les autres ont été aveuglés, comme les Prophêtes l'avoient prédit.

Leur aveuglement & la foi des Gentils sont de même date, & la dispersion suivit bien-tôt leur aveuglement. Il n'est donc pas possible de séparer Jesus-Christ du Messie, puisqu'ils ne sont qu'un objet unique & indivisible des Prophéties ; & que Jesus-Christ a toujours accompli ce que les Prophéties ont prédit que le Messie accompliroit. *Principes de la Foi Chrétienne.*

V. Les Juifs altèrent le sens de leurs Prophêtes, font violence à la lettre du texte sacré, pour ne pas reconnoître dans Jesus-Christ tous les caractères du Messie qui leur étoit promis ; on leur montre l'accord des deux Testamens, de la Prophétie & de l'Histoire. Les Prophéties de Jesus-Christ n'ont été ni forgées ni insérées dans l'Evangile, après les événemens ; la connoissance anticipée de ces sortes de faits, est au-dessus de toute lumiere & de toute pénétration humaine ; l'état où Jesus-Christ a vécu, les vertus qui l'ont distingué, ne laissent aucun fondement au moindre soupçon d'impostu-

re. S'il n'eût pas été divinement éclairé, comment eût-il pu prédire sa propre destinée, celle de ses Apôtres, celle de Jérusalem, de son tems, de toute la Judée; enfin celle de son Eglise, c'est-à-dire, son élevation sur les ruines de la Synagogue, & son étendue dans tout l'Univers.

Cette même Eglise, sa naissance, son exaltation, sa stabilité fournissent des armes victorieuses contre les Déistes : car enfin le projet, l'exécution & la défense de ce grand ouvrage, décélent une puissance d'un ordre bien supérieur à celui de la nature. Les dons du Saint-Esprit répandus sur les premiers Fidéles, les miracles continuellement opérés en faveur du Christianisme, le silence des oracles, la constance des martyres, &c, ne forment-ils pas un corps de preuves, dont le poids doit accabler & écraser le Déisme ? Comment donc se soutient-il ? Par de vaines subtilités qu'il multiplie, aux dépens de la raison humaine & de la Providence divine. *Trévoux*, *Octobre* 1754.

VI. Avant que Jesus-Christ parût ici-bas, un peuple entier tout prophétique l'a prédit par ses loix, par ses sacrifices,

par ses événemens, par ses miracles, par ses victoires. Les Patriarches les plus saints, les Prophètes les plus éclairés, les Rois les plus augustes n'ont paru sur la scène du monde que pour y représenter Jesus-Christ, pour le figurer, pour l'annoncer. Voilà qu'il se montre enfin sous la forme d'un esclave lorsqu'il vit sur la terre : mais au même tems toutes les créatures sentent qu'il est leur Roi, & elles lui obéissent quand il lui plaît ; dès le berceau, n'ébranle-t-il pas les Trônes, & encore enfant, ne fait-il pas trembler les tyrans? Dans les jours de sa vie mortelle, il est sujet à la faim, & cependant il nourrit dans le désert un grand peuple, plus magnifique dans sa pauvreté que Salomon dans ses richesses. Il se trouble par la tristesse : mais n'est-ce pas lui qui commande aux vents & à la mer de se calmer, & qui par une merveille encore plus grande, ramène dans les consciences avec la justice, la joie & la paix ? Il est pauvre, mais au moindre signe, les poissons attentifs & dociles lui apportent l'argent & le tribut que le Publicain demande ; & quand il regarde l'indigent, il ôte même à la pauvreté ses défiances & ses angoises. Il se cache pour se dérober à la fureur d'un

ennemi : mais au même instant, il forme dans le ciel des étoiles qui le manifestent aux nations ; il craint la mort, mais au même tems, il renverse des légions armées, & il ébranle les fondemens de la terre ; il meurt, mais aussitôt le Soleil s'éclipse, les astres s'éteignent, & par ses ordres les morts sortent vivans de leurs tombeaux ; il meurt sur une croix, mais est-il rien de plus puissant que de donner par sa mort la vie au monde, & soumettre à ses loix les peuples, sans aucun secours sensible, avec une main non armée, mais percée par le fer ? *Quis fortius hac quæ mundum vicit non ferro armata, sed ferro transfixa?* dit S. Augustin. *P. de la Boissière.*

VII. Souverain Législateur, par-tout il obéit à la Loi, & il la perfectionne ; il exécute toutes les Prophéties, & il accomplit toute la justice ; il propose de grandes régles, & il donne de grands exemples ; il exerce toutes les vertus, & il les exerce souverainement : égal, soit qu'il souffre d'insignes opprobres, soit qu'il opère d'éclatans prodiges. Tout se soutient en sa personne, sa vie, sa Doctrine, ses miracles ; la même vérité, la même justice reluit par-tout : tout con-

court à y faire voir le Maître du genre humain, & le modéle de la perfection.

Tibère, tout Payen qu'il est, sur le récit qu'on lui fait des miracles & de l'innocence de Jesus, veut le mettre au nombre des dieux ; Adrien veut lui bâtir des Temples ; Alexandre, fils de Mammée, l'adore dans son cabinet. Tous les Juifs, ses mortels ennemis, sont ouverts pendant sa vie pour chercher quelque tache dans ses mœurs, & ils ne peuvent le reprendre d'aucun péché, ils ne peuvent l'accuser d'autre chose, sinon qu'il s'est dit le Fils de Dieu. *P. de la Boissière.*

VIII. Mahomet, après avoir inséré mille fables & mille rêveries dans son Alcoran, y rend hommage à Jesus-Christ. En faisant le récit de ses merveilles, il dit que c'est un grand Prophête, il le reconnoît pour le Messie prédit dans les Saintes Ecritures, il donne des éloges à la sincérité des Evangélistes; ce faux Prophète ne s'apperçoit pas, qu'en faisant cet aveu, il prononce sa condamnation, & qu'en combattant notre sainte Religion, il nous en donne des preuves dans le Livre qu'il a composé pour la détruire.

Mahomet

Mahomet (*a*) n'a fait aucun miracle, il en convient; ceux de Jesus-Christ & de ses Apôtres ont été éclatans : nous voyons même que le don des miracles accordé aux Apôtres passa à leurs Disciples, & c'est encore une preuve qu'il seroit aisé de mettre sous les yeux. *L'Abbé de Pontbriant.*

IX. Il est certain que les Romains, quoiqu'ils ayent condamné Jesus-Christ, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Aussi Pilate le condamne-t-il avec répugnance, violenté par les cris & par les menaces des Juifs. Mais ce qui est bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la poursuite desquels il a été crucifié, n'ont conservé dans leurs anciens Livres la mémoire d'aucune action qui notât sa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait mériter le dernier supplice; par où se confirme manifestement ce que nous lisons dans l'Evangile,

(*a*) Mahomet dit dans l'Alcoran : *Je suis venu pour me faire suivre, & non pas par l'autorité des miracles, mais par celle des armes.* Azoasa. J. 14. 17. Il mourut l'an 1632. de l'Ere Chrétienne; son corps est à Médine dans une urne de pierre, posée dans une enceinte entourée de barres de fer, où personne ne peut entrer.

que tout le crime de Notre - Seigneur a été de s'être dit le Christ, Fils de Dieu.

En effet, Tacite nous rapporte bien le supplice de Jesus-Christ sous Ponce-Pilate, & durant l'Empire de Tibère ; mais il ne rapporte aucun crime qui lui ait fait métiter la mort, que celui d'être l'auteur d'une secte convaincue de haïr le genre humain, ou de lui être odieuse : tel est le crime de Jesus-Christ & des Chrétiens ; & leurs plus grands ennemis n'ont jamais pu les accuser qu'en termes vagues, sans jamais alléguer un fait positif qu'on leur ait pu imputer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de Jesus-Christ sans reproche ; ajoûtons-en un second, la sainteté de sa vie, & de sa Doctrine reconnue. Un des plus grands Empereurs Romains, c'est Alexandre Sévère, admiroit Notre-Seigneur, & faisoit écrire dans les ouvrages publics, aussi-bien que dans son Palais, quelques sentences de son Evangile. Le même Empereur louoit & proposoit, pour exemple, les précautions avec lesquelles les Chrétiens ordonnoient les Ministres des choses sacrées. Ce n'est pas tout : on voyoit dans son Palais une espéce de Chapelle, où il sacrifioit dès le matin. Il y avoit consacré les images

des ames saintes, parmi lesquelles il rangeoit avec Orphée, Jesus-Christ & Abraham. Il avoit une autre Chapelle, ou, comme on voudra traduire le mot latin, *Lararium*, de moindre dignité que la premiere, où l'on voyoit l'image d'Achilles, & de quelques autres grands hommes; mais Jesus-Christ étoit placé dans le premier rang. C'est un Payen qui l'écrit, & il cite, pour témoin, un Auteur du tems d'Alexandre. Voilà donc deux témoins de ce même fait. *M. Bossuet, Discours sur l'Hist. Univ.*

X. Pour faite une morale accomplie, il faut premierement, qu'elle soit juste, c'est-à-dire, qu'elle ne commande rien que de bon, & ne défende rien qui ne soit effectivement mauvais. Secondement, qu'elle ait l'étendue nécessaire, c'est-à-dire, qu'elle embrasse toutes les vertus, & condamne tous les vices. Troisiémement, qu'elle soit fondée sur de bons principes. Quatriémement, qu'elle se rapporte à de bonnes fins, sçavoir, la gloire de Dieu & le bien des hommes. Cinquiémement, qu'elle soit proposée d'une maniere claire, & à la portée de tout le monde. Sixiémement, qu'elle soit soutenue de puissans motifs.

Enfin, qu'elle soit accompagnée de secours suffisans. Nous ne nions pas qu'on ne trouve ailleurs une partie de ces conditions. Mais il n'y a que la Loi Chrétienne, qui les renferme toutes dans un dégré éminent. C'est donc une Loi parfaite & divine. » J'en appelle, (dit M. » *Clark*), au jugement de toute person» ne que l'esprit de parti n'aveugle pas. » N'est-ce pas là un excellent systême de » morale ? Quoi de plus propre à faire » le bonheur du genre humain ? Des le» çons si sages & si belles ne méritoient» elles pas d'être marquées au sceau de » la révélation divine; dans un tems sur» tout, où la dépravation des hommes » étoit montée à un si haut point, que » les lumieres de la nature & de la droite » raison, bien loin d'être suffisantes pour » rétablir la véritable piété, bannie de la » terre, étoient comme éteintes, selon » l'aveu exprès que *Cicéron* lui-même en » a fait ? Quels plus beaux caractères, » quelles plus fortes preuves de divi» nité une Religion peut-elle avoir, » que de tendre manifestement à réfor» mer les créatures raisonnables, & à » leur redonner leur premiere pureté ; » que de rétablir l'image de Dieu dans » l'homme ; & que de le faire agir d'une

» maniere qui réponde à l'excellence de
» sa nation, & à la noblesse de son ex-
» traction ? Qu'on lise avec attention
» les chapitres 5, 6 & 7 de l'Evangile
» selon Saint *Mathieu*, on y verra la
» vertu dépeinte avec les traits charmans,
» dont parle *Platon*, à la vûe duquel il
» faut l'aimer, malgré que l'on en ait.
» En un mot, je pose en fait, qu'un
» homme qui examine les choses avec
» attention, & qui apporte à cet exa-
» men des dispositions droites & sincè-
» res, trouvera qu'une morale qui re-
» commande l'étude & la pratique *de
» tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il
» y a de pur, tout ce qu'il y a de juste,
» tout ce qu'il y a de saint, tout ce qu'il
» y a d'aimable, tout ce qui fait une bon-
» ne réputation, tout ce qu'il y a de vertu,
» tout ce qu'il y a de louable en fait de
» discipline, doit nécessairement avoir une
» origine céleste.* » *M. Vernet.*

XI. Rien n'est au-dessus des préceptes de Jesus-Christ, & rien ne peut être comparé à la morale de son Evangile. On peut dire que c'est visiblement la meilleure école qui ait jamais été érigée, pour apprendre à bien vivre. Ni le Paganisme, ni la Philosophie la plus épu-

rée, ni même le Judaïsme, ne peuvent rien fournir de si beau ni de si efficace pour la correction des mœurs. » Jesus-» Christ a rétabli la morale dans toute » sa pureté, il en a découvert pleine-» ment les véritables sources, & il a » donné sur tous les devoirs de l'homme » en général, & de chacun en particulier, » des régles générales, mais parfaites, » & entiérement conformes à la raison, » & aux véritables intérêts du genre hu-» main. Cette morale n'omet aucune vertu, & coupe racine à tous les vices. Ses préceptes sont l'équité & la sainteté même. Elle pose un principe de droiture invariable & universel. Elle va jusqu'à purifier le fond de la conscience. Sublime sans austérité, outrée, douce sans relâchement, elle nous mène au bien par goût & par zéle. Au lieu de rebuter le pécheur, elle l'attire & le releve par la pénitence. Elle trouve le secret de rendre l'homme heureux, en l'humiliant, & en le corrigeant; elle l'adresse à sa vraie fin, & le fortifie dans ses foiblesses. En même tems qu'elle satisfait la raison, elle est propre à faire impression sur le cœur. Personne ne peut si bien connoître son devoir que le Chrétien; personne n'est poussé si fortement à le

templir ; perſonne n'eſt dans un engagement ſi étroit de bien vivre : perſonne n'a tant de ſecours & de moyens pour cela ; perſonne n'y eſt excité par un ſi grand intérêt, & n'y eſt attiré par de ſi hautes eſpérances. Certainement qui ne devient pas homme de bien ſous l'Evangile, ne le deviendra nulle part. *M. Vernet.*

XII. Pour juger de l'effet que la morale chrétienne doit produire dans la ſociété, que l'on ſe repréſente un pays où les devoirs du Chriſtianiſme ſeroient exactement ſuivis ; où ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent ſeroient également juſtes, fidéles à leur parole, déſintéreſſés, généreux & bienfaiſans ; où il n'y auroit ni oppreſſion de la part des grands, ni révolte chez les petits ; où les riches ſuppléeroient aux pauvres, & où les pauvres à leur tour ſe rendroient recommandables par leur patience & par leur travail ; où regneroit l'innocence & la ſimplicité des mœurs, l'ordre dans les familles, l'union dans les mariages ; où l'on ne penſeroit qu'à faire du bien à ſon prochain, bien loin de lui nuire ; en un mot, où l'on verroit cette candeur, cette douceur, cettte tempérance & cette cha-

rité qu'inspire la piété évangélique; quel pays seroit plus heureux que celui-là ? Et où seroit-on plus sûr de trouver la paix, la liberté, l'abondance, & tout ce qui rend un Etat florissant ? Cet âge d'or que nous vantent les Poëtes, n'est pas différent de l'état où les préceptes de l'Evangile nous mettroient, si nous voulions les pratiquer. Ce n'est-là, il est vrai, qu'une belle idée. Mais à quoi tient-il que cette idée ne se réalise ? Le Christianisme nous en fournit les moyens; & quiconque prend à cœur le bien public, doit voir de bon œil que de tels principes s'inculquent & se répandent. Plus le Christianisme sera en vigueur, & plus on trouvera de bons Princes & de bons sujets, de bons Magistrats, & de bons citoyens, des époux fidéles, de bons peres, de bons amis, de gens intégres dans les affaires & dans toutes les relations de la vie. C'est une Loi tout-à-fait propre à rendre les hommes bons & heureux, & qui est donnée visiblement pour le repos du genre humain. Ce ne peut donc être qu'un présent du Ciel. On y reconnoît la main de ce Dieu qui met sa gloire à être le Pere & le Bienfaicteur de ses créatures. *M. Vernet.*

XIII. Les miracles de Jesus-Christ sont rapportés par des Auteurs contemporains, dont les témoins ont opéré eux-mêmes les plus étonnantes merveilles ; ces miracles n'ont rien de ces illusions & de ces prestiges qui éblouissent pour un moment, & qui disparoissent dès qu'on les approfondit ; on y remarque visiblement l'opération divine, & ils sont d'une nature à ne pouvoir être imités par aucun imposteur ; outre qu'ils sont prédits, l'Idolâtrie qu'ils ont renversée, les nations qu'ils ont rassemblées dans la connoissance du vrai Dieu, sont des effets qui les annoncent, & qui leur donnent une force qu'on ne peut jamais leur enlever ; il faudroit avoir perdu le bon sens pour confondre les miracles de Jesus - Christ avec toutes ces prétendues merveilles, & les fables, dont l'Histoire de l'ancien Paganisme est remplie; les Auteurs en général, qui en font mention, ne disent jamais avoir vû les faits miraculeux dont ils parlent, ils les débitent sur le rapport d'autrui ; & comme ils ne sont soutenus d'aucune autorité respectable, il faudroit être crédule à l'excès pour y ajoûter foi. *L'Abbé de Pontbriant.*

S v

XIV. On trouve assez d'Historiens, qui par occupation, ou pour amuser l'esprit, rapportent des choses extraordinaires, mais on n'en trouve pas qui ayent voulu mourir, ou qui soient morts pour soutenir leurs fictions, ou pour attester les faits qu'ils avancent : les miracles de Jesus-Christ nous sont rapportés par des témoins oculaires, & qui ont répandu leur sang pour en soutenir la vérité; ces miracles ont été fréquens, palpables & sensibles, & la plûpart ont été opérés en public. Jesus-Christ ressuscite le fils de la veuve de Naim qu'on portoit en terre ; à sa voix Lazare, mort depuis quatre jours, & dont le cadavre commençoit à se corrompre, sort du tombeau en présence de plusieurs Juifs, & retourne dans sa famille ; la multiplication des pains se fait devant cinq mille personnes; l'aveugle né, à qui le Sauveur rendit la vûe, étoit connu dans Jérusalem avant sa guérison : de pareils miracles qui ont passé par la plus sévère critique, sont hors de tout soupçon, & il n'y a que ceux qui ne réfléchissent pas, ou qui s'aveuglent volontairement, qui puissent méconnoître la vertu du bras du Tout-Puissant, & les confondre avec de vrais prestiges. *L'Abbé de Pontbriant.*

XV. Outre l'innocence & la sainteté de Jesus-Christ, il y a encore un point qui n'est pas moins important, c'est ses miracles. Il est certain que les Juifs ne les ont jamais niés; & nous trouvons dans leur Talmud quelques-uns de ceux que ses Disciples ont faits en son nom. Seulement pour les obscurcir, ils ont dit qu'il les avoit fait par les enchantemens qu'il avoit appris en Egypte; ou même par le nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable, dont la vertu peut tout, selon les Juifs, & que Jesus-Christ avoit découvert, on ne sçait comment dans le sanctuaire; ou enfin parce qu'il étoit un de ces Prophêtes marqués par Moyse, dont les miracles trompeurs devoient porter le peuple à l'Idolâtrie. Jesus Christ, vainqueur des Idoles, dont l'Evangile a fait reconnoître un seul Dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'être justifié de ce reproche: les vrais Prophêtes n'ont pas moins prêché sa divinité, qu'il a fait lui-même; & ce qui doit résulter du témoignage des Juifs, c'est que Jesus-Christ a fait des miracles pour justifier sa mission. *M. Bossuet, Disc. sur l'Hist. Univers.*

XVI. Les miracles de Jesus-Christ sont si fort incontestables, que les Gentils n'ont pu en disconvenir, non plus que les Juifs. Celse, le grand ennemi des Chrétiens, & qui les a attaqués dès les premiers tems avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un soin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de Notre-Seigneur: il s'en défend, en disant avec les Juifs, que Jesus-Christ avoit appris les secrets Egyptiens, c'est-à-dire, la magie, & qu'il voulut s'attribuer la Divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art damnable. C'est pour la même raison que les Chrétiens passoient pour Magiciens; & nous avons un passage de Julien l'Apostat qui méprise les miracles de Notre-Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Volusien dans son Epître à Saint Augustin, en fait de même, & ce discours étoit commun parmi les Payens.

Il ne faut donc pas s'étonner, si accoutumés à faire des dieux de tous les hommes, où il éclatoit quelque chose d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jesus-Christ parmi leurs Divinités. Tibère, sur les relations qui lui venoient de Ju-

dée, proposa au Sénat d'accorder à Jesus-Christ les honneurs divins. Ce n'est point un fait qu'on avance en l'air, & Tertullien le rapporte comme public & notoire, dans son Apologétique qu'il présente au Sénat, au nom de l'Eglise : il n'eût pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que la sienne, par des choses où on auroit pu si aisément la confondre. Que si on veut le témoignage d'un Auteur Payen, Lampridius nous dira qu'Adrien avoit élevé à Jesus-Christ des Temples qu'on voyoit encore du tems qu'il écrivoit ; & qu'Alexandre Sévère, après l'avoir révéré en particulier, lui vouloit publiquement dresser des Autels, & le mettre au nombre des dieux.

Il y a certainement beaucoup d'injustice à ne vouloir croire, touchant Jesus-Christ, que ce qu'en écrivent ceux qui ne se sont pas rangés parmi ses Disciples : car c'est chercher la foi dans les incrédules, où le soin & l'exactitude dans ceux, qui, occupés de toute autre chose, tenoient la Religion pour indifférente. Mais il est vrai néanmoins que la gloire de Jesus-Christ eut un si grand éclat, que le monde ne s'est pu défendre de lui rendre quelque témoignage. *M. Bossuet, Disc. sur l'Hist. Univers.*

XVII. Quelque peu d'usage que l'homme fasse de ses lumieres pour s'étudier soi-même, il découvre les foiblesses & les déréglemens dont il est rempli; aussitôt sa raison cherche à y remédier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vûe élevée. Mais que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être comptée pour une des miseres de l'homme? Elle ne sçait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions; & les vains remédes qu'elle fournit, sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est interessée à ne plus les connoître pour des maux, & qu'elle s'est séduite elle-même en leur faveur.............

Ces désordres que la raison humaine causoit dans la Grèce, où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle est capable, quand elle vient à se méconnoître; les leçons trompeuses qu'elle envoyoit de-là chez tous les peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas sans doute les moindres motifs qui inviterent la raison éternelle à descendre sur la terre. Si d'un

côté, chez les Juifs, les fameuſes Semaines de Daniel qui expiroient, & le ſceptre de Juda qui avoit paſſé dans des mains étrangères, preſſoient le Libérateur, ſi long-tems promis & attendu, il eſt certain que d'un autre côté les Grecs livrés juſques-là à des erreurs orgueilleuſes, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Meſſie par leurs beſoins, quoiqu'ils ne fuſſent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux uns pour dégager ſa parole, tant de fois donnée par la bouche de ſes Prophêtes; & il le devoit aux autres pour ſatisfaire à ſa bonté, qui ne les pouvoit ſouffrir plus long-tems dans les égaremens de leur ſageſſe. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un Empire tout divin ſur les nations, un Grand-Prêtre qui enſeignât les véritables ſacrifices; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçuſſent des préceptes ſolides, un Maître qui leur apportât toutes les connoiſſances, après leſquelles ils ſoupiroient depuis ſi long-tems.

Il parut donc enfin parmi les hommes, ce Meſſie, ſi ardemment deſiré d'un ſeul peuple, & ſi néceſſaire à tous. Alors les idées du vrai & du bien nous furent révélées ſans obſcurité & ſans

nuages; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philosophes : alors des remédes tout divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels. *Fontenelle, Discours sur la Patience.*





SOMMAIRE

DE L'ARTICLE TREIZIÉME.

Sur les miracles de l'Ancien & du Nouveau Testament.

I. *Les miracles sont pour nous le langage de Dieu.*

II. *Caractères essentiels d'un vrai miracle.*

III. *Les Prophéties & les Miracles sont deux moyens infaillibles de prouver la vérité. On peut toutefois donner la préférence aux miracles.*

IV. *Un seul miracle suffit pour démontrer que Dieu est l'Auteur de la Doctrine Evangélique. Il faut donc, pour éluder la preuve tirée des miracles, démontrer qu'ils sont tous faux ; prétention qu'on ne peut soutenir, qu'en admettant des absurdités sans nombre.*

V. *L'impiété ne peut rien opposer au nombre & à l'authenticité des miracles de Moyse ; & les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans déposent en faveur de ceux que J. C. a opérés.*

ARTICLE XIII.

Sur les Miracles de l'Ancien & du Nouveau Testament.

I. LES miracles sont des événemens extraordinaires, que la suite des Loix naturelles ne peut produire. C'est en cela qu'ils sont pour nous le langage de Dieu ; parce que la suite des Loix naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi les Loix. Spinosa définit un miracle, un événement rare, arrivé par des Loix de la nature, qui nous sont inconnues ; comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les Loix qu'il a établies, que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'est un effet qu'il opère par lui seul, & par une volonté particuliere ; & comme il est extraordinaire, nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le bled par le concours de la terre, du Soleil, des pluies, &c. C'est un effet qu'il produit par une volonté générale, & par les cau-

ſes ſecondes, dont tous les anneaux ſe répondent depuis le commencement du monde. Ces effets ne nous ſurprennent pas, parce que nos yeux y ſont accoutumés : c'eſt pourquoi, quand Dieu a voulu nous réveiller, il a opéré les effets extraordinaires que nous appellons *miracles.*

II. Les grandes régles du miracle ſont la bonté de l'objet ou de la Doctrine qu'on annonce, & l'invocation du vrai Dieu. Avec ces deux caractères, tout miracle, c'eſt-à-dire, tout fait ſupérieur ou contraire aux Loix connues de la nature, eſt certainement la voix de Dieu. Sans ces deux caractères, on n'eſt pas à couvert de toute illuſion, quelqu'éclatant d'ailleurs que puiſſe paroître un prodige, & quelque ſainteté qui brille dans celui qui en eſt l'Auteur. *Trévoux*, *Octobre 1736.*

Celſe & Julien l'Apoſtat avouent, dans leurs écrits contre la Religion Chrétienne, que Jeſus-Chriſt a guéri des aveugles & des boiteux; & ils détruiſent comme ils peuvent les inductions que les défenſeurs de cette Religion en tiroient contre le Paganiſme. Si les miracles de Jeſus-Chriſt avoient pu être révoqués en

doute, les Payens ne les auroient certainement point admis. Ils n'auroient pas manqué, au contraire, de faire voir que leur fausseté donnoit lieu à des conséquences accablantes pour la Religion de Jesus-Christ. Ils auroient dit aux Chrétiens : Votre Religion n'est fondée que sur les miracles que vous attribuez à Jesus-Christ. Or, ces miracles sont manifestement supposés ; il vous est impossible de prouver qu'il ait jamais ressuscité des morts, encore moins qu'il se soit ressuscité lui-même, comme vous le prétendez ; pourquoi donc nous blâmez-vous de ne pas suivre une Religion, dont les points essentiels nous paroissent des absurdités, qui n'a eu pour Apôtres que des imposteurs, & pour toute ressource, que la fourberie & le mensonge ? Cet argument seul auroit renversé le Christianisme, si les faits rapportés dans le Nouveau Testament avoient été faux ou incertains. Mais, puisque dans tous les ouvrages qui nous restent de l'Antiquité, on ne voit pas que les Payens ayent même songé à attaquer la Religion Chrétienne de ce côté-là, il faut que les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres leur ayent paru aussi certains qu'ils le paroissoient aux Chrétiens mêmes. C'est aux prétendus

esprits forts à juger maintenant s'ils ont bonne gracè de nier des faits attestés par les ouvrages mêmes, que les plus grands ennemis des Chrétiens ont composés contre leur Religion. *Lettres sur la Religion.*

III. Les Prophéties & les miracles réunis ensemble, forment le dégré d'évidence le plus parfait que l'esprit puisse desirer. L'une & l'autre preuve néanmoins est décisive par elle-même. Il est vrai que les Prophéties font quelquefois plus d'impression que les miracles, sur certains esprits ; & que d'autres, qui ne seroient pas en état d'examiner les Prophéties, cédent à l'autorité des miracles. Mais soit qu'on ait été converti par les Prophéties, soit que ce soit les miracles qui ayent obligé de se rendre, c'est toujours l'évidence qu'on a suivi : c'est par des raisons invincibles qu'on a été déterminé. Il n'y a que celui qui a fait les siécles, & qui régle tous les événemens, qui puisse annoncer ce qui arrivera dans les siécles futurs. Il n'y a que celui qui a formé le corps, qui puisse donner des yeux à un homme qui est né aveugle : il n'y a que celui qui a uni l'ame au corps, qui puisse l'y rétablir, quand une fois elle en a été séparée.

Il eſt donc inutile de demander laquelle de ces deux preuves eſt la plus forte ; mais ſi l'on vouloit agiter cette queſtion, le Sauveur nous autoriſe à donner la préférence aux miracles. Car en parlant du témoignage de Saint Jean, qui certainement étoit prophétique, il préfère celui des miracles. » Pour moi, j'ai un témoi- » gnage plus grand que celui de Jean. » Car les œuvres que mon Pere m'a don- » né le pouvoir de faire ; les œuvres, » dis-je, que je fais, rendent témoigna- » ge pour moi que c'eſt le Pere qui m'a » envoyé. » *P. Mairan, Bénédictin.*

IV. Un ſeul miracle bien conſtaté, & évidemment opéré en confirmation de l'Evangile, ſuffiroit pour démontrer que Dieu eſt l'auteur & le garant de la Doctrine Evangélique, & par conſéquent, pour mettre la Loi Chrétienne au rang des inventions purement humaines, & pour ſoutenir raiſonnablement le Déiſme, il faut non-ſeulement démontrer la fauſſeté de quelques miracles en particulier, mais il eſt néceſſaire de les détruire tous, ſans exception, & de prouver que de tous les prodiges adoptés par les Chrétiens, il n'en eſt aucun qui ne ſoit ou faux ou douteux.

Or pour ſoutenir une pareille thèſe, il faut avoir une force d'eſprit, que les plus étranges abſurdités ne puiſſent ébranler. En effet, pour mettre en fait, que depuis la naiſſance du Chriſtianiſme il ne s'eſt opéré aucun miracle, qu'on ne puiſſe révoquer en doute, il faut ſe préparer à dévorer toutes ces monſtrueuſes conſéquences.

Premierement, ſi l'on peut regarder comme vraiment incertains tous les miracles rapportés dans le Nouveau Teſtament, il eſt évident que tous ces Livres, que nous regardons comme divins, ne ſont qu'un miſérable ramas de bruits populaires, de viſions chimériques, de faits hazardés & reçus témérairement ſans preuve & ſans fondement ; & que tous ceux qui ont donné vogue à ces Hiſtoires, ont été des impoſteurs ou des dupes, qui auront fait autant d'autres dupes, qu'il y a eu depuis dix-ſept ſiécles, d'hommes aſſez crédules pour ajoûter foi à ces prodiges.

Secondement, il faut que les miracles attribués à Jeſus-Chriſt, la réſurrection du Lazare, la multiplication des pains, la vûe rendue à l'aveugle né, &c, il faut même que la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, ſon Aſcenſion, la deſcente du

Saint-Esprit, le changement des Apôtres, soient des contes faits à plaisir, ou fondés sur des oui-dire, recueillis au hazard, & dont les premiers Chrétiens n'auront jamais pu être persuadés avec connoissance de cause : & par conséquent le Christianisme aura pris naissance, se sera établi & répandu dans tout l'Univers par une espéce d'enchantement, qui aura fasciné tous les esprits, jusqu'au point de forcer & Juifs & Gentils à renoncer à tous leurs préjugés, & à adorer, comme Dieu, un homme crucifié, sans pourtant avoir aucune preuve solide de sa divinité.

Troisiémement, il faut que les Evangélistes & l'Auteur des Actes des Apôtres ayent été les plus insensés de tous les hommes : car si les merveilles qu'ils attribuent à Jesus-Christ & à ses premiers Disciples, n'étoient pas incontestables lorsqu'ils les écrivoient, en les publiant comme telles, ils se seroient exposés à la risée & au mépris de tous ceux, ou qui sçavoient le contraire, ou qui étoient en état de rendre au moins leur récit suspect. Ce n'est pas tout. Ils eussent fourni des armes invincibles à tous les adversaires de la Religion, qu'ils vouloient établir, si leur maître n'avoit pas fait de vrais

vrais miracles, & qu'ils ne leur eût pas réellement donné le pouvoir d'en faire d'aussi grands, & même de plus grands que les siens, & par conséquent il faudroit les regarder comme des imbéciles, & non pas comme d'habiles fourbes, puisqu'en publiant la prétendue promesse que leur Maître avoit faite, qu'ils pourroient opérer les prodiges les plus éclatans en confirmation de la Doctrine qu'il leur commandoit de prêcher, ils se seroient mis de gayeté de cœur dans la fatale obligation, ou de justifier cette promesse par des miracles bien marqués, ou d'avouer leur puissance & leur imposture. Pourroit-on imaginer une extravagance pareille à celle-là ? C'est pourtant de cette extravagance inouie que les Evangélistes seroient atteints & convaincus, si n'étant nullement assûrés d'avoir reçu le don des miracles, ils s'étoient vanté, comme ils ont fait dans l'Evangile, de pouvoir autoriser leurs récits & leur mission par les prodiges les plus étonnans; & des hommes de ce caractère, seroient venus à bout de tromper tout l'Univers ? Il n'y a assûrément que nos prétendus beaux Esprits, qui soient capables de regarder comme vraisemblable un paradoxe de cette nature.

Quatriémement, s'il ne s'est fait aucun miracle bien avéré en faveur de la Religion Chrétienne, ce n'est point seulement les Apôtres, qu'il faut accuser de la plus haute folie, c'est sur tous les Peres de l'Eglise, c'est sur tous les Historiens & sacrés & profânes que doit tomber ce reproche odieux. Car il faudra désormais traiter ou de fourbes ou de visionnaires les Basiles, les Ambroises, les Athanases, les Chrysostômes, les Augustins, les Grégoires, &c, qui se sont donnés pour témoins oculaires de plusieurs miracles. Il faudra traiter de même les Historiens de tous les siécles & de toutes les nations, qui ont publié mille merveilles ou opérées sous leurs yeux, ou garanties par une Tradition constante & universelle. Il faudra regarder comme des fables ou comme des faits apocriphes, tous les prodiges rapportés dans les annales de l'Eglise, dans les Vies des Peres, dans les Histoires des Eglises particulieres, dans les Ecrits d'une infinité d'Auteurs, qui ont transmis à la postérité les miracles d'un Thamaturge, d'un Hilarion, du grand Macaire, de S. Martin, des Sts Bernard & Dominique, de Saint Fra: çois Xavier, &c.

Cinquiémement, il s'ensuivra que tout

ce qui se fait à Rome dans la canonisation des Saints ; que ces procédures si exactes, ces examens si rigoureux, ces discussions si scrupuleuses ne sont qu'une comédie sacrilége pour abuser de la crédulité des peuples ; & que les Rois, les Princes, les Evêques qui sollicitent les canonisations, & qui attestent les miracles opérés dans leurs Provinces, sont ou des imposteurs ou des dupes, qui, de concert avec l'Eglise Romaine, en imposent à tout l'Univers.

Sixiémement, il faudra avouer que les plus cruels ennemis de l'Eglise Chrétienne n'y entendoient rien du tout, & qu'ils étoient bien bons de passer aux Chrétiens les miracles qu'ils publioient de leur Maître. Si les Juifs & les Payens, si Porphyre, Celse, Julien l'Apostat, les Thalmudistes avoient eu les leçons des impies de nos jours, au lieu de se donner la torture pour énerver la preuve que les miracles attribués à J.C. & aux Apôtres, fournissent en faveur du Christianisme, ils en eussent été quittes pour nier la réalité de ces miracles, & pour tourner en ridicule ceux qui s'en servoient comme d'un argument invincible. Ils ne l'ont pas fait : au contraire, ils ont regardé comme réelles la plûpart des merveilles opé-

rées par Jesus-Christ. Leur aveu est formel & incontestable. Si de leur tems ces merveilles passoient ou pour fausses ou pour douteuses, il falloit que ces formidables adversaires ne fussent pas fort aguerris à la dispute, & qu'ils ne sçussent guères profiter de leurs avantages, & par conséquent ils auront été aussi fous que ceux qui leur présentoient effrontément ces prodiges comme vrais & constans. Voilà une partie des conséquences que doit nécessairement admettre un Déiste qui nie généralement tous les miracles du Nouveau Testament. Or dès-là qu'il est capable d'adopter comme soutenables des paradoxes si absurdes, il n'y a point d'extravagances, dont il ne puisse être le garant. Quoi! l'Univers devenu Chrétien sans sçavoir pourquoi; Jesus-Christ adoré comme Dieu, sans avoir prouvé qu'il eût rien au-dessus de l'homme; ses Apôtres convaincus d'extravagances; les plus grands hommes de tous les siécles, réduits au rang des menteurs ou des fous; tous nos Livres les plus respectables relégués avec les romans & les contes des Fées; les Papes, les Cardinaux, les Evêques, les Princes Chrétiens, & tous les Fidéles aveugles, jusqu'au point de croire & d'attester de fausses merveilles; les ennemis

même de la Religion assez insensés pour les respecter ces merveilles, tout cela n'effrayera pas la raison d'un Déiste ? Il faut donc qu'il ait une raison bien différente de celle des autres hommes ; car le sens commun dicte à quiconque sçait réfléchit, qu'il est impossible que dans tous les siécles, les grands comme les petits, les sçavans comme les ignorans ayent cru si universellement & si constamment les miracles de Jesus-Christ, des Apôtres & des Saints, à moins ou que ces miracles ne soient incontestables, ou que Dieu lui-même n'ait voulu être ou l'auteur ou le complice de l'erreur la plus grossière, la plus générale & la plus constante. Embrasser ce dernier parti, ce seroit blasphémer contre la souveraine véracité de Dieu. Il est donc de la derniere évidence qu'il s'est fait de vrais prodiges en faveur de la Religion qu'a fondée Jesus-Christ, & que ses Apôtres ont répandue par toute la terre.

Que si, malgré ces raisonnemens invincibles, le Déiste s'obstine dans son incrédulité, & ne veut recevoir aucun miracle comme vrai, du moins il ne peut révoquer en doute le grand miracle de la conversion de l'Univers. Voici comme raisonne Saint Augustin sur cet im-

portant ſujet : il y a trois choſes incroyables, dit ce Pere. La premiere, que Jeſus-Chriſt ſoit reſſuſcité & monté au Ciel. La ſeconde, que l'Univers ait cru & croye encore un événement ſi peu croyable : la troiſiéme, que des hommes groſſiers & ignorans, foibles & mépriſables, ſans naiſſance, ſans ſcience, ſans aucun ſecours humain ayent engagé ſi efficacement l'Univers à croire ſans héſiter, & la Réſurrection & l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt ; de ſorte que ſi Dieu n'a point appuyé le témoignage des Apôtres par les plus grands prodiges, la croyance générale & conſtante de l'Univers doit nous tenir lieu du plus grand des miracles : *Hoc vobis unum grande miraculum ſufficit, quod terrarum orbis ſine ullo miraculo credidit.* Ainſi le Déiſte, qui nie tous les miracles, outre les conſéquences abſurdes, qu'il eſt obligé d'accorder, ſe voit encore réduit à admettre quelque choſe de plus incompréhenſible que tous les miracles qu'il rejette en effet ; ne ſeroit-ce pas le prodige des prodiges, que ſans voir aucun prodige, ſans appercevoir nulle part le doigt de Dieu, le monde eût cru des myſtères ſi difficiles à croire, & ſe fût ſoumis à des choſes pénibles à pratiquer, & tout cela à la ſollicitation de quelques pauvres pêcheurs,

gens simples, sans aveu & sans autorité ? *Le P. le Febvre, J.*

V. L'impiété peut-elle rien opposer aux prodiges opérés par Moyse, l'Envoyé de Dieu, & le premier des Prophètes qui ont écrit les promesses de la venue du Messie ? Ces prodiges se succéderent les uns aux autres presque continuellement, pendant l'espace de quarante ans. Ils furent opérés à la vûe d'une nation composée de plus de six cens mille hommes propres à porter les armes, sans compter ni la Tribu de Lévi, ni les enfans, ni les femmes, ni les vieillards des autres Tribus. Ils furent non-seulement vûs, mais encore éprouvés de cette multitude qui en recueilloit les fruits. Car c'est elle qui passa au milieu des flots divisés & suspendus de la mer rouge & du Jourdain ; c'est elle qui se nourrit de la manne tombée du Ciel ; c'est elle qui bûvoit de l'eau dont Moye avoit ôté l'amertume, ou qu'il avoit fait sortir d'un rocher, en le frappant. Il en est de même des autres prodiges. Ils forcerent à la soumission & à l'obéissance cette nation dure & indocile, toujours prête à murmurer, & à se soulever, & qui n'auroit pas manqué de crier à l'imposture, si, pour sou-

tenir l'autorité de Moyse, devenue odieuse à un grand nombre d'Israëlites, on leur avoit proposé de faux miracles. Ils étoient si fort au-dessus de tout doute & de tout soupçon que dans les murmures & les soulevemens, les séditieux qui se déchaînoient contre Moyse, ne disent jamais un mot contre ses prodiges. Ils furent écrits & consignés dans des Livres lûs à la multitude, regardés par elle & par toute sa postérité, comme authentiques, malgré l'intérêt qu'avoient plusieurs familles de les décrier, parce qu'elles y étoient flétries & diffâmées. Ils ont été certifiés par les témoignages infaillibles des Prophêtes, des Apôtres & de J. C. lui-même.

Quelle atteinte l'impiété peut-elle donner aux miracles de Jesus-Christ, dont l'Univers a retenti d'une extrémité à l'autre? Miracles si évidens que les Juifs (*a*) contemporains, & leurs descendans n'ont eu d'autre ressource pour justifier leur obstination, que de les attribuer à la magie, ou à la vraie prononciation du nom de Dieu. Miracles non-seulement avoués, mais encore détaillés dans les anciens Li-

(*a*) Voyez la Démonstration Evangélique de M. Huet, p. 748, &c.

vres de leurs Docteurs (*b*). Miracles dont Rome Payenne conservoit les preuves dans ses Archives, auxquelles Justin (*c*) renvoyoit les ennemis du nom Chrétien, sans craindre d'en être démenti. Miracles dont les Disciples de Jesus-Christ ont signé de leur propre sang la constante vérité. Miracles que Julien l'Apostat, si attentif & si ardent à attaquer par toutes sortes de voies la Religion Chrétienne qu'il avoit abjurée, fut forcé de reconnoître en partie, se contentant, pour en obscurcir l'éclat (*d*), de soutenir que Jesus-Christ n'avoit rien fait de grand, en guérissant les boiteux, & quelques aveugles, & en chassant les démons des corps des possédés (*e*). Miracles que Mahomet, quoique déterminé à détruire le Royaume du Sauveur, n'osa pas nier, se bornant à tâcher d'en tirer avantage pour l'établissement de sa secte. Miracles enfin en faveur desquels déposent les Chrétiens, les Juifs, les Mahométans, c'est-à-dire, tout l'Univers, à l'exception de quelques Idolâtres, dont le nombre di-

(*b*) Thalm. Vadezara Midrasch cités par M. Huet.

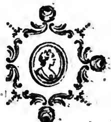
(*c*) Justin. Apol. 2.

(*d*) *Ibid.*

(*e*) Cyrill. Lib. 6. adv. Jul.

minue tous les jours, & de quelques incrédules apostats. Si de pareils miracles ne sont pas certains, que peut-il y avoir de sûr dans les faits les plus avérés & les plus indubitables ? Or en les connoissant pour certains, comment les incrédules pourroient-ils en éluder les conséquences ?

Une Religion, en faveur de laquelle Dieu s'est déclaré, & a dans tous les tems parlé par tant & de si grands miracles, n'est-elle pas évidemment divine & exempte de tout soupçon de fausseté ? *Instruct. Pastor. de feu M.* de Belsunce, *Evêque de Marseille.*





SOMMAIRE

DE L'ARTICLE QUATORZIÉME.

Sur l'établissement du Christianisme.

I. *Pour sentir toute la force de la preuve tirée de l'établissement du Christianisme, il faut considérer ce que c'est que cette Religion, le caractère de ceux à qui & par qui elle a été annoncée, les différens obstacles qu'elle a rencontrés, & la rapidité de ses progrès.*

II. *Difficulté de vaincre l'Idolâtrie, & d'accoutumer les Idolâtres à la régularité de la Religion Chrétienne.*

III. *Nombre prodigieux de Fidèles, immédiatement après la mort de J. C.*

IV. *La conversion des Gentils est arrivée dans le tems de J. C. & selon la prédiction des Prophêtes.*

V. *Etat florissant de l'Eglise sous Dioclétien.*

VI. *La Religion ne fut jamais plus étendue & plus florissante, que dans le tems où tout conspiroit pour la détruire.*

VII. *Le Christianisme ne s'est pas établi à la faveur de l'ignorance.*

VIII. *Le Christianisme a été, dès son commencement, embrassé & défendu par une foule de grands Hommes : son établissement ne peut donc être regardé, comme l'effet de la séduction & des préjugés.*

IX. *En vain les incrédules tâchent de rendre inutile la preuve tirée de la constance des Martyrs.*

X. *On trouve parmi les Martyrs plusieurs saints personnages distingués par leur naissance & par leur sçavoir. Saint Justin présente à l'Empereur Antonin une Apologie en faveur du Christianisme.*

XI. *Différences essentielles entre le progrès du Christianisme & celui du Mahométisme.*

XII. *Entreprise vaine de Julien l'Apostat, pour rebâtir le Temple de Jérusalem : prodiges arrivés à cette occasion.*

XIII. *Les grands événemens arrivés dans la Judée, à l'occasion de J. C. ont été connus & rapportés par plusieurs Payens.*

XIV. *Les Payens ont rendu, en faveur du Christianisme, toute la justice qu'on pouvoit attendre d'eux. Ils ont parlé des faits qui regardent la naissance, les progrès, l'établissement de la Religion Chrétienne.*

XV. *De toutes les Sociétés Chrétiennes, il*

n'y a que l'Eglise Romaine qui vienne de J. C. sans interruption, sans aucune altération.

XVI. *La seule Eglise Catholique remplit tous les siécles. Toute autre Société démontre sa fausseté par sa nouveauté.*

XVII. *Nécessité d'une autorité visible & infaillible en matiere de Religion. Cette autorité ne se trouve que dans l'Eglise Catholique.*

ARTICLE XII.

Sur l'établissement du Christianisme.

I. POur concevoir toute la force du témoignage que l'établissement du Christianisme rend à la vérité & à la Divinité de la Religion Chrétienne, il faut le considérer par parties ; examiner ce que c'est que cette Religion, quel a été le caractère de ceux à qui elle a été annoncée, & celui de ses Apôtres ; les différens obstacles qu'ils ont eu à surmonter ; enfin le progrès rapide avec lequel cette œuvre s'est opérée.

La Doctrine du Christianisme renferme deux parties, les dogmes & la morale. La morale chrétienne est la plus pure, la plus exacte, mais sa sévérité ne peut être plus grande, puisque ses maximes condamnent toutes les passions auxquelles l'homme est le plus attaché ; & que les devoirs qu'elle prescrit sont les plus rigoureux & les plus étendus par rapport à Dieu, par rapport au prochain, par rapport à soi-même.

Elle me prescrit cette Religion d'aimer Dieu sur toutes choses, de n'adorer que lui seul, de lui rapporter toutes mes actions, de préférer sa gloire à mes intérêts les plus chers, & de renoncer à gagner tout l'Univers plutôt que de violer le moindre précepte de ce souverain Législateur, dont les Loix sont si expressément marquées dans les Livres que me présente la Religion. Elle m'ordonne d'aimer mon prochain comme moi-même, de traiter tous les hommes, comme je voudrois qu'ils me traitassent : d'être à leur égard doux, humble, complaisant, charitable, officieux, libéral : de supporter leurs défauts, de leur pardonner de bon cœur toutes les injures que je pourrois en recevoir, d'aimer jusqu'à mes plus cruels ennemis : de respecter mes supérieurs, d'obéir, comme à Dieu même, aux maîtres les plus fâcheux, & de me laisser tout enlever, plutôt que de me révolter contre les puissances légitimes.

Elle me commande d'être sobre, tempérant, chaste. Elle veut que je sois pur d'esprit & de corps ; que j'aye une horreur extrême de tout ce qui pourroit être contraire à la plus exacte pudeur : desirs impurs, pensées lubriques, discours licencieux, tout cela m'est interdit par cet-

te austère Religion, qui prétend régler jusqu'aux moindre mouvemens de mon cœur. Bien plus, elle veut que je me livre sans cesse la guerre à moi-même, que je combatte tous mes penchans, que je réprime mes cupidités, que je dompte mes passions, que je mortifie mes sens, que je me renonce à moi-même, que je me fasse une continuelle violence, & que je ne me satisfasse jamais en rien aux dépens de la charité, de la justice & de l'honnêteté. Enfin elle m'oblige à aimer l'humiliation, l'obscurité, les mépris, les souffrances & les croix; à mépriser les richesses, les plaisirs, les honneurs, & à détacher mon cœur de tous les biens sensibles, pour aspirer, à quoi? à des biens futurs & invisibles qu'on me promet, mais dont on ne me donne qu'une idée confuse, & que je ne pourrai posséder qu'après la mort. Quelle Religion! Qu'elle est pure! Qu'elle est sainte! Qu'elle est dure & austère! Qu'elle est gênante pour de foibles mortels! Quoi? toujours se contraindre, se violenter, toujours tenir ses passions en bride, & cela, sous peine d'être éternellement malheureux, n'est-ce pas une espéce de martyre, d'autant moins supportable, qu'il doit durer autant que la vie?

Les Dogmes du Christianisme ne sont pas moins révoltans pour notre esprit, que sa morale est opposée à nos inclinations.

Un Dieu en trois Personnes : une nature unique & simple, qui existe toute entiere dans trois Personnes réellement distinguées, sans perdre son unité, & sans être multipliée. Un Pere qui n'est pas plus ancien que son Fils, un Fils qui ne dépend pas de son Pere : un Saint-Esprit qui procéde du Pere & du Fils, & qui leur est égal en toutes choses : trois Personnes toutes puissantes, qui sont le même Tout-Puissant ; l'homme créé à l'image de Dieu, & pour posséder Dieu ; un péché commun à tous les hommes, quoiqu'un l'ait commis : la punition de ce péché dans les enfans qui meurent sans baptême. Un Dieu qui se fait Homme dans le sein d'une Vierge, & qui habite parmi les hommes, comme un d'entre eux : ce Dieu qui meurt pour les péchés des hommes, qui se ressuscite lui-même, qui monte au Ciel, après avoir institué des Sacremens, pour nous appliquer les mérites de sa mort, & nous communiquer sa grace : une résurrection générale qui ouvrira les tombeaux à la fin des siécles, & qui ranimera les subs-

tances détruites par la mort : une éternité de gloire & de joie préparée aux Justes, des peines éternelles réservées aux impies, &c. Ce sont-là autant de propositions étonnantes que nous présente la Religion, comme les objets de notre croyance. *P. le Febvre.*

Voilà ce qu'on a entrepris d'annoncer à tout l'Univers, il y a dix-sept siécles, & de persuader à toutes les nations qui le composent. Rien ne paroît plus extravagant que ce projet, si les hommes en sont les Auteurs, parce que les obstacles qu'il aura nécessairement à surmonter ne peuvent être ni plus considérables ni plus multipliés. Il est aisé de comprendre qu'il trouvera d'abord une opposition universelle. Il n'y a personne qui soit naturellement disposé à faire une violence continuelle à ses passions, & à croire des dogmes qui révoltent son esprit. Outre cela, chaque peuple avoit ses préjugés particuliers, qui les retenoient dans leurs anciennes pratiques. Les Juifs étoient remplis de vénération pour leurs cérémonies. Ils étoient extrêmement attachés à la Loi qu'ils avoient reçue de Dieu même par le ministère de Moyse; ils regardoient leur Sacerdoce & leur Temple comme ce qu'il y avoit de plus sacré dans

l'Univers ; ils se croyoient par préférence le peuple de Dieu, & les autres nations n'étoient à leurs yeux que des profânes, pour lesquels ils avoient un souverain mépris. Comment avec ces idées, les Juifs devoient-ils recevoir des gens qui venoient leur déclarer que leur Loi & leur Sacerdoce alloient finir ; que leur Temple, si nécessaire à la pratique de leur Religion, alloit être détruit de fond en comble ; que non-seulement Dieu ne les regardera plus comme son peuple, mais encore qu'ils vont éprouver toute la rigueur de ses vengeances : en un mot, qu'il les a rejettés, & qu'il leur a substitué les Idolâtres à leur place ? Croit-on que ces discours durent être favorablement reçus des Juifs ? N'étoit-il pas naturel au contraire qu'ils leur inspirassent les desseins les plus violens contre ceux qui sembloient n'ouvrir la bouche que pour les insulter & les outrager dans ce qu'ils avoient de plus sensible ?

Les Gentils n'étoient pas mieux disposés que les Juifs à recevoir l'Evangile. La Religion qu'ils professoient n'avoit rien qui les gênât. Elle consacroit, pour ainsi dire, tous leurs plaisirs & tous leurs vices, en les attribuant aux Divinités qui étoient les objets de leur culte.

Mais ceux qui durent être les plus opposés à la prédication de l'Evangile, furent les Philosophes; ils étoient en très-grand nombre dans le siécle d'Auguste. La Doctrine de l'Evangile fera-t-elle fortune parmi ces Idolâtres de leur raison?

Mais peut-être que les Apôtres de cette Religion ont employé des moyens propres à se concilier des esprits, dont la disposition naturelle leur étoit si contraire. Point du tout; & c'est leur propre caractère, aussi-bien que la maniere dont ils s'y prennent pour attirer les hommes dans leur parti, qui auroit dû rendre inutile leur projet. Douze pauvres Pêcheurs, sans aucun appui humain, & sans aucun talent extérieur, se dispersent dans les différentes contrées de l'Univers, pour lui faire embrasser leurs sentimens. Ils proposent avec simplicité ce qu'ils ont de plus révoltant. Ils ne sçavent ce que c'est d'en adoucir la sévérité. Les maximes de la pénitence & le renoncement à soi-même, sont les sujets ordinaires de leurs discours. Le mystère de la Croix est à tout moment dans leur bouche, quoiqu'ils reconnoissent eux-mêmes qu'il scandalise les Juifs, & qu'il paroît une folie aux Idolâtres. Cependant le Christianisme se répandit avec une rapidité

étonnante, l'Evangile pénétra par-tout, & en moins de deux ſiécles, la face de l'Univers fut entiérement changée.

Cette Hiſtoire abrégée de l'établiſſement du Chriſtianiſme ne lui donne-t-elle pas des caractère manifeſtement divins? Peut-on refuſer de reconnoître le doigt de Dieu dans une œuvre ſi ſinguliere, & dont la réuſſite eſt ſi contraire à toutes les régles de la politique humaine.

La ſeule difficulté ſeroit de ſçavoir ſi les Juifs & les Payens qui ſe convertirent, embraſſerent le Chriſtianiſme ſans s'aſſûrer auparavant de la certitude des faits qui en établiſſoient la vérité, comme les miracles de Jeſus-Chriſt & des Apôtres. Mais on auroit honte ſans doute de propoſer ſérieuſement cette difficulté. Il en coûtoit un peu trop lorſqu'on ſe faiſoit Chrétien, pour ne le point être, du moins avec connoiſſance de cauſe. La profeſſion publique du Chriſtianiſme expoſoit à perdre la vie. Ainſi on devoit faire plus d'une réflexion avant que de s'y ſoumettre. Les hommes du tems des Apôtres n'étoient point d'une eſpéce différente de la nôtre. Ils aimoient autant que nous à vivre, & à vivre gracieuſement. Si on venoit à nous propoſer de perdre ce que nous avons de plus

précieux sur la terre, & de courir un péril évident & continuel de la vie, il faudroit certainement qu'on nous alléguât des motifs bien puissans pour nous y résoudre ; & pour peu que nous entrevissions qu'on cherchât à nous tromper, nous rejetterions bien loin la proposition désagréable qu'on nous auroit faite. Pourquoi raisonnons-nous différemment de ceux qui se firent Chrétiens dans les trois premiers siécles de l'Eglise? Leur prêcher le Christianisme, c'étoit leur dire en termes équivalens, de renoncer à toutes les commodités de la vie, & de s'attendre à tout moment à la voir finir par les plus cruels supplices. Une pareille proposition n'avoit rien de bien flatteur pour des gens qui, pour la plûpart, bornoient tous leurs desirs à la vie présente. Ainsi, puisqu'une infinité d'entr'eux l'ont acceptée, on ne peut douter qu'ils n'ayent approfondi les motifs sur lesquels on appuyoit l'étrange proposition qu'on leur faisoit, & que les faits cités par les Apôtres n'ayent eu pour eux une évidence proportionnée au sacrifice qu'ils accordoient.

Cette preuve si belle & si concluante de la Divinité de la Religion Chrétienne, que nous venons d'examiner, a été employée avec beaucoup de force par S.

Auguſtin dans un ouvrage qu'il a compoſé pour venger la Religion des inſultes des Payens. Celui, leur dit le Saint Docteur, *cap. 8. de civit. Dei*, qui demande de nouvelles raiſons & de nouveaux prodiges pour croire, eſt lui-même un grand prodige, de ne pas vouloir ſe rendre à des preuves qui ont fait changer de face à toute la terre. Il fait enſuite un dilemme qui donne un grand jour à ſa penſée : ou les miracles, ajoûte-t-il, ont converti l'Univers, ou l'Univers a été converti ſans miracles ? Si les miracles ont converti l'Univers : que les incrédules ſe rendent à l'évidence de cette preuve ; mais s'ils refuſent opiniâtrement de croire aucun miracle : comme ils ne peuvent nier ce que leurs yeux voient comme les nôtres, que le monde Idolâtre eſt devenu Chrétien ; qu'ils ſe rendent au plus grand de tous les miracles, qui eſt que douze hommes ſans lettres, ſans force & ſans autorité, dans des ſiécles très-ſçavans & très-éclairés, ont fait croire à toute la terre les choſes les plus incroyables, & cela, ſans aucun miracle.

Ce raiſonnement de Saint Auguſtin ne ſouffre point de replique. La converſion de l'Univers, dans les tems & les cir-

constances marquées, sera toujours pour les simples, une voie abrégée de confondre l'incrédule. Le fait postérieur & subsistant, supposera toujours la réalité de ceux qui ont fondé le Christianisme, parce qu'il est d'une évidence palpable que les Juifs & les Payens n'eussent jamais abandonné leur créance, s'ils n'eussent été intimement convaincus de la Divinité de la Religion de J. C. *Lettres sur la Religion.*

II. L'Idolâtrie nous paroît la foiblesse même, & nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais au contraire son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre, & un si grand renversement du bon sens montre assez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie; enchanté par ses idoles, il étoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. Quelle puissance falloit-il pour rappeller dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié, & retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement?

Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts combattoient pour l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le plaisir: les divertissemens

tiſſemens, les ſpectacles, & enfin la licence même y faiſoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux; & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine, d'où la pudeur fût bannie avec plus de ſoin qu'elle l'étoit des myſtères de la Religion. Comment accoutumer des eſprits ſi corrompus à la régularité de la Religion véritable, chaſte, ſévère, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles? Saint Paul parloit à Felix, Gouverneur de la Judée, de la juſtice, de la chaſteté, & du Jugement à venir. Cet homme effrayé, lui dit: Retirez-vous quant à préſent, je vous manderai quand il faudra. Ces diſcours étoient incommodes pour un homme qui vouloit jouir ſans ſcrupule, & à quelque prix que ce fût, des biens de la terre. *M. Boſſuet, Diſc. ſur l'Hiſt. Univerſelle.*

III. Il n'y a point de doute ſur le nombre prodigieux de Fidéles qu'on vit preſque auſſi-tôt après la mort du Rédempteur. Pline le jeune, Lucien, Tacite, &c, s'en plaignent hautement. Saint Juſtin, au contraire, Saint Irénée, Tertullien, &c, en font trophée: voici les termes de Saint Juſtin (*a*): Il n'y a aucune eſpéce

(*a*) Dialogue avec Tryphon.

ni de Grecs, ni de Barbares, ni de Scythes errans dans les chariots, ni de Bergers, chez qui l'on n'adresse au Créateur de l'Univers des prieres & des actions de graces au nom de J. C.

IV. La conversion des Gentils devoit arriver au tems du Messie, & devoit être la marque la plus assurée de sa venue. Les Prophètes l'avoient clairement prédite, & leurs promesses se sont vérifiées dans les tems de notre Seigneur. Il est certain qu'alors seulement, & ni plutôt ni plus tard, ce que les Philosophes n'ont osé tenter, ce que les Prophètes ni le Peuple Juif, lorsqu'il a été le plus protégé & le plus fidèle, n'ont pû faire, douze pêcheurs envoyés par Jesus-Christ, & témoins de sa Résurrection, l'ont accompli. C'est que la conversion du monde ne devoit être l'ouvrage ni des Philosophes, ni même des Prophètes : il étoit réservé au Christ, & c'étoit le fruit de sa Croix. *M. Bossuet, Disc. sur l'Hist. Univ.*

V. Je ne puis exprimer dignement, dit Eusébe, avec quelle liberté s'annonçoit la parole évangélique avant le dernier orage, & en quel honneur elle étoit auprès de tous les hommes également, Grecs & Barbares. Nos Princes donnoient

mille témoignages de bonté à ceux qui en faisoient profession : & ils leur confioient des gouvernemens de Provinces, en les dispensant de la nécessité d'offrir les sacrifices que la piété leur interdisoit ; les Palais Impériaux étoient remplis de Fidéles, qui se faisoient gloire, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs serviteurs, d'adorer, sous les yeux de leurs maîtres, le nom de Jesus-Christ, & ils avoient plus de part que les autres Officiers à la faveur & à la confiance des Empereurs. A l'exemple des Souverains, les Intendans & les Gouverneurs des Provinces rendoient toutes sortes d'honneurs aux Chefs de notre Religion. Nos assemblées devenoient si nombreuses, que les anciennes Eglises ne pouvant suffire à contenir un peuple immense, nous en bâtissions de plus spacieuses dans toutes les Villes. Telle étoit, continue l'Historien, notre heureuse position, tant que nous méritâmes la protection divine par une conduite sainte & irréprochable.

Tertullien, au deuxiéme siécle, soutenoit que l'Empire de Jesus-Christ étoit plus étendu que ne l'avoit été celui d'Alexandre, & celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise. Saint Irénée en fait un ca-

talogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origène & Arnobe disent que le Christianisme est répandu par-tout, où le Soleil porte sa lumiere.

VI. La Religion ne fut jamais plus étendue & plus florissante que dans les jours où tout conspiroit pour la détruire; l'exemple d'un seul Martyr convertissoit un grand nombre d'Infidéles, & c'est ce qui faisoit dire fort éloquemment à Tertullien, que *le sang des Martyrs étoit une semence de Chrétiens*. Justin rend aussi le même témoignage : » Nous ne cessons » pas, dit-il, de confesser Jesus-Christ, » encore que l'on nous coupe la tête, » que l'on nous crucifie, que l'on nous » expose aux bêtes : nous souffrons les » fers, le feu, les tourmens. Plus on » nous persécute, plus il y en a qui de- » viennent fidéles & pieux par le nom » de Jesus. Dieu a permis que l'on ado- » rât le Soleil, mais on n'a jamais vû » personne mourir pour la Religion du » Soleil, au lieu que l'on voit des hom- » mes de toutes les nations qui souffrent » pour le nom de J. C.

VII. On ne peut pas dire que le Christianisme se soit établi à la faveur de l'i-

gnorance. Quoique les Apôtres nous paroiſſent ſimples & groſſiers, ne nous imaginons pas qu'ils ayent perſuadé des hommes ſimples & groſſiers comme eux. Dieu a voulu confondre la ſageſſe humaine par des hommes en qui cette ſageſſe ne brillât ni par l'eſprit, ni par la ſcience. Mais après ce miracle accompli, combien d'illuſtres eſprits ſoumis à la Religion Chrétienne, en deviennent les défenſeurs ! On voit dans les trois premiers ſiécles des Cypriens, des Tertulliens, des Origènes, des Arnobes, des Lactances ; dans les deux ſiécles ſuivans des Athanaſes, des Baſiles, des Grégoires de Nazianze, des Chryſoſtômes, des Euſebes, des Jérômes, des Ambroiſes, des Cyrilles, & enfin un Auguſtin, l'un de ces rares & vaſtes génies qui font l'admiration de tous les ſiécles.

VIII. Si dans les premiers ſiécles, la cauſe Chrétienne n'eût pas été défendue par des eſprits éclairés, on pourroit peut-être s'imaginer qu'on s'eſt laiſſé ſéduire ; mais quand on voit que dès le commencement, une foule de grands hommes ont renoncé aux préjugés de la naiſſance & de l'éducation pour ſe faire Chrétiens, alors les ſoupçons s'évanouiſſent. La Religion

compte au nombre de ses défenseurs une multitude de Sçavans, qui passoient pour des génies supérieurs, & que les Payens se faisoient un honneur de consulter. Le Philosophe Ammonius, qui de sectateur de Platon s'étoit rendu Chrétien, attira leurs respects : les Empereurs Adrien & Marc-Aurelle lisoient avec admiration les Apologies des Mélitores, des Athénagores, des Justins. Le Sénat lui-même admira celle de l'illustre Martyr saint Apollone, qui étoit lui-même Sénateur. Origène, Tertullien étoient regardés comme les lumières de leurs siécles. Je ne parle pas ici des Clémens d'Alexandrie, des Minutius Félix, des Eusèbes de Césarée, des Lactances, des Cypriens, des Jérômes, des Cyrilles, des Chrysostômes, des Ambroises, des Augustins, des Basiles, des Grégoires, & de tant d'autres qui ont soutenu les intérêts de Jesus-Christ. Les ouvrages qu'ils nous ont laissés, où on trouve toutes les richesses de l'esprit, & toute la force du raisonnement, en font l'éloge.

Ce qu'il y a de constant, c'est que tant d'hommes si judicieux n'ont pas crû en aveugles; & il falloit que la démonstration que l'on donnoit du Christianisme fût bien claire, pour les déterminer à

recevoir une Doctrine si extraordinaire, & qui les exposoit à la mort : des hommes d'un mérite aussi distingué que saint Clément, saint Polycarpe, saint Justin, saint Irénée & saint Cyprien, n'ont pas souffert le martyre, sans avoir auparavant bien examiné la question ; & dès qu'on porte les yeux sur les anciens monumens de l'Eglise, on apperçoit évidemment qu'il n'y a point d'illusion, & que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexions & de connoissances ; quand d'ailleurs ont fait attention que les Apôtres ont soutenu les miracles de Jesus-Christ dans les Tribunaux à la face des Payens, des Juifs, des Philosophes & des Rabbins, & qu'ils sont morts dans les tourmens, pour attester ce qu'ils ont vû ; la vérité se montre aussi clairement que le jour ; & ne pas se rendre à des témoignages aussi éclatans, c'est disputer par passion contre l'évidence même.

Heureux donc le Chrétien qui se tient étroitement attaché à l'Evangile ; outre qu'il est bien glorieux de suivre une Religion parfaitement conforme à la raison, il a pour lui l'autorité des hommes les plus sages & les plus éclairés : tout concourt à l'affermir dans sa croyance, & il en trouve même des preuves jusque dans

la bouche de ses ennemis. Il n'en est pas de même de l'incrédule, son systême n'est appuyé ni sur la raison, ni sur l'autorité des conjectures; des soupçons sans aucun fondement, des suppositions insoutenables sont les seules ressources qui lui restent : pour s'armer contre l'Evangile, il est obligé d'en venir à des extrémités qui révoltent le bon sens : comme il n'y a point de Livres aussi authentiques que ceux qui renferment l'Histoire de Jesus-Christ, pour la rejetter, il faut qu'il renverse les principes les mieux établis, il faut qu'il regarde l'Histoire Romaine, l'Histoire de France, & toutes les Annales de l'Eglise, comme autant de fables faites à plaisir; il faut qu'il se mette en tête que les Auteurs Payens, Juifs & Chrétiens, se sont donné le mot, & ont formé le détestable complot de tromper toute la terre.

IX. Les incrédules modernes tâchent de rendre inutile la preuve, tirée de la constance des Martyrs, en observant que, dans toutes les sectes & pour toutes sortes d'intérêts, on a vû périr des milliers d'hommes trompés. On répond à ces adversaires; & le résultat de ces réponses est que le nombre des Martyrs de la Re-

ligion Chrétienne ; que leur patience au milieu des plus horribles tourmens ; que la diverſité de leur âge, de leur tempérament, de leur éducation, de leur pays ; que leur bonne foi, en affrontant la mort ; que l'excellence de la morale dont ils faiſoient profeſſion ; que la facilité d'échapper aux ſupplices en diſſimulant leur créance ; qu'enfin la proximité, l'éclat, l'authenticité des faits de la Religion, pour laquelle ils couroient au martyre ; tout cela réuni & mis dans le point de vûe convenable, forme une démonſtration complette en faveur de la vérité du Chriſtianiſme & de la ſageſſe des Martyrs. *Trévoux*, *Novembre 1756*.

X. Ce n'eſt pas ſeulement le peuple qu'on immole, les riches, les perſonnes élevées en dignité, les Sçavans, les Philoſophes éprouvent la perſécution. Domitien fait mourir Clément, ſon couſin-germain, & envoye en exil Flavie & Domitille ſes proches parens. Les Prêtres & les Evêques ſont mis à mort ; des Soldats & des Philoſophes reçoivent la couronne du Martyre ; les uns ſont crucifiés, les autres condamnés à être brûlés : ceux-ci ſont dévorés par les bêtes, & ceux-là enterrés vifs dans un lac glacé.

Sous Trajan, S. Ignace, Evêque d'Antioche, fut exposé aux bêtes. Marc Aurele fit mourir S. Justin, Apologiste de la Religion. S. Polycarpe, Evêque de Smyrne, fut condamné au feu ; S. Pothin, Evêque de Lyon, & S. Irénée, son successeur, expirerent dans de cruels supplices ; S. Cyprien, Evêque de Carthage, eut la tête tranchée ; S. Clément, S. Etienne, S. Xiste, tous trois Papes, moururent pour la Foi ; S. Denis, S. Appollinaire, S. Alexandre, tous Evêques, tomberent sous le glaive du Tyran. Ces persécutions contre les Pasteurs & le Troupeau se faisoient tantôt par les ordres des Empereurs, tantôt par la haine des Magistrats & des Gouverneurs des Provinces ; tantôt enfin par des arrêts prononcés dans le Sénat, & alors tout l'Empire ruisse oit du sang des Martyrs.

S. Justin prit hautement la défense de la Religion à l'exemple de deux autres Philosophes d'Athènes, qui, 25 ans auparavant, avoient consacré leurs talens pour la même cause : il présenta à l'Empereur Antonin & à tout le Sénat une Apologie en faveur du Christianisme, où il expose la Doctrine & les pratiques de l'Eglise, les mystères qu'elle croit, la morale qu'elle enseigne : il y parle avec une fermeté &

une noblesse digne du sujet qu'il traite. C'est-là où il dit qu'on peut tuer les Chrétiens, mais non pas leur nuire. Cet ouvrage eut tout le succès qu'on pouvoit espérer: Antonin, Prince naturellement bon, & porté à la paix, fut touché de ce qu'il vit dans cette Apologie; il écrivit aux Etats d'Asie, & aux Villes d'Athènes & de Tessalonique, pour qu'on cessât la persécution; & entre plusieurs motifs qu'il apporte dans cette lettre, il marque que c'est rendre service aux Chrétiens que de leur ôter la vie : » Ces » gens, dit-il, mettent leur bonheur, » non pas à vivre, mais à mourir pour » la cause de Dieu; & c'est pour eux » une insigne victoire, & un grand sujet de triomphe, de répandre leur sang » plutôt que de consentir à ce que vous » leur demandez ».

XI. Que prouvent contre nous les progrès du Mahométisme? On fait voir des différences essentielles, non-seulement dans la substance, mais dans l'établissement des deux Religions. Le seul aveu de Mahomet (a) pourroit suffire : *Je suis venu pour me faire suivre, non par l'autorité des*

(a) Dans l'Alcoran, Azava, 3, 14, 3.

miracles, mais par celle des armes. Bien différente est la mission que J. C. donne à ses Apôtres : *Allez par-tout le monde*, &c. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru, &c, sans l'aide des miracles, qui les eût cru ? Aussi en faisoient-ils de continuels & d'éclatans? Phlégon, dans Origine, Suétone, Lucien, &c, nomment les Chrétiens une secte d'enchanteurs & de magiciens. La signification de ces termes n'est pas équivoque. Saint Irénée atteste avoir vécu durant plusieurs années avec des morts ressuscités. *Trévoux*, *Juin 1732*.

XII. Voici un trait célèbre dont tous nos sçavans Controversistes font usage. Julien l'apostat, comme pour démentir Jesus-Christ & les Prophètes, entreprit de rebâtir le Temple, & de remettre les Juifs en corps de nation. Jamais il ne put y réüssir, Dieu s'y opposa ouvertement : ce sont, non-seulement les Auteurs Chrétiens, mais Ammien Marcellin, Ecrivain idolâtre, & un des principaux Officiers de l'Empereur, que nous avons pour garant de ce fait : pendant qu'Alypius (dit-il, Liv. 23. chap. 1.) aidé du Gouverneur de la Province, pressoit fortement l'ouvrage (la réédification du

Temple) de terribles globes de feu sortirent des fondemens qu'ils avoient ébranlés par des secousses violentes : les ouvriers qui recommencèrent furent brûlés à diverses fois ; ainsi le feu s'obstinant à les repousser, le lieu devint inaccessible, & l'entreprise cessa. Les Juifs, depuis ce tems, n'ont point fait d'autre tentative, & ils attendent toujours leur Messie, trop lent à seconder des desirs très-superflus.

Ainsi, voilà trois millions d'hommes, c'est le calcul de M. Barnage, qui subsistent depuis dix-sept siécles en témoignage de la Religion Chrétienne, & de la vérité des Ecritures, par-tout méprisés, maltraités, opprimés, & portant, comme sur le front, la marque flétrissante de leur déïcide. *Trévoux, Juin 1752.*

XIII. Les grands événemens arrivés dans la Judée, furent bien-tôt connus à Rome. Auguste, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Hérode avoit fait mourir tous les enfans au-dessous de deux ans, & n'avoit pas même épargné le sien, dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que son fils.

Tibère, au rapport de Tertullien, proposa au Sénat de recevoir J. C. au nombre des Dieux. Calcidius, Philosophe

Platonicien, parle d'une étoile qui annonça, dit-il, non des malheurs, mais la naissance d'un Dieu. Phlégon, cité par Eusébe, Origène & S. Jérôme, parle d'une éclipse, la plus grande qu'on eût jamais vûe, & qui couvrit la terre de ténébres. *Eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis*, disoit Tertullien aux Romains.

XIV. La grande preuve tirée de la Tradition est invincible, mais les ennemis du Christianisme voudroient qu'on leur citât d'autres témoins que les Peres de l'Eglise & les Chrétiens; ils desireroient qu'on trouvât, parmi les Auteurs profânes & payens, des partisans du culte de Jesus-Christ, des hommes persuadés de la vérité & de la divinité des Livres du Nouveau Testament. Voilà une singuliere idée : les Payens auront-ils été des Panégyristes de la Religion Chrétienne, tandis qu'ils seront demeurés dans le Paganisme ? Cela est impossible; & tout ce qu'on peut attendre d'eux, c'est 1°. Qu'ils ayent parlé des faits qui regardent la naissance, les progrès, l'établissement du Christianisme; c'est en second lieu que l'idée qu'ils avoient des Chrétiens, quoique fort obscurcie de préjugés & de faux

principes, rende néanmoins les traits principaux qui caractérisent cette sainte société. Or voilà ce qu'on trouve dans les écrits des Payens, d'un Tacite, d'un Pline, d'un Lucien, d'un Celse, d'un Porphire, &c. *Trévoux, Novembre 1756.*

XV. Peut-on jetter les yeux sur toutes ces Eglises honorées du nom de Jesus-Christ, & n'être pas frappés aussi-tôt de l'éclat dont une seule brille entre toutes les autres ? Les promesses divines faites si solemnellement à son premier Pasteur, la succession non-interrompue de ses Pontifes, la source du Sacerdoce qui réside en elle, le dépôt sacré des Dogmes conservé sans altération pendant une longue suite de siécles, la voix de toute l'antiquité qui dépose pour elle ; tout ne la distingue-t-il pas de ces autres Eglises, branches stériles & condamnées au feu, parce qu'elles sont séparées du tronc qui les a produites, & qui seul pouvoit communiquer la vie ? Il semble que le crime de ceux qui la méconnoissent, malgré la lumiere dont elle est environnée, n'est pas tant de ne point chercher la vérité, que de prendre soin de la fuir. *De Fontenelle.*

XVI. Quelle consolation aux enfans de Dieu ! Mais quelle conviction à la vérité, quand ils voyent que du saint Pape qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siége de l'Eglise, on remonte, sans interruption, jusqu'à saint Pierre, établi par Jesus-Christ Prince des Apôtres, d'où, en prenant les Pontifes qui ont servi sous la Loi, on va jusqu'à Aaron & jusqu'à Moyse, de-là jusqu'aux Patriarches, & jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit naturellement incertain, & devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnemens, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé & déterminé par quelqu'autorité certaine; quelle plus grande autorité que celle de l'Eglise Catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, & les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ?

Ainsi la société que Jesus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, & où saint Pierre & ses Successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, & porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

C'eſt auſſi cette ſucceſſion, que nulle héréſie, nulle ſecte, nulle autre ſociété que la ſeule Egliſe de Dieu n'a pû ſe donner. Les fauſſes Religions ont pû imiter l'Egliſe en beaucoup de choſes, & ſur-tout elles l'imitent en diſant, comme elle, que c'eſt Dieu qui les a fondées : mais ce diſcours en leur bouche n'eſt qu'un diſcours en l'air. Car ſi Dieu a créé le genre humain, ſi le créant à ſon image, il n'a jamais dédaigné de lui enſeigner le moyen de le ſervir & de lui plaire, toute ſecte qui ne montre pas ſa ſucceſſion depuis l'origine du monde, n'eſt pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'Egliſe toutes les ſociétés, toutes les ſectes que les hommes ont établies au-dedans ou au-dehors du Chriſtianiſme. Par exemple, le faux prophète des Arabes a bien pû ſe dire envoyé de Dieu ; apres avoir trompé des peuples ſouverainement ignorans, il a pû profiter des diviſions de ſon voiſinage, pour y étendre par les armes une Religion toute ſenſuelle : mais, ni il n'a oſé ſuppoſer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pû donner ou à ſa perſonne, ou à ſa religion aucune liaiſon réelle ni apparente avec les ſiècles paſſés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter eſt nou-

veau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les Ecritures des Chrétiens des témoignages de sa mission, semblables à ceux que Jesus-Christ trouvoit dans les Ecritures des Juifs, il a dit que les Chrétiens & les Juifs avoient falsifié tous leurs Livres. Ses sectateurs ignorans l'en ont cru sur sa parole six cens ans après Jesus-Christ, & il s'est annoncé lui-même, sans aucun témoignage précédent, mais encore sans que ni lui, ni les siens ayent osé ou supposer, ou promettre aucun miracle sensible qui ait pû autoriser sa mission. De même les Hérésiarques qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les Chrétiens, ont bien pû rendre la foi plus facile, & en même-tems moins soumise, en niant les Mystères qui passent les sens. Ils ont bien pû éblouir les hommes par leur éloquence & par une apparence de piété, les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté & par le libertinage, soit par celui de l'esprit, soit même par celui des sens; en un mot, ils ont pû facilement ou se tromper, ou tromper les autres; car il n'y a rien de plus humain; mais outre qu'ils n'ont pas pû même se vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur Religion à des faits

positifs dont leurs sectateurs fussent témoins, il y a toujours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pû couvrir ; c'est celui de leur nouveauté. Il paroîtra toujours aux yeux de tout l'Univers, qu'eux & la secte qu'ils ont établie, se sera détachée de ce grand Corps & de cette Eglise ancienne que Jesus-Christ a fondée, où saint Pierre & ses Successeurs tenoient la première place, dans laquelle toutes les Sectes les ont trouvés établis. Le moment de la séparation sera toujours si constant, que les hérétiques eux-mêmes ne le pourront désavouer, & qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source, par une suite qu'on n'ait jamais vû s'interrompre. C'est le foible inévitable de toutes les Sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les siécles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession. La seule Eglise Catholique remplit tous les siécles précédens, par une suite qui ne lui peut être contestée. La Loi vient au-devant de l'Evangile ; la succession de Moyse & des Patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jesus-Christ ; être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde,

c'eſt le caractère du Meſſie en qui nous croyons. Jeſus-Chriſt eſt aujourd'hui, il étoit hier, & il eſt aux ſiécles des ſiécles. Ainſi, outre l'avantage qu'a l'Egliſe de Jeſus-Chriſt d'être ſeule fondée ſur des faits miraculeux & divins qu'on a écrits hautement, & ſans crainte d'être démenti dans le tems qu'ils ſont arrivés, voici en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces tems, un miracle toujours ſubſiſtant, qui confirme la vérité de tous les autres, c'eſt la ſuite de la Religion toujours victorieuſe des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre ſuite, & c'eſt la ſuite viſible d'un continuel châtiment ſur les Juifs qui n'ont pas reçu le Chriſt promis à leurs peres.

Ils l'attendent néanmoins encore; & leur attente toujours fruſtrée, fait une partie de leur ſupplice. Ils l'attendent, & font voir en l'attendant, qu'il a toujours été attendu. Condamnés par leurs propres Livres, ils aſſurent la vérité de la Religion; ils en portent, pour ainſi dire, toute la ſuite écrite ſur le front: d'un ſeul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils ſont comme on les voit, & à quoi ils ſont réſervés.

Ainſi quatre ou cinq faits authentiques,

& plus clairs que la lumière du Soleil, font voir notre Religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre Auteur que celui qui a fondé l'Univers, qui tenant tout en sa main, a pû seul & commencer & conduire un dessein où tous les siécles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, & tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain : mais plutôt il faut s'étonner, de ce qu'ayant établi la Foi sur une autorité si ferme & si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles & des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, & notre orgueil indomptable en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer, que de nous contraindre : nous aimons mieux croupir dans notre ignorance, que de l'avouer ; nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, & nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité Divine.

De-là vient qu'il y a tant d'incrédules ; & Dieu le permet ainsi pour l'instruction

de ses enfans. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, & dans le sein même du Christianisme, nous ne reconnoîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abyme d'où Jesus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, & nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la Grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres ; & les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son Eglise.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre ? Attendons-nous donc que Dieu fasse de nouveaux miracles ; qu'il les rende inutiles en les continuant ; qu'il y accoutume nos yeux comme ils le sont au cours du Soleil & à toutes les autres merveilles de la Nature ? Ou bien attendons-nous que les impies & les opiniâtres se taisent ; que les gens de bien & les libertins rendent un égal témoignage à la vérité ; que tout le monde, d'un commun accord, la préfere à sa passion, & que la fausse science, que la seule nouveauté fait

adm'rer, ceſſe de ſurprendre les hommes? N'eſt-ce pas aſſez que nous voyons qu'on ne peut combattre la Religion ſans montrer par de prodigieux égaremens qu'on a le ſens renverſé, & qu'on ne ſe défend plus que par préſomption ou par ignorance? L'Egliſe, victorieuſe des ſiécles & des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos eſprits les pitoyables raiſonnemens qu'on lui oppoſe; & les promeſſes divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-deſſus des ſens? *M. Boſſuet, Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle.*

XVII. Tous les hommes, & ſur-tout les ignorans, ont beſoin d'une autorité qui décide, ſans les engager dans une diſcuſſion dont ils ſont viſiblement incapables. Comment voudroit-on qu'une femme de village, ou qu'un artiſan examinât le Texte original, les éditions, les verſions, les divers ſens du Texte ſacré? Dieu auroit manqué au beſoin de preſque tous les hommes, s'il ne leur avoit pas donné une autorité infaillible, pour leur épargner cette recherche impoſſible, & pour les garantir de s'y tromper. L'homme ignorant, qui connoît la bonté de Dieu, & qui ſent ſa propre impuiſſance,

doit donc ſuppoſer cette autorité donnée de Dieu, & la chercher humblement pour s'y ſoumettre ſans raiſonner. Où la trouvera-t-il ? Toutes les ſociétés ſéparées de l'Egliſe Catholique ne fondent leur ſéparation que ſur l'offre de faire chaque particulier juge des Ecritures, & de lui faire voir que l'Ecriture contredit cette ancienne Egliſe. Le premier pas qu'un particulier ſeroit obligé de faire pour écouter ces Sectes, ſeroit donc de l'ériger en Juge entr'elles, & l'Egliſe qu'elles ont abandonnée. Or quelle eſt la femme de village, quel eſt l'artiſan qui puiſſe dire, ſans une ridicule & ſcandaleuſe préſomption, je vais examiner ſi l'ancienne Egliſe a bien ou mal interprêté le Texte des Ecritures. Voilà néanmoins le point eſſentiel de la ſéparation de toute branche d'avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui ſent ſon ignorance, doit avoir horreur de commencer par cet acte de préſomption. Il cherche une autorité qui le diſpenſe de faire cet acte préſomptueux, & cet examen dont il eſt incapable. Toutes les nouvelles Sectes, ſuivant leur principe fondamental, lui crient : Liſez, raiſonnez, décidez. La ſeule ancienne Egliſe lui dit : Ne raiſonnez, ne décidez point ; contentez-vous d'être docile & humble :

Dieu

Dieu m'a promis ſon Eſprit pour vous préſerver de l'erreur. Qui voulez-vous que cet ignorant ſuive, ou ceux qui lui demandent l'impoſſible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à ſon impuiſſance & à la bonté de Dieu ? Plus il eſt ignorant, plus ſon ignorance lui fait ſentir l'abſurdité des ſectes qui veulent l'ériger en Juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté, les Sçavans mêmes ont un beſoin infini d'être humiliés, & de ſentir leur incapacité. A force de raiſonner, ils ſont encore plus dans le doute que les ignorans : ils diſputent ſans fin entr'eux, & ils s'entêtent des opinions les plus abſurdes. Ils ont donc autant de beſoin que le peuple le plus ſimple, d'une autorité ſuprême qui rabaiſſe leur préſomption, qui corrige leurs préjugés, qui termine leurs diſputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entr'eux, & qui les réuniſſe avec la multitude. Cette autorité, ſupérieure à tout raiſonnement, où la trouverons-nous ? Elle ne peut être dans aucune des Sectes, qui ne ſe forment qu'en faiſant raiſonner les hommes, & qu'en les faiſant Juges de l'Ecriture au-deſſus de l'Egliſe. Elle ne peut donc ſe trouver que dans cette ancienne Egliſe, qu'on nomme Catholique. Qu'y a-t-il de

plus simple, de plus court, de plus proportionné à la foiblesse de l'esprit du peuple, qu'une décision, pour laquelle chacun n'a besoin que de sentir son ignorance, & que de ne vouloir pas tenter l'impossible ? Rejettez une discussion visiblement impossible & une présomption ridicule, vous voilà Catholique. *Lettre de M. de Fénelon, sur la Religion.*



TABLE

des Articles qui composent le second Tome des Motifs de Crédibilité.

Fin de la Table des Articles.

ERRATA

Du Tome second des Motifs de Crédibilité.

PAge 6. ligne 17. Pf. 11. *lisez* Partie Ire.

P. 39. l. 3. *ajoûtez* (*a*) après propres

P. 42. l. 23. inagination *lis.* imagination

P. 67. l. 9. formés *lis.* fermes

P. 94. l. 1. Sommaire de l'Art. 4e, *lisez* 5e.

Ibid. l'Atéïsme *lis.* l'Athéïsme

Ibid. l. 5. l'Atéïsme *lis.* l'Athéïsme

P. 118. l. 8 orouve *lis.* prouve

P. 141. l. 4. Ahée *lis.* Athée

P. 142. l. 13. doi *lis.* doit

P. 150. l. 15. je conçois que, *retranchez* que

P. 158. l. 3. contraditoire *lis.* contradictoire

Ibid. l. 14. impossibles *lis.* impossible

P. 208. l. 15. senti- *lis.* sentiment

P. 210. l. 28. P. le Febre J. *lis.* le Febvre J.

P. 292. l. 16. nous concevons *lis.* nous convenons

P. 300. l. 29. ne dérogent *ajoûtez* pas

P. 317. l. 19. de plus *lis.* desirer de plus de

P. 344. l. 9. on *lis.* en

P. 351. l. 27. pécheurs *lis.* pêcheurs
P. 354. l. 16. importans *lis.* imposteurs
P. 355. l. 4. Calmel *lis.* Calmet
P. 373. l. 19. l'Histoire *lis.* l'Historien
P. 376. l. 21. en second lieu *lis.* en troisiéme lieu
P. 378. l. 18. on pourroit *lis.* on pouvoit
P. 393. l. 18. peut-on *ajoûtez* assez
P. 405. l. 19. Martyres *lis.* Martyrs
P. 407. l. 15. *quis fortius* lis. *quid fortius manu*
P. 408. l. 10. tous les Juifs *lis.* tous les yeux des Juifs
P. 414. l. 19. *après* austérité, *ôtez la virgule*

AVIS ESSENTIEL.

Pour ne pas grossir ce Volume, on n'a point mis à chaque N° l'objet de la pensée, parce que cet objet avoit eté indiqué dans le sommaire des Articles. Mais le Lecteur fera bien d'y suppléer, en ne lisant chaque morceau, qu'après avoir jetté un coup d'œil sur le N° du Sommaire auquel ce morceau se rapporte. En rapprochant ainsi chaque pensée de son objet particulier, il en sentira mieux toute la force & toute la justesse.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier de France un manuscrit intitulé : *Les Motifs de Crédibilité*, & il m'a paru que l'impression en seroit utile. En Sorbonne le 29 Mai 1756.

JOLY.

